CLASSIQUES GARNIER

ŒUVRES
DE
RABELAIS

AVEC NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE
PAR
HENRI CLOUZOT

I

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
— PARIS —

ŒUVRES
DE
RABELAIS

I

ŒUVRES

DE

RABELAIS

COLLATIONNÉES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

ACCOMPAGNÉES

D'UNE BIBLIOGRAPHIE ET D'UN GLOSSAIRE

PAR

LOUIS MOLAND

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

HENRI CLOUZOT

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/ceuvresderabelai0000loui

VIE DE RABELAIS

Le XVI^e siècle ne nous a laissé aucune biographie de Rabelais. Au milieu du siècle suivant, la grande vogue du roman rabelaisien piqua la curiosité des érudits. Ils s'efforcèrent de recueillir sur son auteur tout ce que la tradition et la légende pouvaient leur fournir. De documents peu ou point. Les premiers biographes suppléent à l'absence des faits par la profusion des anecdotes vraies ou fausses. Rabelais, sous leur plume, devient presque aussi fantastique que ses héros. Guillaume Colletet, le bon Antoine Leroy lui-même, n'échappent pas à ce reproche.

Les éditeurs du XIX^e siècle se montrèrent plus avisés. Des documents virent le jour. On s'efforça d'extraire du roman, des préfaces, de la correspondance, toutes les données capables d'éclaircir la biographie. D'excellentes monographies, en tête desquelles il convient d'inscrire celles de Louis Moland et de E.-J.-B. Rathery, replacèrent dans son milieu réel celui qu'on n'avait jusqu'alors envisagé qu'à travers les fictions de ses œuvres. Elles sapèrent à cœur joie — d'un peu trop près peut-être — la légende du Rabelais bouffon et gaillard, du « joyeux curé de Meudon ». La figure de l'humaniste, du philologue, du savant médecin, se dessina avec ses traits principaux.

Pas tous, cependant. On ne faisait que l'entrevoir

lorsqu'en février 1903 un groupe de Rabelaisants, présidé par Abel Lefranc, professeur au Collège de France, fonda « la Société des Études Rabelaisiennes » et commença cette moisson inestimable de notes, d'articles, de livres consacrés à la vie et à l'œuvre, qui aboutit en 1912 à la publication du premier volume de l'édition critique[1].

Ce sont ces recherches récentes, pour la plupart imprimées dans les dix années de la *Revue des Études Rabelaisiennes* (1903-1912), que nous allons utiliser pour notre biographie, en indiquant les résultats qui nous semblent acquis et les points, trop nombreux encore, qui demandent à être éclaircis. Pour ne pas grossir inutilement le bagage des notes, nous supprimerons dans les renvois les titres des articles, nous contentant de donner le nom de l'auteur et la référence au volume de la *Revue des Études Rabelaisiennes* (R. E. R.).

***

Il est impossible — il le sera peut-être toujours — de réunir des données précises et indiscutables sur la famille, la naissance et l'enfance de François Rabelais. Tout au plus pouvons-nous ajouter aux recherches de nos devanciers des conjectures acceptables, déduites d'allusions recueillies dans l'œuvre même et de documents plus ou moins directs, découverts par les érudits locaux.

Le grand écrivain a pour patrie Chinon (Indre-et-Loire). La qualité de *Chinonensis* fait partie intégrale de sa signature. Mais une tradition, recueillie en 1699 par le collectionneur Gaignières, le fait naître à la Devinière, bien patrimonial de la famille Rabelais, à six kilomètres de Chinon. Il aurait reçu le baptême à l'église paroissiale

1. *Œuvres de François Rabelais*, édition critique, publiée par Abel Lefranc, Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux, Jean Plattard et Lazare Sainéan. T. I. Gargantua. *Paris, H. et E. Champion*, 1912, in-4°.

de Saint-Pierre-de-Seuilly, d'où relevait le domaine[1]. Cette assertion, évidemment fournie par les bénédictins de l'abbaye de Seuilly, que visitait alors Gaignières, est d'autant plus digne de créance que le vignoble de la Devinière, le clos de Seuilly, jouent un rôle considérable dans *Gargantua*.

Or cette métairie de la Devinière au vin délectable, ainsi que plusieurs autres domaines cités dans le roman, appartient de 1505 à 1534 à Antoine Rabelais, avocat à Chinon, sénéchal de Lerné, substitut des lieutenants général et particulier au siège de Chinon. De là cette conjecture, infiniment plausible, que le père du grand Tourangeau n'est ni un aubergiste, ni un apothicaire, mais qu'il appartient à l'ordre judiciaire[2]. La démonstration serait même irréfutable si l'acte de partage des biens d'Antoine Rabelais, le 26 janvier 1535, qui ne nous est, il est vrai, connu que par une analyse[3], mentionnait François au nombre des héritiers. Malheureusement on n'y voit figurer que trois enfants : Jamet, âgé alors d'une trentaine d'années, (on a trouvé son entrée en apprentissage le 20 juillet 1518[4]), Antoine, seigneur à son tour de la Devinière, et une fille mariée, Françoise. L'argument que François, frère mineur, n'a pas à être admis au partage étant « mort civilement », n'a de valeur que si l'on prouve qu'il a prononcé des vœux perpétuels et solennels. Il perd son autorité si l'on songe qu'en 1535 Rabelais a quitté l'ordre depuis dix ans avec l'autorisation papale, qu'il n'est plus cordelier mais bénédictin, qu'il a pris des grades à Montpellier et exercé la médecine, qu'il a touché un traitement à l'Hôtel-Dieu de Lyon et mis son nom sur une dizaine de livres imprimés, qu'il est venu par surcroît deux ans auparavant revoir ses parents du Chinonais et les mettre au courant de ses affaires.

L'argument tiré de l'allusion dans l'ancien prologue

1. H. Clouzot, R. E. R., VI, 75.
2. A. Lefranc, R. E. R., III, 50. 315.
3. H. Grimaud, R. E. R., VI, 205.
4. L. de Grandmaison, R. E. R., IV, 157.

du *Quart livre* à un vieil « oncle » nommé Frapin[1] n'est pas non plus décisif. La belle-mère d'Antoine Rabelais, Andrée Pavin, s'étant remariée à un Frapin et en ayant eu plusieurs enfants[2], maître François peut logiquement, dans le cas de sa filiation directe avec l'homme de loi chinonais, appeler « oncle » un frère de second lit de son père. Mais le terme peut être pris au figuré ou désigner un cousin issu de germain comme il est d'usage en Bretagne, en Touraine ou en Poitou. Il est donc prudent de rattacher l'auteur de *Gargantua* à l'avocat Antoine sans préciser rigoureusement par quels liens.

La date de naissance est aussi délicate à établir. Les anciens biographes donnent 1483. Guy Patin propose 1490. Les récents commentateurs, faisant état d'un passage d'une lettre[3] de Rabelais à Budé où il se qualifie en 1521 d' « adolescens », et d'un passage du *De legibus connubialibus* de Tiraqueau, où l'auteur le gratifie d'un savoir au-dessus de son âge, « vir supra ætatem », reculent sa naissance à 1493 ou 1494. C'est un expédient, mais la vérité est que nous ne savons rien. Les années de couvent de l'auteur de *Gargantua* l'ayant forcément retardé dans sa carrière, il n'est pas surprenant qu'il se trouve en retard sur le *curriculum vitæ* de ses contemporains. Il est également fort admissible qu'un obscur frère mineur, écrivant à un savant de la notoriété de Budé, se traite lui-même d'adolescent, d'apprenti, et qu'un auteur reconnaissant, comme Tiraqueau, récompense le travail d'un traducteur bénévole par un compliment exagéré. De nos jours, d'ailleurs, ne range-t-on pas volontiers dans les « jeunes » des écrivains frisant la quarantaine?

Quoi qu'il en soit, aucun document ne vient appuyer la date de 1493 ou même du 5 février 1494, comme la précise Abel Lefranc[4], tandis que les partisans de 1483 ont pu, à l'origine, s'appuyer sur un livre de sépultures

1. Cf. T. II, p. 4.
2. A. Lefranc, R. E. R., VI, 70.
3. Originale. Anc. coll. Fillon et Morrisson, R. E. R., III, 346.
4. A. Lefranc, R. E. R., VI, 265.

aujourd'hui perdu. On lit en effet, en marge d'un *Épitaphier* manuscrit de l'église Saint-Paul, postérieur à 1739 : « François Rabelais, décédé *âgé de* 70 *ans*, rue des Jardins, le 9 avril 1553 a esté enterré dans le cimetière de Saint-Paul »[1].

Même incertitude sur les premières années du grand écrivain et sur son entrée en religion. On n'a pas encore fait la preuve de son éducation à l'abbaye bénédictine de Seuilly ni au couvent des cordeliers de la Baumette, près d'Angers [2], où il aurait connu les frères du Bellay et Geoffroy d'Estissac. La date de 1511 pour sa prise d'habit au couvent des frères mineurs de Fontenay-le-Comte (Vendée), bien qu'appuyée sur le *Trésor chronologique* de Pierre de Saint-Romuald (1647), n'est pas confirmée davantage[3], et on ne peut plus faire état de la fameuse signature du 6 avril 1519 publiée par Benjamin Fillon[4]. Autant dire que l'on ne sait rien jusqu'au moment où des relations épistolaires s'établissent entre Guillaume Budé et Rabelais par l'entremise de son compagnon d'études Pierre Amy (1521-1524).

De cette correspondance précieuse, il nous reste deux lettres de Budé à Rabelais, le même nombre de Budé à Pierre Amy, et une seule de Rabelais à Budé : les autres sont perdues[5]. Ne le regrettons pas outre mesure. Ces lettres grecques sont avant tout des exercices de rhétorique et des modèles de style. Budé sacrifie le fond à la forme et s'applique avant tout à mériter les éloges des érudits. Mais la lettre du 27 janvier [1524][6] renferme, si nous osons dire, une véritable tranche de vie. Budé s'excuse de son silence, affirmant qu'il ignore le lieu de résidence de Rabelais et

1. H. Clouzot, R. E. R., IX, 460. *Bibl. hist. de la Ville de Paris*, registre 11.479 A.

2. Témoignage de Bruneau de Tartifume, antérieur à 1646. V. Dauphin, R. XVI[e] s., 477.

3. A. Lefranc, R. E. R., VII, 500.

4. H. Clouzot, R. E. R., V, 413.

5. Voici les dates probables des lettres : 1520, vers octobre. Première lettre de Rabelais à Budé [perdue]; [1521] 4 mars. Seconde lettre de R. à Budé; [1521] 12 avril. Lettre de Budé à R.; [1521] 14 août. Lettre de Budé à Amy; [1523]. Plusieurs lettres de R. à Budé [perdues]; [1524] 27 janvier. Seconde lettre de Budé à R.; [1524], 25 février. Seconde lettre de Budé à Amy.

6. A. Tilley, R. E. R., VI, 45.

de son Pylade : « J'ai compati, ajoute-t-il, aux souffrances de votre couple amical, quand vous vous plaigniez d'être troublés par les coryphées de la congrégation et d'être empêchés de lire les ouvrages grecs ; mais j'ai appris d'un de ceux de la communauté que je chéris le plus et que je connais pour un amateur du beau, qu'on vous avait rendu à tous deux ce que vous adorez : je veux dire ces livres enlevés arbitrairement, et qu'ainsi vous êtes rétablis dans la sécurité et la paix d'autrefois. » Et dans une lettre à Pierre Amy, du 5 février suivant, avec plus d'effets oratoires : « Dieu protecteur de la communauté et de votre amitié, qu'ai-je entendu ? Vous, tête qui m'êtes si chère, et Rabelais votre Thésée, tourmentés à cause de votre grand amour de la langue grecque par vos frères acharnés contre le beau, vous subissez beaucoup d'indignes traitements. O sinistre démence de ces hommes ! O merveilleuse absurdité !... » Et ce qui suit.

Voilà ce que nous savons de cette fâcheuse aventure qui dut entraîner des sanctions plus rigoureuses que la confiscation d'un Hérodote ou d'un Plutarque, puisque les intéressés, ou tout au moins l'un des deux, Pierre Amy, prennent le parti de la fuite[1]. Mais nous pouvons faire des conjectures sur les protecteurs qui empêchent l'événement de tourner au tragique.

Fontenay-le-Comte, qui ne portait pas encore sa devise « Ingeniorum fons et scaturigo », n'en comptait pas moins quelques humanistes et beaux esprits, groupés autour de l'évêque du diocèse, Geoffroy d'Estissac. Les deux frères mineurs avaient pour amis et protecteurs Monseigneur de Maillezais, Arthur Cailler, lieutenant du roi au siège, et son gendre le jurisconsulte André Tiraqueau, l'avocat Hilaire Goguet. On se réunissait « sous le berceau de lauriers » du jardin de Tiraqueau pour deviser de littérature et de droit. Le président du présidial de Saintes, Amaury

1. Le fait ne résulte pas seulement de la lettre de Budé, mais du propre témoignage de Rabelais au *Tiers livre*, ch. X : « En M. Pierre Amy, quand il explora pour savoir s'il eschapperoit de l'embusche des farfadetz et rencontra ce vers, *Æneid. III.* « Heu fuge crudeles terras, fuge littus avarum... » Puis eschappa de leurs mains sain et sauf. » Cf. T. I, p. 333.

Bouchard, venait se mêler au cénacle. Ces conversations académiques avaient leur écho dans les épîtres dédicatoires, les pièces liminaires, le texte même du Τῆς γυναικείας φυτλης du président Bouchard (1522) et du *De legibus connubialibus* de Tiraqueau (1524). Ce dernier ouvrage, surtout, présente des passages flatteurs pour Rabelais. En le félicitant de la traduction du *Premier livre* d'Hérodote [perdue], Tiraqueau le qualifie de « vir supra ætatem, præterque ejus sodalicii morem, utriusque linguæ omnifaciæque doctrinæ peritissimus », (p. 124) et ailleurs (p. 118) « vir utraque lingua doctissimus »[1].

On peut donc supposer que l'intervention concertée des magistrats et de l'évêque suffit à mettre fin aux persécutions exercées contre les deux amis et peut-être à arrêter les poursuites contre les fugitifs. En tout cas Pierre Amy trouve asile au couvent des bénédictins de Saint-Mesmin près d'Orléans, vers la fin de 1523[2]. Rabelais, moins compromis peut-être, reste provisoirement dans la maison de l'évêque, en attendant la régularisation de sa rupture de ban.

Cette régularisation c'est le pape Clément VII qui l'accorde par un indult, sollicité sans doute par Geoffroy d'Estissac. Mais si l'on prend à la lettre le passage de la *Sciomachie* : « encores veismes nous semblables [cas de transmission prodigieuse de nouvelles] à Lyon pour la journée de Pavie[3]... », Rabelais serait allé en personne au devant du bref papal. De Lyon partaient sans trêve des courriers pour l'Italie. Un afflux incessant d'étrangers y apportait les nouvelles d'outre-monts. Il n'y a rien d'impossible à ce que notre frère mineur, ne se fiant pas à la fidélité des messagers pour une affaire d'importance capitale, fort

1. J. Barat, R. E. R., III, 138. Rabelais avait composé pour le *De legibus* une épigramme grecque dont voici la traduction : « Voyant ce livre dans les demeures Élyséennes, hommes et femmes indistinctement dirent : « Les lois par lesquelles le « fameux André a enseigné à ses Gaulois l'union conjugale et la gloire du mariage, « si Platon nous les avait apprises, y aurait-il parmi les hommes quelqu'un de plus « illustre que Platon. » Ed. Marty-Laveaux, t. IV, p. 371.

2. Lettres de Lefèvre d'Étaples à Farel, 6 juillet 1524, et de Papillon à Zwingli, 7 octobre.

3. R. Cf. T. II, p. 360, L. Romier, R. E. R., x, 119.

aise en même temps de mettre une quantité raisonnable de lieues entre sa précieuse personne et l'*in pace* de Fontenay-le-Comte, ait poussé une pointe aussi loin. C'est à Lyon, en 1525, qu'il aurait obtenu du pape Clément VII l'indult mentionné dans le bref de Paul III en 1536[1], l'autorisant à passer dans l'ordre de Saint-Benoit et à se faire admettre à l'abbaye de Maillezais, avec faculté de recevoir des bénéfices ecclésiastiques. Si cette conjecture est fondée, on s'explique plus aisément comment, en 1530, l'ami de Budé se trouve dès son arrivée à Lyon accueilli à bras ouverts par les imprimeurs. Il avait déjà noué des relations dans la ville cinq ans auparavant.

***

L'indult obtenu, voilà Rabelais libre de poursuivre ses études. Sans doute les bénédictins n'ont pas encore tourné leur activité du côté des recherches historiques. Mais on n'y fait pas vœu d'ignorance et au pis aller la magnifique abbatiale de Maillezais vaut bien le pauvre couvent de Fontenay. D'ailleurs tout porte à croire que maître François n'y fait guère résidence. Au lieu du cloître, il fréquente surtout la maison de l'abbé, qui se trouve être justement Geoffroy d'Estissac. Le prélat l'a pris « à son service », en attendant l'occasion de le pourvoir d'un bénéfice :

> A ce moyen te print
> Pour le servir, dont tres grant bien te vint.
> Tu ne pouvois trouver meilleur service
> Pour te pourvoir bien tost de benefice[2].

Jean Bouchet, le procureur-poète, qui nous renseigne si bien sur la vie qu'on mène à Ligugé (Vienne), dans le

1. Cf., T. I, p. LIV., « Exponi siquidem nobis nuper fecisti quod alias postquam felicis recordationis Clemens Papa VII... ».

2. Cf. T. II, p. 378, *Epistre responsive dudict Bouchet.* A Lefranc, R. E. R., VII, 411.

prieuré du révérend évêque, ne précise pas malheureusement les fonctions de Rabelais. Secrétaire du prélat? C'est possible. Mais pourquoi pas précepteur de son neveu Louis d'Estissac qui n'a encore que dix-huit ans et ne se mariera qu'en 1527? L'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* donne de tels développements à l'éducation de ses héros qu'on doit supposer que son érudition n'est pas purement théorique, mais qu'elle est aussi le fruit d'une mise en pratique antérieure.

A la mode des cardinaux italiens, Geoffroy d'Estissac a créé des jardins superbes où il cultive les fleurs et les plantes rares, et où il invite

> . . . . . Gens lettrez
> En grec, latin et françois, bien estrez
> A deviser d'hystoire ou theologie.

Jean Bouchet est un des familiers du logis. C'est par une lettre en vers que lui adresse Rabelais pour hâter sa venue[1] — car les premières œuvres du grand prosateur sont des pièces de vers, grecs ou français — et par la réponse du « Traverseur des voies périlleuses », retenu au palais, que nous pouvons apprécier le charme de cette aimable retraite.

Non moins cordiale, l'hospitalité qu'Antoine Ardillon offre dans son abbaye de Fontaine-le-Comte (Vienne)[2] aux lettrés poitevins, et où Rabelais devise au « cler matin », parmi les bois verdoyants, avec le voyageur Quentin, le légiste Nicolas Petit, le poète Jean Bouchet et ce cordelier Trojan, qui va adhérer au protestantisme et soulever les étudiants de Poitiers contre ses prédications calvinistes en 1537[3].

Cette vie exempte de soucis dans les thélèmes poitevines,

1. L'épitre de Rabelais ne porte que le jour et le mois de sa rédaction « A Ligugé, ce matin de septembre, sixième jour, en ma petite chambre ». On peut la dater de 1526 ou 1527. H. Clouzot, R. E. R., V, 195.

2. Beaucoup de biographes confondent à tort Fontaine-le-Comte (Vienne) avec Fontenay-le-Comte (Vendée.)

3. A. Lefranc. R. E. R., V, 52.

entrecoupée sans doute d'études de droit et de médecine à Poitiers[1], dure quatre ou cinq ans. Le 17 septembre 1530 nous trouvons la signature du grand Tourangeau sur le registre matricule de la Faculté de médecine de Montpellier. La règle bénédictine, bien que maître François ne semble pas avoir abusé de la clôture conventuelle, s'est trouvée encore trop pesante pour son humeur vagabonde. Il a déposé l'habit régulier — sans la permission de son supérieur[2], mais non sans doute l'aveu de son abbé Geoffroy d'Estissac — et il est rentré dans le monde en habit de prêtre séculier.

Le premier usage qu'il a fait de sa liberté est de voir du pays. On peut supposer, avec son biographe Antoine Leroy, qu'il parcourt les universités, comme son héros Pantagruel, et qu'il vient étudier à Paris dans ce quartier latin, où Panurge rossera le guet et jouera ses farces villonesques aux pauvres maîtres ès arts. Il est indispensable qu'il prenne contact avec Paris avant 1532 pour pouvoir écrire le *Pantagruel*.

Il est tout aussi nécessaire qu'il fasse, avant d'arriver à Montpellier, des études médicales avancées. Le 17 septembre il s'inscrit sur le registre matricule de la Faculté en prenant pour patron Jean Esquiron, et le 1er novembre on le retrouve bachelier en médecine. Du 17 avril au 24 juin 1531, il fait son cours de stage au Petit ordinaire (du dimanche de la Quasimodo à la Saint-Jean) en expliquant les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien devant un nombreux auditoire[3]. On conviendra que c'est aller vite en besogne pour quelqu'un qui aborderait la médecine pour la première fois !

1. A en croire le *Rabelais réformé* du P. Garasse (mort à Poitiers en 1631), Rabelais aurait joué la comédie dans cette ville.

Commençant de faire à Poictiers
Une farce et un dialogue,
Je fus ouy fort volontiers
Et cet œuvre me mit en vogue.

2. Cf. la *Supplique de Rabelais*, T. X, p. LIII : « Absque licentia sui superioris... regulari dimisso et presbyteri sæcularis habitu assumpto... »

3. De Santi, R. E. R., III, 309, et Gordon, *François Rabelais et la Faculté de médecine de Montpellier*, 1876, qui donne tous les extraits des registres.

C'est à ce séjour qu'on rapporte généralement la représentation de la *Femme muette*, dont le *Tiers livre*, ch. XXXIV, fera une annonce si alléchante : « Je ne vous avois oncques puis veu que jouastes à Monspellier avec nos antiques amis Ant. Saporta, Guy Bourguier, Balthazar Noyer, Tolet, Jean Quentin, François Robinet et François Rabelais, la morale comédie de celuy qui avoit espousé une femme mute... »[1]

Le nouveau bachelier reste à Montpellier jusqu'à l'automne 1531. Le 23 octobre, il signe une reddition de comptes présentée par un procureur de la Faculté[2]. Puis il gagne Lyon qui va être pendant dix ans le centre de ses études et sa véritable patrie intellectuelle. Libraires et imprimeurs lyonnais rivalisent à cette époque avec leurs confrères parisiens. Une pléïade d'érudits, groupés autour des presses des Gryphe, des Juste, des Nourry, collationnent les savantes éditions grecques et latines ou mettent au goût du jour les monuments de la vieille littérature populaire. C'est un foyer de la Renaissance aussi actif et certainement plus libre que Paris, grâce à son éloignement de la Sorbonne et au passage incessant d'étrangers, Italiens, Suisses, Allemands, qui provoque un échange d'idées sans cesse renouvelé.

Dès son arrivée, Rabelais déploie une activité fébrile. Il entre en relations avec Sébastien Gryphe. Le célèbre imprimeur le charge de publier en format de poche pour les étudiants le texte des *Aphorismes* d'Hippocrate qu'il a revu pour son cours de Faculté. Pendant que l'édition s'imprime, il donne ses soins à une réimpression des *Lettres médicales* du médecin Jo. Manardi, dont le tome second vient de paraître à Ferrare, et la fait précéder d'une dédicace à Tiraqueau[3] contenant un souvenir reconnaissant pour l'évêque Geoffroy d'Estissac, en même temps qu'un

1. Cf. T. I, p. 414. G. Cohen, R. E. R., IX, 6. Anatole France a tiré une comédie du scénario de Rabelais, la *Femme muette*, représentée pour la première fois au banquet de la *Société des Études Rabelaisiennes*, le 21 mars 1912.

2. Gordon, *loc. cit.*, p. 34.

3. Cf. T. II, p. 396, *Epistola nuncupatoria*... F. Rab. Medicus Andreo Tiraquello...

salut amical pour l'avocat fontenaisien Hilaire Goguet[1]. Cette lettre de trois pages représente toute sa part de collaboration (3 juin 1532). Un mois après paraissent les *Aphorismes*, accompagnés d'une épître à Geoffroy d'Estissac datée du 15 juillet, contenant des détails sur le cours de l'auteur à Montpellier et ses rapports avec Gryphe : « L'imprimeur Sébastien Gryphe, dit-il, d'une habileté consommée et d'une grande instruction, ayant vu mes notes, me sollicita vivement de les laisser mettre au jour pour la commune utilité des étudiants. Cet imprimeur avait depuis longtemps l'intention de donner une édition de ces anciens livres de médecine, avec la diligence presque incomparable qu'il apporte à tout ce qu'il fait. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir ce que j'étais tout prêt à accorder. Ce qui fut difficile et laborieux fut de disposer les textes et les annotations en forme de livre élémentaire[2]. »

C'est encore à un de ses amis du Poitou, Amaury Bouchard, devenu maître des requêtes du roi, que Rabelais dédie son troisième ouvrage savant, son *Testament de Lucius Cuspidius* (4 septembre), sans s'apercevoir, pas plus d'ailleurs qu'aucun de ses contemporains, qu'il réimprime une facétie du XV^e^ siècle imaginée par Jovianus Pontanus[3]. Il convient néanmoins qu'il n'a pas eu le document en mains : « J'ai vu bien des gens qui prétendaient avoir dans leur cabinet le manuscrit original, mais je n'ai jamais pu voir personne qui me l'ait montré. » Toutes ces dédicaces latines, en belles périodes cicéroniennes, paient la dette de l'écrivain envers les protecteurs de ses années de moinage[4].

C'est à ce moment (septembre-octobre 1532), que se place un voyage du grand Tourangeau en Chinonais, son « pays de vache », où il vient s'informer « si en vie estoyt

1. H. Clouzot, R. E. R., III, 65.

2. Cf. T. II, p. 398, *Epistola nuncupatoria*... Clarissimo doctissimoque viro D. Gotefredo ab Estissaco.

3. Cf. T. II, p. 399, *Epistola nuncupatoria*... Franciscus Rabelæsus D Almerico Buchardo.

4. J. Plattard, R. E. R., II, 68.

parent » sien « aulcun » [1]. Il en rapporte les éléments de son immortel *Gargantua*.

***

Avant de quitter Lyon, Rabelais a remis vraisemblablement à l'imprimeur Claude Nourry le manuscrit d'un ouvrage intitulé « *les Horribles et espouvantables faictz et prouesses du tres renommé Pantagruel*... composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier (anagramme de Françoys Rabelais). L'idée lui est venue d'écrire ces divertissantes aventures en voyant le succès prodigieux d'un livret de colportage, les *Grandes et inestimables cronicques du grant et enorme geant Gargantua*[2], qui cette même année 1532, au moment sans doute des foires d'août, s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires, « plus en deux moys qu'il ne sera acheté de bibles en neuf ans »[3]. Rien n'autorise à croire, cependant, que l'opuscule sorte de sa plume, ni qu'il en ait même revisé l'assez piètre rédaction. Il en constate la vogue incroyable : il ne dit nulle part qu'il en est l'auteur.

Pantagruel procure-t-il à son auteur une gloire littéraire immédiate? On en peut douter. Bien peu sans doute, en dehors d'un petit cercle d'amis lyonnais, savent à quoi s'en tenir sur le pseudonyme de maître Alcofrybas. Le bénéfice même de cette entreprise de librairie et de quelques autres de moins bon aloi, telles que la *Pantagruéline Prognostication* et l'*Almanach pour l'an* 1533, va sans doute, selon l'usage du temps, beaucoup plus à l'imprimeur qu'à l'auteur. En revanche, les publications savantes, aujourd'hui plus sévèrement jugées, lui procurent des avantages sérieux et immédiats. Au mois de novembre 1532 les conseillers de l'Hôtel-Dieu de Lyon le prennent pour médecin aux gages

1. Cf. T. I, p. 159, prologue de *Pantagruel*.
2. Cf. T. I, p. LX, l'analyse du livret et les remarques de Louis Moland.
3. Cf. T. I, p. 159, prologue de *Pantagruel*.

de quarante livres par an en remplacement de Pierre Roland[1]. En même temps sa réputation d'humaniste grandit à tel point que le 30 novembre il adresse à Erasme la fameuse lettre *Bernardo Salignaco*, où éclate en termes magnifiques l'effusion de son admiration pour le père des lettres grecques et latines, le plus grand savant de son temps : « Pater mi humanissime, s'écrie-t-il dans la ferveur de sa piété, patrem te dixi, matrem etiam dicerem si per indulgentiam mihi id tuam liceret. » Il nous apprend qu'il a reçu de Georges d'Armagnac, évêque de Rodez — prélat dans l'esprit de la Renaissance comme l'évêque de Maillezais — un Flavius Josèphe, avec la charge, au nom d'une ancienne amitié, « pro veteri nostra amicitia », de le faire parvenir à Erasme. Il nous instruit également qu'il vit à Lyon en familiarité avec Hilaire Bertulphe, le propre secrétaire d'Erasme, et que Scaliger n'est pas un inconnu pour lui[2].

Le médecin de l'Hôtel-Dieu a bien d'autres connaissances, par exemple Symphorien Champier, échevin de la ville à cette date, ou Jean Lunel, docteur en théologie. Quand la cour vient à Lyon en mai 1533 pour y conduire la reine Éléonore, Hubert Sussaneau, Salmon Macrin (un compatriote de Loudun), Barthélemy Aneau, recherchent sa société[3]. Au mois d'août suivant, c'est Étienne Dolet qui débarque comme correcteur d'épreuves dans l'officine de Gryphe et se lie avec lui d'une amitié qui ne succombera que devant de fâcheux procédés littéraires.

Cependant *Pantagruel* reparaît en seconde édition dès 1533, chez François Juste, et, preuve de notoriété d'un tout autre genre, est frappé de censure par la Faculté de Théologie de Paris, le 23 octobre de la même année[4]. *Pantagruel*, — c'est Calvin qui l'apprend à son ami François Daniel, — est condamné comme livre obscène en même temps que la *Forêt d'amours*, et pour d'autres raisons,

1. A. Lefranc, R. E. R., IX, 148.
2. Cf. T. II, p. 395, *Epistola ad B. Salignacum.*
3. Épître en tête des *Alexandri quantitates emendatæ*, de Sussaneau, 1539.
4. J. Plattard, R. E. R., VIII, 290.

le *Miroir de l'âme pécheresse* de Marguerite de Navarre[1].

Trois mois après l'arrêt, deux mois après l'assemblée de la Faculté qui rapporte la condamnation du *Miroir* sans lever celle de *Pantagruel* (8 novembre), maître Alcofrybas passe en Italie avec Jean du Bellay.

Faut-il croire que le prudent Tourangeau sent quelque péril à braver, même sous le masque, les foudres sorbonales? Son intérêt bien entendu lui conseille-t-il de « faire la cane »? C'est peut-être lui prêter un instinct de conservation poussé à l'extrême. Jean du Bellay est envoyé à Rome par François Ier pour empêcher, s'il est possible, la rupture du roi d'Angleterre avec le Saint-Siège. Sa santé est ébranlée « au point de ne pouvoir endurer que hommes le portassent en une chaire ». Quoi de plus naturel qu'à son passage à Lyon il se précautionne d'un bon médecin? Quels que soient les motifs de ce premier voyage outremonts, Rabelais s'y prépare le 17 janvier 1534 en touchant 27 livres à valoir sur ses gages de l'Hôtel-Dieu, et il se met en route avec son précieux malade pour passer les Alpes en plein hiver.

Le séjour à Rome dure deux mois, février et mars 1534. On peut imaginer, d'après les impressions que nous ont laissées les humanistes de la Renaissance, Montaigne par exemple, l'émotion profonde que la Rome antique doit causer à Rabelais. Chose étrange! Ce premier voyage, pas plus que les suivants, ne marque beaucoup dans ses écrits, infiniment moins à coup sûr que les traits de mœurs ou les petites querelles locales recueillis dans sa vallée du Chinonais. Tout ce qu'il nous en dit tient dans les deux ou trois pages d'une épître latine[2].

Rabelais avait préparé son voyage. Il s'était tracé tout un plan d'études et emportait une provision de notes,

1. Se pro damnatis libris habuisse obscaenos illos Pantagruelem, Sylvam [amorum] et ejus monetae.

2. Cf. T II, p. 400, *Epistola nuncupatoria*. Franc. Rabelæsus, medicus, clariss doctissimoque viro D. Joanni Bellaio, 31 août 1534. — Voir surtout : Heulhard. *Rabelais. Ses voyages en Italie, son exil à Metz*, 1891; V.-L. Bourrilly. *Lettres écrites d'Italie par François Rabelais*, 1910. Les italianismes sont à peu près absents des trois premiers livres.

« ferraginem annotationum ex variis utriusque linguæ auctoribus collectam. » Il se proposait de s'entretenir avec les savants à qui Rome sert de rendez-vous, d'observer par lui-même les animaux, les plantes, les curiosités pharmaceutiques qui manquaient à la France, enfin d'étudier, pour la décrire « calamo perinde ac penicillo », la ville des Césars jusque dans ses moindres ruelles.

Ce beau programme est suivi dans tous ses points, mais avec un bonheur inégal. La récolte de plantes et d'animaux est des plus médiocres. Le médecin de du Bellay ne trouve à mentionner qu'un platane ombrageant la grotte de Diane Aricie, dans le voisinage du mont Albain. En outre, tandis qu'il explore la ville en tous sens, accompagné de deux « domestiques » de l'évêque, Nicolas Leroy et Claude Chapuis, un Ferrarais, Bartholomeo Marliani, imprime une *Topographie de Rome* et met à néant son projet de publication. Par contre, le point essentiel, les relations à entamer avec les personnages notables, est certainement atteint, et tout naturellement parmi ceux qui fréquentent l'ambassade de France. Ce sont l'ambassadeur lui-même, Charles Hémard de Denonville, évêque de Mâcon, Nicolas Raince, attaché à l'ambassade, cicerone de Marliani et sans doute aussi de Rabelais, Jean Sevin, secrétaire, André Cave, scripteur apostolique, Jean Lunel, abbé de Saint-Sébastien-hors-les-murs, dont Alcofrybas a facétieusement inscrit le nom au frontispice de la seconde édition de *Pantagruel*. Il visite aussi sans doute, dans sa retraite de Rome, le savant Jean Lascaris, « nostre bon amy Lascaris[1] ».

Quant aux prélats romains, Rabelais est encore un trop mince personnage pour avoir frayé en telle compagnie. Mais dans les audiences du Souverain pontife, auxquelles il accompagne son patron, il peut nouer plus d'une connaissance dans la chancellerie pontificale, en se proposant de les utiliser plus tard.

Le 1er avril 1534, Jean du Bellay et sa maison quittent

1. Cf. T. I, p. 70, *Gargantua*, ch. XXIV.

Rome pour rentrer en France à petites journées. Peut-être faut-il placer ici le séjour à Florence[1] que la plupart des biographes reculent à un autre voyage, en se fondant sur l'indication de l'édition de 1548 : « il y a environ douze ans. » Mais outre que celle de 1552 porte « il y a environ vingt ans », ce qui n'est guère plus précis, l'itinéraire et les circonstances du voyage de 1535-36 ne permettent guère d'y insérer un arrêt à Florence. D'ailleurs le ton enthousiaste du récit : « nous estions bien bonne compaignie de gens studieux, amateurs de peregrinité et convoiteux de visiter les gens doctes, antiquités et singularités d'Italie. Et lors curieusement contemplions l'assiette et beauté de Florence, la structure du Dôme... », l'émerveillement devant « les lions et africanes »,... ours bistides..., tigres..., porcz epicz et austruches » du palais Strozzi, tout cela, comme le fait observer V.-L. Bourrilly, marque comme un premier étonnement, l'impression toute vive d'un premier contact avec l'Italie.

*
* *

Le 18 mai Jean du Bellay est de retour à Paris. Son médecin a pris congé au passage et repris ses fonctions à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Le 1er août il touche 25 livres pour son traitement de six mois et demi, plus qu'il ne lui revient, constate le trésorier de l'hôpital. Il renoue en même temps ses relations avec les imprimeurs et porte à Gryphe cette *Typographia antiquæ Romæ* de Marliani, qui le délivre à propos du souci de distribuer et de mettre au point le fatras de ses propres notes. Mais comme l'antiquaire ferrarais a négligé de dédier son livre à l'évêque de Paris, ainsi qu'il en a été convenu, Rabelais répare l'omission par l'*Epistola nuncupatoria* où nous puisons les détails de son voyage (31 août 1534). C'est une mince contribution à l'édition.

1. Cf. T. II, p. 57, *Quart livre*, ch. XI.

Il en est tout autrement du livre qu'il fait paraître environ ce temps chez François Juste : *la Vie inestimable du Grand Gargantua, père de Pantagruel,* composée par l'Abstracteur de Quinte-Essence. C'est du Rabelais, et du meilleur. A quelle époque remonte la rédaction de ce nouveau chant de l'épopée bouffonne ?[1] Très certainement avant le voyage de Rome, car, à part d'infimes détails, c'est à peine si l'on y trouve trace de souvenirs italiens. Très probablement après le voyage en Chinonais de l'automne 1533, où le grand écrivain a revu, amusé et ému, le petit pays de son enfance. La mise en vente a lieu sans doute à la foire du 4 août 1534, celle du 3 novembre au plus tard. Elle ne peut, avec les nombreuses attaques de l'ouvrage contre la Sorbonne, les allusions favorables aux « Évangéliques », les critiques anti-monacales, être beaucoup postérieure à l'affaire des placards (17-18 octobre), signal d'une période de répression à outrance contre tous ceux qui montrent du goût ou seulement de la sympathie pour les opinions nouvelles.

Pendant plusieurs mois, arrestations et supplices se multiplient. Le 23 janvier 1535 soixante-treize suspects de luthéranisme, parmi lesquels Marot et Lyon Jamet, sont ajournés à comparaître. L'Abstracteur de Quinte-Essence ne se sent pas assez loin de la Sorbonne et du Parlement, gardiens farouches de l'orthodoxie. Il se prépare au départ[2].

Le 13 février, on le voit toucher 15 livres à l'Hôtel-Dieu, reliquat de traitement d'août 1534 à janvier 1535. Puis il disparaît sans aviser les conseillers de l'hôpital. Mais il a songé à ses goutteux très précieux. Dès le lendemain de son départ, trois médecins, évidemment prévenus par lui, Charles des Marais, Pierre du Castel, Jean Canappe, se présentent pour le remplacer à l'Hôtel-Dieu.

1. Le seul exemplaire connu de cette édition princeps est incomplet du titre, mais il était relié à l'origine avec le *Pantagruel,* de Juste, 1534, et les *Fantastiques batailles des grans roys Rodilardus et Croacus,* également parues chez Juste, en 1534.

2. C'est à cette époque que se place la mort d'Antoine Rabelais, à Chinon. Sa succession est partagée entre ses héritiers, le 26 janvier 1535. Rabelais n'y figure pas. R. E. R., VI, 205.

Le 5 mars, Pierre du Castel est nommé, avec une réduction de traitement de dix livres[1].

Où se trouve alors l'auteur de *Gargantua*? La multiplicité des commissions pour le compte de Geoffroy d'Estissac, qui émaillent les *Lettres d'Italie*, témoigne d'entretiens récents et de recommandations verbales (1535-36). Nous croirions volontiers que Rabelais, se sentant surtout menacé par sa situation de moine sécularisé qui aggrave singulièrement son cas, a cherché refuge auprès de son évêque diocésain, tout prêt, s'il le faut, à réintégrer l'abbaye de Maillezais. Mais le bruit public à Lyon est que le médecin de l'Hôtel-Dieu a pris une tout autre direction. Le 23 février, lors d'une discussion relative à son absence, un des conseillers, Pierre Durand, propose de différer son remplacement jusqu'à Pâques « car il a entendu que le dict Rabellays est à Grenoble et pourra revenir[2] ».

A tout prendre, nous ignorons où Rabelais passe les premiers mois de 1535. Il est fort possible que son absence ne se prolonge pas au-delà du mois de mai et que la nouvelle de la nomination de Jean du Bellay au cardinalat le trouve revenu à Lyon, où François Juste prépare une seconde édition de *Gargantua*. Le plus fort du danger est passé, les exécutions sont suspendues. François Ier, qui reprend ses desseins de rapprochement avec les protestants d'Allemagne, est revenu aux idées de tolérance.

Jean du Bellay reçoit le chapeau le 21 mai 1535. Aussitôt sa mission à Rome est décidée. Sous couleur de remerciement au pape Paul III, il s'efforcera de le gagner à l'alliance française. Le 15 juillet, il est depuis plusieurs jours à Lyon où une indisposition l'a contraint de s'arrêter. Cette fois encore, il va avoir besoin de son médecin et Rabelais ne se fait pas prier pour revoir l'Italie.

Ni Leroy ni Chapuis ne sont du voyage. Mais Jacques d'Angennes, sieur de Rambouillet, et Charles Juvénal des

1. A. Lefranc, R. E. R., IX, 148.

2. Un témoignage du XVIIe siècle, celui de Guy Allard, auteur de la *Bibliothèque du Dauphiné*, 1680, relate la venue de Rabelais à Grenoble et son séjour chez le président François de Vachon, où il se rencontre avec Cornelius Agrippa mourant. A. Lefranc, *Mélanges Picot*, 1913.

Ursins, abbé de Saint-Nicaise, font partie de la maison du cardinal. Le cortège comprend en outre un personnage de marque, Guillaume Pellicier, évêque de Maguelonne, qui se rend à Rome, pour hâter le transfert de son siège épiscopal à Montpellier. Le 22 juillet toute la troupe s'arrête à Ferrare, à la cour d'Hercule d'Este. C'est alors un des milieux les plus cultivés et les plus éclairés de l'Italie. La duchesse René a pour gouvernante Michelle de Saubonne, dame de Soubise, qu'accompagnent ses deux filles Anne de Parthenay, dame de Pons, et Renée de Parthenay. L'ambassadeur de France est Jean de Langeac, évêque de Limoges. Mais surtout Clément Marot et Lyon Jamet ont trouvé asile dans cette petite cour dont ils font les délices. On y reste quatre ou cinq jours et l'on tire sur Rome où l'on arrive le 31 juillet ou le 1er août 1535[1].

C'est pendant ce séjour de huit mois que Rabelais noue avec Geoffroy d'Estissac une correspondance dont il nous reste trois lettres, datées du 30 décembre 1535, du 28 janvier et du 15 février 1536[2], où il entretient son protecteur de ses démarches pour régulariser sa situation ecclésiastique, des intrigues de la cour romaine, des grands événements politiques qui se préparent sous ses yeux, de ses études archéologiques, des menus détails de sa vie de chaque jour[3].

Vivant à l'ambassade, il n'a à pourvoir qu'à son logement et à son entretien, « louage de meubles de chambre et entretenement d'habillemens ». Il mange chez le cardinal du Bellay ou chez l'évêque de Mâcon, Hémard de Denonville. Les courriers ordinaires ou exprès, comme le sieur de Montreuil, emportent ses lettres. Le port ne lui coûte rien et l'expédition est bien plus sûre que par l'intermédiaire des banques, au moins jusqu'à Lyon. Double avantage pour le médecin du cardinal, qui comme Panurge est

1. V.-L. Bourrilly, *Lettres écrites d'Italie par François Rabelais*. Introduction

2. J. Boulenger, R. E. R., I, 97. Voici les dates probables des lettres : 1° le 26 juillet 1535, de Ferrare; 2° de Rome, probablement le 18 août; 3° et 4° de Rome les 18 et 22 octobre 1535; 5° de Rome du 29 novembre; 6°, 7° et 8° les trois dernières lettres, les seules qui nous soient parvenues.

3. Cf. T. II, p. 381, *Trois lettres de M. François Rabelais.*

assez pauvre de deniers et ménage ses ressources pour les frais de son instance.

Il a en effet déposé à la chancellerie pontificale une *Supplicatio pro apostasia*[1] demandant l'absolution de son infraction aux statuts ecclésiastiques. Le 30 décembre ses démarches sont sur le point d'aboutir : « Mon affaire a esté concédé et expédié beaucoup mieux et plus seurement que je ne l'eusse souhaitté et y ay eu aide et conseil des gens de bien, mesmement du cardinal de Genutiis, qui est juge du Palais, et du cardinal Simoneta, qui est auditeur en la chambre et bien sçavant et entendant en telles matières. Le pape estoit d'avis que je passasse mon dict affaire *per cameram*. Les susdictz ont esté d'advis que ce fust par la cour des contredictz... En tout cas il ne me reste que lever les bulles *sub plumbo*. Monseigneur le cardinal du Bellay, ensemble monseigneur de Mascon, m'ont asseuré que la composition me sera faicte gratis, combien que le pape, par usance ordinaire, ne donne gratis fors ce qui est expédié *per cameram*. Restera seulement à payer le referendaire, procureur et aultres tels barbouilleurs de parchemin. »

Pendant qu'il soigne ainsi ses intérêts — le bref de Paul III est daté du 17 janvier — le bon Chinonais n'oublie pas ses amis de France. Au libraire lyonnais Michel Parmentier et à sa femme, il adresse de menues curiosités en même temps que les « nouvelletez de par deça ». A l'évêque de Maillezais, il envoie des brochures, des pasquils, et, pour ses jardins de Ligugé, des graines de plantes potagères ou d'agrément, salades de Naples, nasitord, cardes, melons et citrouilles, œillets d'Alexandrie, violes matronales, herbe à tenir en été les chambres fraîches qu'on appelle « belvedère ». Pour M^me^ d'Estissac, la jeune nièce de l'évêque, il recueille des plantes médicinales et « mille petites mirelificques à bon marché » qu'on apporte de Chypre, de Candie, de Constantinople[2].

1. Cf. T. I, p. LIII, *Supplique de Rabelais*.

2. C'est probablement pendant ce séjour que Rabelais retrouve la recette du *garum* et en envoie un flacon à Dolet avec une épigramme latine où il en vante la vertu apéritive. Cf. T. II, p. 402, *De garo salsamento* (Doleti *Carmina*, 1538, p. 75.)

Il s'occupe aussi d'une affaire assez obscure de bénéfices, vacants par la mort d'un certain dom Philippe, et que l'évêque de Maillezais veut faire conférer à de nouveaux bénéficiaires. Enfin, il apprend l'arabe avec l'évêque de « Caramith[1] », fort superficiellement si l'on en juge par le peu de place que les éléments de cette langue tiennent dans son œuvre.

On peut croire aussi que la recherche des « anticailles » entre dans ses préoccupations. Nul, on le sait, n'est plus féru de marbres antiques que Monsieur le nouveau cardinal. Dès son premier voyage il fait râfle de statues et de têtes pour ses collections et pour celles du connétable de Montmorency ou du secrétaire Breton de Villandry. A ce second séjour, les autorités romaines s'inquiètent. Du Bellay accapare. Le gouverneur du Capitole lui fait restituer « un beau pilon antique » que lui a offert le cardinal Pison.

C'est sans doute dans la tranchée de quelque fouille à la vigne du cardinal Gaddi, grand ami de du Bellay, ou dans ses promenades incessantes à travers la Rome des Césars et des papes, que Rabelais rencontre Philibert de l'Orme, tout jeune architecte, épris de l'antiquité classique. Il trouve aussi sur son chemin le voyageur André Thevet et le tire, grâce à son crédit, d'un assez mauvais pas. « Il me souvient, raconte Thevet, que contemplant certaines antiquités à la cour et jardin d'un seigneur romain, on me cuyda oultrager, disant que j'estois trop hardy et que par aventure j'estois un espion; mais estant le dit seigneur adverty par Rabelais, qui a tant fait depuis parler de luy, de ma curiosité et voyages par moy faicts, lors j'euz entrée de toutes parts[2]. »

Au cours de ses sorties, l'Abstracteur de Quinte-Essence ne manque pas de noter les objets nouveaux offerts à sa curiosité. Un jour il assiste à l'entrée d'Alexandre de Médicis, « accompagné de cinquante chevaux legez, armez

1. Cf. T. II, p. 205, *Briefve declaration*, ad verbum Catadupes du Nil.
2. Thevet, *Cosmographie*, t. II, p. 732.

en blanc et la lance au poing, et environ de cent arquebusiers ». Une autre fois la maison du pape va au devant des ambassadeurs vénitiens, « quatre bons vieillards tous grizons ». D'un instant à l'autre on attend Charles-Quint. La ville est pleine d'Espagnols, on abat églises et palais pour préparer une voie triomphale : « C'est pityé de veoir la ruisne des maisons qui ont esté demolliez et n'est faict payement ny recompense aulcune es seigneurs d'ycelles. »

Rabelais est-il témoin de cette entrée qui révolutionne trois mois d'avance la ville aux sept collines? Le 29 février le cardinal du Bellay part secrètement en compagnie de quelques hommes de guerre du parti français pour aller avertir François Ier des menées de Charles-Quint et du péril qui menace la France. A l'ambassade, la consigne est de déclarer que le cardinal est malade et garde la chambre. Autant de motifs pour que Rabelais reste à Rome avec le personnel domestique, qui ne se met en route que le 11 avril. Il peut donc assister aux cérémonies, qui marquent le début de l'entrevue de l'empereur et du pape, et à l'entrée solennelle du 5 avril. Dans la conjecture opposée, le grand écrivain franchit les monts avec du Bellay, arrive à Grenoble le 9 mars et le lendemain à Lyon, où il trouve la cour.

***

De toute façon, Rabelais passe les mois de mai et de juin 1536 à Lyon avec le cardinal. Il ne semble pas cependant disposé à reprendre ses fonctions de l'Hôtel-Dieu, car Pierre du Castel touche encore le 3 juillet dix livres pour ses quatre premiers mois de gages. Le 21 juillet, Jean du Bellay est investi de la charge de lieutenant-général au gouvernement de Paris et de l'Ile de France. D'urgence il quitte Lyon, pour prendre possession de son commandement. Rabelais l'accompagne et assiste

probablement à la mise en état de défense de la capitale que le cardinal fortifie et ravitaille pour un an[1].

Tous ces préparatifs, on le sait, sont inutiles, mais c'est seulement au milieu d'août que Jean du Bellay peut reprendre la direction de son diocèse et songer à reconnaître les services de son médecin.

Rabelais avait demandé — et obtenu par le bref du 17 janvier 1536[2] — l'autorisation d'entrer dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoit, à sa convenance. Or son choix était arrêté. Il visait l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont l'évêque de Paris était abbé commandataire. Mais le désir de se rapprocher de son protecteur et d'habiter une des plus riantes contrées des environs de Paris n'était pas le seul motif de ses préférences. Non content de tenir Saint-Maur en commande, du Bellay avait obtenu, par une bulle de Clément VII du 13 juin 1533, la sécularisation de l'abbaye et le rattachement de son revenu à l'évêché. Saint-Maur était devenue une collégiale de *huit* chanoines, avec l'évêque de Paris pour doyen. Tous les moines reçus au monastère *avant la sécularisation* passaient de droit chanoines prébendiers.

Par quel tour de passe-passe, digne de Panurge, Rabelais arrive-t-il en 1536 à se glisser parmi ces bénéficiaires de la première heure? Voici ce qui semble ressortir de sa supplique au pape[3]. Comme la bulle de 1533, créant *huit* prébendes à Saint-Maur, n'a pas encore été exécutée dans les formes lors du second voyage d'Italie, le cardinal-abbé demande à Paul III une nouvelle bulle de sécularisation pour confirmer la première. Auparavant, il a eu soin, sans quitter son palais de Rome, de recevoir son médecin parmi ses moines. La bulle délivrée, Rabelais devient chanoine de Saint-Maur d'autant plus logiquement que le nouvel acte, au lieu de huit prébendes, en prévoit *neuf*. Ce neuvième siège canonial lui est destiné.

1. Cf. T. I, p. 294. Le prologue du *Tiers livre*, sous couleur du siège de Corinthe, est peut-être un écho de ces heures émouvantes.
2. Cf. T. I, p. LIV, *Bref du pape*.
3. Cf. T I, p. LV, *Autre supplique*.

De retour en France, le 17 août 1536, dit l'abbé Lebeuf, Jean du Bellay confère la chantrerie de la nouvelle collégiale à Catherin Deniau, avec une prébende, les huit autres prébendes à Denis Camus, Jean Chandelou, Jean Lucas, Louis Mazallon, Philibert Friant, Jacques du Fou, Louis de Venoy et François Rabelais, docteur en médecine[1].

Malheureusement pour le nouveau chanoine, ses confrères en place, qui ont déjà tenu le 28 janvier une première assemblée capitulaire, ne s'inclinent pas devant ce nouveau partage du revenu. Ils font opposition à la sentence épiscopale et, pour se faire mettre en possession du bénéfice, Rabelais adresse à Paul III la supplique où l'on peut démêler les circonstances de cette affaire embrouillée[2]. Le Saint-Père accorde-t-il l'indult demandé? On en peut douter, car le livre de comptes de la collégiale, qui commence au mois de mars 1537, — certainement le premier en date après la sécularisation, — ne mentionne nullement Rabelais. On y retrouve tous les prébendiers cités par l'abbé Lebeuf, sauf le médecin du cardinal-doyen, dont le nom est remplacé par celui de Jean Galle. Maître François, comme le gueux de l'hostière, n'aura eu que la fumée du rôt.

Nous pensons qu'il prend assez bien son parti de la perte d'un bénéfice qui l'astreindrait à résider. A défaut de la collégiale, il habitera la maison abbatiale et plus tard le château dont Philibert de l'Orme va dresser les plans. Nous le trouvons en février 1537 à Paris, au banquet offert à Étienne Dolet. Poursuivi à raison d'un meurtre commis à Lyon le 31 décembre 1536, le poète s'était rendu à la cour pour obtenir sa grâce et ses amis fêtaient sa délivrance par un festin dont il nous a conservé

1. H. Clouzot, R. E. R., VII, 260.

2. On y devine le point faible par où les chanoines attaquent la nomination. Ce n'est pas seulement par « scrupule de conscience » que Rabelais demande à Paul III de régulariser sa situation. Il a bien été reçu à Rome, moine de Saint-Maur, avant la bulle de sécularisation (la seconde bien entendu), mais il n'a pas été reçu « dans le monastère ». Il n'a pris part que « par procureur » à toutes les formalités de la sécularisation.

les détails dans une pièce de vers latins au cardinal de Tournon[1]. « Là prennent place ces hommes qu'on a nommés avec raison les lumières de la France : Budé, le premier de tous par la science; Bérauld, à l'esprit supérieur, à la parole facile; Danès, illustre par les connaissances les plus variées; Toussain, surnommé la bibliothèque vivante; Macrin, pour qui l'art des vers n'a point de secrets; Bourbon, riche également des trésors de la poésie; Visagier, qui donne aux savants de si belles espérances; Marot, ce Virgile gaulois, qui a le souffle divin de l'inspiration poétique; enfin François Rabelais, honneur et gloire de la médecine, qui peut rappeler les morts des portes du tombeau et les rendre à la lumière. »

Pour ces lettrés Rabelais n'est pas un ami de rencontre. Ils le tiennent pour un des leurs et lui font place dans leurs œuvres. Visagier — mais il reviendra de cette bonne opinion et prendra violemment Rabelais à parti aux alentours de 1538[2] — le défend contre Scaliger dans une épigramme latine (1536). Marot le cite en bonne compagnie dans sa réponse à Sagon sous le nom de Frippelipe, son valet (1537) :

> Je ne voy point qu'un Saint-Gelais,
> Un Heroet, un Rabelais,
> Un Brodeau, un Sève, un Chappuy,
> Voysent escrivant contre luy.

Nicolas Bourbon lui adresse une pièce pour le charger de saluer trois personnages retenus à la cour par leurs fonctions : Mellin de Saint-Gelais, Guillaume Lateranus, Guillaume du Maine (1538).

Ces témoignages de la notoriété croissante de Rabelais, aussi bien comme poète que comme humaniste, se multiplient étonnamment après 1537. Ce voyage d'Italie, où il a été mêlé à de grands événements politiques, où il est entré en relations avec des personnages notables des deux

1. Doleti *Carmina*, 1538, p. 59.
2. Thuasne, *Études sur Rabelais*, 1904.

nations, l'a mis en vedette. Gilbert Ducher, dans une épigramme à la philosophie (1538), le cite parmi les fidèles de la science divine :

> In primis sane Rabelæsum, principem eundem
> Supremum in studiis diva tuis sophia.

Jean Bouchet, comme Marot, le rime à Saint-Gelais (ép. CXX) :

> Telz loz sont deuz à l'abbé Sainct-Gelais,
> Marot, Sagon, Brodeau et Rabellaiz,
> Macault, Colin, et aultres en grant nombre.

Paul Augier, de Carentan, dédie ses vers : « à très scientifiques poètes Marot, Sainct-Gelais, Heroet, Salel, Borderie, Rabelais, Seve, Chapuy et autres poètes ».

Ces lauriers poétiques, qui ne laissent pas de nous surprendre[1], n'empêchent pas Rabelais de se livrer à l'art de la médecine. Frustré de son espoir de bénéfice ecclésiastique, — toute sa vie il caressera ce rêve pour le réaliser, et combien modestement ! quelques années seulement avant sa mort, — il repart à Montpellier pour se faire conférer ses derniers grades. Le 3 avril 1537 il acquitte les droits de licence[2], le 22 mai sous le patronage d'Antoine Grïphe il est reçu au doctorat. Cette collation de grades confirme sans doute des titres antérieurement acquis à une autre faculté, car le médecin de du Bellay s'intitule « docteur » depuis 1533, non seulement sur des publications facétieuses comme les *Almanachs* de 1533 et 1535, mais sur des pièces officielles comme les *Suppliques* au pape Paul III[3].

Dûment pourvu de son investiture, le nouveau docteur de Montpellier daigne faire quelques cures merveilleuses dans le midi de la France, dont sont témoins « Narbonne et les rivages de l'Aude », puis il revient à Lyon exercer son art.

1. J. Plattard, R. É. R., x, 291.
2. L'acte de réception à la licence ne figure pas sur les registres de la Faculté. Gordon, *loc. cit.*
3. H. Clouzot, R. É. R., VII, 268, et J. Plattard, R. É. R., IV, 396.

Testes tuarum Parisii artium.
Testis que Narbo Martius atque Atax,
Et dite Lugdunum, penates
Sunt tibi ubi placidæque sedes[1].

La grande cité lyonnaise l'accueille comme une illustration de la médecine. Il y fait des démonstrations chirurgicales publiques dont Étienne Dolet[2] atteste le succès par l'organe d'un pendu qui se félicite d'avoir figuré dans un amphithéâtre, entouré d'une foule de personnages distingués : « C'est un avantage que n'avait pas obtenu un de ses compagnons de potence, disséqué naguère par un médecin si obscur, si inintelligible, qu'il semblait froid et muet comme le cadavre même. » Il invente même des instruments de chirurgie. Jean Canappe à la fin du VI^e^ livre de son *Galien* (1537)[3] reproduit, au milieu d'appareils utiles pour contenir les membres fracturés, « un glottotomon de l'invention de M^e^ François Rabelais, docteur en medecine. »

C'est pendant ce séjour à Lyon, au cours de l'été 1537, qu'une lettre imprudente, écrite à un correspondant de Rome suspect, est bien près de causer l'arrestation du docte professeur. Le cardinal de Tournon, le même à qui Dolet dédie le récit de son banquet, avertit le chancelier Du Bourg de cet incident par une lettre du 10 août : « Monseigneur, je vous envoye une lettre que Rabelezus escripvoyt à Rome [perdue], par où vous verrez de quelles nouvelles il advertissoit ung des plus maulvays paillardz qui soit à Rome. Je luy ay faict commandement que il n'eust à bouger de ceste ville jusques à ce que j'en sceusse vostre voulonté. Et si il n'eust parlé de moy en ladite lettre et aussi qu'il s'a [dvou] e au roy et royne de Navarre, je l'eusse faict mettre en prison pour donner exemple à tous ces escripveurs de nouvelles[4]. »

1. Salmonii Macrini *Odarum lib.* II, 1537.

2. Doleti *Carmina*, 1538, p. 164. « Cujusdam epitaphium qui exemplo edito strangulatus publico postea spectaculo sectus est, Fr. Rabelæso, medico doctissimo, fabricam corporis, interpretante. »

3. J. Plattard, R. E. R., IV, 270.

4. V.-L. Bourrilly, R. E. R., IV, 104.

L'affaire ne semble pas entraîner de suites fâcheuses puisque le 27 septembre l'imprudent épistolier, revenu à Montpellier, figure à l'assemblée des docteurs de la Faculté et choisit, pour sujet de son cours au Grand ordinaire, les *Pronostics* d'Hippocrate.

Le succès de ses leçons, qui selon l'usage ont lieu de la Saint-Luc à la vigile des Rameaux, 18 octobre 1537 au 14 avril 1538, entremêlées de démonstrations d'anatomie pour l'une desquelles il reçoit un écu d'or le 17 novembre, est attesté par Sussaneau de passage à Montpellier pour gagner l'Italie. Dans une pièce latine de ses *Ludi* (1538), *ad Rabelæsum cum esset in Monte Pessulano*, il affirme que la seule présence du sympathique docteur suffit à le guérir d'une maladie de langueur. Ailleurs, dans une épître en tête de ses *Alexandri quantitates emendatæ* (1539), il rapporte le langage que lui tient Rabelais, interprétant alors en grec les *Pronostics* d'Hippocrate, pour l'engager, même s'il ne veut pas pratiquer la médecine, à justifier son titre de docteur par des publications utiles et des recherches thérapeutiques, « etiam si nolis lotium inspicere..., même si vous ne voulez pas inspecter les urines ». Admirez le trait !

Jean de Boyssonné, lui aussi, dans une lettre à Maurice de Sève, atteste l'assiduité des auditeurs au cours de Montpellier : « frequenti auditorio librum *Prognosticorum* Hyppocratis prælegebat », et ce témoignage de sympathie n'est pas inutile à citer, car le nom de Rabelais reparaît, accompagné de singulières circonstances, dans les poésies de l'humaniste, conservées, avec sa correspondance, à la bibliothèque de Toulouse[1]. L'événement dont il est question n'est accompagné d'aucun indice chronologique, mais sous peine d'invraisemblance il est difficile de le reporter au delà de l'époque où nous sommes arrivés, et où Rabelais tourne autour de la cinquantaine. Il s'agit de la naissance et de la mort en bas âge d'un fils du grand Tourangeau.

1. *Lettres latines* de Boyssonné, fol. 36 et 37. — *Elegorum* liber, fol. 63, 35. — *Hendecasyll.* liber unus, fol. 31.

Dans une première pièce, Boyssonné demande à l'enfant, Théodule, pourquoi si jeune encore, il renonce aux joies de l'existence, et l'enfant répond que ce n'est pas par haine de la vie, mais pour vivre éternellement avec le Christ[1]. A la suite de ces vers vient un distique qui ne laisse aucun doute sur la filiation de l'enfant :

Lugdunum patria, at pater est Rabelæsus : utrumque
Qui nescit, nescit maxima in orbe duo.

Une seconde épitaphe :

Quæris quis jaceat sub hoc sepulchro
Tam parvo? Theodulus ipse parvus...

fait l'éloge du père, savant et versé dans tous les arts qui conviennent à un homme bon, pur et honnête. Deux vers — et ce ne sont pas les moins piquants — représentent même des cardinaux romains entourant le berceau de l'enfant :

Quem cernis tumulo exiguo requiescere vivens
Romanos habui pontifices famulos.

Cet âge de deux ans, ces prélats romains, toutes ces particularités semblent nous reporter à Lyon au retour du second voyage d'Italie. Ne nous étonnons pas outre mesure de la naissance de ce petit bâtard. Des cardinaux comme Jean du Bellay et Odet de Châtillon n'ont-ils pas pris maîtresse ou femme? Philibert de l'Orme, abbé d'Ivry, de Saint-Serge, chanoine de Notre-Dame, et son frère Jean de l'Orme, abbé de Saint-Germain, n'ont-ils pas aussi des enfants? A force de se conformer aux modèles de l'antiquité classique, les humanistes du XVI^e^ siècle poussent jusqu'aux dernières conséquences le libre développement de la personnalité humaine. Physis, la bonne nature, qui « en sa première portée enfanta beauté et harmonie », réhabilite les joies de la chair des anathèmes du moyen âge.

1. Ad Theodulum Rabelæsum puerum bimulum morientem.

***

En juillet 1538, Rabelais assiste à Aigues-Mortes à l'entrevue de François Ier et de Charles-Quint. C'est un savant magistrat de Nîmes, Antoine Arlier, qui l'écrit à Étienne Dolet[1]. Dans cette prolixe et élégante épître, — agrémentée de l'éloge de l'*Epigrammatum liber* où Dolet remercie Arlier d'avoir contribué à lui faire obtenir sa grâce en 1536, — deux noms seuls sont cités parmi la foule des grands personnages qui ont accompagné le roi et sont remontés avec lui à Lyon : Christophe Richer, — humaniste, voyageur et diplomate, ami de Marot, de Bourbon, de Ducher — et François Rabelais : « Sed neque qui cum rege Lugdunum profecti sunt, inter quos tui amantissimos multos cognovi, Rabelesium, Richerium et id genus centuriam, te insaluto arbitror discessisse... »

Ce jalon posé, nous perdons notre personnage de vue pendant deux ans. Mieux vaut en convenir que de tenter de remplir par des conjectures l'intervalle de juillet 1538 à juillet 1540. Entre toutes les hypothèses : résidence à Saint-Maur, où le cardinal songe à bâtir, voyage en Chinonais, où le 14 août 1539 intervient un nouveau partage de la succession d'Antoine Rabelais[2], séjour à Turin, auprès de Guillaume du Bellay gravement malade, retour enfin à Montpellier et dans le midi de la France, la plus simple est encore la meilleure : Rabelais reprend à Lyon sa clientèle médicale. Le fait d'avoir été choisi comme patron à Montpellier par un étudiant lyonnais, Guido Bellaisius, le 13 août 1539, n'implique pas nécessairement sa présence à la Faculté.

En 1540, l'auteur de *Gargantua* est au service de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, frère aîné du cardinal et vice-roi du Piémont depuis 1537. Sa présence à

1. E. Picot, R. E. R., III, 333.
2. H. Grimaud, R. E. R., VI, 205.

Turin est attestée le 23 juillet par une lettre de Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier et ambassadeur à Venise, qui le consulte sur la légitimité d'une fille de Philippe Saccus, président de Milan, née à sept mois. Une seconde lettre du même prélat, le 17 octobre, l'entretient de l'acquisition de manuscrits hébraïques et syriaques et de la copie de livres grecs pour la bibliothèque royale[1]. Par malheur Rabelais ne se contente pas de cette correspondance littéraire. Une nouvelle imprudence de plume, analogue à celle qui lui a attiré trois ans auparavant la sévérité du cardinal de Tournon, le met, au mois de décembre 1540, dans une fâcheuse posture. Jean de Boyssonné, dans une lettre écrite de Chambéry, le 1er décembre, à son ami Guillaume Bigot, alors en Piémont auprès de Langey, l'informe qu'il vient de voir passer Claude Cotereau, secrétaire du cardinal[2]. Celui-ci l'a entretenu « de Fossano et de Rabelaeso », et de la lettre revenue de Rome jusqu'à la cour. Il n'en écrit pas davantage : « Intelligis quid dicam, sed de his alias inter nos ». L'affaire est donc délicate et concerne des secrets d'État dont il est dangereux de parler. Mais cette discrétion de Boyssonné déçoit fâcheusement notre curiosité. Tout ce que nous pouvons supposer[3] c'est que Rabelais a imprudemment confié au « Fossanus », sans doute Barnabé de Voré, sieur de la Fosse, un agent à tout faire fréquemment employé par Langey, des secrets surpris à la cour de Piémont. Il en est résulté des ennuis sérieux. Dans une nouvelle lettre à Bigot du 19 décembre, nous voyons que Boyssonné a reçu à Chambéry la visite de Rabelais rentrant en France, incertain de la conduite à tenir : « Incertus erat quid ageret, cum hinc abiit. »

Il est probable que le crédit de Jean du Bellay permet à maître François d'éviter une mesure de rigueur, car le

1. Correspondance de Pellicier publiée par Tausserat-Radel, p. 30 et 126.

2. Encore un ami de Bouchet, de Dolet, de Rabelais. Charondas, dans ses *Dialogues* (1556) rapporte un entretien philosophique entre Cotereau, Rabelais et un certain « L'Escorché », L. Pinvert, R. E. R., I, 193.

3. V.-L. Bourrilly. R. E. R., IV, 46, 114.

3 avril, une lettre de Pellicier à Langey relative à une dédicace que Paul Manuce se propose d'adresser au vice-roi, atteste son retour à Turin. Il s'y trouve encore au mois de juillet lorsque son ami Boyssonné le charge de lire à Guillaume du Bellay des vers de condoléance sur la mort de sa femme, la dame de Langey. Mais au début de novembre il rentre en France avec son patron. Pendant que le lieutenant-général de Piémont se rend à la cour pour renseigner François Ier sur les affaires d'Italie, il se retire au château de Saint-Ay, sur la rive droite de la Loire, entre Meung et Orléans.

Il s'est lié en Piémont avec le seigneur du lieu, Étienne Laurens, sieur de Saint-Ay, capitaine du château de Turin, un des agents les plus habiles et les plus fidèles de Langey et du cardinal. C'est dans cette aimable retraite que le grand écrivain se trouve le 1er mars 1542 et qu'il écrit à son ami, l'avocat orléanais Antoine Hullot, cette lettre « à M. le bailli du bailli des baillis » dont le ton enjoué et familier contraste si heureusement avec l'aridité et le style officiel des *Lettres d'Italie* et de la *Sciomachie*[1]. Il lit Platon. Il invite ses amis d'Orléans Jean Pailleron, élu sur le fait des aides et des tailles, François Daniel, bailli de Saint-Laurent-les-Orgerils, Claude Framberge, scelleur de l'évêché[2], à venir déguster les vins du crû et les délicats poissons de la Loire. Daniel est l'ami de Calvin, à qui le réformateur annonçait en 1533 la condamnation de *Pantagruel*. Hullot est suspect de luthéranisme et figurera en 1562 sur la liste des Orléanais condamnés à la pendaison par le Parlement. C'est un milieu de libre examen, où se complaît l'humanisme éclairé de Rabelais, bien qu'il se refuse à franchir le pas décisif de l'abjuration. On peut même supposer qu'il s'y est rencontré jadis avec Calvin lors de ses années de voyage au sortir du couvent, et que Jean Bernier n'a pas à la légère rédigé cette note : « J'ay veu une lettre manuscritte de Calvin à Rabelais[3]. »

1. Cf. T. II, p. 393. *Lettre à M. le baillif*, etc. H. Clouzot, R. E. R., III, 156.
2. J. Soyer, R. E. R., VII, 311.
3. H. Clouzot, R. E. R., III, 175.

Saint-Ay est encore à son château le 21 mars, mais le moment de regagner Turin arrive. Langey va reprendre son gouvernement. Au mois d'avril on passe à Lyon et notre auteur en profite pour faire imprimer chez Gryphe les *Stratagèmes, c'est-à-dire prouesses et ruses de guerre du preux et très célèbre chevalier de Langey*, traduits par Claude Massuau du latin de Rabelais [perdu][1]. Il traite en même temps avec François Juste et un autre imprimeur lyonnais pour des réimpressions des deux premiers livres de son roman, dont il supprime les passages capables de lui attirer les foudres de la Sorbonne. Faute de tenir compte de ces prudentes modifications dans une édition subreptice, Dolet s'attire la colère de l'auteur, et sous le masque de l'imprimeur se voit traité, par son ancien ami, avec une rigueur extrême[2].

Le 12 mai Guillaume du Bellay et sa suite sont revenus à Turin, mais non pour longtemps. Dès l'automne, le vice-roi se sent plus malade et demande son rappel. Le 13 novembre il dicte son testament où son médecin est compris pour une rente de cinquante livres[3] qui lui sera servie jusqu'au moment où il aura obtenu trois cents livres en bénéfice. Dans les premiers jours de décembre, on se met en route pour regagner la France. On franchit les Alpes en plein hiver. A Lyon, Langey refuse de s'arrêter, malgré l'avis des médecins, et le 9 janvier 1543, Rabelais voit mourir son bon seigneur à Saint-Symphorien-en-Laye près de Tarare, au milieu de la consternation des amis et serviteurs dont il nous a laissé les noms : « les seigneurs d'Assier, Chemant, Mailly le borgne, Saint-Ayl, Villeneufve la Guyart, maistre Gabriel, médecin de Savillan, Cohuau, Massuau, Majorici, Bullou, Cercu dit Bour-

1. Cité par du Verdier dans sa *Bibliothèque française*. On ne peut guère douter de l'existence d'un ouvrage si scrupuleusement décrit. Cependant la date de 1542 est peut-être erronée. Les épithètes de « preux et très célèbre chevalier » semblent s'appliquer à une publication posthume.

2. Cf. T. I, p. LXV. *L'imprimeur au lecteur.*

3. Une lettre de Martin du Bellay, écrite le 12 février 1543 de Turin au cardinal, dit 150 livres. C'est probablement le bon chiffre, mais comme Langey laisse 300.000 livres de dettes, le legs de Rabelais reste de toute façon sur le papier.

guemaistre, François Proust, Ferron, Charles Girard, François Bourré et tant d'aultres[1]. »

Rabelais et Saint-Ay traversent la France en rapportant la dépouille mortelle du « docte et preux chevalier ». Ils s'arrêtent à Saint-Ay du 30 janvier au 4 février, incertains du lieu où se fera la sépulture. Rabelais écrit au Mans à Joachim du Bellay [lettre perdue]. Il écrit aussi à Martin du Bellay, resté à Turin, et lui annonce que pendant le voyage un serviteur allemand a dérobé dans les bagages tous les papiers du défunt [lettre perdue][2]. L'ordre vient enfin de continuer sur le Mans, où les obsèques ont lieu le 5 mars.

***

Cette catastrophe, dont le souvenir est encore aussi vif dix ans plus tard, quand le bon Rabelais écrit « encores me frissonne et tremble le cœur dedans sa capsule », est suivie presque sans répit d'une autre perte aussi douloureuse. Geoffroy d'Estissac, le protecteur de son moinage, l'ami de plus de vingt ans, meurt le 30 mai 1543. En même temps, *Gargantua* et *Pantagruel* sont de nouveau censurés par le Parlement à la requête de la Faculté de Théologie (2 mars). Guillaume Postel, lecteur du roi en arabe, accuse leur auteur d'impiété et d'hérésie dans son *Alcorani seu legis Mahometi et evangelistarum concordiæ liber* (1543)[3].

De tels coups du sort sont capables d'ébranler l'esprit le plus « confict en mespris des choses fortuites ». Nous perdons encore une fois Rabelais de vue pendant deux ans, du milieu de 1543 au milieu de 1545. Toutes les conjectures sont permises. On peut le chercher à la cour, car par le double crédit du cardinal du Bellay et de François Errault, sieur de Chemant, — cet ancien président du parlement de Turin pendant le gouvernement de Langey élevé à la

1. Cf. T. II, p. 100. *Quart livre*, ch. XXVII.
2. V.-L. Bourrilly, R. E. R., II, 52.
3. A. Lefranc, R. E. R., VIII, 373 et R. XVI[e] s., I, 259.

dignité de chancelier de France, — maître François a été nommé maître des requêtes du roi[1]. Il peut être à Saint-Maur auprès du cardinal dont Philibert de l'Orme achève d'édifier le château. On peut aussi le supposer — et c'est sans doute la meilleure hypothèse — retiré en Provence et composant son *Tiers livre*[2] dans les îles d'Hyères dont il se déclare le « calloier ». Il ne cesse en tout cas d'appartenir à la maison des du Bellay.

En 1545, Rabelais est en pleine faveur. La reine de Navarre, dont il se réclame déjà dans la lettre de 1537, s'entremet pour lui obtenir l'approbation royale[3]. François Ier, après s'être fait lire *Gargantua* et *Pantagruel* par Pierre Duchâtel, le « plus docte et fidèle agnoste du royaume »,[4] lui octroie un privilège le 19 septembre «pour ses livres et œuvres consequens des Faictz heroïques de Pantagruel, commençans au troisiesme volume, avec pouvoir et puissance de corriger et revoir les deux premiers par cy devant par luy composez ». Désormais l'Abstracteur de Quinte-Essence peut avouer ses ouvrages. Fort de la protection du nom royal, le *Tiers livre des faictz et dictz heroiques du noble Pantagruel* paraît à Paris chez Chrestien Wechel, au début de 1546, sous le nom de « Me Franç. Rabelais, docteur en medecine et calloier des isles Hières ».

Cette fois encore l'auteur a compté sans sa mauvaise fortune. Tout au plus peut-il redouter, — pour ce nouveau livre si différent de ton des deux autres et presque uniquement composé des consultations de Panurge sur le mariage, — une levée de boucliers des défenseurs du sexe féminin, des tenants du pétrarquisme dans cette fameuse « Querelle des femmes » où il vient jeter l'arme redoutable de son rire[5].

1. Cl. Chapuis. *Discours de la Court*, 1543, R. E. R., IV, 102 :

Et Rabelais à nul qu'à soy semblable
Par son savoir partout recommandable.

2. Cf. T. I, p. 287. Titre du *Tiers livre* et T. I, p. 464 « mes isles Hières, antiquement dictes Stoechades. »

3. Conjecture tirée de la dédicace « à l'Esprit de la royne de Navarre » en tête du *Tiers livre*. Cf. T. I, p. 288.

4. Cf. T. II, p. 10. *A Odet, cardinal de Chastillon.*

5. Sur la « *Querelle des femmes* », A. Lefranc, R. E. R., II, 1, 78.

Mais la Sorbonne n'a pas oublié les attaques des deux premiers livres. A peine le troisième voit-il le jour qu'il est frappé de censure[1]. Encore une fois les nuages s'amoncellent Tiraqueau, qui publie au mois de février une troisième édition du *De legibus*, en fait prudemment disparaître le passage élogieux relatif à Rabelais, le quatrain latin de Pierre Amy, l'épigramme grecque de Rabelais qui figuraient dans l'édition de 1542. Le calloier des îles d'Hyères n'est pas un homme dont il est bon de se dire l'ami.

Jamais le danger ne paraît plus pressant. L'ère des persécutions est rouverte. Le bûcher de Dolet s'apprête. Maître François gagne au pied, sans prévenir personne, et ne se croit en sûreté qu'au delà de la frontière, à Metz, où son ami Saint-Ay possède une maison[2]. C'est de là qu'il informe Jean Sturm de son arrivée [lettre perdue], en le priant sans doute de prévenir le cardinal avec qui il est en correspondance régulière pour les affaires d'Allemagne. Le 28 mars 1546, par une lettre datée de Saverne, l'agent de du Bellay s'acquitte de sa mission avec une prudente circonspection : « Tempora etiam Rabelesum ejecerunt e Gallia φεῦ τῶν χρόνων. Nondum ad nos venit. Metis consistit, ut audio, inde enim nos salutavit. Adero ipsi quibuscunque rebus potero cum ad nos venerit[3]. »

Tout porte à croire que le fugitif est arrivé depuis quelque temps à Metz. Il a dû passer la frontière à la fin de janvier ou au début de février avec son ami Saint-Ay, chargé de mission auprès des princes allemands. Tandis que l'infatigable négociateur galope sur les routes d'Alsace, Rabelais s'installe à son logis et se fait agréer comme médecin stipendié de la ville de Metz aux gages de 120 livres par an à partir du 25 avril. C'est trois fois plus

1. Le catalogue des livres examinés et censurés par la Faculté de Théologie, 1551, mentionne in fine *Pantagruel* sous la date de 1545 (a. s.) La censure est donc prononcée avant Pâques 1546. Cf. Barat, R. E. R., III, 268.

2. H. Clouzot, R. E. R., VI, 189. On peut se demander si la censure seule du *Tiers livre* cause la fuite de Rabelais. Peut-être se sent-il menacé d'arrestation pour une de ses imprudences coutumières.

3. A. Lefranc, R. E. R., III, 10.

qu'il ne touchait à Lyon, mais on ne trouve pas à Metz d'imprimeurs entreprenants disposés à utiliser l'érudition des humanistes pour de savantes éditions classiques. Une clientèle médicale ne se fait pas non plus du jour au lendemain. Maître François, réduit à la portion congrue, se décide à adresser — ou plutôt à réadresser — une demande de secours au cardinal du Bellay. Le 6 février 1547, profitant du passage de Saint-Ay, qui revient encore de travailler les princes allemands, il lui remet une requête respectueusement et même humblement formulée, comme il sied quand on s'adresse à un prince de l'Église, mais où l'on démêle — si l'on lit entre les lignes — une mise en demeure catégoriquement formulée.

Rabelais avait chargé son ami d'une première demande de subsides, à une précédente rentrée en France[1], et le cardinal avait paru disposé à y faire droit. Mais le nouveau départ de Saint-Ay pour l'Alsace, au début de janvier 1547, a eu lieu si précipitamment qu'il n'a pu prendre congé de Jean du Bellay et emporter son « aumône ». Déçu dans son attente, le médecin de la maison du cardinal — car il est encore « domestique » des du Bellay à sa sortie de France, — s'adresse de nouveau à son patron avec plus d'instance et le prévient que s'il ne distrait pas « de tant de biens que Dieu lui a mis en mains » quelque chose pour lui permettre de vivoter et s'entretenir honnêtement, il abandonnera son service et s'attachera à quelque prince étranger[2].

Le 12 février, Saint-Ay arrive à la cour à Saint-Germain-en-Laye, mais comme il n'y rencontre pas le cardinal, qui fait à cet instant son entrée épiscopale au Mans, il remet la lettre de Rabelais avec d'autres papiers à Martin du Bellay avec charge de les dépêcher dans le Maine. Il y joint un billet, où il mentionne la lettre de Rabelais en deux mots tandis qu'il s'apitoye longuement sur le sort d'un agent secret, Perrocelli, qui se cache à l'étranger sous le nom de

1. Saint-Ay passe l'automne de 1546 à Strasbourg.
2. Cf. T. II, p. 394. *Lettre au cardinal du Bellay.* H. Clouzot, R. E. R., III, 359.

François de la Rivière. Il sait évidemment à quoi s'en tenir sur la détresse réelle de son ami.

Cette fois encore, Saint-Ay repart sans prendre congé du cardinal. Dès les premiers jours de mars, il est de retour en Alsace et la requête de Rabelais risque fort de rester sans effet. Mais un événement inattendu dénoue la situation. François Ier meurt le 31 mars 1547. Le nouveau roi, quelques jours après son avènement, décide d'envoyer à Rome, pour y résider, tous les cardinaux français. Jean du Bellay, lié d'une ancienne amitié avec le connétable de Montmorency, est plus en faveur que jamais. Il reçoit pleine autorité sur les autres membres français du Sacré-Collège avec la surintendance générale des affaires royales en Italie. Comme son état de santé est déplorable — sciatique, douleurs de reins, fièvre brisant toute énergie — il va avoir besoin de son médecin.

Nous pouvons supposer que, dès le mois de juin, Rabelais reçoit de Jean du Bellay des subsides et un sauf-conduit. Le 24 il touche à Metz le premier quartier de ses gages de médecin stipendié pour 1547 (avril à juin) et le 10 juillet, il est à Paris, au moment du duel de Jarnac et de la Châtaigneraie[1]. Aussitôt après le sacre, à Reims, le cardinal prend congé du roi et se met en route avec sa maison le 27 juillet[2].

On voyage à petites journées. Vers le 15 août, on passe à Lyon, où Rabelais remet à l'imprimeur les onze premiers chapitres du *Quart livre* et l'*Almanach* pour 1548. Le 11 septembre on est à Ferrare, le 15 à Bologne, le 27 à Rome où le palais Sant'Apostolo attend ses hôtes.

De ce quatrième séjour de l'auteur de *Gargantua* en Italie, qui dure au moins deux ans, nous ne savons pour ainsi dire rien. Pour la première année, nos renseignements se bornent à l'acquit d'une lettre de change de 32 écus d'or, le 18 juin 1548[3], pièce de provenance suspecte comme certaines signatures de la collection Benjamin Fillon, et à

1. Cf. T. II, p. 360, la *Sciomachie*.
2. L. Romier, R. E. R., X, 113.
3. A. Heulhard, *Rabelais*, p. 261.

deux lettres de Pierre de Paschal, l'une adressée à Rome à Guillaume Philandrier, un de « ces ingénieux architectes disciples de Vitruve », où il le prie de saluer Rabelais de sa part : « Tu omnibus amicis, nominatim autem Francisco Rabelæso, salutem dices » (20 septembre) ; l'autre écrite de Venise, le 25 septembre, à François de Bouliers, frère de l'évêque de Riez, avec la même recommandation[1].

Le seul document pour 1549, c'est la relation envoyée au cardinal de Guise par Rabelais d'une fête donnée le 14 mars sur la place Sant'Apostolo en l'honneur de la naissance de Charles d'Orléans, second fils de Henri II

A ce moment, le cardinal, après deux ans de faveur, se sait accusé à la cour de maladresse politique par ses ennemis, stimulés par les Guises. Il saisit l'occasion d'une naissance royale pour déployer son goût de faste et son ingéniosité en donnant à Henri II une preuve éclatante de loyalisme et de dévouement. Avec Horace Farnèse, Robert Strozzi et M. de Maligny, mettant « quatre testes dans le mesme chapperon », et peut-être cinq en y comprenant maître François, il organise la *Sciomachie*, « simulacre et représentation de bataille tant par eau que par terre ».

La fête sur l'eau, fixée au dimanche 10 mars, ne peut avoir lieu, à cause d'une crue du Tibre. Mais la Sciomachie se déroule le jeudi suivant, devant une affluence extraordinaire de peuple.

C'est sur la place Sant'Apostolo, adossée au palais du cardinal, qu'est construit le château fort destiné aux évolutions militaires. L'enlèvement d'une jeune nymphe de la cour de Diane sert de prétexte au combat. La déesse — ne doit-on pas y reconnaître Diane de Poitiers, protectrice du cardinal? — demande vengeance à son excellence. Les canons tonnent, les hérauts portent des défis, des combats singuliers s'engagent, bientôt suivis de l'attaque générale de la forteresse. Les intermèdes : course de taureaux, entrées de bouffons, épisodes comiques, ne sont pas le côté le moins intéressant de la fête. La retraite sonnée, deux

1. A. Lefranc, R. XVI[e] s., IV, 249.

cadavres sont restés sur place. Les bouffons Frérot et Fabritio font semblant de les admonester de leur salut et les tâtent « aux goussets et en la braguette pour trouver la bourse ». On s'aperçoit qu'ils confessent des hommes de foin, « dont fut grande risée entre les spectateurs ».

Le succès de ce carrousel, que font connaître à la cour les lettres écrites par Rabelais « au révérendissime cardinal de Guise » [perdues], n'arrête pas les menées des ennemis de Jean du Bellay. Il se décide à demander son rappel. Le 22 septembre il se met en route avec sa maison pour rentrer en France. Au début de novembre, il est à Lyon, avec son médecin.

Rabelais est revenu au foyer de ses études après deux ans d'absence. Il fait imprimer la *Sciomachie*, reproduction de ses lettres à la cour amplifiées de détails et agrémentées de louanges au cardinal, organisateur de la parade. Mais il ne songe guère à continuer son *Quart livre*. Ses ennemis ont devancé son retour par une dénonciation d'impiété et de mauvaises mœurs d'une gravité telle que sa situation n'est guère meilleure qu'en 1547. Quelle plus terrible diatribe que ces passages du *Theotimus* du moine de Fontevrault, Gabriel de Puy-Herbault (1549) : « Plaise à Dieu que Rabelais soit auprès d'eux [les théologiens dissidents de Genève] avec son pantagruélisme..., si toutefois il est encore de ce monde ![1] Car il avait suivi la foule des cardinaux renvoyés et relégués à Rome au commencement de ce règne... C'est un homme aussi dangereux pour son impiété que pour le scandale public de ses livres... Que peut-il manquer à l'absolue perversité de ce Rabelais qui n'a ni la crainte de Dieu, ni le respect des hommes, qui foule aux pieds et tourne en ridicule toutes les choses divines et humaines?

« ... Chaque jour ne faire que se soûler, s'empiffrer, vivre à la grecque..., souiller de misérables papiers par des

1. On le crut peut-être mort après la publication incomplète du *Quart livre*. Cette même année 1549 un faussaire imprime un *V^e livre* apocryphe uniquement composé de fragments de la *Nef des fols*, de Sébastien Brandt, et des *Regnards traversant*, de Jean Bouchet. Cf. A Lefranc, R. E. R., I., 29.

écrits infâmes,... lancer la calomnie et l'injure sur tous les ordres indistinctement,... comment souffre-t-on cela? Et n'est-ce pas un phénomène inouï qu'un évêque de notre religion, le premier par le rang et par la science, protège, nourrisse, admette à la familiarité de sa table et de sa conversation une telle honte pour les bonnes mœurs et pour l'honnêteté publique?... Plus d'une fois, j'ai déploré le sort d'un homme... qui emploie surtout à sa propre perte l'érudition dont il est doué; d'autant plus méchant, d'autant plus violent qu'il est instruit, faisant si peu d'état de Dieu et des choses divines qu'à part l'impudence et l'outrage... il ne semble reconnaître aucun culte. »

L'enragé « Putherbe » épanche sa bile en quatre pages d'invectives qu'il a soin de guillemeter en marge afin qu'elles n'échappent à personne. Le nom de Rabelais est le seul de son temps cité dans l'ouvrage. On dirait que le *Theotimus* n'est écrit que pour lui[1].

***

Pendant que Jean du Bellay est encore à Lyon, il apprend la mort de Paul III et reçoit l'ordre du roi de regagner Rome pour assister au conclave. Il quitte Lyon vers le 20 novembre, s'embarque à Marseille en compagnie des cardinaux de Guise, de Châtillon et de Vendôme, arrive à Rome le 12 décembre et entre au conclave dans la journée. Il y reste jusqu'à l'élection de Jules III, le 7 février 1550 et ne prend la route du retour que le 19 juillet.

Rabelais n'est pas avec lui. On cherche en vain son nom sur la liste des gens qui assistent les cardinaux pendant le conclave, et cette absence est d'autant plus significative qu'on y trouve des *physici, chirurgici, aromatarii, barbitonsores*. Le seul médecin français est un certain Noël, « magister Natalis ». Bien plus, le cardinal se trouvant gravement malade au retour dans un petit village des

1. A. Lefranc, R. E. R., IV, 339.

Apennins, sur la route de Florence à Bologne, n'a pour le soigner « qu'ung vieil bon homme de medecin » qu'il trouve « cy alentour », et implore le secours du duc de Florence. C'est le premier médecin de Cosme de Médicis qui le met en état de reprendre son voyage (25 juillet)[1].

Certes, il est oiseux de chercher des motifs particuliers à cette absence. Rabelais — il n'est plus tout jeune — a le droit d'être malade. D'autre part le cardinal ne rentrant à Rome que pour s'enfermer au conclave, peut à la rigueur se passer de son médecin. Mais ne doit-on pas établir un rapprochement entre les dénonciations de Puy-Herbault et cette séparation? Du Bellay est pris à parti dans ce violent assaut. On le somme en quelque sorte de congédier un athée. Sans aller jusqu'à admettre qu'il sacrifie son vieux serviteur à l'enragé Putherbe, il est fort admissible que Rabelais offre lui-même de se retirer pour ne pas donner prise aux ennemis du cardinal.

Ce que nous savons d'excellente source, puisque le calloier lui-même nous l'apprend, c'est le découragement où ces attaques le plongent. Il décide de cesser d'écrire. « La calomnie de certains cannibales, misanthropes, agelastes, avoit tant contre moi esté atroce et desraisonnée qu'elle avoit vaincu ma patience et plus n'estois délibéré en escrire un iota, car l'une des moindres contumélies dont ilz usoient estoit que telz livres estoient farciz d'hérésies.[2] » Le plus curieux est que les réformés eux-mêmes font chorus. Théodore de Bèze, qui dans ses *Poemata* de 1548 a dédié à Rabelais un distique élogieux, stigmatise dans son *Epistola Passavanti* ce *Pantagruel* « quem fecit imprimere per favorem cardinalium qui amant vivere sicut ille loquebatur[3]. Calvin dénonce l'ancien ami de Trojan, de Daniel et d'Hullot dans son traité *De Scandalis* (1550) : « Alii ut Rabelaysus, Deperius et

1. L. Romier, R. E. R., x, 133. Il est à remarquer que le *Quart livre* ne fait aucune allusion à ce grand événement du conclave.
2. Cf. T. II, p. 13. *A monseigneur Odet de Chastillon.*
3. A. Lefranc, R. E. R., I, 60.

Goveanus, gustato evangelio, eadem cæcitate sunt percussi. » Les « Demoniacles Calvins, imposteurs de Genève » s'unissent contre le grand railleur avec les « enraigez Putherbes, briffaulx, caphars, chattemittes, cannibales et aultres monstres difformes et contrefaicts en despit de nature[1] ».

Que devient Rabelais dans cette détresse? A quel protecteur a-t-il recours contre tant d'adversaires? Il n'est pas téméraire de songer à Louis d'Estissac, neveu et héritier du bon évêque de Maillezais, dont le nom apparaît au *Quart livre* accompagné de mentions de terres, de châteaux, d'amis, de serviteurs, attestant des souvenirs récents. Ici c'est une curiosité du château de la Brousse (Charente-Inférieure) ou de celui de Coulonges-les-Royaux (Deux-Sèvres). Là c'est un récit de tir à la butte à Cahuzac (Lot-et-Garonne) où luttent d'Estissac et de Lauzun, son parent[2].

Au printemps de 1550 Rabelais se rassure. Il a trouvé un nouveau et puissant appui en la personne d'Odet de Châtillon, un des cardinaux revenus du conclave, allié à du Bellay contre la faction des Guises. Le « très illustre prince et reverendissime » fait si bien auprès du roi qu'il peut annoncer à son protégé, au début du mois d'août, l'octroi d'un privilège pour ses livres « en grec, latin, français et thuscan, mesmement certains volumes des faicts et dicts heroicques de *Pantagruel* ». Les lettres royales sont signées et datées du 6 août 1550, « le cardinal de Chastillon présent ». En même temps, comme un bonheur ne survient jamais seul, le retour du cardinal est annoncé. Il voyage à petites journées pour temporiser et chercher à savoir quel accueil l'attend à la cour. Vers la fin d'août il arrive à Paris, à bout de forces et réclamant plus que jamais les soins de son médecin traitant.

Nous savons, par Rabelais lui-même[3], que pour « recouvrement de santé après longue et fascheuse maladie », il se retire en son château de Saint-Maur, « lieu ou pour

1. Cf. T. II, p. 112. *Quart livre*, ch. XXXII.
2. Cf. T. II, p. 158. *Quart livre*, ch. LII. H. Clouzot, R. E. R., V, 194.
3. Cf. T. II, p. 24. *A Odet de Chastillon.*

mieulx et plus proprement dire, paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices et tous honnestes plaisirs de agriculture et vie rustique ». C'est dans cette retraite, auprès de son malade, peut-être aussi au Mans, si le cardinal y réside après sa guérison, que le bon Tourangeau reprend la plume, en dépit de ses serments. On peut supposer que les conseils de Châtillon et de du Bellay, l'un et l'autre très gallicans, ne sont pas étrangers à la composition du *Quart livre* où tant de passages correspondent à la politique royale contre la cour de Rome.

En même temps, — sans qu'on doive peut-être établir un rapport de cause à effet entre les deux événements — le cardinal accorde enfin à son vieux serviteur les bénéfices ecclésiastiques qu'il a si vainement poursuivis depuis sa sortie de Fontenay-le-Comte. Avant d'abandonner à son neveu Eustache du Bellay le gouvernement de son diocèse de Paris, dont il a fait résignation à Rome le 15 mars 1550 « retentis fructibus et collatione beneficiorum », Jean du Bellay récompense deux de ses fidèles. Le 5 septembre 1550 Philibert de l'Orme reçoit un canonicat à Notre-Dame de Paris; le 18 janvier 1551 Rabelais est pourvu de la cure de Saint-Martin de Meudon et sans doute le même jour de celle de Saint-Christophe-de-Jambet (Sarthe)[1].

Des deux bénéficiaires, c'est l'architecte qui prend les devoirs de sa charge le plus au sérieux. Les registres capitulaires de Notre-Dame mentionnent son nom en maintes circonstances. Ceux de l'évêché de Paris, dépouillés par l'abbé Lebeuf, sont muets sur le compte du prêtre-médecin. Quand le nouvel évêque Eustache du Bellay visite son diocèse, il ne trouve à Meudon que le vicaire Pierre Richard. Les traditions recueillies au XVII^e siècle par des biographes crédules, et notamment les bons rapports avec les Guise, sont sans valeur. Rabelais, curé de Meudon pendant deux ans, n'exerce que peu ou point les fonctions curiales[2].

1. A. Tilley, R. E. R., I, 155 et H. Clouzot, R. E. R., IX, 456.

2. Mentionnons cependant ce passage de la *Prosographie* de Du Verdier, 1604, p. 2.452 : *J'ay veu une lettre escrite de sa main* par laquelle il mande à un amy qu'il a de bons paroissiens en monsieur et madame de Guyse. » Colletet fait la même remarque.

En revanche, le 28 janvier 1552, le *Quart livre des faicts et dicts heroïques du bon Pantagruel*, composé par M. François Rabelais, docteur en médecine, achève de s'imprimer à Paris, chez Michel Fezandat. Mais avec la mauvaise chance habituelle de l'auteur, la publication arrive trop tard. Elle précède à peine la fin de la crise gallicane. La Faculté de Théologie a beau jeu pour censurer le nouveau livre et le Parlement pour en interdire la vente. Parmi les juges qui prononcent l'arrêt, le mardi 1er mars 1552, figure le « bon, docte, sage, tant humain, tant débonnaire et équitable André Tiraqueau[1] ».

Arrêtons-nous sur ce dernier trait. Au demeurant, nous arrivons à la fin de la carrière de l'illustre écrivain. L'incertitude qui entoure sa naissance enveloppe ses dernières années. Tout porte à croire qu'elles furent troublées. En novembre 1552 le bruit de son incarcération circule à Lyon. Denys Lambin, attaché au cardinal de Tournon, en écrit à ses amis de Paris, Prévot de Therouanne, régent du collège de Boncourt, et Henri Estienne. Le 9 janvier 1553, malade sans doute de la maladie qui va l'emporter, il résigne par procureur la cure de Meudon et celle de Saint-Christophe de Jambet[2]. Quand, au mois d'avril, du Bellay va prendre à Rome sa dernière retraite, Rabelais est certainement mort ou mourant pour que le cardinal se sépare de son serviteur de vingt ans.

Les frères Sainte-Marthe fixent son décès au 9 avril 1553, en s'appuyant sur le *Trésor chronologique* de Pierre de Saint-Romuald (1647) qui le relate en effet sous cette année, mais sans préciser le mois ni le jour. Coïncidence singulière : cette date précise du 9 avril 1553 se retrouve dans l'annotation marginale de l'*Épitaphier* de Saint-Paul que nous avons citée : « François Rabelais, décédé âgé de 70 ans, rue des Jardins, le 9 avril 1553, a esté enterré dans le cimetière de Saint-Paul. »

1. Cf. T. II, p. 17. Prologue du *Quart livre*. J. Plattard, R. E. R., IV, 388.

2. Il est possible aussi que Rabelais soit forcé de résigner ses bénéfices s'il se trouve impliqué dans quelque grave inculpation. Philibert de l'Orme agit de même en 1559. Cf. H. Clouzot, *Philibert de l'Orme*, p. 71.

Aucune raison ne permet de contester l'authenticité de cette note. Le décès de l'écrivain sur la paroisse Saint-Paul est attesté avant 1631 par une lettre du P. Garasse : « Rabelais, qui ne valoit guère mieux que Théophile, fut inhumé dans la nef de Saint-Paul, » et dès 1647 par Pierre de Saint-Romuald : « Ce ne fut pas en sa cure, comme le vulgaire a creu jusqu'à présent; mais à Paris, en une maison de la rue des Jardins et fut enterré dans le cimetière de Sainct-Paul, au pied d'un arbre qui s'y voit encore aujourd'huy, selon que le sieur Patin, docte médecin de Paris, l'a sceu de feu M. d'Espesse, conseiller d'État et ambassadeur en Holande qui l'avoit appris de feu M. le Président d'Espesse son père. »

Nous avons en tout cas la certitude absolue de sa mort avant le 1er mai 1554 par une épitaphe de Rabelais « trespassé » insérée par Jacques Tahureau dans ses *Premières poésies*[1] :

> Ce docte nez Rabelays, qui picquoyt
> Les plus piquans, dort soubz la lame icy
> Et de ceux mesme en mourant se moquoyt
> Qui de sa mort prenoyent quelque soucy.

Retenons ce dernier trait, postérieur à peine d'une année à la mort du grand railleur. Il nous montre le vieux médecin mourant en pleine possession de lui-même et plaisantant sur son propre trépas. On peut en conclure que les dernières paroles que lui prête la légende : « *Je vais quérir un grand peut être,* » « *Tirez le rideau, la farce est jouée,* » ne sont pas entièrement controuvées.

En 1562, neuf ans après sa mort, un anonyme publie *l'Isle sonnante* par maistre François Rabelais, et le *Cinquiesme et dernier livre* en entier voit le jour en 1564. La question de l'authenticité de cette publication posthume semble devoir être tranchée dans le sens de l'affirmative. Les matériaux sont vraisemblablement de Rabelais, mais sans que l'on puisse assurer qu'ils étaient destinés à ce

1. A. Lefranc, R. E. R., I, 61.

nouveau livre. On peut y reconnaître des résidus inutilisés par les quatre premiers. Interpolations, remaniements, additions, défigurent naturellement le texte, mais pas autant peut-être qu'on l'a dit. Ce qui y fait le plus défaut, c'est la dernière main que le maître n'a pu y mettre, sa verve intarissable, sa bonne humeur débordante, son génie du dialogue, aussi bien que le rythme de sa phrase et le charme de son abondance verbale[1].

Bas-Mornex, le 31 août 1919.

HENRI CLOUZOT.

1. Une conjecture vraisemblable, c'est que le *Quart livre* et le *Cinquième* ne devaient, dans la pensée de l'auteur, n'en former qu'un seul. Entraîné par les remaniements et les développements de 1550 au delà de son plan primitif, Rabelais a interrompu sans façon son récit, dès qu'il a jugé le livre assez long. Ce qui lui restait de notes et de matériaux a servi à composer l'œuvre posthume. Remarquons d'ailleurs que le *Cinquième* livre est le seul qui continue rigoureusement le précédent. Gageons que si la mort eût permis à Rabelais de l'écrire lui-même, sa fantaisie l'aurait emporté encore une fois hors de la suite logique de son récit.

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

SUPPLIQUE DE RABELAIS AU PAPE PAUL III

BEATISSIME PATER,

Cum alias postquam devotus Orator Franciscus Rabelais, presbyter Turonensis diœcesis, tunc Ordinum Fratrum Minorum de Observantia professus, sibi, quod de Ordine Fratrum Minorum hujusmodi in quo ad sacros etiam presbyteratus ordines promotus extiterat, et in illis etiam in altaris ministerio sæpius ministraverat, ad Ordinem Sancti Benedicti in Ecclesia Maleacensi dicti Ordinis se libere transferre per felicis recordationis Clementem Papam VII, prædecessorem vestrum Apostolica obtinuerat auctoritate concedi seu indulgeri; idem Orator ad dictum Ordinem S. Benedicti in eadem Ecclesia se juxta concessionem seu indultum prædictum transtulisset, et deinde secum ut unum vel plura, cum cura vel sine cura, dicti seu alterius tunc expressi Ordinis regularis, aut cum eo vel eis et sine illis unum curatum sæculare certo tunc expresso modo qualificatum, beneficia ecclesiastica, si sibi exinde canonice conferrentur, recipere et simul quoad viveret retinere libere et licite posset, eadem fuisset auctoritate dispensatum; dictus Orator absque licentia sui superioris a dicta Ecclesia discedens, regulari dimisso, et presbyteri sæcularis habitu assumpto, per sæculum diu vagatus fuit, eoque tempore durante Facultati medicinæ diligenter operam dedit, et in ea gradus ad hoc requisitos suscepit, publice professus est, et artem hujusmodi practicando pluries exercuit in suis ordinibus susceptis prædictis et in altaris ministerio ministrando, ac horas canonicas, et alia divina officia alias forsan celebrando, quare apostasiæ maculam ac irregularitatis et infamiæ notam per tantum temporis ita vagabundus incurrit.

Verum, Pater Sancte, cum dictus Orator ad cor reversus de præmissis dolueri t et doleat ab intimis, cupiatque ad Ordinem S. Benedicti hujusmodi in aliquo monasterio, seu alio ejusdem Ordinis regulari loco, cum animi sui quiete redire; supplicat igitur humiliter supradictus Orator, quatenus secum, ut deinceps in monasterio, seu regulari loco prædictis, ad quod, seu quem se transferre contigerit, cum regulari habitu debitum Altissimo reddat perpetuo famulatum, more pii patris compatientes, ipsumque specialibus favoribus et gratiis prosequentes, eumdem Oratorem ab excessibus et apostasiæ nota, seu macula hujusmodi, necnon excommunicationis et aliis ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis, quas præmissorum occasione quomodolibet incurrit, absolvere, secumque super irregularitate per eum propterea contracta, ut ea non obstante susceptis per eum ordinibus, ac dispensatione sibi concessa prædictorum, et in eisdem ordinibus et in altaris ministerio ministrare libere et licite valeat, dispensare, omnemque inhabilitatis et infamiæ maculam sive notam per eum dicta occasione contractam ab eo penitus abolere, ipsumque Oratorem in pristinum et eum in quo ante præmissa existebat statum restituere,

et plenarie reintegrare, sibique, quod de dicta Ecclesia Maleacensi ad aliquod monasterium, seu alium regularem locum ejusdem Ordinis S. Benedicti, ubi benevolos invenerit receptores, se libere et licite transferre, et interim post hujusmodi translationem ad dictam Ecclesiam Maleacensem, seu episcopum, capitulum, vel conventum, aut personas ejusdem in genere vel specie minime teneri nec obligatum fere, ut nihilominus omnibus, et singulis privilegiis, prærogativis et indultis, quibus fratres sive monachi dicti Ordinis S. Benedicti utuntur, potiuntur et gaudent, ac uti, potiri, et gaudere, poterunt quomodolibet in futurum, ut et postquam monasterium, seu regularem locum hujusmodi intraverit, uti, potiri, et gaudere, vocemque activam et passivam in eodem habere, et insuper artem medicinæ pietatis intuitu sine spe lucri vel quæstus hic et ubicumque locorum extiterit, practicare libere et licite valeat, superioris sui et cujusvis alterius licentia super hoc minime requisita, auctoritate supradicta concedere et indulgere, sicque in præmissis omnibus, etc., judicari debere, etc., decernere dignemini de gratia speciali, non obstantibus præmissis, ac quibusvis constitutionibus, etc.

BREF DU PAPE

Dilecto filio Francisco Rabelais, monacho Ecclesiæ Maleacensis, Ordinis S. Benedicti, Paulus PP. III

Dilecte fili, salutem et Apostolicam benedictionem. Sedes Apostolica, et pia mater recurrentibus ad eam post excessum cum humilitate personarum statim libenter consulere ac illos gratioso favore prosequi consuevit, quos ad id alias propria virtutum merita multipliciter recommendant. Exponi siquidem nobis nuper fecisti quod alias postquam felicis recordationis Clemens Papa VII prædecessor noster tibi, ut de Ordine Fratrum Minorum, quem expresse professus, et in eo permanens ad omnes et sacros et presbyteratus ordines promotus fueras, ac in illis etiam in altaris ministerio sæpius ministraveras, ad Ecclesiam Maleacensem Ordinis S. Benedicti te transferre valeres, Apostolica auctoritate indulserat. Tuque indulti hujusmodi vigore ad Ecclesiam et Ordinem S. Benedicti prædictum te transtuleras, ac tecum unum, seu plura beneficia ecclesiastica certis tunc expressis modis qualificatis, si tibi alias canonice conferrentur, recipere et retinere valeres Apostolica auctoritate dispensari obtinueras. Tu absque tui superioris licentia ab ipsa Ecclesia Maleacensi discedens habitum regularem dimisisti, et habitu presbyteri sæcularis assumpto, per abrupta sæculi diu vagatus es, ac interim litteris in Facultate medicinæ diligenter operam dedisti, et in ea ad baccalaureatus, licentiativæ, et doctoratus gradus promotus, necnon artem medicinæ publice professus fuisti et exercuisti. Cum autem, sicut eadem expositio subjungebat, tu de præmissis ab intimis dolueris et doleas de præsenti, cupiasque ad ipsum Ordinem S. Benedicti et aliquod illius monasterium vel alium regularem locum, ubi benevolos inveneris receptores, te transferre, et inibi Altissimo perpetuo famulari, pro parte tua nobis fuit humiliter supplicatum, ut tibi de absolutionis debitæ beneficio, ac alias statui tuo in præmissis opportune providere de benignitate Apostolica dignaremur. Nos igitur attendentes Sedis Apostolicæ clementiam petentibus gremium suæ pietatis claudere non consuevisse volentesque alias apud nos de religionis zelo, litterarum scientia, vitæ ac morum honestate, aliisque probitatis et virtutum meritis multipliciter commendatum, horum intuitu favore prosequi gratioso, hujusmodi tuis in hac parte supplicationibus incitati, te ab excommunicatione, et aliis sententiis, censuris et pœnis, quas propter præmissa quomodolibet, incurristi, necnon apostasiæ reatu et excessibus hujusmodi auctoritate Apostolica tenere præsentium absolvimus, ac tecum super irregularitate per te propter ea, necnon quia sic ligatus missas et alia divina officia forsan celebrasti, et alias illis te immiscuisti, contracta quoque, in singulis ordinibus prædictis, etiam in altaris ministerio hujusmodi ministrare, necnon dispensatione prædicta uti, et beneficia sub illis comprehensa juxta illius tenorem recipere et retinere, necnon de dicta Ecclesia Maleacensi ad

aliquod monasterium, vel alium regularem locum ejusdem Ordinis S. Benedicti, ubi benevolos inveneris receptores, te transferre, necnon postquam translatus fueris, ut præfertur, omnibus et singulis privilegiis, prærogativis et indultis, quibus alii monachi ipsius Ordinis S. Benedicti utuntur, potiuntur et gaudent, ac uti, potiri, et gaudere poterunt quomodolibet in futurum, uti, potiri, et gaudere, inibique vocem activam et passivam habere, ac de licentia tui superioris et citra adustionem et incisionem, pietatis intuitu ac sine spe lucri vel quæstus, in Romana Curia et ubicumque locorum artem hujusmodi medicinæ exercere libere et licite valeas, auctoritate Apostolica et tenore præsentium de speciali dono gratiæ dispensamus, omnemque inhabilitatis et infamiæ maculam, sive notam ex præmissis insurgentem penitus abolemus teque in pristinum et eum statum, in quo ante præmissa quomodolibet eras, restituimus et plenarie reintegramus; decernentes te, postquam ad aliquod monasterium, seu alium regularem losum translatus fueris, ut præfertur, eidem Ecclesiæ Maleacensi seu illius episcopo pro tempore existenti, aut dilectis filiis, capitulo, seu personis minime teneri, aut obligatum fore, non obstantibus præmissis ac constitutionibus et ordinationibus Apostolicis, nec non Ecclesiæ Maleacensis, et Ordinis S. Benedicti prædictorum juramento, confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis, statutis et consuetudinibus cæterisque contrariis quibuscumque. Volumus autem quod pœnitentiam per confessorem idoneum, quem duxeris eligendum, tibi pro præmissis injungendam, adimplere omnino tenearis alioquin præsentes litteræ quoad absolutionem ipsam tibi nullatenus suffragentur.

Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris, die XVII jan. MDXXXVI, pontificatus nostri anno secundo.

AUTRE SUPPLIQUE

Franciscus Rabelæsus, presbyter diœcesis Turonensis, qui juvenis intravit Religionem et Ordinem Fratrum Minorum, et in eodem professionem fecit, et ordines minores et majores, et etiam presbyteratus recepit, et in eisdem celebravit multoties. Postea ex indulto Clementis P. VII et prædecessoris vestri immediati de dicto Ordine Fratrum Minorum transiit ad Ordinem S. Benedicti in Ecclesia cathedrali Maleacensi, in eoque per plures annos mansit. Postmodum sine Religionis habitu profectus est in Montem Pessulanum, ibidemque in Facultate medicinæ studuit, publice legit per plures annos, et gradus omnes etiam doctoratus ibidem in prædicta Facultate medicinæ suscepit, et praxim ibidem, et alibi in multis locis per annos multos exercuit. Tandem corde compunctus adiit limina S. Petri Romæ, et a Sanctitate Vestra, et a defuncto Clemente Papa VII veniam apostasiæ et irregularitatis impetravit, et licentiam adeundi ad præfectum Ordinis S. Benedicti, ubi benevolos invenisset receptores. Erat eo tempore in Romana Curia R. D. Joannis cardinalis de Bellayo, Parisiensis episcopus et abbas monasterii S. Mauri de Fossatis, ordinis prædicti diœcesis Parisiensis; quem cum benevolum invenisset, rogavit ut ab eodem reciperetur in monasterium præfatum S. Mauri, quod factum est. Postea contigit ut dictum monasterium auctoritate vestra erigeretur in decanatum, fierentque monachi illius monasterii canonici. Hic factus est cum illis canonicus prædictus Orator Franciscus Rabelæsus. Verum præfatus Orator angitur scrupulo conscientiæ propter id quod tempore quo data est a Sanctitate Vestra Bulla erectionis, prædictus ipse nondum receptus fuerat in monachum præfati monasterii S. Mauri; licet jam receptus esset tempore executionis et fulminationis ejusdem, et procuratorio nomine consensisset, tam his quæ circa prædictam erectionem facta fuerant, quam his quæ postmodum fierent, cum tunc in Romana Curia esset in comitatu præfati R. D. Cardinalis de Bellayo.

Supplicat, ut per Indultum S. V. tutus sit tam in foro conscientiæ, quam in foro contradictorio et aliis quibuslibet, de præfatis, perinde ac si receptus fuisset in dictum monasterium S. Mauri, quam primum anteaquam obtenta fuit Bulla erectionis ejusdem in decanatum, et cum absolutione; et quod ei valeant et prosint indulta quæcumque antea obtinuit a Sede Apostolica, perinde ac si, etc., et quod eidem valeant medicinæ gradus et doctoratus, possitque praxim medicinæ ubique exer-

cere, perinde ac si de licentia Sedis Apostolicæ eosdem suscepisset; et quod beneficia quæ tenet et tenuit, censeatur obtinuisse et obtinere, possidere et possedisse canonice et legitime perinde ac si de licentia ejusdem Sedis Apostolicæ ea obtinuisset.

COLLATION DE LA CURE DE MEUDON A FR. RABELAIS

Die decima octava januarii anno 1550, collatio parochialis ecclesiæ Sancti Martini de Meudone, Parisiensis diœcesis, ad collationem Parisiensis episcopi pleno jure existentis, vacantis per puram, liberam et simplicem resignationem magistri Richardi Berthe, illius ecclesiæ ultimi rectoris, seu curati, et possessoris pacifici, hodie in manibus R. Patris DD. Joannis Ursini, Trevirensis episcopi, vicarii generalis illustrissimi domini cardinalis Bellaij, Parisiensis episcopi, per magistrum Joannem Halon, clericum, ejus procuratorem, factam, et per dictum dominum admissam, facta est pleno jure, per dictum dominum vicarium, magistro Francisco Rabeleio, presbytero doctori medico, Turonensis diœcesis, præsentibus magistris Benedicto Bleryc, presbytero, vicario ecclesiæ parochialis Sancti Landerici Parisiensis, et Renato Dubaubois, canonico in claustro Sancti Benedicti Parisiensi commorante, Belvacensis et Parisiensis respective diœcesis testibus.

RÉSIGNATION DE LA CURE DE SAINT CHRISTOPHE DE JAMBET

Die nona januarii anno millesimo quingentesimo quinquagesimo secundo, magister Remigius Doucin, clericus Cenomanensis diœcesis, procurator et nomine procuratorio magistri Francisci Rabelays, parochialis ecclesiæ Sancti Christophori de Jambet, Cenomanensis diœcesis, ad collationem domini Cenomanensis episcopi pleno jure existentis, resignavit, cessit et dimisit, pure, libere et simpliciter hujusmodi parochialem ecclesiam Sancti Christophori, cum suis juribus et pertinentiis universis, in manibus domini Joannis Moreau, ecclesiæ Parisiensis canonici, vicarii generalis reverendissimi domini cardinalis Bellaii, Cenomanensis episcopi. Quam quidem resignationem idem dominus vicarius admisit et admittere se dixit, contulitque pleno jure hujusmodi parochialem ecclesiam Sancti Christophori, ut præfertur, sive etiam alioquovis modo, seu quavis causa, seu persona vacet, magistro Claudio de Bise, clerico Andegavensis diœcesis, presentibus nobili et egregio viro magistro Eustachio de la Porte, consiliario regio in curia Parlamenti Parisiensis, et magistro Dionysio Gaillart, presbytero, reverendissimi domini cardinalis de Meudone eleemosynario, Aurelianensis diæcesis, testibus.

RÉSIGNATION DE LA CURE DE MEUDON

Die 9ª januarii anno Dⁿⁱ 1552, Magr Remigius Doulsin, clericus Carnotensis diœcesis, procurator et nomine procuratorio Magrⁱ Francisci Rabelays, clerici diœcesis Turonensis, rectoris seu curati Ecclesiæ parochialis Sᵘ Martini de Meudone Parisiensis diœcesis, resignavit, cessit, et dimisit pure, libere, et simpliciter,

hujusmodi parochialem Ecclesiam cum suis juribus et pertinentiis universis in manibus D^ni^ Joannis Moreau, Ecclesiæ Parisiensis canonici, vicarii generalis R^mi^ D^ni^ cardinalis Bellaij nuper Parisiensis episcopi, cui collatio et dispositio beneficiorum ecclesiasticorum episcopatus Parisiensis auctoritate Apostolica reservata extitit. Quam quidem resignationem sic factam idem D^us^ vicarius admisit, et admittere se dixit, contulitque hujusmodi parochialem Ecclesiam, ut præfertur, vacantem Ægidio Duserre, clerico Belvacensis diœcesis, præsentibus nobili et circumspecto viro Magro Eustachio de la Porte, in curia Parlamenti Parisiensis consiliario, et Magro Dionysio Gaillart presbytero, R^mi^ D^mi^ cardinalis de Meudone eleemosynario, Aurelianensis diœcesis, testibus.

(*Extrait des registres du secrétariat de l'Archevêché de Paris.*)

BIBLIOGRAPHIE

LES DEUX PREMIERS LIVRES

Le premier ouvrage authentique de Rabelais qui paraisse en librairie, et que nous connaissions, c'est le premier livre du *Pantagruel*, sous ce titre :

— Pantagruel. || Les horribles et espouenta || bles faictz et prouesses du tresre-nomme || Pantagruel, Roy des Dipsodes || filz du grand geant Gargan || tua, Composez nouuellement par maistre || Alcofrybas || Nasier. — *On les vend à Lyon, en la maison* || *de Claude Nourry, dict le Prince* || *pres nostre dame de Confort.*

Cette édition, petit in-4° de 64 ff. non chiffrés, en caractères gothiques, est probablement la plus ancienne que l'on possède du *Pantagruel* (premier livre). Elle n'est pas datée, mais les bibliographes les plus experts en fixent la date à l'année 1532, ou au commencement de l'année 1533.

Dès cette dernière année, en effet, une édition datée paraissait à Poitiers et une seconde édition originale voyait le jour à Lyon, sous ce titre :

— Pantagruel. Jesus Maria. Les horribles et espouuentables faictz et prouesses du tres renomme Pantagruel, roy des Dipsodes. Fils du grant geant Gargantua, compose nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. Augmete et corrige fraichement, par maistre Jehan Lunel, docteur en théologie. MDXXXIII. *On les vend à Lyon, en la maison de Francoys Juste, demourant deuant nostre dame de Confort,* in-24 goth. format allongé, de 95 ff. chiffrés, et 7 ff. non chiffrés (ou seulement 6 ff., selon Regis).

Un exemplaire unique de cette édition est conservé à la Bibliothèque royale de Dresde.

La naissance du premier livre du *Pantagruel* est donc établie à cette date de 1533, au plus tard. Le premier livre du roman de Rabelais, le *Gargantua*, ne nous apparaît qu'en 1535. C'est du moins la date de la plus ancienne édition datée qui soit connue, et qui porte ce titre :

— Gargantua. || αγαθη τυχη || La vie || inestima || ble dv grand || Gargantua, pere de || Pantagruel, iadis com || posée par L'abstra || cteur de quinte essence || liure plein de pantagruelisme. || N. D. XXXV. || *On les vend à Lyon, chés* || *Francoys Juste, deuant nostre* || *Dame de Confort,* in-24 allongé, caract. goth.

On cite, il est vrai, un exemplaire d'une édition qui semble un peu plus ancienne, mais le titre de cet exemplaire manque; on est privé par là de

tout renseignement positif; et il ne paraît pas, en tout cas, au savant auteur du *Manuel du Libraire*, que cette édition puisse être antérieure à 1534, ce qui mettrait toujours si cette édition était l'édition princeps, une année de différence entre la publication du premier livre du *Pantagruel* et celle du *Gargantua*, venant en second lieu, quoiqu'il soit le premier dans l'ordre du récit.

Pourtant, dans le prologue du premier livre du *Pantagruel*, l'auteur parle « des grandes et inestimables chroniques de l'énorme géant Gargantua ». Il dit même « qu'il a été plus vendu de ladite chronique gargantuine en deux mois qu'il ne sera acheté de bibles en neuf ans », et il ajoute « qu'il offre de present un autre livre de même billon ».

Comment résoudre cette difficulté ? La solution la plus simple, celle qui se présente d'abord à l'esprit, c'est de supposer qu'une ou plusieurs éditions du livre de *Gargantua* nous sont inconnues, supposition d'autant plus admissible que, de certaines expressions du prologue de *Gargantua*, tel que nous l'offrent les plus anciennes éditions, il ressort assez clairement que l'ouvrage est déjà connu du public : « Lisans les joyeux titres d'aulcuns livres de notre invention, comme *Gargantua*, *Pantagruel*, *Fessepinte*, jugez trop facilement, etc. » « Autant en dit un tirelupin de mes livres (qu'ils sentent plus le vin que l'huile). » Ce n'est pas un langage que puisse tenir l'auteur d'un volume inédit.

Une autre solution, que l'autorité de M. Charles Brunet semble faire prévaloir, consiste à reconnaître dans ces grandes et inestimables chroniques de l'énorme géant Gargantua, dans cette chronique Gargantuine, dont il est question au prologue du *Pantagruel*, un autre ouvrage que celui qui forme ordinairement le premier livre de l'œuvre de Rabelais. On a découvert, en effet, un petit roman publié sous ce titre :

— Les grandes et || inestimables Chroniques || du grant et enor || me geant Gargantua : Contenant sa genealogie, || La grandeur et force de son corps. Aussi les merueil || leux faicts darmes quil fist pour le Roy Artus, com || me verrez cy apres. Imprime nouuellement. 1532. (Au verso du dernier f.) : *Cy finissent les cronicques... Nouuellement Imprimées A Lyon*, 1532, pet. in-4.

Ce roman populaire raconte comment Merlin, le fameux enchanteur des récits de la Table-Ronde, pour procurer au roi Artus un défenseur invincible, procréa sur une haute montagne d'Orient, à l'aide de secrets et d'opérations magiques, deux grands géants qu'il nomme Grant-Gosier et Galemelle. Il fait, en outre, pour les porter, une grande jument, si puissante que « elle pouvoit bien porter les deux aussi facilement que fait ung cheval de dix escus un simple homme ».

Grant-Gosier et Galemelle engendrent Gargantua. Lorsque l'enfant est né, son père, le voyant si beau, s'écrie : Gargantua ! « lequel est un verbe grec qui vault autant à dire comme : Tu as un beau fils ! » Et Galemelle veut que ce nom lui demeure. Quand Gargantua est parvenu à l'âge de sept ans, les deux époux songent à le conduire à la cour du roi Artus, selon l'avis que Merlin leur en a donné.

Ils se mettent en route. « Quand la grande jument fut dedans les forestz de Champaigne, les mouscles se prindent à la piquer au cul. Ladicte jument, qui avoit la queue de deux cents brasses, et grosse à l'advenant, se print à esmoucher; et alors vous eussiez veu tomber ces gros chesnes menu comme gresle; et tant continua ladicte beste que il ne demoura arbre debout que tout ne fust rué par terre. Et autant en fist en la Beaulce car à présent n'y a nul boys, et sont contraintz les gens du pays de eulx chauffer de feurre ou de chaulme. » Ils arrivent au rivage de la mer, où est

à présent le mont Saint-Michel et le rocher de Tombelaine. Les Bretons leur dérobent une partie de leurs vivres et sont punis de ce méfait. Grant-Gosier et Galemelle, pris d'une fièvre continue, en meurent bientôt « par faute d'une purgation ».

Gargantua est très sensible à cette double perte et pour se distraire il vient voir Paris, la plus grande ville du monde. Il y entre et s'assied sur une des tours de Notre-Dame, les jambes lui pendant jusques en la rivière de Seine. « Et regardoit les cloches de l'une et puis de l'autre, et se print à bransler les deux qui sont en la grosse tour, lesquelles sont tenues les plus grosses de France. A donc vous eussiez veu venir les Parisiens tous à la foule qui le regardoyent et se mocquoient de ce qu'il estoit si grand. Lors pensa que il emporteroit ces deux cloches, et que il les prendroit au col de sa jument, ains que il avoit veu des sonnettes au col des mules. A donc s'en part et les emporte. Qui furent marris? ce furent les Parisiens, car de force il ne falloit user contre luy. Lors se mirent en conseil, et fut dit que l'on yroit le supplier que il les apportast et mist en leurs places où il les avoit prinses,et que il s'en allast sans plus revenir. Et lui donnerent troys cens bœufz, et deux cens moutons pour son disner : ce que accorda Gargantua. »

Revenu sur le rivage de la mer, Gargantua y trouve Merlin, qui le conduit sur une nuée en Angleterre. La grande jument, effrayée par les vagues, s'est enfuie jusqu'en Flandres, où l'on trouve encore de sa race.

Gargantua arrive fort à propos à l'aide du roi Artus, qui venait de perdre deux batailles en une semaine contre les Gos et les Magos. Sans perdre de temps, armé d'une massue énorme que lui a fabriquée Merlin, il combat avec tant d'avantage les ennemis du roi Artus qu'ils sont contraints de demander merci.

Artus se montre reconnaissant du service que Gargantua lui a rendu. Il lui donne un grand repas où pour entrée de table lui furent servis les jambons de quatre cents pourceaux salés, et tout à l'avenant. Il lui fait faire des habillements de livrée. « Il fut levé, par le commandement du maistre d'hostel, huyt cens aulnes de toille pour faire une chemise audict Gargantua, et cent pour faire les coussons en sorte de carreaulx, lesquelz sont mis soubz les esselles. » Le reste des vêtements est dans des proportions semblables. Gargantua est fort réjoui de se voir si bien vêtu.

Cependant le roi Artus a une nouvelle guerre à soutenir contre les Hollandais et les Irlandais, et cette fois encore c'est Gargantua qui est chargé de le défendre. Gargantua accomplit dans cette guerre beaucoup de prouesses merveilleuses. Il suffit de dire que, dans une dernière bataille livrée aux ennemis, il en tue « cent mille deux cens et dix justement, et vingt qui faisoient les morts soubz les aultres. » Après avoir fait prisonniers le roi et les barons du pays, au nombre de cinquante, il les met tous dans une dent creuse.

Il délivre encore le roi Artus de la présence d'un géant qui ravageait le pays pour venger la mort des Gos et des Magos : « Il lui plia les rains en a forme et maniere que l'on plieroit une douzaine d'ayguillettes, et le mi en sa gibeciere. »

Il vécut au service du roi Artus l'espace de deux cents ans trois mois et quatre jours justement, « puis fut transporté en féerie par Gain (Morgain) la fée, et Melusine, avec plusieurs aultres lesquels y sont de présent ».

Tel est le récit dont les réimpressions furent assez nombreuses à partir de l'année 1532 et qui, après l'apparition du *Pantagruel* et du *Gargantua* rabelaisien, se ressentit de l'influence de ceux-ci et se développa dans le sens ironique et bouffon.

Ce récit est-il un premier essai de Rabelais, qui n'aurait fait allusion qu'aux *Grandes Chroniques* dans le prologue du *Pantagruel?* Rabelais après le succès de la première partie du *Pantagruel,* trouvant que les *Grandes Chroniques* n'étaient pas à la hauteur de son nouvel ouvrage, les aurait-il refaites, en y déployant cette fois son génie, et aurions-nous ainsi la *Vie inestimable du grand Gargantua,* qui forme maintenant le premier livre des œuvres de Rabelais? Des érudits très distingués l'affirment. Tel n'est pas notre sentiment. Nous résistons à admettre que le génie d'un écrivain, et d'un écrivain comme Rabelais, puisse faire le mort, pour ainsi dire, aussi complètement qu'il l'aurait fait dans les *Grandes Chroniques ;* que son style ait été si plat et si lourd dans ce premier essai; que tout à coup, du récit parfaitement vulgaire de 1532, il se fût élevé à la verve entraînante et à la satire endiablée du livre de 1533; qu'après n'avoir mis dans son premier ouvrage que des puérilités insignifiantes, il ait imaginé tout à coup le catalogue de la librairie de Saint-Victor; il ait écrit de prime saut la magnifique lettre d'Utopie (chap. VII); il ait trouvé le type de Panurge, etc. C'est simplement une impossibilité que les bibliographes veulent nous faire accepter, et l'on a mis vraiment trop de complaisance à les suivre dans cette voie.

Il nous paraît évident que, dans le prologue du *Pantagruel,* il n'est pas question des *Grandes Chroniques,* mais du vrai *Gargantua.* Comment supposer que Rabelais ait voulu désigner la banale histoire destinée au commerce du colportage, lorsqu'il parle de son précédent ouvrage avec cette profonde satisfaction d'un auteur qui vient d'obtenir un grand succès; lorsqu'il voudrait qu'on mît en oubli, pour le lire, ses affaires propres et qu'on y vaquât entièrement; lorsqu'il raconte toutes les merveilles que ces joyeusetés ont produites : qu'elles font oublier aux chasseurs malheureux leur dépit, qu'elles guérissent le mal de dents, que bien d'autres malades de plus graves maladies ont senti allégement manifeste à la lecture dudit livre; lorsqu'il affirme enfin que ce livre « est sans pair, incomparable et sans paragon » ! Il s'agirait ici des exploits que le protégé de Merlin accomplit contre les Gos et les Magos ou contre les Hollandais et les Irlandais. Non ! de bonne foi, on ne le peut croire. Il s'agit, au contraire, d'un livre où Rabelais a mis du sien, où sa réputation est engagée; il s'agit bien de son *Gargantua,* à lui, et non du Gargantua populaire.

Il n'est pas douteux que Rabelais n'ait connu la légende de Gargantua, et qu'elle ne lui ait servi à construire son œuvre. Nous ne saurions dire si Rabelais eut quelque part à la publication de cette légende imprimée à Lyon en 1532 et souvent réimprimée dans les années qui suivirent. S'est-il plu à exhumer ce grossier canevas? ou n'est-ce pas plutôt son ouvrage satirique qui donna une vie soudaine, un intérêt nouveau à la légende populaire?

Nous avons déjà, dans la Vie de Rabelais, soulevé cette question sans oser y répondre.

La seule indication qui semblerait impliquer une certaine participation de Rabelais est celle que l'on trouve dans une réimpression du petit roman populaire à la date de 1533. La fin du texte, dans cette réimpression, diffère de celle de l'édition de 1532. En voici les dernières phrases :

« Gargantua vesquit cinq cens et ung an, et eut de grosses guerres, desquelles je me tays pour le present. Et eut ung filz de Badebec son épouse, lequel a faict autant de vaillances que Gargantua. Et le pourrez veoir par la vraye Chronique laquelle est une petite partie imprimée. Et quelque iour que messieurs de Saint Victor vouldront on prendra la coppie de la reste des faictz de Gargantua, et de son filz Pantagruel. »

Ces mots : « Et le pourrez veoir par la vraye Chronique, laquelle est une petite partie imprimée, » font-ils allusion au premier livre de *Pantagruel*, paru cette année-là? Est-ce Rabelais qui les a ajoutés? Ce peut être aussi bien l'imprimeur, qui avait probablement imprimé le *Pantagruel* de Rabelais. Il est certain qu'il y eut dès lors une tendance, chez les éditeurs de ces opuscules populaires, à y introduire un peu plus du caractère facétieux et bachique, et à y mêler même des fragments de l'œuvre paralèlle de Rabelais. Il est un texte amplifié sous ce titre :

— Les Croniques || admirables du puissant Roy Gargantua, en || semble comme il eut a femme la fille du roy de || Utopie nommee Badebec, de laquelle il eut ung filz nomme Pantagruel, lequel fut roy des dipsodes et Amanrottes (*sic*, au lieu d'Amaurottes). Et comment il mist a || fin ung grant gean nomme Gallimassue. || (*Sans lieu ni date.*) = Pet. in-8° goth.

Dans ce texte, trois chapitres du *Pantagruel* rabelaisien ont été insérés. C'est sans doute une étude curieuse que celle de cette connexité et de ces enchevêtrements, mais au point de départ la séparation est bien tranchée.

C'est donc une erreur, à notre sens, de voir dans les *Grandes Chroniques* le début de l'œuvre de Rabelais. Le *Gargantua* dont il est question dans le prologue du *Pantagruel* est bien le *Gargantua* rabelaisien, et ce dernier est antérieur, par conséquent, à 1533.

La question de savoir lequel parut le premier, du *Gargantua* ou du *Pantagruel*, n'en peut pas moins être toujours posée, puisque le prologue d'un livre est une pièce qui s'ajoute, ou se refait après coup, comme cela se voit, par exemple, pour le quatrième livre.

Il y a dans les éditions de *Gargantua* que nous possédons certaines traces que semblent y avoir laissées l'apparition et le succès du *Pantagruel*. Je vois une de ces marques sur le titre même de l'édition de 1535, qui porte ces mots : « livre plein de Pantagruelisme ». L'auteur se félicite, dans le prologue, d'être bienvenu en toutes bonnes compagnies de pantagruelistes. Je trouve le même mot « en pantagruelisant », ou « es pantagruelisans », à la fin du chapitre premier, et l'expression paraît indiquer une familiarité des lecteurs avec le roman de Pantagruel.

Les premières lignes de ce chapitre premier relatives à la généalogie de Gargantua fournissent au contraire un argument en faveur de la priorité du *Gargantua* :

« Je vous remetz, dit Rabelais, à la grande chronique Pantagrueline recognoistre la genéalogie et antiquité dond nous est venu Gargantua. En icelle vous entendrez plus au long comment les géans nasquirent en ce monde, et comment d'iceux par lignes directes issit Gargantua, pere de Pantagruel : et ne vous faschera si, pour le present, je m'en deporte; combien que la chose soit telle que, tant plus seroit remembrée, tant plus elle plairoit à vos seigneuries, comme vous avez l'autorité de Platon, *in Philebo et Gorgia*, et de Flacce, qui dit estre aucuns propos, tels que ceux-cy sans doubte, qui plus sont delectables quand plus souvent sont redicts. »

On ne « remet » pas les gens à ce qui a paru, mais à ce qui doit paraître, disent les partisans de l'antériorité du *Gargantua*. « Vous entendrez » ne veut pas dire : vous avez entendu. L'observation est juste, quoiqu'il y ait dans ce passage même la preuve d'une concomitance bien frappante des deux livres. Rabelais sait parfaitement, en commençant son *Gargantua*, que la généalogie qu'il donnera dans son *Pantagruel* sera « plus entiere que nulle autre excepté celle du Messias ». Il l'avait préparée, composée, si elle n'était point parue.

L'examen critique des deux ouvrages fournit des arguments pour et contre. La guerre de Grangousier et de Picrochole est, à coup sûr, bien

supérieure à celle de Pantagruel contre le roi Anarche, Loupgarou et ses géants. Mais, d'autre part, le personnage de Panurge, qui deviendra bientôt le héros véritable du roman satirique, est une création qui a dû hanter le cerveau de son auteur, dès qu'elle y fut née, et qu'il aurait difficilement abandonnée pendant tout un livre, après l'avoir lancée dans le monde. Et je crois que cette dernière considération, pour tout esprit sagace, est celle qui aura le plus de poids.

En résumé, les difficultés que présente cette question tiennent précisément à ce que nous n'avons pas l'édition princeps du *Gargantua*. L'hypothèse la plus probable est encore la plus simple : c'est que les deux premiers livres, composés à peu près en même temps par l'auteur, ont paru dans leur ordre naturel et à peu de distance l'un de l'autre. Jusqu'à nouveau renseignements, l'opinion vulgaire n'a donc pas à se corriger.

Disons en outre que ces ouvrages, à peine parus, furent accompagnés de parasites dont il est malaisé de les séparer, si l'on ne vérifie point cette marque de fabrique qui est le génie de François Rabelais. On trouve dès 1538, joint aux deux premiers livres, le *Disciple de Pantagruel*, facétie fort indigne de Rabelais, à qui on l'a quelquefois attribuée mal à propos. Cet opuscule, sous différents titres, « Navigation de Panurge disciple de Pantagruel, es iles incogneues et estranges, » ou « Voyage du compagnon de la bouteille, etc., » se joint, du vivant même de Rabelais, tantôt à l'œuvre rabelaisienne, comme dans l'édition d'Étienne Dolet en 1542, tantôt aux réimpressions du roman populaire, comme dans la *Vie admirable du puissant Gargantua*, éditée à Paris en 1546.

Il est curieux de constater que, bien avant la publication du troisième livre de Rabelais, on s'empare de ses personnages pour les lancer dans une expédition à travers des pays fantastiques. On devance ainsi l'auteur qui doit donner une fin semblable à son roman, soit que tel fût déjà son plan et qu'il en eût transpiré quelque chose, soit que lui-même ait au contraire marché dans la voie que lui traçait un faible imitateur.

Voyons maintenant la suite des éditions originales des deux premiers livres.

Après l'édition du premier livre antérieure à 1535 (exemplaire sans titre), et celle de 1535 dont il a été question, il faut mentionner l'édition de 1537, chez François Juste :

— La vie inestimable du grand Gargantua, pere de Pantagruel, iadis composée par l'abstracteur de quintessence. Livre plein de pantagruelisme. M. D. XXXVII. *On les vend à Lyon chés François Juste, devant nostre dame de Confort*, in-16 gothique de 119 feuillets.

Pour le deuxième livre, après l'édition in-4° gothique de Claude Nourry (sans date), et celle de 1533, dont il a été question, il faut mentionner : L'édition de Paris, sans date :

— PANTAGRUEL. || Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tres renom || me Pantagruel roy des Dipsodes filz du grant || geant Gargantua || Composez nouuel || lement par mai || stre Alcofry || bas Nasier. *On les vend au palais a* || *Paris en la gallerie par ou* || *on va à la chancellerie*, pet. in-8° goth. de 104 ff. non chiffrés, à 23 lign. par page, sign. A. — N., titre rouge et noir dans une bordure gravée sur bois.

L'adresse portée sur le titre est celle du libraire Jean Longis. La date en est fixée à 1533, avec toute vraisemblance.

L'édition de Poitiers, 1533, dite de Marnef :

— PANTAGRUEL || Les horribles et es || pouentables faictz et || prouesses du tres

re || nomme Pantagruel || Roy des Dipsodes || fils du grant geant || Gargantua : Compo || ses nouuellement p || maistre Alcofribas || Nasier || M. D. XXX.III (*sans nom de ville*), pet. in-8° goth. de 84 pp. non chiff., à 27 et 28 lign. par page, sign. A. — Lii.

La troisième édition originale qui est de Lyon, 1534 :

— PANTAGRVEL || αγαθη τυχη || Les Horri || bles faictz || et prouesses espouen || tables de Pan || tagrvel || roy des Dipsodes, || composes par M. || Alcofribas || abstracteur de quin || te essence. M. D. XXX IIII, in-24 allongé avec le monogramme de Fr. Juste sur le titre.

Sous la date de 1542, on a trois éditions des deux premiers livres réunis La première, chez Étienne Dolet :

— La plaisante et ioyeuse histoyre du geant Gargantua, prochainement revue et de beaucoup augmentée par l'auteur (ce qui n'est pas exact)... Pantagruel, roy des Dipsodes, restitué à son naturel... Plus les Merveilleuses navigations du disciple de Panurge.

La deuxième, chez François Juste; c'est celle que Rabelais a revue et un peu augmentée :

— La vie tres horrificque du grand Gargantua, (pere de Pantagruel, iadis composee par M. Alcofribas abstracteur de quintessence. Liure plein de Pantagruelisme. M. D. XLII. *On les vend à Lyon, chez Francoys Juste.* (A la fin) : *Imprimé à Lyon par Francoys Juste,* in-16 goth. de 155 ff., plus 1 f. blanc, fig. sur bois, le titre en lettres rondes et en gothique (en 58 chapitres).

— Pantagruel, Roy des Dipsodes, restitue à son naturel, auec ses faictz et prouesses espouentables : composez par feu M. Alcofribas abstracteur de quinte essence. M. D. LII. *On les vend à Lyon, chez François Juste,* in-16 goth. de 147 ff., titre en lettres rondes, excepté les deux lignes de l'adresse (34 chapitres suivis de la Prognostication, commençant au f. 135. Il n'y a pas de table).

Enfin la troisième, sans nom de ville ni d'imprimeur :

— Grands Anna || les ou croniques || Tres ueritables || des Gestes merveilleux du grand || Gargantua et Pantagruel || son filz. Roy des Dipso || des, enchronicquer par || feu maistre Alco || fribas ; abstra || teur de quin || te essen || ce. 1542, 2 part. en 1 vol. pet. in-8° goth. de 120 et 104 ff. non chiffr.

Cette édition, faite sur celle de François Juste, contient une violente invective de l'imprimeur contre Dolet, où le savant bibliographe Ch. Brunet croit reconnaître la main de Rabelais; conjecture inadmissible; on en jugera; le morceau est en tout cas intéressant à connaître, nous le reproduisons :

« L'imprimeur au Lecteur, salut,

« Affin que tu ne prenne la faulse monnoye pour la bonne (aymé lecteur) et la forme fardée pour la nayve, et la bastarde et adulterine edition du present œuvre pour la legitime et naturelle, soies adverty que par avarice a esté soubstraict l'exemplaire de ce livre encores estant soubz la presse : par un plagiaire homme incliné à tout mal; et, en desadvançant mon labeur et petit profit esperé, a esté par lui imprimé hastivement, non seulement par avare convoitise de sa propre utilité pretendue, mais aussi et dadventage par envieuse affection de la perte et du dommage d'aultruy : comme tel monstre est né pour l'ennuy et injure des gens de bien. Toutefois, pour l'advertir de l'enseigne et merque donnant à cognoistre le faux aloy du bon et vray, sachez que les dernieres feuilles de son œuvre plagiaire ne sont correspondantes à celles du vray original que nous avons eu de l'autheur : lesquelles aussi, après avoir prins garde (combien que trop tard) à sa fraudulente supplantation, il n'a pu recouvrer. Celluy plagiare, injurieux non à moy seulement, mais à plusieurs

aultres, c'est ung Monsieur (ainsi glorieusement par soy mesme surnommé), homme tel que chascun saige le cognoist.

« Les œuvres duquel ne sont que ramas et eschantillonneries levées des livres d'aultruy, par luy confusement ammoncellées, où elles estoient bien ordonnées. Dond l'esprit de Villanovanus se indigne d'estre de ses labeurs frustré, Nizolius en est offensé, Calepin se sent desrobé, Robert Estienne congnoist les plus riches pieces de son thresor mal desrobées et pirement deguisées et appropriées. De l'esprit duquel ne sortirent oncques compositions où il eust honneur, ains mocquerie desdaigneuse. Lesquelles toutefoys il ose enrichir et farder de braves et magnifiques tiltres tellement que le portal surmonte l'édifice; anoblir du privilege du Roy en abusant le Roy et son peuple : pour donner à entendre que les livres des bons autheurs, comme de Marot, de Rabelais et plusieurs aultres, sont de sa façon. Ne scet-on pas bien que, en certains livres en Chirurgie, en Pratique et aultres, il a prins argent des imprimeurs et libraires pour mettre privilegé du Roy? Cela n'est-ce point abus digne de peine? Mais (que plus est) qui a oncque veu ce privilege? A qui l'a il monstré? Certainement, pour quelconque requeste, oncques à homme ne l'osa monstrer. Parquoy il est vraysemblable que le Roy lui a octroyé tel privilege que personne n'ayt à vendre ne surimprimer les livres? qu'il aura faictz, sinon luimesme. Mais la raison? la raison est pour ce que gens sçavans cognoissent assez qu'il n'a pas esperit ne sçavoir de mettre rien de soy en lumiere, qui mit à son honneur. O la grande et haulte entreprinse et digne de tel homme inspiré de l'esprit de Ciceron : avoir redigé en beau volume le livret et gaigne pain des petits revendeurs nommé par les Bisonars ! Fatras à la douzaine ! Vrayement, on l'en debvroit bien remunerer, et telles belles besoignes meritent bien que evesques et prelatz soient par un tel ouvrier esmouchez d'argent. Toutesfoys, après que les montaignes ont esté enceintes, et que ung petit rat seulement en est yssu, le monde ne s'est peu abstenir de rire et se mocquer en disant : Comment un tel homme, qui se dict si savant et si parfaict Ciceronian, se mesle il de faire ces folies en francoys? que ne se declaire il en bonnes œuvres, sans faire ces viedazeries; roignonnant, moillant plaisantant, declarant (car telz sont ses beaulx mots costumiers) viaidasant, ladribant, et telles couleurs rhetoriques qui ne sont pas ciceronianes, mais dignes d'estre s'aillées à mostardiers pour les publier par la ville? Tel est ce Monsieur. Adieu, ecteur, ly et juge. »

Pour comprendre certaines allusions de cette épître, il est nécessaire de se rappeler que Marot, qui allait se brouiller avec Dolet, lui avait adressé des vers où il disait :

> Le noble esprit de Ciceron romain,
> Au corps entra de Dollet tellement
> Que luy sans aultre à nous le faict comprendre.

Il faut savoir aussi que Dolet avait obtenu un privilège du roi pour dix années, lui permettant « d'imprimer ou de faire imprimer tous livres composés et traduitz et autres livres des auteurs modernes et antiques qui par luy seroient duement reveuz, amendés, illustrés ou annotés, soit par forme d'interpretation, cholies ou aultre déclaration, tant en lettres latine, grecque, italienne, que françoyse », privilège d'une extension tout à fait inusitée.

LE TROISIÈME LIVRE

Le troisième livre (deuxième de *Pantagruel*) parut à Paris. Voici le titre de la première édition connue :

— Tiers livre des faictz et dictz héroïques du noble Pantagruel; composez par M. Franc. Rabelais, docteur en medecine, et calloïer des Isles Hieres. L'au-

teur susdict supplie les Lecteurs beneuoles soy reserver à rifé au soixante et dixhuytiesme livre. *A Paris : par Chrestien Œechel, en la rue Saint-Jacques, a l'escu de Basle, et en la rue Sainct Iehan de Beauuoys, au Cheval volant*, M. D. XLVI. Avec privilege du Roy pour six ans. — In-8°.

Dans le privilège de François Ier, qui accompagne l'édition princeps on voit que ce privilège est accordé, en un endroit, pour dix ans, en un autre pour six ans. C'est ce dernier terme qui est exact, les mots « Privilege pour six ans » étant inscrits sur le titre.

Ce troisième livre fut réimprimé la même année à Lyon (sans nom d'imprimeur) et à Toulouse, chez Jacques Fournier. On distingue, sous la date de 1547, une édition de Valence, chez Claude La Ville, contenant les trois premiers livres, plus la *Prognostication*, et le *Disciple de Pantagruel* (*Voyage et navigation que fit Panurge, etc.*).

La dernière édition que Rabelais ait publiée est celle de 1552 :

— Le tiers livre des faicts et dicts heroïques du bon Pantagruel : composé par M. François Rabelais, docteur en medicine. Reueu et corrigé par l'Autheur sus la censure antique. *A Paris, de l'imprimerie Michel Fezandat*, 1552, pet. in-8° de 170 ff. et une table en 3 ff.

Le privilège de Henri II accompagne cette édition du troisième livre, que l'auteur a effectivement revue et corrigée.

LE QUATRIÈME LIVRE

Il parut d'abord un fragment du quatrième livre à Grenoble, chez Claude La Ville, 1547, puis à Lyon en 1548.

— Le quart livre des faictz et dictz heroïques du noble Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en medicine et Calloier des Isles Hieres. *A Lyon*, 1548. — in-16.

Ce fragment se compose du prologue (ancien) et de onze chapitres (équivalant à vingt-cinq de l'édition complète).

Le quatrième livre parut en entier, en 1552, avec une épître à Monseigneur Odet, cardinal de Chastillon, datée du 28 janvier 1552; avec un nouveau prologue et le privilège du roi daté du 6 août 1550 :

— Le quart livre des faicts et dicts heroïques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais, docteur en medicine. *A Paris, de l'imprimerie de Michel Fezandat*, 1552. — In-8°.

L'achevé d'imprimer est du 28 janvier 1552. On oppose à cette date un extrait des registres du Parlement de Paris, du 1er mars 1551, portant que : « attendu la censure faicte par la Faculté de théologie contre certain livre maulvais exposé en vente soubz le titre de quatriesme livre de *Pantagruel* avec privilege du roi,... le libraire sera mandé en icelle (cour) et lui seront faictes defenses de vendre et exposer ledict livre dedans quinzaine ». M. Ch. Brunet suppose que le Parlement emploie le vieux style (1551 au lieu de 1552), tandis que Rabelais et son imprimeur se servent du style nouveau, qui fait commencer l'année au 1er janvier et non à Pâques. (L'édit qui fit commencer l'année légale au 1er janvier ne fut enregistré et n'eut force de loi qu'en 1567.) Cette explication est d'autant plus plausible, que nous voyons Rabelais, dans son roman

livre III, chapitre XXI), dans les *Lettres à l'évêque de Maillezais* et dans la *Sciomachie*, faire commencer l'année au 1er janvier, selon l'usage romain.

Il est à remarquer qu'il existe deux tirages différents du prologue de cette édition, l'un avec ce passage : « *N'est-il pas escrit et pratiqué par les anciennes coustumes de ce tant noble, tant florissant, tant riche et triumphant royaume de France,* » et un peu plus loin : « *le bon André Tiraqueau, conseiller* du roy *Henri second,* » l'autre où l'on a supprimé le mot *triumphant* devant *royaume de France* et fait précéder le nom du roi des épithètes *grand, victorieux et triumphant*. Rabelais fit cette modification lorsque le monarque eut conquis les Trois-Évêchés (mars et avril 1552). Nous l'avons reproduite dans notre texte.

La *Briefve Declaration d'aucunes dictions plus obscures* accompagne quelques exemplaires de l'édition de 1552. Elle se trouve dans une édition de Lyon, à la même date, chez Balthasar Aleman, et dans l'édition de 1553, sans lieu d'impression ni nom d'imprimeur et de libraire. Elle est incontestablement de Rabelais; il suffit de la parcourir pour s'en convaincre. Voyez notamment aux mots *Cataduples du Nil et Œolipile*. Il déclare expressément l'avoir composée en 1552. Voyez au mot *An intercalaire*.

La première édition sous un titre collectif des *Œuvres de M. François Rabelais* est de 1553, c'est-à-dire de l'année même de la mort de Rabelais. Elle contient les quatre premiers livres, mais ce n'est qu'une réimpression médiocrement correcte.

LE CINQUIÈME LIVRE

En 1562, neuf ans après la mort de Rabelais, il parut un fragment du cinquième livre, formant seize chapitres, sous ce titre :

— L'Isle sonnante, par Maistre François Rabelais, qui n'a point encor esté imprimée ne mise en lumiere... Imprimé nouvellement, 1562. — Petit in-8°.

Le livre en son entier fut mis au jour en 1564, sans indication de lieu ni de libraire :

— Le cinquieme et dernier livre des faictz et dictz heroïques du bon Pantagruel, composé par M. François Rabelais... Nouvellement mis en lumiere, 1564. — In-16.

Quelle part faut-il reconnaître à Rabelais dans cette œuvre posthume? Les uns admettent l'authenticité du tout, hormis le chapitre des *Apedeftes* et les chapitres du *Tournoi de la Quinte*.

Les autres croient le tout apocryphe et l'œuvre d'une autre main que celle de Rabelais. Ceux-ci ont signalé quelques points où le faussaire se serait trahi. Ainsi, au chapitre XIX, il est fait mention d'un ouvrage de Scaliger qui ne parut qu'en 1557, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Rabelais.

Ils firent surtout un argument des tendances manifestement calvinistes de ce cinquième livre. Or la rupture de Rabelais avec Calvin et ses adeptes n'avait jamais été plus complète qu'au moment où ce cinquième livre aurait été écrit, c'est-à-dire de 1550 à 1553. Calvin, en 1550, dans son livre *de Scandalis*, l'accusait d'avoir profané le saint

Évangile par une audacieuse dérision, et le signalait comme un exemple à éviter. En 1553, Théodore de Bèze, qui avait autrefois écrit des vers à la louange de Rabelais, ne parle plus qu'avec dédain de « Pantagruel (Rabelais) et de son livre qu'il a fait imprimer grâce à la faveur des cardinaux, qui aiment à vivre comme il parlait[1] ».

En même temps, Robert Estienne, par une singulière inconséquence, reprochait aux théologiens de Paris, ses persécuteurs, « de n'avoir pas fait brûler avec son livre l'athée et blasphémateur Rabelais ». Comment Rabelais, au moment où il était attaqué par Genève avec une telle violence, aurait-il fait vers Genève une volte-face aussi caractérisée?

L'argument paraît sans réplique pour certaines parties, où en effet les tendances réformistes sont fortement marquées. Mais il n'en est pas ainsi de tout le livre. Il est clair que l'auteur, attaquant les moines, se trouve d'accord avec Calvin. Il ne s'ensuit pas qu'il soit calviniste, et qu'il n'eût pu parfaitement « brocarder » Genève à son tour.

Je crois qu'il faut s'en tenir, sur cette question de l'authenticité du cinquième livre, à un moyen terme. Rabelais en avait sans doute laissé les principaux éléments, mais il n'est guère moins probable que ce qu'il a laissé ne nous est point parvenu dans son intégrité. Quelqu'un est intervenu après lui pour retoucher l'œuvre inachevée, la compléter à sa guise. Il me paraît également impossible de tout admettre et de tout rejeter. On ne peut méconnaître le génie rabelaisien en certains passages, et l'Oracle de la Bouteille paraît le dénoûment où le roman allait de lui-même aboutir. Force nous est donc de prendre le livre tel qu'il est, en avertissant des altérations qu'il a pu subir, en avertissant aussi qu'il est contesté.

La Bibliothèque nationale possède, de ce cinquième livre, un manuscrit écrit dans la seconde moitié du XVI^e^ siècle et dont on ne connaît pas l'origine. Il est moins complet que les éditions sur certains points; il est plus développé sur quelques autres. Ainsi il lui manque la plus grande partie du prologue, le chapitre de l'île des Apedeftes (XVI), les deux chapitres du tournoi de la Quinte (XXIV et XXV). Il a en plus un chapitre intitulé : « Comment furent servies les dames Lanternes à souper, » et le chapitre dernier (XLVIII) finit, dans ce manuscrit, moins brusquement que dans l'édition.

Les chapitres y sont numérotées jusqu'au douzième. Les chapitres XIII et XIV ne le sont pas. Le chapitre XV est numéroté 38; le chapitre XVII, 39; le chapitre XVIII, 50; le chapitre XIX, 51; le chapitre XX, 52; le chapitre XXI, 53. Les autres jusqu'à la fin ne sont plus numérotés, et il n'y a pas de table.

PANTAGRUELINE PROGNOSTICATION

La *Pantagrueline Prognostication* parut vers la fin de l'année 1532 :

— Pantagrueline prognostication certaine veritable et infalible pour l'an mil D. XXXIII. Nouuellement composee au profit et aduisement de gens estourdis et musars de nature par maistre Alcofribas, architriclin dudict Pantagruel (*sans lieu d'impression*). — In-4° de 4 ff. en petits caractères gothiques.

1. Pantagruel cum suo libro quem fecit imprimere per favorem cardinalium, qui amant vivere sicut ille loquebatur. — *Epist. Passavantii.*

On trouve un exemplaire d'une édition in-8° aussi ancienne, relié à la suite d'un exemplaire du *Pantagruel* (édition Marnef, Poitiers, 1533) ayant appartenu à M. Bertin. L'édition de Lyon, chez Fr. Juste, 1534, est augmentée de quatre chapitres pour les quatre saisons de l'année. Elle est imprimée à la suite du deuxième livre de Rabelais dans la plupart des éditions anciennes de ce livre. On change seulement la date. Dans l'édition de 1534, la *Prognostication* est pour l'année 1535; dans celle de 1537, la *Prognostication* est pour l'année 1538. Le titre de l'édition de Fr. Juste, 1542, porte : « Pour l'an perpétuel. » C'est cette dernière édition dont nous reproduisons le texte.

Rabelais composa, outre cette *Prognostication*, de véritables almanachs, dont les titres et quelques fragments nous ont été seuls conservés. Le premier de ces almanachs est pour la même année que la première *Prognostication* connue, c'est-à-dire pour l'année 1533. En voici le titre et un fragment rapportés dans la vie manuscrite de Rabelais par Antoine Le Roy :

— ALMANACH POUR L'ANNÉE 1533, calculé sur le meridional de la noble cité de Lyon et sur le climat du royaulme de France; composé par moy François Rabelais, docteur en medecine et professeur en astrologie, etc.

LA DISPOSITION DE CESTE PRESENTE ANNÉE 1533

Par ce que je voy entre tous gens sçavans la pronostique et judiciaire partie de astrologie estre blasmée, tant par la vanité de ceulx qui en ont traicté, que pour la frustration annuelle de leurs promesses, je me deporteray pour le present de vous en narrer ce que t'en trouvois par les calcules de Cl. Ptolomée et aultres, etc. J'ose bien dire, considerées les frequentes conjonctions de la Lune avec Mars et Saturne, etc., que ledict an au moys de may il ne peut estre qu'il n'y ait notable mutation tant de royaulmes que de religions, laquelle est machinée par convenance de Mercure avec Saturne, etc. Mais ce sont secrets du conseil estroit du Roy eternel, qui tout ce qui est et qui se fait modere à son franc arbitre et bon plaisir; lesquels vault mieulx faire et les adorer en silence comme est dict *Tob.* XII : *C'est bien faict de receler le secret du roy*, et David le prophete, *psal.* CXIIII, selon la lettre chaldaïcque : *Seigneur Dieu, silence t'appartient en Sion*, et la raison il dict *psal.* XVII : *Car il a mis sa retraicte en tenebres*. Dont en tout cas il nous convient humilier et le prier, ainsy que nous a enseigné Jesus Christ nostre Seigneur : *Que soit faict non ce que nous souhaitons et demandons, mais ce que luy plaist et qu'il a estably devant que les cieux feussent formez*. Seulement que en tout et partout *son glorieux nom soit sanctifié*. Remettons le pardessus à ce que en est escript es ephemerides eternelles, lesquelles n'est licite à homme mortel traicter ou congnoistre comme est protesté, **A. A. I** : *Ce n'est pas à vous de congnoistre les temps et momens que le Pere a mis en sa puissance*. Et à ceste temerité est la peine interminée par le saige Salomon, *Proverb.* XXV : *Qui est perscrutateur de sa majesté sera oppriné de la mesme*, etc.

Un autre pour l'année 1535 nous est connu par le titre et l'extrait suivant tirés du même ouvrage :

— ALMANACH POUR L'AN 1535, calculé sur la noble cité de Lyon à l'élévation du Pole par 45 degrez 15 minutes en latitude, et 26 en longitude, par maistre Françoys Rabelaiz, docteur en medecine et medecin du grand hospital dudict Lyon.

DE LA DISPOSITION DE CESTE ANNÉE 1535

Les anciens philosophes, qui ont conclut à l'immortalité de nos âmes, n'ont eu argument plus valable à la prouver et persuader que l'advertissement d'une affection qui est en nous, laquelle descript Aristoteles, *lib.* I, *Metaph.*, disant que tous humains naturellement desirent sçavoir, c'est-à-dire que nature a en l'homme produit convoitise, appetit et desir de sçavoir et apprendre, non les choses presentes seulement, mais singulierement les choses advenir, pource que d'icelles la congnoissance est plus haulte et admirable. Parce doncques qu'en ceste vie transitoire ne

peuvent venir à la perfection de ce sçavoir (car l'entendement n'est jamais rassasié d'entendre comme l'œil n'est jamais sans convoitise de veoir, ni l'oreille de ouyr, *Eccless.* I) et nature n'a rien fait sans cause ny donné appetit ou desir de chose qu'on ne peut quelquefois obtenir, aultrement seroit icelluy appetit ou frustatoire ou depravé, s'ensuyt qu'une aultre vie est aprés ceste cy, en laquelle ce désir sera assouvy. Je dis ce propos pour autant que je vous voids suspens, attentifs et convoiteux d'entendre de moy presentement l'estat et disposition de ceste année 1535, et reputeriez en gaing mirificque, si certainement on vous predisait la verité. Mais si à cestuy fervent desir voulez satisfaire entierement, vous convient souhaiter (comme S. Pol disoit, *Philipp.* I : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*) que vos ames soient hors mises ceste charte tenebreuse du corps terrien et jointes à Jesus le Christ. Lors cesseront toutes passions, affections et imperfections humaines, car en jouyssance de luy, auront plenitude de tout bien, tout sçavoir et perfection, comme chantoit jadis le roy David, *psal.* XVI : *Tunc satiabor, cum apparuerit gloria tua.* Aultrement en predire seroit legiereté à moy, comme à vous simplesse d'y adjouter foy. Et n'est encores, depuis la création d'Adam, né homme qui en ait traicté ou baillé chose à quoy l'on deust acquiescer et arrester en asseurance. Bien ont aulcuns studieux reduit par escript quelques observations qu'ils ont prins de main en main. Et c'est ce que tousjours j'ay protesté, ne voulant par mes prognostics estre en façon quelconque conclud sus l'advenir, ains entendre que ceux qui ont en art redigé les longues experiences des astres, ont ainsi decreté comme je le descrits. Cela que peut ce estre? moins certes que néant. Car Hippocrates dit : *Aphor.* I : *Vita brevis, ars longa.* De l'homme la vie est trop brieve, le sens trop fragile, et l'entendement trop distrait pour comprendre choses trop esloingnées de nous. C'est ce que Socrates disoit en ses communs devis : *Quæ supra nos, nihil ad nos.* Reste doncques que suyvant le conseil de Platon, *in Gorgia*, ou mieux la doctrine evangelique, *Matt.* VI. nous deportons de ceste curieuse inquisition au gouvernement et decret invariable de Dieu tout puissant, qui tout a créé et dispensé selon son sacré arbitre. Supplions et requiérons sa saincte volonté estre continuellement parfaicte tant au ciel comme en la terre. Sommairement vous exposant de ceste année ce que j'ay peu extraire des auteurs en l'art, grecs, arabes et latins, nous commencerons, ceste année, sentir partie de l'infelicité de la conjonction de Saturne et Mars, qui fut l'an passé et sera l'an prochain le 25 de may, de sorte qu'en ceste année seront seulement les machinations, menées, fondemens et semences de malheur suyvant : si bon temps avons, ce sera outre la promesse des astres; si paix, ce sera non par défault d'inclination et entreprise de guerre, mais par faulte d'occasion. Ce est qu'ils disent. Je dis quant est de moy, que si les roys, princes et communitez christianes ont en reverence la divine parole de Dieu et selon icelle gouvernent soy et leurs sujets, nous ne veismes, de nostre aage, année plus salubre es corps, plus paisible es ames, plus fertile en biens, que sera ceste cy, et voyrons la face du ciel et vesture de la terre et le maintien du peuple, joyeulx, gay, plaisant et benin plus que ne feut depuis cinquante ans en ça. La lettre dominicale sera C. Nombre d'or XXVI. Indiction pour les romanistes VIII. Cycle du soleil IV.

On a trouvé récemment dans la couverture d'un livre imprimé en 1542 les feuillets 1 et 4 des feuilles A et B d'un almanach pour l'année 1541 dont voici le titre :

— ALMANACH POUR L'AN 1541, calculé sur le méridien de la noble cité de Lyon a leleuation du pole par 45 degrez 15 minutes en latitude et 26 en longitude, par Maistre Françoys Rabelais docteur en medecine. — In-16.

Un autre pour l'année 1546 :

— ALMANACH POUR L'ANNÉE 1546, item la declaration que signifie le soleil parmy les signes de la natifvité des enfants; *imprimé à Lyon devant Nostre-Dame de Confort.*

paraît lui devoir être également attribué.

La Croix du Maine en signale un autre pour 1548, imprimé aussi à Lyon.

Enfin nous avons le titre d'un almanach pour 1550, désigné comme il suit par Antoine Le Roy :

— Almanach et ephemerides pour l'an de N.-S. J.-C. 1550, composé et calculé sur toute l'Europe, par M. François Rabelais, medecin ordinaire de M. le reverendissime cardinal du Bellay. *Lyon.*

Il est à supposer que la série de ces almanachs, si on l'avait complète, s'étendrait de 1533 à 1550.

LA SCIOMACHIE

Voici le titre de l'édition originale :

— La Sciomachie et festins, faits à Rome, au palais de mon seigneur reuerendissime cardinal du Bellay, pour l'heureuse naissance de monseigneur d'Orléans; le tout extraict d'vne copie des lettres escrites à monseigneur le reuerendissime cardinal de Guise, par M. François Rabelais, docteur en médecine. *A Lyon, par Sébastien Gryphius,* M. D. XLIX. — Pet. in-8° de 31 pp. chiffrées.

TROIS LETTRES DE ROME

Les lettres de Rabelais à l'évêque de Maillezais, Geoffroy d'Estissac, son ancien condisciple, furent publiées pour la première fois par les frères de Sainte-Marthe, avec d'amples observations historiques. De cette première édition date la division en seize lettres, de ce qui n'en forme réellement que trois. Rabelais écrivait pour son correspondant une sorte de journal qu'il lui adressait par fragments. Tout ce qu'il écrivait dans l'intervalle d'un courrier à l'autre était écrit de suite et partait à la fois; mais chaque fois qu'il prenait la plume pour continuer son journal, il recommençait en alinéa par le mot *Monseigneur* ou *Monsieur*. Nous avons séparé ces divers fragments par un intervalle, afin que le lecteur puisse reconnaître facilement les divisions faites par MM. de Sainte-Marthe. Il ne s'est conservé qu'une partie de cette intéressante correspondance : les lettres des 30 décembre 1535, 28 janvier et 15 février 1536.

Les éditeurs donnent généralement à la première lettre la date de 1536, comme si Rabelais suivait, en datant ses lettres, l'usage qui faisait commencer l'année à Pâques; mais on se met de la sorte en contradiction d'une année avec les événements historiques. Rabelais date au contraire ses lettres selon l'usage romain, qui fait commencer l'année au 1er janvier.

La première édition a paru sous ce titre :

— Les Epistres de François Rabelais..., escrites pendant son voyage d'Italie, nouvellement mises en lumière, avec des observations historiques (par MM. de Sainte-Marthe) et l'abrége de sa vie, *Paris, Ch. de Sercy,* 1651. — Pet. in-8°.

EPITRE A J. BOUCHET ET RÉPONSE DUDIT

Ces deux épîtres figurent dans les *Épistres familières du Traverseur*, imprimées à Poitiers en 1545, in-folio.

LETTRE A MAITRE ANT. HULLOT

L'Estoile a mis le premier au jour dans son *Journal* cette épître joviale de l'auteur de *Pantagruel*, en la faisant précéder du *memorandum* suivant : « Le 22 (janvier 1609), M Dupuis n'a donné la suivante lettre de Rabelais, plaisante, mais véritable, extraite de l'original. »

LETTRE AU CARDINAL DU BELLAY

Elle a été publiée pour la première fois, par M. Libri, dans le *Journal des Savants* (janvier 1841, p. 45), d'après un manuscrit de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier.

EPISTOLA AD R. SALIGNACUM

Cette lettre a paru pour la première fois dans les *Clarorum vivorum Epistolæ centum inedilæ ex Museo J. Brant*, Amsterdam, 1702. La suscription porte en toutes lettres le nom de *Bernard de* Salignac (désignant Brasme).

EPISTOLA NUNCUPATORIA

EPIST. MEDICIN. MANARDI

Rabelais édita en 1532 l'ouvrage suivant : *Johannis Manardi Ferrariensis medici Epistolarum medicinalium tomus secundus nunquam antea in Gallia excusus. Lugduni, apud Sebast. Gryphium*, 1532. En tête de cet ouvrage est l'épître dédicatoire à André Tiraqueau, lieutenant général au bailliage de Fontenay-le-Comte (dont il est question dans le chapitre v du livre II, et dans le prologue du livre IV).

EPISTOLA NUNCUPATORIA

EX RELIQUIIS VENERANDÆ ANTIQUITATIS, ETC.

Cette dédicace est placée en tête d'une édition du Testament de Lucius Cuspidius et d'un Contrat de vente, pièces reconnues depuis apocryphes, que leurs auteurs, Pomponius Lœtus et Jovianus Pontanus, avaient fait passer pour de curieux monuments de l'antiquité. Rabelais fut dupe de la supercherie. La dédicace est adressée à Aymery Bouchard conseiller du roi et maître des requêtes.

Une traduction complète de cette épître dédicatoire, par Dreux du Radier, se trouve dans le *Journal historique* de juillet 1756.

EPISTOLA NUNCUPATORIA

APHORISMORUM HIPPOCRATIS

L'ouvrage est intitulé : *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Fr. Rabelœsi medici, Lugduni, apud Gryphium*, 1532, Il y en eut plusieurs éditions. La dédicace est adressée à l'évêque Geoffroy d'Estissac.

EPISTOLA NUNCUPATORIA

TOPOGRAPHIÆ ANTIQUÆ ROMÆ

La *Topographia antiquæ Romæ*, dont l'auteur était J.-B. Marliani, de Milan, fut rééditée à Lyon, chez Sébast. Gryphe, en 1534, revue et corrigée par Rabelais. La dédicace est adressée au cardinal du Bellay.

DE GARO SALSAMENTO

Cette pièce se trouve dans les *Doleti carmina, Lugduni*, 1538, p. 75.

Voilà tout ce qui appartient authentiquement à Rabelais. Du Verdier cite, en outre, un ouvrage intitulé :

— Stratagemes, c'est-à-dire, Prouesses, et ruses de guerres du preux et tres-celebre Chevalier Langey, au commencement de la tierce guerre Cesariane; traduite du latin de Fr. Rabelais, par Claude Massuau. *Lyon, Sébastien Gryphius*, 1542. — In-8 .

On ne peut guère douter de l'existence de cet ouvrage, désigné si positivement, mais on n'a jusqu'ici retrouvé aucun exemplaire ni de l'original latin, ni de la traduction. Ce chevalier Langey est Guillaume du Bellay, à la maison duquel Rabelais et Cl. Massuau étaient attachés (voyez le chapitre XXVII du quatrième livre) et dont nous avons parlé dans la Vie de l'auteur.

PIÈCES ATTRIBUÉES A RABELAIS

ÉPITRE DU LIMOSIN DE PANTAGRUEL

Cette épître est insérée dans les *Œuvres de Rabelais* à partir de l'édition de Lyon, par Jean Martin, 1567. Rien ne prouve qu'elle soit de Rabelais. On en peut dire autant du dizain qui la suit : « Pour indaguer... »

LA CHRESME PHILOSOPHALE

Cette pièce prend place dans les *Œuvres* en même temps que la précédente. Elle n'a pas plus d'authenticité certaine. C'est une parodie de subtilités scolastiques, qu'on peut comparer à la *Quæstio subtilissima* que cite Rabelais au catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor : *Utrum chimera bombinans in vacuo, etc.*

FRAGMENT

EXTRAIT DU MANUSCRIT DU CINQUIÈME LIVRE

Ce fragment est intercalé dans le chapitre « Comment les dames Lanternes furent servies à souper ». Nous le reproduisons parce que quelques commentateurs ont prétendu conclure de là que Rabelais préparait un récit des noces de Panurge, qu'il avait annoncé à la fin du deuxième livre.

Un grand nombre d'autres pièces et même d'autres ouvrages ont été

arbitrairement attribués à Rabelais. Le seul qu'il y ait lieu de mentionner ici est un recueil de 120 dessins, paru d'abord sous ce titre.

— Les Songes drolatiques de Pantagruel, ou sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais; et derniere œuvre d'iceluy, pour la recréation des bons esprits. *A Paris, par Richard Breton,* M. D. LXV. — Pet in-8°.

On a publié de ce recueil un certain nombre d'éditions à part, où les planches sont accompagnées d'un commentaire des éditeurs destiné à en donner l'explication.

L. M.

LIVRE PREMIER

LA VIE TRÈS HORRIFIQUE

DU

GRAND GARGANTUA

PÈRE DE PANTAGRUEL

JADIS COMPOSÉE

PAR M. ALCOFRIBAS

ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE

LIVRE PLEIN DE PANTAGRUELISME

AUX LECTEURS

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez vous de toute affection;
Et, le lisant, ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ne infection.
Vray est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire.
Aultre argument ne peut mon cueur élire,
Voyant le deuil qui vous mine et consomme.
Mieulx est de ris que de larmes escrire
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

VIVEZ JOYEUX

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Beuveurs tres illustres et vous Verolés tres precieux (car à vous, non à aultres, sont dediez mes escriptz) — Alcibiades, au dialogue de Platon, intitulé *le Bancquet*, louant son precepteur Socrates, sans controverse prince des philosophes, entre aultres parolles le dit estre semblable es Silenes. Silenes estoient jadis petites boites, telles que voyons de present es bouticques des apothecaires, pinctes au dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridez, lievres cornuz, canes bastées, boucqs volans, cerfz limonniers, et aultres telles pinctures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire (quel fut Silene, maistre du bon Bacchus); mais, au dedans l'on reservoit les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amomon, musc, zivette, pierreries, et aultres choses precieuses. Tel disoit estre Socrates, parce que, le voyans au dehors et l'estimans par l'exteriore apparence, n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il estoit de corps, et ridicule en son maintien; le nez pointu, le reguard d'un taureau, le visaige d'un fol, simple en meurs, rustiq en vestimens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte à tous offices de la republique, tousjours riant, tousjours beuvant d'autant à un chascun, tousjours se guabelant, tousjours dissimulant son divin sçavoir; mais, ouvrans ceste boite, eussiez au dedans trouvé une celeste et impre-

ciable drogue; entendement plus que humain, vertu merveilleuse, couraige invincible, sobresse non pareille, contentement certain, asseurance parfaicte, deprisement incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veiglent, courent, travaillent, navigent et bataillent.

A quel propos, en voustre advis, tend ce prelude et coup d'essay ? Par autant que vous, mes bons disciples, et quelques aultres folz de sejour, lisans les joyeulx tiltres d'aulcuns livres de nostre invention, comme *Gargantua, Pantagruel Fessepinte, la Dignité des Braguettes, des Poys au lard cum commento*, etc., jugez trop facilement ne estre au dedans traicté que mocqueries, folateries, et menteries joyeuses, vœu que l'enseigne exterieure (c'est le tiltre), sans plus avant enquerir, est communement receue à derision et gaudisserie. Mais par telle legierete ne convient estimer les œuvres des humains, car vous mesmes dictes que l'habit ne fait poinct le moyne; et tel est vestu d'habit monachal qui au dedans n'est rien que moyne; et tel est vestu de cappe Hespagnole qui, en son couraige, nullement affiert à Hespagne. C'est pourquoy fault ouvrir le livre, et soigneusement peser ce qui y est deduict. Lors cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'aultre valeur que ne promettoit la boite, c'est à dire que les matieres icy traictées ne sont tant folastres comme le tiltre au dessus pretendoit.

Et, posé le cas qu'au sens literal vous trouvez matieres assez joyeuses et bien correspondantes au nom, toutesfois pas demourer là ne fault, comme au chant des Sirenes, ains à plus hault sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict en gayeté de cueur

Crochetastes vous oncques bouteilles ? Caisgne ! Reduisez à memoire la contenence qu'aviez. Mais veistes vous oncques chien rencontrant quelque os medullare ? C'est, comme dit Platon, *lib. II, de Rep.*, la beste du monde plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle devotion il le

guette, de quel soing il le guarde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui le induict à ce faire? Quel est l'espoir de son estude? Quel bien pretend il? Rien plus qu'un peu de mouelle. Vray est que ce peu plus est delicieux que le beaucoup de toutes aultres, pour ce que la mouelle est aliment elabouré à perfection de nature, comme dit Galen., III, *Facu. natural.*, et XI, *De Usu parti.*

A l'exemple d'iceluy vous convient estre saiges, pour fleurer, sentir et estimer ces beaulx livres de haulte gresse, legiers au prochaz et hardiz à la rencontre; puis, par curieuse leçon et meditation frequente, rompre l'os et sugcer la substantifique moucile, — c'est à dire ce que j'entends par ces symboles Pythagoricques, avec espoir certain d'estre faicts escors et preux à ladicte lecture; car en icelle bien aultre goust trouverez et doctrine plus absconse, laquelle vous revelera de tres haultz sacrements et mysteres horrificques, tant en ce qui concerne nostre religion que aussi l'estat politicq et vie oeconomicque.

Croiez vous en vostre foy qu'oncques Homere, escrivant l'*Iliade* et *Odyssée*, pensast es allegories lesquelles de luy ont calfreté Plutarche, Heraclides Ponticq, Eustatie, Phornute, et ce que d'iceulx Politian a desrobé? Si le croiez, vous n'approchez ne de pieds ne de mains à mon opinion, qui decrete icelles aussi peu avoir esté songées d'Homere que d'Ovide, en ses *Metamorphoses*, les sacremens de l'Evangile, lesquelz un Frere Lubin, vray croquelardon, s'est efforcé demonstrer, si d'adventure il rencontroit gens aussi fols que luy, et (comme dict le proverbe) couvercle digne du chauldron.

Si ne le croiez, quelle cause est pourquoy autant n'en ferez de ces joyeuses et nouvelles chronicques, combien que, les dictans, n'y pensasse en plus que vous, qui par adventure beviez comme moy? Car, à la composition de ce livre sei-

gneurial, je ne perdiz ne emploiay oncques plus ny aultre temps que celuy qui estoit estably à prendre ma refection corporelle, sçavoir est, beuvant et mangeant. Aussi est ce la juste heure d'escrire ces haultes matieres et sciences profondes, comme bien faire sçavoit Homere, paragon de tous philologues, et Ennie, pere des poëtes latins, ainsi que tesmoigne Horace, quoy qu'un malautru ait dict que ses carmes sentoient plus le vin que l'huyle.

Autant en dit un tirelupin de mes livres; mais bren pour luy! L'odeur du vin, ô combien plus est friant, riant, priant, plus celeste et delicieux, que d'huyle! Et prendray autant à gloire qu'on die de moy que plus en vin aye despendu qu'en huyle, que fist Demosthenes quand de luy on disoit que plus en huile que en vin despendoit. A moy n'est que honneur et gloire d'estre dict et reputé bon Gaultier et bon compaignon : et en ce nom suis bien venu en toutes bonnes compaignies de Pantagruelistes. A Demosthenes fut reproché, par un chagrin, que ses *Oraisons* sentoient comme la serpilliere d'un ord et sale huillier. Pourtant, interpretez tous mes faictz et mes dictz en la perfectissime partie; ayez en reverence le cerveau caséiforme qui vous paist de ces belles billes vezées, et à vostre pouvoir, tenez moy tousjours joyeux.

Or, esbaudissez vous, mes amours, et guayement lisez le reste, tout à l'aise du corps et au profit des reins! Mais escoutez, vietz d'azes, — que le maulubec vous trousque; vous souvienne de boire à my pour la pareille, et je vous plegeray tout ares metys.

CHAPITRE I

DE LA GENÉALOGIE ET ANTIQUITÉ DE GARGANTUA

Je vous r mectz à la grande chronicque Pantagrueline recognoistre la genéalogie et antiquité dont nous est venu Gar-

gantua. En icelle vous entendrez plus au long comment les géands nasquirent en ce monde, et comment d'iceux, par lignes directes, yssit Gargantua, pere de Pantagruel; et ne vous faschera si, pour le present, je m'en deporte, combien que la chose soit telle que, tant plus seroit remembrée, tant plus elle plairoit à vos seigneuries, comme vous avez l'autorité de Platon, *in Philebo* et *Gorgias*, et de Flacce, qui dict estre aulcuns propos, tels que ceux cy sans doubte, qui plus sont delectables quand plus souvent sont redictz.

Pleust à Dieu qu'un chascun sceust aussi certainement sa genéalogie, depuis l'arche de Noé jusques à cest eage! Je pense que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, rois, ducz, princes et papes en la terre, lesquelz sont descenduz de quelques porteurs de rogatons et de coutretz. Comme, au rebours, plusieurs sont gueux de l'hostiaire, souffreteux et miserables, lesquelz sont descenduz de sang et ligne de grandz roys et empereurs, attendu l'admirable transport des regnes et empires : — des Assyriens es Medes; — des Medes es Perses; — des Perses es Macedones; — des Macedones es Romains; — des Romains es Grecz; — des Grecz es François.

Et pour vous donner à entendre de moy qui parle, je cuyde que sois descendu de quelque riche roy ou prince au temps jadis; car oncques ne veistes homme qui eust plus grande affection d'estre roy et riche que moy : afin de faire grand chere, pas ne travailler, poinct ne me soucier, et bien enrichir mes amis, et tous gens de bien et de sçavoir. Mais en ce je me reconforte qu'en l'aultre monde je le seray, voyre plus grand que de present ne l'auseroye souhaiter. Vous en telle ou meilleure pensée reconfortez vostre malheur, et beuvez fraiz, si faire se peut.

Retournant à nos moutons, je vous dictz que, par don souverain des cieulx, nous a esté reservée l'antiquité et genéallogie de Gargantua, plus entiere que nulle aultre, exceptez celle du Messias, dont je ne parle, car il ne m'appartient,

aussi les diables (ce sont les calumniateurs et caffars) se y opposent. Et fut trouvée par Jeau Audeau, en un pré qu'il avoit prés l'arceau Gualeau, au dessous de l'Olive, tirant à Narsay, duquel faisant lever les fossez, toucherent les piocheurs, de leurs marres, un grand tombeau de bronze, long sans mesure, car oncques n'en trouverent le bout, parce qu'il entroit trop avant les excluses de Vienne. Icelluy ouvrans en certain lieu signé, au dessus d'un goubelet, à l'entour duquel estoit escript en lettres etrusques : *Hic bibitur*, trouverent neuf flaccons, en tel ordre qu'on assiet les quilles en Guascoigne, desquelz celluy qui au mylieu estoit couvroit un gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret, plus mais non mieulx sentant que roses.

En icelluy fut la dicte genéalogie trouvée, escripte au long de lettres cancelleresques, non en papier, non en parchemin, non en cere, mais en escorce d'ulmeau, tant toutesfoys usées par vetusté qu'à poine en povoit on troys recongnoistre de ranc.

Je (combien que indigne) y fuz apvellé, et, à grand renfort de bezicles, practicant l'art dont on peut lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristoteles, la translatay, ainsi que veoir pourrez, en pantagruelisant, c'est à dire beuvans a gré et lisans les gestes horrifiques de Pantagruel.

A la fin du livre estoit un petit traicté intitulé : *Les Fanfreluches antidotées*. Les ratz et blattes, ou (affin que je ne mente) aultres malignes bestes, avoient brousté le commencement; le reste j'ay cy dessoubz adjousté, par reverence de l'antiquaille.

CHAPITRE II

LES FANFRELUCHES ANTIDOTÉES, TROUVÉES EN UN MONUMENT ANTIQUE

ai? enu le grand dompteur des Cimbres
sant par l'aer, de peur de la rousée,
c sa venue on a remply les timbres
s' beurre fraiz, tombant par une housée.
— uquel, quand fut la grand mere arrousée,
Cria tout hault : « Hers, par grace, peschez le;
Car sa barbe est presque toute embousée,
Ou pour le moins, tenez luy une eschelle. »

Aucuns disoient que leicher sa pantoufle
Estoit meilleur que gaigner les pardons :
Mais il survint un affecté marroufle,
Sorti du creux où l'on pesche aux gardons,
Qui dict : « Messieurs, pour Dieu nous en gardons !
L'anguille y est, et en cest estau musse.
Là trouverez (si de prés regardons)
Une grand tare au fond de son aumusse. »

Quand fut au poinct de lire le chapitre,
On n'y trouva que les cornes d'un veau.
« Je (disoit-il) sens le fond de ma mitre
Si froid qu'autour me morfond le cerveau. »
On l'eschauffa d'un parfunct de naveau.
Et fut content de soy tenir es atres,
Pourveu qu'on feist un limonnier nouveau
A tant de gens qui sont acariatres

Leur propos fut du trou de sainct Patrice,
De Gilbathar, et de mille autres trous,
S'on les pourroit reduire à cicatrice,
Par tel moyen que plus n'eussent la tous :
Veu qu'il sembloit impertinent à tous
Les veoir ainsi à chascun vent baisler.
Si d'adventure ilz estoient à poinct clous,
On les pourroit pour houstage bailler.

En cest arrest le courbeau fut pelé
Par Hercules, qui venoit de Lybie :
« Quoy? dist Minos, que n'y suis je appellé?
Excepté moy, tout le monde on convie :
Et puis l'on veult que passe mon envie
A les fournir d'huytres et de grenoilles.
Je donne au diable en quas que, de ma vie,
Preigne à mercy leur vente de quenoilles. »

Pour les matter survint Q. B. qui clope,
Au sauconduit des mistes sansonnetz.
Le tamiseur, cousin du grand Cyclope,
Les massacra. Chascun mousche son nez :
En ce gueret peu de bougrins sont nés
Qu'on n'ait berné sus le moulin à tan
Courez y tous et à l'arme sonnez;
Plus y aurez que n'y eustes autan.

Bien peu aprés, l'oiseau de Jupiter
Delibera pariser pour le pire :
Mais, les voyant tant fort se despiter,
Craignit qu'on mist ras, jus, bas, mat, l'empire
Et mieulx aima le feu du ciel empire,
Au tronc ravir où l'on vend les soretz,
Que l'air serain, contre qui l'on conspire,
Assubjectir es dicts des Massoretz.

Le tout conclud fut à poincte affilée,
Maulgré Até, la cuisse heronniere,
Qui là s'assist, voyant Pentasilée
Sus ses vieux ans prinse pour cressonniere.
Chascun crioit : « Vilaine charbonniere,
T'appartient il toy trouver par chemin?
Tu la tolluz, la Romaine banniere,
Qu'on avoit faict au traict du parchemin! »

Ne fust Juno, qui, dessoubz l'arc celeste,
Avec son duc tendoit à la pipée,
On lui eust faict un tour si tres moleste
Que de tous poincts elle eust esté frippée.
L'accord fut tel que, d'icelle lippée,
Elle en auroit deux œufz de Proserpine :
Et, si jamais elle y estoit grippée,
On la lieroit au mont de l'albespine.

Sept mois aprés, — houstez en vingt et deux, —
Cil qui jadis anihila Carthage
Courtoisement se mit en mylieu d'eux,
Les requerant d'avoir son heritage,
Ou bien qu'on feist justement le partage
Selon la loy que l'on tire au rivet,
Distribuant un tatin de potage
A ses facquins qui firent le brevet.

Mais l'an viendra, signé d'un arc turquoys,
De V. fuseaulx et troys culz de marmite,
Onquel le dos d'un roy trop peu courtoys
Poyvré sera sous un habit d'hermite.
O la pitié ! Pour une chattemite
Laisserez vous engouffrer tant d'arpens?
Cessez, cessez ! ce masque nul n'imite;
Retirez vous au frere des serpens.

Cest an passé, cil qui est regnera
Paisiblement avec ses bons amis.
Ny brusq ny smach lors ne dominera;
Tout bon vouloir aura son compromis,
Et le soulaz qui jadis fut promis
Es gens du ciel, viendra en son befroy;
Lors les haratz, qui estoient estommis,
Triumpheront en royal palefroy.

Et durera ce temps de passe passe
Jusques à tant que Mars ait les empas.
Puis en viendra un qui tous aultres passe,
Delitieux, plaisant, beau sans compas.
Levez vos cueurs, tendez à ce repaz,
Tous mes féaulx, car tel est trespassé
Qui pour tout bien ne retourneroit pas,
Tant sera lors clamé le temps passé.

Finablement, celluy qui fut de cire
Sera logé au gond du Jacquemart.
Plus ne sera reclamé : « Cyre, Cyre »,
Le brimbaleur qui tient le cocquemart.
Heu, qui pourroit saisir son bracquemart !
Toust seroient netz les tintouins cabus,
Et pourroit on, à fil de poulemart,
Tout baffouer le maguazin d'abus.

CHAPITRE III

COMMENT GARGANTUA FUT UNZE MOIS PORTÉ OU VENTRE DE SA MERE

Grandgousier estoit bon raillard en son temps, aymant à boyre net autant que homme qui pour lors fust au monde, et mangeoit voluntiers salé. A ceste fin, avoit ordinairement bonne munition de jambons de Magence et de Baionne, force langues de bœuf fumées, abondance de andouilles en la saison, et bœuf sallé à la moustarde; renfort de boutargues, provision de saulcisses, non de Bouloigne (car il craignoit ly boucon de Lombard), mais de Bigorre, de Lonquaulnay, de la Brene et de Rouargue. En son eage virile espousa Gargamelle, fille du roy des Parpaillos, belle gouge et de bonne troigne. Et faisoient eux deux souvent ensemble la beste à deux doz, joyeusement se frotans leur lard, tant qu'elle engroissa d'un beau filz, et le porta jusques à l'unziesme mois.

Car autant, voire dadvantage, peuvent les femmes ventre porter, mesmement quand c'est quelque chef d'œuvre, et personnage qui doibve en son temps faire grandes prouesses, comme dict Homere que l'enfant, duquel Neptune engroissa la nymphe, nasquit l'an aprés revolu : ce fut le douziesme mois. Car (comme dit A. Gelle, lib. III) ce long temps convenoit à la majesté de Neptune, affin qu'en icelluy l'enfant feust fo mé à perfection. A pareille raison Jupiter feist durer quarante huit heures la nuyct qu'il coucha avec Alcmene. Car en moins de temps n'eust il peu forger Hercules, qui nettoia le monde de monstres et tyrans.

Messieurs les anciens Pantagruelistes ont conformé ce que je dis, et ont declairé non seulement possible, mais aussi legi-

time, l'enfant né de femme l'unziesme mois aprés la mort de son mary.

Hippocrates, *lib. De alimento.*

Pline, *lib. VII, cap. V.*

Plaute, *in Cistellaria.*

Marcus Varro, en la satyre inscripte *Le Testament*, allegant l'autorité d'Aristoteles à ce propos.

Censorinus, *lib. De die natali.*

Aristoteles, *libr. VII, capi. III et IV, de Natura animalium.*

Gellius, *lib. III, cap. XVI.*

Servius, *in Egl.*, exposant ce metre de Virgile,

Matri longa decem, etc.

et mille aultres fols, le nombre desquelz a esté par les legistes acreu, *ff. de Suis, et legit. l. Intestato.* § *fin*, et *in Authent. De restitut. et ea que parit in XI. mense.*

D'abondant en ont chaffouré leur robidilardicque loy *Gallus, ff. De lib. et posthum. et l. septimo, ff De stat. homin.*, et quelques aultres, que pour le present dire n'ause. Moyennans lesquelles loys, les femmes vefves peuvent franchement jouer du serrecropiere à tous enviz et toutes restes, deux mois aprés le trespas de leurs mariz.

Je vous prie par grace, vous aultres mes bons averlans, si d'icelles en trouvez que vaillent le desbraguetter, montez dessus et me les amenez.

Car, si au troisiesme moys elles engroissent, leur fruict sera heritier du defunct; et, la groisse cogneue, poussent hardiment oultre, et vogue la galée, puis que la panse est pleine ! — comme Julie, fille de l'empereur Octavian, ne se abandonnoit à ses taboureurs sinon quand elle se sentoit grosse, à la forme que la navire ne reçoit son pilot que premierement ne soit callafatée et chargée. Et si personne les blasme de soy faire rataconniculer ainsi suz leur groisse, veu que les bestes sus

leurs ventrées n'endurent jamais le masle masculant, elles respondront que ce sont bestes, mais elles sont femmes, bien entendentes les beaulx et joyeux menuz droictz de superfectation, comme jadis respondit Populie, selon le rapport de Macrobe, *lib. II, Saturnal.*

Si le diavol ne veult qu'elles engroissent, il faudra tortre le douzil, et bouche clouse.

CHAPITRE IV

COMMENT GARGAMELLE, ESTANT GROSSE DE GARGANTUA, MANGEA GRAND PLANTÉ DE TRIPES

L'occasion et maniere comment Gargamelle enfanta fut telle, et, si ne le croyez, le fondement vous escappe !

Le fondement luy escappoit une aprés disnée, le III^e^ jour de febvrier, par trop avoir mangé de gaudebillaux. Gaudebillaux sont grasses tripes de coiraux. Coiraux sont bœufs engressez à la creche et prez guimaulx. Prez guimaulx sont qui portent herbe deux fois l'an. D'iceux gras bœufz avoient faict tuer troys cens soixante sept mille et quatorze, pour estre à mardy gras sallez, affin qu'en la prime vere ils eussent bœuf de saison à tas, pour au commencement des repastz faire commemoration de saleures, et mieulx entrer en vin.

Les tripes furent copieuses, comme entendez, et tant friandes estoient que chascun en leichoit ses doigtz. Mais la grande diablerie à quatre personnaiges estoit bien en ce que possible n'estoit longuement les reserver, car elles feussent pourries. Ce qui sembloit indecent. Dont fut conclud qu'ilz les bauffreroient sans rien y perdre. A ce faire convierent tous les citadins de Sainnais, de Suillé, de la Roche-Clermaud,

de Vaugaudray, sans laisser arrieres le Coudray Montpensier, le Gué de Vede, et aultres voisins, tous bons beuveurs, bons compaignons et beaulx joueurs de quille là.

Le bon homme Grandgousier y prenoit plaisir bien grand, et commandoit que tout allast par escuelles. Disoit toutesfoys à sa femme qu'elle en mangeast le moins, veu qu'elle approchoit de son terme et que ceste tripaille n'estoit viande moult louable. « Celluy, (disoit il) a grande envie de mascher merde, qui d'icelle le sac mange. » Non obstant ces remonstrances, elle en mangea seize muiz, deux bussars et six tupins. O belle matiere fecale qui doivoit boursouffler en elle!

Aprés disner, tous allerent pelle melle à la Saulsaie, et là, sus l'herbe drue, dancerent au son des joyeux flageolletz et doulces cornemuses, tant baudement que c'estoit passetemps celeste les veoir ainsi soy rigouller.

CHAPITRE V

LES PROPOS DES BEUVEURS

Puis entrerent en propos de resjeuner on propre lieu. Lors flaccons d'aller, jambons de troter, goubeletz de voler, breusses de tinter. « Tire. — Baille! — Tourne! — Brouille! — Boutte à moy sans eau; ainsi, mon amy. — Fouette moy ce verre gualentement! — Produiz moy du clairet, verre pleurant. — Treves de soif! — Ha, faulse fiebvre, ne t'en iras tu pas? — Par ma fy, ma commere, je ne peuz entrer en bette. — Vous estes morfondue, m'amie? — Voire. — Ventre sainct Quenet! parlons de boire. — Je ne boy que à mes heures, comme la mulle du pape. — Je ne boy qu'en mon breviaire, comme un beau pere guardian. — Qui fut premier, soif ou

beuverye ? — Soif, car qui eust beu sans soif durant le temps d'innocence ? — Beuverie, car *privatio præsupponit habitum* Je suis clerc :

Fœcundi calices quem non fecere disertum?

— Nous aultres innocens ne beuvons que trop sans soif. — Non moy, pecheur, sans soif et, si non presente, pour le moins future, la prevenent comme entendez. Je boy pour la soif advenir. Je boy eternellement. Ce m'est eternité de beuverye, et beuverye de eternité. — Chantons, beuvons un motet entonnons ! — Où est mon entonnoir ? — Quoy ! je ne boy que par procuration ! — Mouillez vous pour seicher, ou vous seichez pour mouiller ? — Je n'entends poinct la théoricque; de la practique je me ayde quelque peu. — Haste ! — Je mouille, je humecte, je boy et tout de peur de mourir. — Beuvez tousjours, vous ne mourrez jamais. — Si je ne boy, je suis à sec, me voylà mort. Mon ame s'en fuyra en quelque grenoillere. En sec jamais l'ame ne habite. — Sommeliers, o créateurs de nouvelles formes, rendez moi de non beuvant beuvant ! — Perannité de arrousement par ces nerveux et secz boyaulx. — Pour néant boyt qui ne s'en sent. — Cestuy entre dedans les venes; la pissotiere n'y aura rien. — Je laverois voluntiers les tripes de ce veau que j'ay ce matin habillé. — J'ay bien saburré mon stomach. — Si le papier de mes schedules beuvoyt aussi bien que je foys, mes crediteurs auroient bien leur vin quand on viendroyt à la formule de exhiber. — Ceste main vous guaste le nez. — O quants aultres y entreront avant que cestuy cy en sorte ! — Boire à si petit gué, c'est pour rompre son poictral. — Cecy s'appelle pipée à flaccons. — Quelle difference est entre bouteille et flaccon ? — Grande car bouteille est fermée à bouchon, et flaccon à viz. — De belles ! — Nos peres beurent bien et vuiderent les potz. — C'est bien chié chanté. Beuvons ! — Voulez vous rien mander à la riviere ? Cestuy cy va laver les tripes. — Je ne boy en plus

qu'une esponge. — Je boy comme un templier. — Et je *tanquam sponsus*. — Et moi *sicut terra sine aqua*. — Un synonyme de jambon? — C'est un compulsoire de beuvettes; c'est un poulain. Par le poulain on descend le vin en cave; par le jambon en l'estomac. — Or çà à boire, boire çà! Il n'y a poinct charge, *Respice personam; pone pro duos; bus non est in usu*. — Si je montois aussi bien comme j'avalle, je feusse pieçà hault en l'aer. — Ainsi se feist Jacques Cueur riche. — Ainsi profitent boys en friche. — Ainsi conquesta Bacchus l'Inde. — Ainsi philosophie Melinde.

— Petite pluye abat grand vent. Longues beuvettes rompent le tonnoire. — Mais, si ma couille pissoit telle urine, la vouldriez vous bien sugcer? — Je retiens aprés. — Paige, baille; je t'insinue ma nomination en mon tour. — Hume, Guillot! Encores y en a il un pot. — Je me porte pour appellant de soif comme d'abus. Paige, relieve mon appel en forme. — Ceste roigneure! — Je souloys jadis boire tout; maintenant je n'y laisse rien. — Ne nous hastons pas et amassons bien tout.

— Voicy trippes de jeu et gaudebillaux d'envy de ce fauveau à la raye noire. O, pour Dieu, estrillons le à profict de mesnaige. — Beuvez, ou je vous... — Non, non. — Beuvez, je vous en prye. — Les passereaux ne mangent sinon qu'on leur tappe les queues; je ne boy sinon qu'on me flatte. — *Lagona edatera*! Il n'y a raboulliere et tout mon corps où cestuy vin ne furette la soif. — Cestuy cy me la fouette bien. — Cestuy cy me la bannira du tout. — Cornons icy, à son de flaccons et bouteilles, que quiconques aura perdu la soif ne ayt à la chercher céans; longs clysteres de beuverie l'ont faict vuider hors le logis. — Le grand Dieu feist les planetes, et nous faisons les platz netz. — J'ay la parolle de Dieu en bouche : *Sitio*. — La pierre dite ἄβεστος n'est plus inextinguible que la soif de ma Paternité. — L'appetit vient en mangeant, disoit Angeston Mans; la soif s'en va en beuvant.

— Remede contre la soif ? — Il est contraire à celluy qui est contre morsure de chien : courrez tousjours aprés le chien, jamais ne vous mordera; beuvez tousjours avant la soif, et jamais ne vous adviendra. — Je vous y prends, je vous resveille. Sommelier eternel, guarde nous de somme. Argus avoyt cent yeulx pour veoir : cent mains fault à un sommelier, comme avoyt Briareus, pour infatigablement verser. — Mouillons, hay, il faict beau seicher. — Du blanc ! Verse tout, verse, de par le diable ! Verse deçà, tout plein : la langueme pelle. — Lans, tringue ! — A toy compaing ! De hayt, de hayt ! — La ! la ! la ! C'est morfiaillé, cela. — *O lacryma Christi !* — C'est de la Deviniere, c'est vin pineau. — O le gentil vin blanc ! — Et, par mon ame, ce n'est que vin de tafetas. — Hen, hen, il est à une aureille, bien drappé et de bonne laine. — Mon compaignon, couraige ! — Pour ce jeu, nous ne volerons pas, car j'ay faict un levé. — *Ex hoc in hoc.* Il n'y a poinct d'enchantement; chascun de vous l'a veu; je y suis maistre passé. — A brum ! A brum ! je suis prestre Macé. — O les beuveurs ! O les alteréz ! — Paige, mon amy, emplis icy et couronne le vin, je te prie. — A la Cardinale — *Natura abhorret vacuum.* — Diriez vous qu'une mousche y eust beu ? — A la mode Bretaigne ! — Net, net, à ce pyot ! — Avallez, ce sont herbes ! »

CHAPITRE VI

COMMENT GARGANTUA NASQUIT EN FAÇON BIEN ESTRANGE

Eux tenens ces menuz propos de beuverie, Gargamelle commença se porter mal du bas dont Grandgousier se leva dessus l'herbe, et la reconfortoit honnestement, pensant que

ce feut mal d'enfant, et luy disant qu'elle s'estoit là herbée sous la Saulsaye et qu'en brief elle feroit pieds neufz : par ce luy convenoit prendre couraige nouveau au nouvel advenement de son poupon, et, encores que la douleur luy feust quelque peu en fascherie, toutesfoys que ycelle seroit briefve, et la joye, qui toust succederoit, luy tolliroit tout cest ennuy, en sorte que seulement ne luy en resteroit la soubvenance. « Je le prouve disoit-il. Nostre Sauveur dit en l'Evangile *Joannis*, XVI : « La femme qui est à l'heure de son enfantement a tristesse; mais, lorsqu'elle a enfanté, elle n'a soubvenir aulcun de son angoisse. » — Ha, dist elle, vous dictes bien, et ayme beaucoup mieulx ouyr telz propos de l'Evangile, et mieulx m'en trouve que de ouyr la vie de saincte Marguarite ou quelque autre capharderie.

— Couraige de brebis, disoit-il, despeschez vous de cestuy cy, et bien tost en faisons un aultre. — Ha, dist elle, tant vous parlez à vostre aise, vous aultres hommes ! Bien, de par Dieu, je me parforceray, puisqu'il vous plaist. Mais pleust à Dieu que vous l'eussiez coupé ! — Quoy? dist Grandgousier. — Ha, dist elle, que vous estes bon homme ! Vous l'entendez bien. — Mon membre? dist il. Sang de les cabres ! si bon vous semble, faictes apporter un cousteau.

— Ha, dist elle, ja Dieu ne plaise ! Dieu me le pardoint. Je ne le dis de bon cueur, et, pour ma parole, n'en faictes ne plus ne moins. Mais j'auray prou d'affaires aujourd'huy, si Dieu ne me ayde, et tout par vostre membre, que vous fussiez bien ayse !

— Couraige, couraige ! dist il; ne vous souciez au reste, et laissez faire aux quatre bœufz de devant. Je m'en voys boire encores quelque veguade. Si ce pendent vous survenoit quelque mal, je me tiendray près : huschant en paulme, je me rendray à vous. »

Peu de temps aprés elle commença à souspirer, lamenter et crier. Soudain vindrent à tas saiges femmes de tous costés,

et, la tastant par le bas, trouverent quelques pellauderies assez de maulvais goust, et pensoient que ce feust l'enfant; mais c'estoit le fondement qui luy escappoit, à la mollification du droict intestin, — lequel vous appelez le boyau cullier — par trop avoir mangé des tripes, comme avons déclairé cy dessus.

Dont une horde vieille de la compaignie, laquelle avoit réputation d'estre grande medicine, et là estoit venue de Brizepaille, d'auprés Sainct Genou, devant soixante ans, luy feist un restrinctif si horrible que tous ses larrys tant feurent oppiléz et reserréz que à grande poine avec les dentz vous les eussiez eslargiz, qui est chose bien horrible à penser : mesmement que le diable, à la messe de sainct Martin, escripvant le caquet de deux Gualoises, à belles dentz alongea son parchemin.

Par cest inconvenient feurent au dessus relaschez les cotyledons de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant, et entra en la vene creuse, et gravant par le diaphragme jusques au dessus des espaules (où ladite vene se part en deux), print son chemin à gauche, et sortit par l'aureille sendeux),

Soubdain qu'il fut né, ne cria, comme les aultres enfans; « Mies ! mies ! », mais, à haulte voix, s'escrioit : « A boire ! à boire ! à boire ! » comme invitant tout le monde à boire, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroys.

Je me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie, mais un homme de bien, un homme de bon sens croit tousjours ce qu'on luy dict, et qu'il trouve par escript. Ne dict pas Salomon, *Proverbiorum* XIV : « *Innocens credit omni verbo, etc.*? » Et Sainct Paul, *prime Corinthio.* XIII : « *Charitas omnia credit*? » Pourquoy ne le croiriez vous? Pour ce, dictes vous, qu'il n'y a nulle apparence. Je vous dicz que pour ceste seule cause vous le debvez croire en foy parfaicte. Car les Sorbonistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence. Est ce

contre nostre loy, nostre foy, contre raison, contre la Saincte Escripture? De ma part, je ne trouve rien escript es Bibles sainctes qui soit contre cela. Mais, si le vouloir de Dieu tel eust es é, diriez vous qu'il ne l'eust peu faire? Ha, pour grace, n'emburelococquez jamais vos espritz de ces vaines pensées, car je vous dis que à Dieu rien n'est impossible, et, s'il vouloit, les femmes auroient doresnavant ainsi leurs enfants par l'aureille.

Bacchus ne fut il engendré par la cuisse de Jupiter?

Rocquetaillade nasquit il pas du talon de sa mere?

Crocquemouche de la pantoufle de sa nourrice?

Minerve nasquit elle pas du cerveau par l'aureille de Jupiter?

Adonis par l'escorce d'une arbre de mirrhe?

Castor et Pollux de la cocque d'un œuf, pont et esclous par Leda?

Mais vous seriez bien dadvantaige esbahys et estonnéz si je vous expousoys presentement tout le chapitre de Pline, auquel parle des enfantemens estranges et contre nature; et toutesfoys je ne suis poinct menteur tant asseuré comme il a esté. Lisez le septiesme de sa *Naturelle Histoire, capi. III*, et ne m'en tabustez plus l'entendement.

CHAPITRE VII

COMMENT LE NOM FUT IMPOSÉ A GARGANTUA, ET COMMENT IL HUMOIT LE PIOT

Le bon homme Grandgousier, beuvant et se rigollant avecques les aultres, entendit le cry horrible que son filz avoit faict entrant en lumiere de ce monde, quand il brasmoit, deman-

dant : « A boire, à boire, à boire ! » Dont il dist : « Que grand tu as » (*supple* le gousier). Ce que ouyans les assistans dirent que vrayement il debvoit avoir par ce le nom Gargantua, puisque telle avoit esté la premiere parolle de son pere à sa naissance, à l'imitation et exemple des anciens Hèbreux. A quoy fut condescendu par icelluy, et pleut tres bien à sa mere. Et, pour l'appaiser, luy donnerent à boyre à tyre larigot, et fut porté sus les fonts, et là baptisé, comme est la coustume des bons christiens.

Et luy furent ordonnées dix et sept mille neuf cens treize vaches de Pautille et de Brehemond, pour l'alaicter ordinairement. Car, de trouver nourrice suffisante n'estoit possible en tout le pays, consideré la grande quantité de laict requis pour icelluy alimenter, combien qu'aucuns docteurs Scotistes ayent affermé que sa mere l'alaicta et qu'elle pouvoit traire de ses mammelles quatorze cens deux pipes neuf potées de laict pour chascune foys, ce que n'est vraysemblable, et a esté la proposition declairée par Sorbonne mammalement scandaleuse, des pitoyables aureilles offensive, et sentant de loing heresie.

En cest estat passa jusques à un an et dix moys, onquel temps, par le conseil des medicins, on commença le porter, et fut faicte une belle charrette à bœufs par l'invention de Jean Denyau. Dedans icelle on le pourmenoit par cy par là, joyeusement : et le faisoit bon voir, car il portoit bonne troigne et avoit presque dix et huit mentons, et ne crioit que bien peu ; mais il se conchioit à toutes heures ; car il estoit merveilleusement phlegmatique des fesses, tant de sa complexion naturelle que de la disposition accidentale qui luy estoit advenue par trop humer de purée septembrale. Et n'en humoit goutte sans cause : car, s'il advenoit qu'il fust despit, courrousé, fasché ou marry ; s'il trepignoit, s'il pleuroit, s'il crioit, luy apportant à boire, l'on le remettoit en nature, et soudain demeuroit coy et joyeux.

Une de ses gouvernantes m'a dit, jurant sa fy, que de ce faire il estoit tant coustumier qu'au seul son des pinthes et flaccons il entroit en ecstase, comme s'il goustoit les joyes de paradis. En sorte qu'elles, considerans ceste complexion divine, pour le resjouir au matin, faisoient devant luy sonner des verres avec un cousteau, ou des flaccons avec leur toupon, ou des pinthes avec leur couvercle. Auquel son il s'esgayoit, il tressailloit, et luy mesmes se bressoit en dodelinant de la teste, monochordisant des doigts, et baritonant du cul.

CHAPITRE VIII

COMMENT ON VESTIT GARGANTUA

Luy estant en cest eage, son pere ordonna qu'on luy feist habillemens à sa livrée, laquelle estoit blanc et bleu. De faict on y besoigna, et furent faictz, tailléz et cousuz à la mode qui pour lors couroit. Par les anciennes pantarches qui sont en la Chambre des Comptes à Montsoreau, je trouve qu'il fut vestu en la façon que s'ensuyt

Pour sa chemise furent levées neuf cens aulnes de toille de Chasteleraud, et deux cens pour les coussons en sorte de carreaulx, lesquelz on mist sous les esselles. Et n'estoit poinct froncée, car la fronsure des chemises n'a esté inventée sinon depuis que les lingieres, lorsque la poincte de leur agueille estoit rompue, ont commencé besoigner du cul.

Pour son pourpoinct furent levées huyt cens treize aulnes de satin blanc, et pour les agueillettes, quinze cens neuf peaulx et demye de chiens. Lors commença le monde attacher les chausses au pourpoinct, et non le pourpoinct aux chausses, car c'est chose contre nature, comme amplement a

declaré Ockam sus les *Exponibles* de M. Haultechaussade.

Pour ses chausses furent levéz onze cens cinq aulnes et ung tiers d'estamet blanc. Et feurent deschiquetéz en forme de colomnes striées et crenelées par le derriere, afin de n'eschauffer les reins. Et flocquoit, par dedans la deschicqueteure, de damas bleu tant que besoing estoit. Et notez qu'il avoit tres belles griefves, et bien proportionnéz au reste de sa stature.

Pour la braguette furent levées seize aulnes un quartier d'icelluy mesme drap. Et fut la forme d'icelle comme d'un arc boutant, bien estachée joyeusement à deux belles bouclcs d'or, que prenoient deux crochetz d'esmail, en un chascun desquelz estoit enchassée une grosse esmeraugde de la grosseur d'une pomme d'orange. Car (ainsi que dict Orpheus, *libro De Lapidibus*, et Pline, *libro ultimo*) elle a vertu erective et confortative du membre naturel. L'exiture de la braguette estoit à la longueur d'une canne, deschicquetée comme les chausses, avecques le damas bleu flottant comme davant. Mais, voyans la belle brodure de canetille, et les plaisans entrelatz d'orfeverie garniz de fins diamens, fins rubiz, fines turquoises, fines esmeraugdes, et unions Persicques, vous l'eussiez comparée à une belle corne d'abondance, telle que voyez es antiquailles, et telle que donna Rhéa es deux nymphes Adrastea et Ida, nourrices de Jupiter; — tousjours gualante, succulente, resudante, tousjours verdoyante, tousjours fleurissante, tousjours fructifiante, plene d'humeurs, plene de fleurs, plene de fruictz, plene de toutes delices. Je advoue Dieu s'il ne la faisoit bon veoir. Mais je vous en exposeray bien dadvantaige au livre que j'ay faict *De la dignité des braguettes*. D'un cas vous advertis que, si elle estoit bien longue et bien ample, si estoit elle bien guarnie au dedans et bien avitaillée, en rien ne ressemblant les hypocriticques braguettes d'un tas de muguetz, qui ne sont plenes que de vent, au grand interest du sexe feminin.

Pour ses soullers furent levées quatre cens six aulnes de velours bleu cramoysi. Et furent deschiquetés mignonement par lignes parallelles joinctes en cylindres uniformes. Pour la quarreleure d'iceulx furent employez unze cens peaulx de vache brune, taillées à queues de merluz.

Pour son saie furent levéz dix et huyt cens aulnes de velours bleu tainct en grene, brodé à l'entour de belles vignettes, et, par le milieu, de pinthes d'argent de canetille, enchevestrées de verges d'or avec force perles : par ce denotant qu'il seroit un bon fessepinthe en son temps.

Sa ceincture fut de trois cens aulnes et demye de cerge de soye, moytié blanche et moytié bleue, ou je suis bien abusé.

Son espée ne feut Valentienne, ni son poignard Sarragossoys : car son pere hayssoit tous ces indalgos bourrachous, marraniséz comme diables; mais il eut la belle espée de boys et le poignart de cuir bouilly, pinctz et dorez comme un chascun soubhaiteroit.

Sa bourse fut faicte de la couille d'un oriflant, que lui donna her Pracontal, proconsul de Lybie.

Pour sa robbe furent levées neuf mille six cens aulnes moins deux tiers de velours bleu comme dessus, tout porfilé d'or en figure diagonale, dont, par juste perspective, yssoit une couleur innommée, telle que voyez es coulz des tourterelles, qui resjouissoit merveilleusement les yeulx des spectateurs.

Pour son bonnet furent levées troys cens deux aulnes un quart de velours blanc. Et feut la forme d'icelluy large et ronde à la capacité du chief, car son pere disoit que ces bonnetz à la Marrabeise, faictz comme une crouste de pasté, porteroient quelque jour malencontre à leurs tonduz.

Pour son plumart pourtoit une belle grande plume bleue, prise d'un onocrotal du pays de Hircanie la Saulvaige, bien mignonement pendente sus l'aureille droicte.

Pour son image avoit, en une platine d'or pesant soixante et huyt marcs, une figure d'esmail competent, en laquelle

estoit pourtraict un corps humain ayant deux testes, l'une virée vers l'autre, quatre bras, quatre piedz et deux culz, telz que dict Platon, *in Symposio*, avoir esté l'humaine nature à son commencement mystic, et autour estoit escrit en lettres Ioniques : ΄ΑΙΓΑΠΗ Ο΄Γ Ζ΄ΗΤΕΓΙ Τ΄Α ΄ΕΑΥΤΗΣ

Pour porter au col eut une chaîne d'or pesante vingt et cinq mille soixante et trois marcs d'or, faicte en forme de grosses bacces, entre lesquelles estoient en œuvre gros jaspes verds, engravéz et tailléz en dracons, tous environnéz de rayes et estincelles, comme les portoit jadis le roy Necepsos; et descendoit jusques à la boucque du hault ventre : dont, toute sa vie, en eut l'emolument tel que savent les medecins Gregoys.

Pour ses guands furent mises en œuvre seize peaulx de lutins, et troys de loups guarous pour la brodure d'iceulx; et de telle matière luy furent faicts, par l'ordonnance des cabalistes de Sainlouand.

Pour ses aneaulx (lesquelz voulut son pere qu'il portast pour renouveller le signe antique de noblesse) il eut, au doigt indice de sa main gauche, une escarboucle grosse comme un oeuf d'austruche, enchassée en or de seraph bien mignonement. Au doigt medical d'icelle, eut un anneau faict des quatre metaulx ensemble en la plus merveilleuse façon que jamais feust veue, sans que l'assier froisseast l'or, sans que l'argent foullast le cuyvre; le tout fut faict par le capitaine Chappuys et Alcofribas son bon facteur. Au doigt medical de la dextre eut un anneau faict en forme spirale, auquel estoient enchassez un balay en perfection, un diamant en poincte, et une esmeraulde de Physon, de pris inestimable, car Hans Carvel, grand lapidaire du roy de Melinde, les estimoit à la valeur de soixante neuf millions huyt cens nonante et quatre mille dix et huyt moutons à la grand'laine; autant l'estimerent les Fourques d'Auxbourg.

CHAPITRE IX

LES COULEURS ET LIVRÉE DE GARGANTUA

Les couleurs de Gargantua feurent blanc et bleu, comme cy dessus avez peu lire, et, par icelles, vouloit son pere qu'on entendist que ce luy estoit une joye celeste, car le blanc luy signifioit joye, plaisir, delices et resjouissance, et le bleu, choses celestes.

J'entends bien que, lisans ces motz, vous vous mocquez du vieil beuveur, et reputez l'exposition des couleurs par trop indague et abhorrente : et dictes que blanc signifie foy, et bleu fermeté. Mais, sans vous mouvoir, courroucer, eschauffer, ny alterer (car le temps est dangereux), respondez moy, si bon vous semble. D'aultre contraincte n'useray envers vous, ny aultres quelz qu'ilz soient; seulement vous diray un mot de la bouteille.

Qui vous meut? Qui vous poinct? Qui vous dict que blanc signifie foy et bleu fermeté? Un (dictes vous) livre trepelu, qui se vend par les bisouars et porteballes, au tiltre : *le Blason des Couleurs*. Qui l'a faict? Quiconques il soit, en ce a esté prudent qu'il n'y a poinct mis son nom. Mais, au reste, je ne sçay quoy premier en luy je dobive admirer, ou son oultrecuidance, ou se besterie :

son oultrecuidance, qui, sans raison, sans cause et sans apparence, a osé prescripre, de son autorité privée, quelles choses seroient denotées par les couleurs, ce que est l'usance des tyrans qui voulent leur arbitre tenir lieu de raison, non des saiges et sçavans, qui par raisons manifestes contentent les lecteurs;

sa besterie, qui a existimé que, sans aultres demonstrations

et argumens valables, le monde reigleroit ses devises par ses impositions badaudes.

De faict (comme dict le proverbe: «A cul de foyrard tousjours abonde merde»), il a trouvé quelque reste de niays du temps des haultz bonnetz, lesquelz ont eu foy à ses escrips et selon iceulx ont taillé leurs apophthegmes et dictez, en ont enchevestré leurs muletz, vestu leurs pages, escartelé leurs chausses, brodé leurs guandz, frangé leurs lictz, painct leurs enseignes, composé chansons, et (que pis est) faict impostures et lasches tours clandestinement entre le pudicques matrones.

En pareilles tenebres sont comprins ces glorieux de court, et transporteurs de noms, lesquelz, voulens en leurs devises signifier *espoir*, font pourtraire une *sphere;* des *pennes* d'oiseaulx, pour *poines;* de l'*ancholie*, pour *melancholie; la lune bicorne*, pour *vivre en croissant;* un *banc rompu*, pour *bancque roupte; non*, et un *calcret*, pour *non durhabit;* un *lict sans ciel*, pour un *licencié*, que sont homonymies tant ineptes, tant fades, tant rusticques et barbares, que l'on debvroit atacher une queue de renard au collet, et faire un masque d'une bouze de vache à chascun d'iceulx qui en vouldroit dorenavant user en France, aprés la restitution des bonnes lettres.

Par mesmes raisons (si raisons les doibs nommer et non resveries) ferois je peindre un *penier*, denotant qu'on me faict *pener;* et un *pot à moustarde*, que c'est mon cueur à qui *moult tarde;* et un *pot à pisser*, c'est un *official;* et le *fond de mes chausses*, c'est un *vaisseau de petz;* et ma *braguette*, c'est le *greffe des arrestz;* et un *estront de chien*, c'est un *tronc de céans*, où gist l'amour de m'amye.

Bien aultrement faisoient en temps jadis les saiges de Egypte, quand ilz escripvoient par lettres qu'ilz appelloient hieroglyphiques, lesquels nul n'entendoit qui n'entendist, et un chascun entendoit qui entendist la vertu, proprieté et nature des choses par icelles figurées, desquelles Orus Apol-

lon a en grec composé deux livres, et Polyphile au *Songe d'Amours* en a davantaige exposé. En France, vous en avez quelque transon en la devise de Monsieur l'Admiral, laquelle premier porta Octavian Auguste.

Mais plus oultre ne fera voile mon equif entre ces gouffres, et guez mal plaisans : je retourne faire scale au port dont je suis yssu. Bien ay je espoir d'en escripre quelque jour plus amplement, et monstrer, tant par raisons philosophicques que par auctoritéz receues et approuvées de toute ancienneté, quelles et quantes couleurs sont en nature, et quoy par une chascune peut estre designé, — si Dieu me sauve le moulle du bonnet, c'est le pot au vin, comme disoit ma mere grand.

CHAPITRE X

DE CE QU'EST SIGNIFIÉ PAR LES COULEURS BLANC ET BLEU

Le blanc doncques signifie joye, soulas et liesse, et non à tort le signifie mais à bon droict et juste tiltre, ce que pourrez verifier si, arriere mises vos affections, voulez entendre ce que presentement je vous exposeray.

Aristoteles dit que, supposent deux choses contraires en leur espece, comme bien et mal, vertu et vice, froid et chauld, blanc et noir, volupté et douleur, joye et dueil, et ainsi des aultres, si vous les coublez, en telle façon q'un contraire d'une espece convienne raisonnablement à l'un contraire d'une aultre, il est consequent que l'aultre contraire compete avecques l'aultre residu. Exemple : *vertus* et *vice* sont contraires en une espece; aussi sont *bien* et *mal;* si l'un des contraires de la premiere espece convient à l'un de la seconde, comme *vertus* et *bien*, car il est sceut que *vertus* est bonne, ainsi feront

les deux residuz qui sont *mal* et *vice*, car vice est maulvais.

Ceste reigle logicale entendue, prenez ces deux contraires, *joye* et *tristesse*, puis ces deux, *blanc* et *noir*, car ilz sont contraires physicalement; si ainsi doncques est que *noir* signifie *dueil*, à bon droict *blanc* signifiera *joye*.

Et n'est ceste signifiance par imposition humaine instituée, mais receue par consentement de tout le monde, que les philosophes nomment *jus gentium*, droict universel, valable par toutes contrées.

Comme assez sçavez que tous peuples, toutes nations — je excepte les antiques Syracusans et quelques Argives, qui avoient l'ame de travers, — toutes langues, voulens exteriorement demonstrer leur tristesse, portent habit de noir, et tout dueil est faict par noir. Lequel consentement universel n'est faict que nature n'en donne quelque argument et raison, laquelle un chascun peut soudain par soy comprendre sans aultrement estre instruict de personne, — laquelle nous appelons droict naturel.

Par le blanc, à mesmes induction de nature, tout le monde a entendu joye, liesse, soulas, plaisir et delectation.

Au temps passé, les Thraces et Cretes signoient les jours bien fortunés et joyeux de pierres blanches, les tristes et defortunez, de noires.

La nuyct n'est elle funeste, triste et melancholieuse? Elle est noire et obscure par privation. La clarté n'esjouist elle toute nature? Elle est blanche plus que chose que soit. A quoy prouver je vous pourrois renvoyer au livre de Laurens Valle contre Bartole; mais le tesmoignage evangelicque vous contentera : *Math., XVII*, est dict que, à la Transfiguration de Nostre Seigneur, *vestimenta ejus facta sunt alba sicut lux*, ses vestemens feurent faicts blancs comme la lumiere, par laquelle blancheur lumineuse, donnoit entendre à ses troys apostres l'idée et figure des joyes eternelles. Car par la clarté

sont tous humains esjouiz, comme vous avez le dict d'une vieille qui n'avoit dents en gueulle, encore disoit elle : *Bona lux*. Et Thobie (*cap. V*), quand il eut perdu la veue, lorsque Raphaël le salua, respondit : « Quelle joye pourray je avoir, qui poinct ne voy la lumiere du ciel? » En telle couleur tesmoignerent les anges la joye de tout l'univers à la Resurrection du Saulveur (*Joan.*, xx), et à son Ascension (*Act.*, i). De semblable parure veit Sainct Jean Evangeliste (*Apoc., IV et VII*) les fideles vestuz en la celeste et béatifiée Hierusalem.

Lisez les histoires antiques, tant Grecques que Romaines. Vous trouverez que la ville de Albe (premier patron de Rome) feut et construicte et appellée à l'invention d'une truie blanche.

Vous trouverez que, si à aulcun, après avoir eu des ennemis victoire, estoit decreté qu'il entrast à Rome en estat triumphant, il y entroit sur un char tiré par chevaulx blancs; autant celluy qui y entroit en ovation; car par signe ny couleur, ne pouvoyent plus certainement exprimer la joye de leur venue que par la blancheur.

Vous trouverez que Pericles, duc des Atheniens, voulut celle part de ses gensdarmes esquelz par sort estoient advenues les febves blanches, passer toute la journée en joye, solas et repos, cependent que ceulx de l'aultre part batailleroient. Mille aultres exemples et lieux à ce propos vous pourrois je exposer, mais ce n'est icy le lieu.

Moyennant laquelle intelligence, povez resouldre un probleme, lequel Alexandre Aphrodise a reputé insoluble : « Pourquoy le leon, qui de son seul cry et rugissement espovante tous animaulx, seulement crainct et revere le coq blanc? » Car (ainsi que dit Proclus, *lib. De sacrificio et Magia*) c'est parce que la presence de la vertus du soleil, qui est l'organe et promptuaire de toute lumiere terrestre et syderale, plus est symbolisante et competente au coq blanc, tant pour icelle couleur que pour sa propriété et ordre specifique, que

au leon. Ilus dict que en forme léonine ont esté diables souvent veuz lesquelz, à la presence d'un coq blanc soubdainement sont disparuz.

C'est la cause pourquoy *Galli* (ce sont les Françoys, ainsi appellez parce que blancs sont naturellement comme laict, que les Grecs nomment *gala*) voluntiers portent plumes blanches sur leurs bonnetz; car, par nature, ilz sont joyeux, candides, gracieux et bien amez; et pour leur symbole et enseigne ont la fleur plus que nulle aultre blanche; c'est le lys.

Si demandez comment par couleur blanche, nature nous induict entendre joye et liesse, je vous responds que l'analogie et conformité est telle. Car — comme le blanc exterieorement disgrege et espart la veue, dissolvant manifestement les espritz visifz, selon l'opinion de Aristoteles, en ses *Problemes*, et les perspectifz (et le voyez par experience quand vous passez les montz couvers de neige, en sorte que vous plaignez de ne pouvoir bien reguarder, ainsi que Xenophon escript estre advenu à ses gens, et comme Galen expose amplement, *lib.* X, *De usu partium*) — tout ainsi le cueur par joye excellente est interiorement espart et patist manifeste resolution des esperitz vitaulx; laquelle tant peut estre acreue que le cueur demoureroit spolié de son entretien, et par consequent seroit la vie estaincte par ceste perichairie, comme dict Galen, *lib.* XII *Method.*, *lib.* V *De locis affectis*, et *lib.* II *De symptomaton causis;* et comme estre au temps passé advenu tesmoignent Marc Tulle, *lib.* I *Quæstio Tuscul.*, Verrius, Aristoteles, Tite Live, aprés la bataille de Cannes, Pline, *lib. VII*, *cap.* XXXII *et* LIII, A. Gellius, *lib. III*, XV, et aultres, à Daigoras Rhodien, Chilo, Sophocles, Diony, tyrant de Sicile, Philippides, Philemon, Polycrata, Philistion, M. Juventi, et aultres qui moururent de joye, et comme dit Avicenne (*in* II *canone, et lib. De Viribus cordis*), du zaphran, lequel tant esjouit le cueur qu'il le despouille de vie, si on en prend en dose excessifve, par resolution et dilatation superfluc. Icy

voyez Alex. Aphrodisien, *lib. primo Problematum, cap.* XIX. Et pour cause.

Mais quoy ! j'entre plus avant en ceste matiere que n'establissois au commencement. Icy doncques calleray mes voilles, remettant le reste au livre en ce consommé du tout, et diray, en un mot, que le bleu signfie certainement le ciel et choses celestes, par mesmes symboles que le blanc signifie joye et plaisir.

CHAPITRE XI

DE L'ADOLESCENCE DE GARGANTUA

Gargantua, depuis les troys jusques à cinq ans, feut nourry et institué en toute discipline convenente, par le commandement de son pere, et celluy temps passa comme les petitz enfans du pays, c'est assavoir : à boyre, manger et dormir; à manger, dormir et boyre; à dormir, boyre et manger.

Tousjours se vaultroit par les fanges, se mascaroit le nez, se chaffourroit le visage, aculoyt ses souliers, baisloit souvent aux mouches, et couroit voulentiers après les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire. Il pissoit sus ses souliers, il chyoit en sa chemise, il se mouschoyt à ses manches, il mourvoit dedans sa soupe et patroilloit par tout lieu et beuvoit en sa pantoufle, et se frottoit ordinairement le ventre d'un panier. Ses dents aguysoit d'un abot, ses mains lavoit de potaige, se pignoit d'un goubelet, se asseoyt entre deux selles le cul à terre, se couvroyt d'un sac mouillé, beuvoyt en mangeant sa souppe, mangeoyt sa fouace sans pain, mordoyt en riant, rioit en mordant, souvent crachoyt au bassin, petoyt de gresse,

pissoyt contre le soleil, se cachoyt en l'eau pour la pluye, battoyt à froid, songeoyt creux, faisoyt le succré, escorchoyt le renard, disoit la patenostre du cinge, retournoit à ses moutons, tournoyt les truies au foin, battoyt le chien devant le lion, mettoyt la charrette devant les bœufz, se grattoyt où ne luy demangeoyt poinct, tiroit les vers du nez, trop embrassoyt et peu estraignoyt, mangeoyt son pain blanc le premier, ferroyt les cigalles, se chatouilloyt pour se faire rire, ruoyt tres bien en cuisine, faisoyt gerbe de feurre aux dieux, faisoyt chanter *Magnificat* à matines et le trouvoyt bien à propous, mangeoyt choux et chioyt pourrée, cognoissoyt mousches en laict, faisoyt perdre les pieds aux mousches, ratissoyt le papier, chaffourroyt le parchemin, guaignoyt au pied, tiroyt au chevrotin, comptoyt sans son houste, battoyt les buissons sans prendre les ozillons, croioyt que nues fussent pailles d'arain, et que vessies fussent lanternes, tiroyt d'un sac deux moustures, faisoyt de l'asne pour avoir du bren, de son poing faisoyt un maillet, prenoit les grues du premier sault, ne vouloyt que maille à maille on feist les haubergeons, de cheval donné tousjours regardoyt en la gueulle, saultoyt du coq à l'asne, mettoyt entre deux verdes une meure, faisoyt de la terre, le foussé, gardoyt la lune des loups; si les nues tomboient, esperoit prendre les alouettes, faisoyt de necessité vertu, faisoyt de tel pain souppe, se soucioyt aussi peu des raitz comme des tonduz, tous les matins escorchoit le renard. Les petitz chiens de son pere mangeoient en son escuelle; luy de mesmes mangeoit avecques eux. Il leurs mordoit les aureilles, ilz luy graphinoient le nez; il leur souffloit au cul, ilz luy leschoient les badigoinces.

Et sabez quey, hillots? Que mau de pire vous byre! Ce petit paillard tousjours tastonoit ses gouvernantes cen dessus dessoubz, cen devant derriere, — harry bourriquet! — et desja commençoyt exercer sa braguette, laquelle un chascun jour ses gouvernantes ornoient de beaulx boucquets, de

beaulx rubans, de belles fleurs, de beaulx flocquars, et passoient leur temps à la faire revenir entre leurs mains, comme un magdaleon d'entraict, puis s'esclaffoient de rire quand elle levoit les aureilles, comme si le jeu leur eust pleu.

L'une la nommoit ma petite dille, l'aultre ma pine, l'aultre ma branche de courail, l'aultre mon bondon, mon bouchon, mon vibrequin, mon possouer, ma teriere, ma pendilloche, mon rude esbat roidde et bas, mon dressouoir, ma petite andoille vermeille, ma petite couille bredouille. « Elle est à moy, disoit l'une. — C'est la mienne, disoit l'aultre. — Moy, disoit l'aultre, n'y auray je rien? Par ma foy, je la couperay doncques. — Ha couper! disoit l'autre, vous luy feriez mal, Madame; coupez vous la chose aux enfans? Il seroyt Monsieur sans queue. »

Et, pour s'esbattre comme les petits enfans du pays, luy feirent un beau virollet des aesles d'un moulin à vent de Myrebalays.

CHAPITRE XII

DES CHEVAULX FACTICES DE GARGANTUA

Puis, affin que toute sa vie feust bon chevaulcheur, l'on luy feist un beau grand cheval de boys, lequel il faisoit penader, saulter, voltiger, ruer et dancer tout ensemble, aller le pas, le trot, l'entrepas, le gualot, les ambles, le hobin, le traquenard, le camelin et l'onagrier, et luy faisoit changer de poil (comme font les moines de courtibaux, selon les festes), de bailbrun, d'alezan, de gris pommellé, de poil de rat, de cerf, de rouen, de vache, de zencle, de pecile, de pye, de leuce.

Luy mesmes d'une grosse traine fit un cheval pour la chasse, un aultre d'un fust de pressouer à tous les jours, et d'un grand chaisne, une mulle avecques la housse pour la chambre. Encores en eut il dix ou douze à relays, et sept pour la poste. Et tous mettoit coucher auprés de soy.

Un jour, le seigneur de Painensac visita son pere en gros train et apparat, au quel jour l'estoient semblablement venus voir le duc de Francrepas et le comte de Mouillevent. Par ma foy, le logis fut un peu estroict pour tant de gens, et singulierement les estables; donc le maistre d'hostel et fourrier dudit seigneur de Painensac, pour savoir si ailleurs en la maison estoient estables vacques, s'adresserent à Gargantua jeune garsonnet, luy demandans secrettement où estoient le estables des grands chevaulx, pensans que voluntiers les enfans decellent tout.

Lors il les mena par les grands degrez du chasteau, passant par la seconde salle en une grande gualerie, par laquelle entrerent en une grosse tour, et, eulx montans par d'aultres degrez, dist le fourrier au maistre d'hostel : « Cest enfant nous abuse, car les estables ne sont jamais au hault de la maison. — C'est, dist le maistre d'hostel, mal entendu à vous, car je sçay des lieux, à Lyon, à la Basmette, à Chaisnon et ailleurs, où les estables sont au plus hault du logis : ainsi peut estre que derriere y a issue au montouer. Mais je le demanderay plus asseurement. » Lors demanda à Gargantua : « Mon petit mignon, où nous menez vous? — A l'estable, dist il, de mes grands chevaulx. Nous y sommes tantost; montons seulement ces eschallons. »

Puis, les passant par une aultre grande salle, les mena en sa chambre, et, retirant la porte : « Voicy, dist il, les estables que demandez; voilà mon genest, voilà mon guildin, mon lavedan, mon traquenard. »

Et, les chargent d'un gros levier : « Je vous donne, dist il ce phryson; je l'ay eu de Francfort, mais il sera vostre; il est

bon petit chevallet, et de grand peine. Avecques un tiercelet d'autour, demye douzaine d'hespanolz et deux levriers, vous voylà roys des perdrys et lievres pour tout cest hyver. — Par saint Jean, dirent ilz, nous en sommes bien. A ceste heure avons nous le moine. — Je le vous nye, dist il. Il ne fut, trois jours a, céans. »

Devinez icy duquel des deux ilz avoient plus matiere, ou de soy cacher pour leur honte, ou de rire pour le passetemps.

Eux en ce pas descendens tout confus, il demanda : « Voulez vous une aubeliere? — Qu'est ce? dirent ilz. — Ce sont, respondit il, cinq estroncz pour vous faire une museliere. — Pour ce jourd'huy, dist le maistre d'hostel, si nous sommes roustiz, jà au feu ne bruslerons, car nous sommes lardés à poinct en mon advis. O petit mignon, tu nous a baillé foin en corne; je te voirray quelque jour pape. — Je l'entendz, dist il, ainsi; mais lors vous serez papillon, et ce pentil papeguay sera un papelard tout faict. — Voire, voire, dist le fourrier. — Mais, dist Gargantua, devinez combien y a de points d'agueille en la chemise de ma mere? — Seize, dist le fourrier. — Vous, dist Gargantua, ne dictes l'Evangile : car il y en a sens davant et sens derriere, et les comptastes trop mal. — Quand? dist le fourrier. — Alors, dist Gargantua, qu'on feist de vostre nez une dille pour tirer un muy de merde, et de vostre gorge un entonnoir, pour la mettre en aultre vaisseau, car les fondz estoient esventez. — Cordieu, dist le maistre d'hostel, nous avons trouvé un causeur. Monsieur le jaseur, Dieu vous guard de mal, tant vous avez la bouche fraische. »

Ainsi descendens à grand haste, soubz l'arceau des degrez laisserent tomber le gros levier qu'il leurs avoit chargé, dont dist Gargantua : « Que diantre vous estes maulvais chevaucheurs! Vostre courtault vous fault au besoing. S'il vous falloit aller d'icy à Cahusac, que aymeriez vous mieulx, ou chevaulcher un oison, ou mener une truie en laisse? — J'aimerois mieulx boire, » dist le fourrier.

Et, ce disant, entrerent en la sale basse, où estoit toute la briguade, et, racontans ceste nouvelle histoire, les feirent rire comme un tas de mouscheſ.

CHAPITRE XIII

COMMENT GRANDGOUSIER COGNEUT L'ESPRIT MERVEILLEUX DE GARGANTUA A L'INVENTION D'UN TORCHECUL

Sur la fin de la quinte année, Grandgousier, retournant de la defaicte des Canarriens, visita son fils Gargantua. Là fut resjouy, comme un tel pere povoit estre, voyant un sien tel enfant, et, le baisant et accollant, l'interrogeoyt de petits propos pueriles en diverses sortes. Et beut d'autant avecques luy et ses gouvernantes, esquelles par grand soin demandoit, entre aultres cas, si elles l'avoyent tenu blanc et net. A ce Gargantua feist responce qu'il y avoit donné tel ordre qu'en tout le pays n'estoit garson plus nect que luy.

« Comment cela? dist Grandgousier. — J'ay, respondit Gargantua, par longue et curieuse experience, inventé un moyen de me torcher le cul, le plus royal, le plus seigneurial, le plus excellent, le plus expedient que jamais feut veu. — Quel? dist Grandgousier. — Comme vous le raconteray, dist Gargantua, presentement.

« Je me torchay une fois d'un cachelet de velours de une damoiselle, et le trouvay bon, car la mollice de la soye me causoit au fondement une volupté bien grande;

« une aultre fois, d'un chaperon d'icelle, et feut de mesmes;

« une aultre fois, d'un cachecoul;

« une aultre fois, des aureillettes de satin cramoysi, mais la dorure d'un tas de spheres de merde qui y estoient m'escorcherent tout le derriere; que le feu sainct Antoine arde le boyau cullier de l'orfebvre qui les feist et de la damoiselle qui les portoit!

« Ce mal passa, me torchant d'un bonnet de paige, bien emplumé à la Souice.

« Puis, fiantant derriere un buisson, trouvay un chat de Mars; d'icelluy me torchay; mais ses gryphes me exulcererent tout le perinée.

« De ce me gueriz au lendemain, me torchant des guands de ma mere, bien parfumés de maujoin.

« Puis me torchay de saulge, de fenoil, de aneth, de marjolaine, de roses, de feuilles de courles, de choux, de bettes, de pampre, de guymaulves, de verbasce (qui est escarlatte de cul), de lactues et de feuilles d'espinards, — tout me feist grand bien à ma jambe, — de mercuriale, de persiguiere, de orties, de consolde; mais j'en eus la cacquesangue de Lombard, dont feu gary me torchant de ma braguette.

« Puis me torchay aux linceux, à la couverture, aux rideaulx, d'un coissin, d'un tapiz, d'un verd, d'une mappe, d'une serviette, d'un mouschenez, d'un peignouoir. En tout je trouvay de plaisir plus que ne ont les roigneux quand on les estrille.

— Voire, mais, dist Grandgousier, lequel torchecul trouvas tu meilleur? — J'y estois, dit Gargantua, et bien tost en sçaurez le *tu autem*. Je me torchay de foin, de paille, de bauduffe, de bourre, de laine, de papier. Mais

> Tousjours laisse aux couillons esmorche
> Qui son hord cul de papier torche.

— Quoy! dist Grandgousier, mon petit couillon, as tu prins au pot, veu que tu rimes desjà? — Ouy dea, respondit Gargantua, mon roy; je rime tant et plus, et en rimant sou-

vent m'enrime. Escoutez que dict nostre retraict aux fianteurs :

Chiart, Hordous,
Foirart, Merdous,
Petart, Esgous,
Brenous, Le feu de sainct Antoine t'ard,
Ton lard Si tous
Chappart Tes trous
S'espart Esclous
Sus nous. Tu ne torche avant ton depart.

« En voulez vous dadventaige? — Ouy dea, respondit Grandgousier. — Adonc, dist Gargantua :

RONDEAU

En chiant, l'aultre hier senty
La guabelle qu'à mon cul doibs;
L'odeur feut aultre que cuidois :
J'en feuz du tout empuanty.
O ! si quelc'un eust consenty
M'amener une qu'attendois
En chiant !

Car je lui cusse assimenty
Son trou d'urine à mon lourdoys;
Cependant eust avec ses doigts
Mon trou de merde guaranty,
En chiant.

« Or, dictes maintenant que je n'y sçay rien ! Par la mer Dé, je ne les ay faict mie, mais, les oyant reciter à dame grand que voyez cy, les ay retenu en la gibbessiere de ma memoire. — Retournons, dit Grandgousier, à nostre propos. — Quel? dist Gargantua, chier? — Non, dist Grandgousier, mais torcher le cul. — Mais, dist Gargantua, voulez vous payer un bussart de vin breton, si je vous fais quinault en ce propos? — Ouy vrayement, dist Grandgousier. — Il n'est, dist Gargantua, poinct besoing torcher le cul, sinon qu'il y ait ordure; ordure n'y peut estre si on n'a chié; chier donc nous fault

davant que le cul torcher. — O ! dist Grandgousier, que tu as bon sens, petit guarsonnet ! Ces premier jours, je te feray passer docteur en Sorbone, par Dieu, car tu as de raison plus que d'aage. Or poursuis ce propos torchecculatif, je t'en prie. Et, par ma barbe, pour un bussart tu auras soixante pipes, j'entend de ce bon vin Breton lequel poinct ne croist en Bretaigne, mais en ce bon pays de Verron. — Je me torchay après, dist Gargantua, d'un couvrechief, d'un aureiller, d'une pantophle, d'une gibessiere, d'un panier, — mais ô le malplaisant torchecul ! — puis d'un chappeau. Et notez que des chappeaulx les uns sont ras, les aultres à poil, les aultres veloutez, les aultres taffetassez, les aultres satinizez. Le meilleur de tous est celluy de poil, car il fait tres bonne abstersion de la matiere fecale.

« Puis me torchay d'une poulle, d'un coq, d'un poulet, de la peau d'un veau, d'un lievre, d'un pigeon, d'un cormoran, d'un sac d'advocat, d'une barbute, d'une coyphe, d'un leurre.

« Mais, concluent, je dis et maintiens qu'il n'y a tel torchecul que d'un oizon bien dumeté, pourveu qu'on luy tienne la teste entre les jambes. Et m'en croyez sus mon honneur. Car vous sentez au trou du cul une volupté mirificque, tant par la douceur d'icelluy dumet que par la chaleur tempérée de l'oizon, laquelle facilement est communiquée au boyau culier et aultres intestins, jusques à venir à la region du cueur et du cerveau. Et ne pensez que la béatitude des heroes et semidieux, qui sont par les Champs Elysiens, soit en leur asphodele, ou ambroisie, ou nectar, comme disent ces vieilles ycy. Elle est, selon mon opinion, en ce qu'ilz se torchent le cul d'un oison, et telle est l'opinion de maistre Jean d'Escosse. »

CHAPITRE XIV

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR UN THÉOLOGIEN EN LETTRES LATINES

Ces propos entenduz, le bon homme Grandgousier fut ravy en admiration, considerant le haut sens et merveilleux entendement de son filz Gargantua. Et dist à ses gouvernantes :

« Philippe, roy de Macedone, cogneut le bon sens de son filz Alexandre, à manier dextrement un cheval, car le dict cheval estoit si terrible et si efrené que nul ne osoit monter dessus, parce que à tous ses chevaucheurs il bailloit la saccade, à l'un rompant le coul, à l'aultre les jambes, à l'aultre la cervelle, à l'aultre les mandibules. Ce que considerant Alexandre en l'hippodrome (qui estoit le lieu où l'on pourmenoit et voltigeoit les chevaulx), advisa que la fureur du cheval ne venoit que de frayeur qu'il prenoit à son umbre. Donc, montant dessus, le feist courir encontre le soleil, si que l'umbre tomboit par derriere, et par ce moien rendit le cheval doulx à son vouloir. A quoy cogneut son pere le divin entendement qui en luy estoit, et le feist tres bien endoctriner par Aristoteles, qui pour lors estoit estimé sus tous philosophes de Grece.

« Mais je vous diz qu'en ce seul propos que j'ay presentement devant vous tenu à mon filz Gargantua, je congnois que son entendement participe de quelque divinité, tant je le voy agu, subtil, profond et serain, et parviendra à degré souverain de sapience, s'il est bien institué. Par ainsi, je veulx le bailler à quelque homme sçavant, pour l'endoctriner selon sa capacité, et n'y veulx rien espargner. »

De faict, l'on luy enseigna un grand docteur en théologie,

nommé maistre Thubal Holoferne, qui luy aprint sa charte, si bien qu'il la disoit par cueur au rebours; et y fut cinq ans et trois mois. Puis luy leut *Donat*, le *Facet*, *Théodolet*, et Alanus *in Parabolis*, et y fut treze ans six mois et deux sepmaines.

Mais notez que cependent, il lui aprenoit à escripre gotticquement, et escripvoit tous ses livres, car l'art d'impression n'estoit encore en usaige.

Et portoit ordinairement un gros escriptoire, pesant plus de sept mille quintaulx, duquel le gualimart estoit aussi gros et grand que les gros pilliers de Enay, et le cornet y pendoit à grosses chaînes de fer à la capacité d'un tonneau de marchandise.

Puy luy leugt *De modis significandi*, avecques les commens de Hurtebize, de Fasquin, de Tropditeux, de Gualehaul, de Jehan le Veau, de Billonio, Brelinguandus, et un tas d'aultres; et y fut plus de dix huyt ans et unze mois mois. Et le sceut si bien que au coupelaud il le rendoit par cueur à revers, et prouvoit sus ses doigtz, à sa mere, que *de modis significandi non erat scientia.*

Puis luy leugt le *Compost*, où il fut bien seize ans et deux moys, lors que son dict precepteur mourut; et fut l'an mil quatre cens et vingt, de la verole qui luy vint.

Aprés, en eut un aultre vieux tousseux, nommé Maistre Jobelin Bridé, qui luy leugt Hugutio, Hebrard *Grecisme*, *le Doctrinal*, *les Pars*, le *Quid est*, le *Supplementum*, Marmotret, *De moribus in mensa servandis;* Seneca *De quatuor virtutibus cardinalibus;* Passavantus *cum Commento*, et *Dormi secure* pour les festes; et quelques aultres de semblable farine. A la lecture desquelz il devint aussi saige qu'onques puis ne fourneasmes nous.

CHAPITRE XV

COMMENT GARGANTUA FUT MIS SOUBZ AULTRES PEDAGOGUES

A tant son pere apperceut que vrayement il estudioit tres bien, et y mettoit tout son temps; toutesfoys qu'en rien ne prouffitoit, et, que pis est, en devenoit fou, niays, tout resveux et rassoté.

De quoy se complaignant à Don Philippe des Marays, vice roy de Papeligosse, entendit que mieulx luy vaudroit rien n'aprendre que telz livres soubz telz precepteurs apprendre. Car leur savoir n'estoit que besterie et leur sapience n'estoit que moufles, abastardissant les bons et nobles espritz et corrompant toute fleur de jeunesse.

« Et qu'ainsi soit, prenez, dist il, quelqu'un de ces jeunes gens du temps present, qui ait seulement estudié deux ans. En cas qu'il ne ait meilleur jugement, meilleures parolles, meilleur propos que vostre filz, et meilleur entretien et honnesteté entre le monde, reputez moy à jamais un taillebacon de la Brene. » Ce que à Grandgousier pleut tres bien, et commanda qu'ainsi feust faict.

Au soir, en soupant, ledict des Marays introduict un sien jeune paige de Villegongys, nommé Eudemon, tant bien testonné, tant bien tiré, tant bien espousseté, tant honneste en son maintien que t op mieulx resembloit quelque petit angelot qu'un homme. Puis dist à Grandgousier :

« Voyez vous ce jeune enfant? Il n'a encores douze ans; voyons, si bon vous semble, quelle difference y a entre le sçavoir de vos resveurs matéologiens du temps jadis et les jeunes gens de maintenant. »

L'essay pleut à Grandgousier, et commanda que le paige

propozast. Alors Eudemon, demandant congé de ce faire audict vice roy son maistre, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeulx asseurés, et le reguard assis suz Gargantua, avecques modestie juvenile, se tint sus ses pieds, et commença le louer et magnifier premierement de sa vertus et bonnes mœurs, secondement de son sçavoir, tiercement de sa noblesse, quartement de sa beauté corporelle, et, pour le quint, doulcement l'exhortoit à reverer son pere en toute observance, lequel tant s'estudioit à bien le faire instruire, enfin le prioit qu'il le voulsist retenir pour le moindre de ses serviteurs, car aultre don pour le present ne requeroit des cieulx, sinon qu'il luy feust faict grace de luy complaire en quelque service agréable. Le tout fut par icelluy proferé avec gestes tant propres, pronunciation tant distincte, voix tant eloquente et langaige tant aorné et bien latin, que mieulx resembloit un Gracchus, un Ciceron ou un Emilius du temps passé qu'un jouvenceau de ce siecle.

Mais toute la contenence de Gargantua fut qu'il se print à pleurer comme une vache et se cachoit le visaige de son bonnet, et ne fut possible de tirer de luy une parolle, non plus qu'un pet d'un asne mort.

Dont son pere fut tant courroussé qu'il voulut occire Maistre Jobelin. Mais ledict des Marays l'en guarda par belle remonstrance qu'il luy feist en maniere que fut son ire moderée. Puis commanda qu'il fust payé de ses guaiges, et qu'on le fist bien chopiner théologalement; ce faict, qu'il allast à tous les diables.

« Au moins, disoit il, pour le jourd'huy ne coustera il gueres à son hoste, si d'adventure, il mouroit ainsi sou comme un Angloys. »

Maistre Jobelin party de la maison, consulta Grandgousier avec le vice roy quel precepteur l'on luy pourroit bailler, et feut advisé entre eulx que à cest office seroit mis Ponocrates, pedagogue de Eudemon; et que tous ensemble iroient à Paris,

pour congnoistre quel estoit l'estude des jouvenceaulx de France pour icelluy temps.

CHAPITRE XVI

COMMENT GARGANTUA FUT ENVOYÉ A PARIS, ET DE L'ENORME JUMENT QUI LE PORTA, ET COMMENT ELLE DEFFIT LES MOUSCHES BOVINES DE LA BEAUCE

En ceste mesme saison, Fayoles, quart roy de Numidie, envoya du pays de Africque à Grandgousier une jument la plus enorme et la plus grande que feut oncques veue, et la plus monstrueuse (comme assez sçavez que Africque aporte tousjours quelque chose de nouveau), car elle estoit grande comme six oriflans, et avoit les pieds fenduz en doigtz comme le cheval de Jules Cesar, les aureilles ainsi pendentes comme les chievres de Languegoth, et une petite corne au cul. Au reste, avoit poil d'alezan toustade, entreillizé de grizes pommelettes. Mais sus tout avoit la queue horrible, car elle estoit, poy plus poy moins, grosse comme la pile Sainct Mars auprés de Langes, et ainsi quarrée, avec le brancars ny plus ny moins ennicrochez que sont les espicz au bled.

Si de ce vous esmerveillez, esmerveillez vous dadvantaige de la queue des beliers de Scythie, que pesoit plus de trente livres, et des moutons de Surie, esquelz fault (si Tenaud dict vray) affuster une charrette au cul pour la porter, tant elle est longue et pesante. Vous ne l'avez pas telle, vous aultres paillards de plat pays.

Et fut amenée par mer en trois caracques et un brigantin, jusques au port de Olone en Thalmondoys.

Lorsque Grandgousier la veit : « Voicy, dist il, bien le cas pour porter mon filz à Paris. Or ça, de par Dieu, tout yra bien. Il sera grand clerc on temps advenir. Si n'estoient messieurs les bestes, nous vivrions comme clercs. »

Au lendemain, aprés boire (comme entendez) prindrent chemin Gargantua, son precepteur Ponocrates et ses gens, ensemble eulx Eudemon le jeune paige. Et, parce que c'estoit en temps serain et bien attrempé, son pere luy feist faire des bottes fauves; Babin les nomme brodequins.

Ainsi joyeusement passerent leur grand chemin, et tousjours grand chere, jusques au dessus de Orléans. Auquel lieu estoit une ample forest, de la longueur de trente et cinq lieues, et de largeur dix et sept, ou environ. Icelle estoit horriblement fertile et copieuse en mouscbes bovine et freslons, de sorte que c'estoit une vraye briguanderie pour les pauvres jumens, asnes et chevaulx. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les oultrages en icelle perpetrées sus les bestes de son espece, par un tour duquel ne se doubtoient mie. Car soudain qu'ilz feurent entrez en la dicte forest et que les freslons luy eurent livré l'assault, elle desguaina sa queue et si bien s'escarmouchant les esmoucha, qu'elle en abatit tout le boys. A tord, à travers, deçà, delà, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessoubz, abatoit boys comme un fauscheur faict d'herbes, en sorte que depuis n'y eut ne boys ne freslons, mais feut tout le pays reduict en campaigne.

Quoy voyant, Gargantua y print plaisir bien grand, sans aultrement s'en vanter, et dist à ses gens : « Je trouve beau ce. » Dont fut depuis appellé ce pays la Beauce. Mais tout leur desjeuner feut par baisler; en memoire de quoy encores de present les gentilzhommes de Beauce desjeunent de baisler, et s'en trouvent fort bien, et n'en crachent que mieulx.

Finalement arriverent à Paris, auquel lieu se refraischit deux ou troys jours, faisant chere lye avecques ses gens, et

s'enquestant quelz gens sçavans estoient pour lors en la ville, et quel vin on y beuvoit.

CHAPITRE XVII

COMMENT GARGANTUA PAYA SA BIEN VENUE ES PARISIENS ET COMMENT IL PRINT LES GROSSES CLOCHES DE NOSTRE-DAME

Quelques jours aprés qu'ilz se feurent refraichiz, il visita la ville, et fut veu de tout le monde en grande admiration. Car le peuple de Paris est tant sot, tant badaut, et tant inepte de nature, q'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avecques ses cymbales, un vielleuz au mylieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne feroit un bon prescheur evangelicque.

Et tant molestement le poursuyvirent qu'il feut contrainct soy reposer suz les tours de l'eglise Nostre Dame. Auquel lieu estant, et voyant tant de gens à l'entour de soy, dist clerement :

« Je croy que ces marroufles veulent que je leur paye icy ma bien venue et mon *proficiat*. C'est raison. Je leur voys donner le vin, mais ce ne sera que par rys. »

Lors, en soubriant, destacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les compissa si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyt, sans les femmes et petitz enfans.

Quelque nombre d'iceulx evada ce pissefort à legiereté des pieds, et quand furent au plus haut de l'Université, suans, toussans, crachans, et hors d'haleine, commencerent à renier et jurer les plagues Dieu ! Je renye Dieu ! Frandienne ! Vez tu ben, La merdé ! Po cab de bious ! Das dich Gots leyden

schend! Pote de Christo! Ventre sainct Quenet! Vertus guoy! Par sainct Fiacre de Brye! Sainct Treignant! Je foys veu à sainct Thibault! Pasques Dieu! Le bon jour Dieu! Le diable m'emport! Foy de gentilhomme! Par sainct Andouille! Par sainct Guodegrin qui fut martyrizé de pomme cuyttes! Par sainct Foutin l'apostre! Par sainct Vit! Par saincte Mamye, nous son baignés par rys! Dont feut depuis la ville nommée *Paris* laquelle auparavant on appeloit *Leucece*, comme dit Strabo, *lib. IV*, c'est à dire, en grec, *Blanchette*, pour les blanches cuisses des dames du dict lieu. Et par aultant que à ceste nouvelle imposition du nom tous les assistans jurerent chascun les saincts de sa paroisse, les Parisiens, qui sont faictz de toutes gens et toutes pieces, sont par nature et bons jureurs et bons juristes, et quelque peu oultrecuydez, dont estime Joaninus de Barranco, *libro De copiositate reverentiarum*, que sont dicts *Parrhesiens* en Grecisme, c'est-à-dire fiers en parler.

Ce faict, considera les grosses cloches qui estoient esdictes tours, et les feist sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, luy vint en pensée qu'elles serviroient bien de campanes au coul de sa jument, laquelle il vouloit renvoyer à son pere, toute chargée de froumaiges de Brye et de harans frais. De faict, les emporta en son logis.

Cependant vint un commandeur jambonnier de sainct Antoine, pour faire sa queste suille, lequel, pour se faire entendre de loing et faire trembler le lard au charnier, les voulut emporter furtivement, mais par honnesteté les laissa, non parce qu'elles estoient trop chauldes, mais par ce qu'elles estoient quelque peu trop pesantes à la portée. Cil nefut pas celluy de Bourg, car il est trop de mes amis.

Toute la ville fut esmeue en sedition, comme vous sçavez qu'à ce ilz sont tant faciles que les nations estranges s'esbahissent de la patience des Roys de France, lesquelz aultrement par bonne justice ne les refrenent, veuz les inconveniens qui

en sortent de jour en jour. Pleust à Dieu que je sceusse l'officine en laquelle sont forgez ces chismes et monopoles, pour les mettre en evidence es confraries de ma paroisse.

Croyez que le lieu auquel convint le peuple, tout folfré et habeliné, fut Sorbone, où lorses toit, maintenant n'est plus, l'oracle de Lucece. Là feut proposé le cas, et remonstré l'inconvenient des cloches transportées. Après avoir bien ergoté *pro et contra*, fut conclud en *Baralipton* que l'on envoyroit le plus vieux et suffisant de la Faculté théologale vers Gargantua, pour luy remonstrer l'horrible inconvenient de la perte d'icelles cloches, et, non obstant la remonstrance d'aulcuns de l'Université, qui alleguoient que ceste charge mieulx competoit à un orateur qu'à un théologien, feut à cest affaire esleu nostre Maistre Janotus de Bragmardo.

CHAPITRE XVIII

COMMENT JANOTUS DE BRAGMARDO FUT ENVOYÉ POUR RECOUVRER DE GARGANTUA LES GROSSES CLOCHES

Maistre Janotus, tondu à la cesarine, vestu de son lyripipion théologal, et bien antidoté l'estomac de coudignac de four et eau benistes de cave, se transporta au logis de Gargantua, touchant davant soy troys vedeaulx à rouge muzeau, et traînant aprés cinq ou six maistres inertes, bien crottés à profit de mesnaige.

A l'entrée les rencontra Ponocrates, et eut frayeur en soy, les voyant ainsi desguiséz, et pensoit que fussent quelques masques hors du sens. Puis s'enquesta à quelq'un desdictz maistres inertes de la bande, que queroit ceste mommerie. Il luy fust respondu qu'ilz demandoient les cloches leur estre rendues.

Soubdain ce propos entendu, Ponocrates courut dire les nouvelles à Gargantua, affin qu'il feust prest de la responce et deliberast sur le champ ce que estoit de faire. Gargantua, admonesté du cas, appella à part Ponocrates son precepteur, Philotomie son maistre d'hostel, Gymnaste son escuyer, et Eudemon, et sommairement confera avecques eulx sus ce que estoit tant à faire que à respondre. Tous feurent d'advis qu'on les menast au retraict du goubelet, et là on les feist boire théologalement; et, afin que ce tousseux n'entrast en vaine gloire pour à sa requeste avoir rendu les cloches, l'on mandast, cependant qu'il chopineroit, querir le prevost de la ville, le recteur de la Faculté et le vicaire de l'église, esquelz, davant que le théologien eust proposé sa commission, l'on delivreroit les cloches. Aprés ce, iceulx presens, l'on oyroit sa belle harangue. Ce que fut faict : et, les susdictz arrivéz, le théologien feut en plene salle introduict et commença ainsi que s'ensuit, en toussant.

CHAPITRE XIX

LA HARANGUE DE MAISTRE JANOTUS DE BRAGMARDO FAICTE A GARGANTUA POUR RECOUVRER LES CLOCHES

« Ehen, hen, hen ! *Mna dies,* monsieur, *Mna dies, et vobis,* Messieurs. Ce ne seroyt que bon que nous rendissiez noz cloches, car elles nous font bien besoing. Hen, hen, hasch ! Nous en avions bien aultrefoys refusé de bon argent de ceulx de Londres en Cahors, sy avions nous de ceulx de Bourdeaulx en Brye, qui les vouloient achapter, pour la substantificque qualité de la complexion elementaire qui est intronificquée en la terresterité de leur nature quidditative pour extranei-

zer les halotz et les turbines sus nos vignes, vrayement non pas nostres, mais d'icy auprès; car, si nous perdons le piot, nous perdons tout, et sens et loy.

« Si vous nous les rendez à ma requeste, je y guaigneray dix pans de saulcisses, et une bonne paire de chausses, qui me feront grand bien à mes jambes, ou ilz ne me tiendront pas promesse. Ho! par Dieu, *Domine*, une paire de chausses est bon, *et vir sapiens non abhorrebit eam*. Ha! ha! il n'a pas pair de chausses qui veult, je le sçay bien, quand est de moy! Advisez, *Domine*; il y a dix huyt jours que je suis à matagraboliser ceste helle harangue : *Reddite quæ sunt Cesaris Cesari, et quæ sunt Dei Deo. Ibi jacet lepus.* Par ma foy, *Domine*, si voulez souper avecques moy *in camera*, par le corps Dieu! *charitatis, nos faciemus bonum cherubin. Ego occidi unum porcum, et ego habet bon vino.* Mais de bon vin on ne peult faire maulvais latin.

« Or sus, *de parte Dei, date nobis clochas nostras.* Tenez, je vous donne, de par la Faculté, ung *Sermones de Utino* que, *utinam*, vous nous baillez nos cloches. *Vultis etiam pardonos? Per diem vos habebitis, et nihil poyabitis.*

« O Monsieur! *Domine, clochidonnaminor nobis.* Dea, *est bonum urbis.* Tout le monde s'en sert. Si vostre jument s'en trouve bien, aussi faict nostre Faculté, *que comparata est jumentis insipientibus et similis facta est eis, psalmo nescio quo...* Si l'avoys je bien quotté en mon paperat; *et est unum bonum Achilles.* Hen, hen, ehen, hasch!

« Ça, je vous prouve que me les doibvez bailler. *Ego sic argumentor :*

« *Omnis clocha clochabilis, in clocherio clochando, clochans clochativo clochare facit clochabiliter clochantes. Parisius habet clochas. Ergo gluc.*

« Ha, ha, ha, c'est parlé, cela! Il est *in tertio prime*, en *Darii* ou ailleurs. Par mon ame, j'ay veu le temps que je faisois diables de arguer, mais de present je ne fais plus que resver, et

ne me fault plus dorenavant que bon vin, bon lict, le dos au feu, le ventre à table, et escuelle bien profonde.

« Hay, *Domine*, je vous prie, *in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, amen*, que vous rendez nos cloches, et Dieu vous guard de mal, et Nostre Dame de Santé, *qui vivit et regnat per omnia secula seculorum, amen.* Hen, hasch, ehasch, grenhenhasch !

« *Verum enim vero, quando quidem, dubio procul, edepol, quoniam, ita certe, meus Deus fidus*, une ville sans cloches est comme un aveugle sans baston, un asne sans cropiere, et une vache sans cymbales. Jusques à ce que nous les ayez rendues, nous ne cesserons de crier après vous comme un aveugle qui a perdu son baston, de braisler comme un asne sans cropiere, et de bramer comme une vache sans cymbales.

« Un quidam latinisateur, demourant près l'ostel Dieu dist une foys, allegant l'autorité d'un Taponnus, — je faulx : c'estoit Pontanus, poete seculier, — qu'il desiroit qu'elles feussent de plume et le batail feust d'une queue de renard, pource qu'elles luy engendroient la chronique aux tripes du cerveau, quand il composoit ses vers carminiformes. Mais nac petetin petetac, ticque, torche, lorgne, il feut declairé heretique; nous les faisons comme de cire. Et plus n'en dict le deposant. *Valete et plaudite. Calepinus recensui.* »

CHAPITRE XX

COMMENT LE THÉOLOGIEN EMPORTA SON DRAP, ET COMMENT IL EUT PROCES CONTRE LES SORBONISTES

Le théologien n'eust si tost achevé que Ponocrates et Eudemon s'esclafferent de rire tant profondement que en cuide-

rent rendre l'ame à Dieu, ne plus ne moins que Crassus, voyant un asne couillart qui mangeoit des chardons, et comme Philemon, voyant un asne qui mangeoit les figues qu'on avoit apresté pour le disner, mourut de force de rire. Ensemble eulx commença rire Maistre Janotus, à qui mieulx mieulx, tant que les larmes leur venoient es yeulx, par la vehemente concution de la substance du cerveau, à laquelle furent exprimées ces humiditez lachrymales, et transcoullées jouxte les nerfs optiques. En quoy par eux estoit Democrite heraclitizant, et Heraclyte democritizant representé.

Ces rys du tout sedez, consulta Gargantua avecques ses gens sur ce qu'estoit de faire. Là feut Ponocrates d'advis qu'on feist reboyre ce bel orateur, et, veu qu'il leur avoit donné du passetemps, et plus faict rire que n'eust [fait] Songecreux, qu'on luy baillast les dix pans de saulcice mentionnez en la joyeuse harangue, avecques une paire de chausses, troys cens de gros bois de moulle, vingt et cinq muitz de vin, un lict à triple couche de plume anserine, et une escuelle bien capable et profonde, lesquelles disoit estre à sa vieillesse necessaires.

Le tout fut faist ainsi qu'avoit esté deliberé, excepté que Gargantua, doubtant que on ne trouvast à l'heure chausses commodes pour ses jambes, doubtant aussy de quelle façon mieulx duyroient audict orateur, ou à la martingualle, qui est un pont levis de cul pour plus aisement fianter, ou à la mariniere pour mieulx soulaiger les roignons, ou à la Souice pour tenir chaulde la bedondaine, ou à queue de merluz de peur d'eschauffer les reins, luy feist livrer sept aulnes de drap noir, et troys de blanchet pour la doubleure. Le boys fut porté par les guaingnedeniers; les maistres es ars porterent les saulcices et escuelle; Maistre Janot voulut porter le drap.

Un desdicts maistres, nommé Maistre Jousse Bandouille, luy remonstroit que ce n'estoit honeste ny decent [à] l'estat théologal, et qu'il le baillast à quelqu'un d'entre eulx.

« Ha ! dist Janotus, baudet, baudet, tu ne concluds poinct *in modo et figura*. Voylà de quoy servent les suppositions et *parva logicalia*. *Pannus pro quo supponit?* — *Confuse*, dist Bandouille, *et distributive*. — Je ne te demande pas, dist Janotus, baudet, *quo modo supponit*, mais *pro quo;* c'est, baudet, *pro tibiis meis*. Et pour ce le porteray je *egomet, sicut suppositum portat adpositum*. » Ainsi l'emporta en tapinois, comme feist Patelin son drap.

Le bon fut quand le tousseux, gloricusement, en plein acte de Sorbone, requist ses chausses et saulcisses; car peremptoirement luy feurent deniez, par autant qu'il les avoit eu de Gargantua, selon les informations sus ce faictes. Il leur remonstra que ce avoit esté de *gratis* et de sa liberalité, par laquelle ilz n'estoient mie absoudz de leurs promesses. Ce nonobstant, luy fut respondu qu'il se contentast de raison, et que aultre bribe n'en auroit.

« Raison? dist Janotus, nous n'en usons poinct céans. Traistres malheureux, vous ne valez rien; la terre ne porte gens plus mechans que vous estes, je le sçay bien. Ne clochez pas devant les boyteux : j'ai exercé la meschanceté avecques vous. Par la ratte Dieu ! je advertiray le Roy des enormes abus qui sont forgez céans, et par voz mains et meneez, et que je soye ladre s'il ne vous faict tous vifz brusler comme bougres, traistres, heretiques et seducteurs, ennemys de Dieu et de vertus. »

A ces motz, prindrent articles contre luy; luy, de l'aultre costé, les fit adjourner. Somme, le proces fut retenu par la Court, et y est encores. Les Sorbonicoles, sur ce poinct, ferent veu de ne soy descroter, Maistre Janot avec ses adherens, feist veu de ne se mouscher, jusques à ce qu'en feust dict par arrest definitif.

Par ces veuz, sont jusques à present demourez et crotteux et morveux, car la Court n'a encores bien grabelé toutes les pieces; l'arrest sera donné es prochaines calendes Grecques,

c'est à dire jamais comme vous sçavez qu'ilz font plus que nature et contre leurs articles propres. Les articles de Paris chantent que Dieu seul peult faire choses infinies. Nature rien ne faict immortel, car elle mect fin et periode à toutes choses par elle produictes : car *omnia orta cadunt*, etc. ; mais ces avalleurs de frimars font les proces devant eux pendens, et infiniz et immortelz. Ce que faisans, ont donné lieu et vérifié le dict de Chilon, Lacedemonien, consacré en Delphes, disant Misere estre compaigne de Proces, et gens playdoiens miserables, car plus tost ont fin de leur vie que de leur droict pretendu.

CHAPITRE XXI

L'ESTUDE ET DIETE DE GARGANTUA SELON LA DISCIPLINE DE SES PRÉCEPTEURS SORBONAGRES

Les premiers jours ainsi passez et les cloches remises en leur lieu, les citoyens de Paris, par recognoissance de ceste honnesteté, se offrirent d'entretenir et nourrir sa jument tant qu'il luy plairoit, — ce que Gargantua print bien à gré, — et l'envoyerent vivre en la forest de Biere. Je croy qu'elle n'y soyt plus maintenant.

Ce faict, voulut de tout son sens estudier à la discretion de Ponocrates; mais iceluy, pour le commencement, ordonna qu'il feroit à sa maniere accoustumée, affin d'entendre par quel moyen, en si long temps, ses antiques precepteurs l'avoient rendu tant fat, niays et ignorant.

Il dispensoit doncques son temps en telle façon que ordinairement il s'esveilloit entre huyt et neuf heures, feust jour ou non; ainsi l'avoient ordonné ses regens théologiques,

alleguans ce que dict David : *Vanum est vobis ante lucem surgere.*

Puis se guambayoit, penadoit et paillardoit parmy le lict quelque temps, pour mieulx esbaudir ses esperitz animaulx; et se habiloit selon la saison, mais voluntiers portoit il une grande et longue robbe de grosse frise, fourrée de renards; après se peignoit du peigne de Almain, c'estoit des quatre doigtz et le poulce, car ses precepteurs disoient que soy aultrement pigner, laver et nettoyer, estoit perdre temps en ce monde.

Puis fiantoit, pissoyt, rendoit sa gorge, rottoit, pettoyt, baisloyt, crachoyt, toussoyt, sangloutoyt, esternuoit, et se morvoyt en archidiacre, et desjeunoyt, pour abatre la rouzée et maulvais aer : belles tripes frites, belles carbonnades, beaulx jambons, belles cabirotades, et force soupes de prime.

Ponocrates luy remonstroit que tant soubdain ne devoit repaistre au partir du lict, sans avoir premierement faict quelque exercice. Gargantua respondit : « Quoy ! n'ay-je faict suffisant exercice? Je me suis vaultré six ou sept tours parmi le lict davant que me lever. Ne est ce assez? Le pape Alexandre ainsi faisoit par le conseil de son medecin Juif, et vesquit jusques à la mort en despit des envieux. Mes premiers maistres me y ont accoustumé, disans que le desjeuner faisoit bonne memoire; pour tant y beuvoient les premiers. Je m'en trouve fort bien, et n'en disne que mieulx. Et me disoit Maistre Tubal (qui feut premier de sa licence à Paris) que ce n'est tout l'advantaige de courir bien toust, mais bien de partir de bonne heure; aussi n'est ce la santé totale de nostre humanité boyre à tas, à tas, à tas, comme canes, mais ouy bien de boyre matin; *unde versus :*

Lever matin n'est poinct bon heur;
Boire matin est le meilleur.

Aprés avoir bien à poinct desjeuné, alloit à l'eglise, et luy

pourtoit on, dedans un grand penier, un gros breviaire empantophlé, pesant, tant en gresse que en fermoirs et parchemin, poy plus poy moins, unze quintaultx six livres. Là oyoit vingt et six ou trente messes. Cependent venoit son diseur d'heure en place, empaletocqué comme une duppe, et tres bien antidoté son alaine à force sirop vignolat; avecques iceluy marmonnoit toutes ces kyrielles, et tant curieusement les espluschoit qu'il n'en tomboit un seul grain en terre.

Au partir de l'eglise, on luy amenoit sur une traine à bœufz un faratz de patenostres de Sainct Claude, aussi grosses chascune qu'est le moulle d'un bonnet, et, se pourmenant par les cloistres, galeries, ou jardin, en disoit plus que seize hermites.

Puis estudioit quelque meschante demye heure, les yeulx assis dessus son livre; mais (comme dit le comicque) son ame estoit en la cuysine.

Pissant doncq plein official, se asseoyt à table, et, parce qu'il estoit naturellement phlegmatique, commençoit son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles, et telz aultres avant coureurs de vin.

Ce pendant quatre de ses gens luy gettoient en la bouche, l'un aprés l'aultre, continuement, moustarde à pleines palerées. Puis beuvoit un horrifique traict de vin blanc pour luy soulaiger les roignons. Apres, mangeoit, selon la saison, viandes à son appetit, et lors cessoit de manger quand le ventre luy tiroit.

A boire n'avoit poinct fin ni canon. Car il disoit que les metes et bournes de boire estoient quand, la personne beuvant, le liege de ses pantoufles enfloit en hault d'un demy pied.

CHAPITRE XXII

LES JEUX DE GARGANTUA

Puis, tout lordement grignotant d'un transon de graces, se lavoit les mains de vin frais, s'escuroit les dents avec un pied de porc, et devisoit joyeusement avec ses gens. Puis, le verd estendu, l'on desployoit force chartes, force déz, et renfort de tabliers. Là jouoyt :

au flux,
à la prime,
à la vole,
à la pille,
à la triumphe,
à la picardie,
au cent,
à l'espinay,
à la malheureuse,
au fourby,
à passe dix,
à trente et ung,
à pair et sequence,
à trois cens,
au malheureux,
à la condemnade,
à la charte virade,
au maucontent,
au lansquenet,
au cocu,
à *qui a si parle*,
à *pille, nade, jocque, fore*,
à mariaige,
au gay,
à l'opinion,
à *qui faict l'un faict l'aultre*,
à la sequence,
aux luettes,
au tarau,
à *coquinbert, qui gaigne perd*,
au beliné,
au torment,
à la ronfle,
au glic,
aux honneurs,
à la mourre,
aux eschetz,
au renard,
aux marelles,
aux vasches,
à la blanche,
à la chance,
à trois dez,
aux tables,
à la nicnocque,
au lourche,
à la renette,
au barignin,
au trictrac,
à toutes tables,
aux tables rabatues,
au reniguebieu,
au forcé,
aux dames,
à la babou,
à *primus, secundus*,
au pied du cousteau,
aux clefz,

au franc du carreau,
à pair ou non,
à croix ou pille,
aux martres,
aux pingres,
à la bille,
au savatier,
au hybou,
au dorelot du lievre,
à la tirelitantaine,
à *cochonnet va devant*,
aux pies,
à la corne,
au bœuf violé,
à la cheveche,
à *je te pince sans rire*,
à picoter,
à deferrer l'asne,
à laiau tru,
au *bourry, bourry zou*,
à *je m'assis*,
à la barbe d'oribus,
à la bousquine,
à *tire la broche*,
à la boutte foyre,
à *compere, prestez moy vostre sac*,
à la couille de belier,
à boute hors,
à figues de Marseille,
à la mousque,
à l'archer tru,
à escorcher le renard,
à la ramasse,
au croc madame,
à vendre l'avoine,
à souffler le charbon,
aux responsailles,
au juge vif et juge mort,
à tirer les fers du four,
au fault villain,
aux cailletaux,
au bossu aulican,
à Sainct Trouvé,
à *pinse morille*,
au poirier,
à pimpompet,
au triori,
au cercle,
à la truye,
à ventre contre ventre,
aux combes,
à la vergette,
au palet,
au *j'en suis*,
au foucquet,
aux quilles,
au rapeau,
à la boule plate,
au vireton,
au picqu'à Rome,
à rouchemerde,
à Angenart,
à la courte boulle,
à la griesche,
à la recoquillette,
au casse pot,
à mon talent,
à la pyrouète,
aux jonchées,
au court baston,
au pyrevollet,
à cline muzette,
au picquet,
à la blancque,
au furon,
à la seguette,
au chastelet,
à la rengée,
à la foussette,
au ronflart,
à la trompe,
au moyne,
au tenebry,
à l'esbahy,
à la soulle,
à la navette,
à fessart,
au ballay,
à *Sainct Cosme, je te viens adorer*,
à escharbot le brun,
à *je vous prens sans verd*,
à *bien et beau s'en va Quaresme*,
au chesne forchu,
au chevau fondu,

à la queue au loup,
à pet en gueulle,
à *Guillemin ballie my ma lance,*
à la brandelle,
au treseau,
au bouleau,
à la mousche,
à la *migne, migne bœuf,*
au propous,
à neuf mains,
au chapifou,
aux pontz cheuz,
à Colin bridé,
à la grolle,
au cocquantin,
à Colin Maillard,
à myrelimofle,
à mouschart,
au crapault,
à la crosse,
au piston,
au bille boucquet,
aux roynes,
aux mestiers,
à *teste à teste bechevel,*
au pinot,
à male mort,
aux croquinolles,
à laver la coiffe Madame,
au belusteau,
à semer l'avoyne,
à briffault,
au molinet,
à *defendo,*
à la virevouste,
à la bacule,
au laboureur,
aux escoublettes enraigées,
à la beste morte,
à *monte, monte l'eschelette,*
au pourceau mory,
au cul sallé,
au pigeonnet,
au tiers,
à la bourrée,
au sault du buisson,
à croyzer,
à la cutte cache,
à la maille, bourse en cul,
au nid de la bondrée,
au passavant,
à la figue,
aux petarrades,
à pille moustarde,
à cambos,
à la recheute,
au picandeau,
à crocque teste,
à la grolle,
à la grue
à taille coup,
aux nazardes,
aux allouettes,
aux chinquenaudes.

Après avoir bien joué, sassé, passé et beluté temps, il convenoit boire quelque peu — c'estoient unze peguadz pour homme, — et, soubdain aprés, bancqueter, c'estoit sus un beau banc ou en beau plein lict s'estendre et dormir deux ou trois heures, sans mal penser ny mal dire.

Luy, esveillé, secouoit un peu les aureilles. Ce pendan estoit apporté vin frais; là beuvoyt mieulx que jamais Ponocrates luï remonstroit que c'estoit maulvaise diete ainsi boyre aprés dormir. « C'est, respondit Gargantua, la vraye

vie des Peres, car de ma nature je dors sallé, et le dormir m'a valu autant de jambon. »

Puis commençoit estudier quelque peu, et patenostres en avant, pour lesquelles mieulx en forme expedier montoit sus une vieille mulle, laquelle avoit servy neuf Roys. Ainsi marmotant de la bouche et dodelinant de la teste, alloit veoir prendre quelque connil aux filletz.

Au retour, se transportoit en la cuisine pour sçavoir quel roust estoit en broche.

Et souppoit tres bien, par ma conscience! et voluntiers convioit quelques beuveurs de ses voisins, avec lesquelz, beuvant d'autant, comptoient des vieux jusques es nouveaulx. Entre aultres, avoit pour domesctiques les seigneurs du Fou, de Gourville, de Grignault, et de Marigny.

Aprés souper, venoient en place les beaux Evangiles de boys, c'est à dire force tabliers, ou le beau flux *Un, deux, troys*, ou *A toutes restes* pour abreger, ou bien alloient voir les garses d'entour, et petitz banquetz parmy, collations, et arriere collations. Puis dormait sans desbrider jusques au lendemain huict heures.

CHAPITRE XXIII

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR PONOCRATES EN TELLE DISCIPLINE QU'IL NE PERDOIT HEURE DU JOUR

Quand Ponocrates cogneut la vicieuse maniere de vivre de Gargantua, delibera aultrement le instituer en lettres; mais, pour les premiers jours, le tolera, considerant que nature ne endure mutations soubdaines sans grande violence.

Pour doncques mieulx son œuvre commencer, supplia un

sçavant medecin de celluy temps, nommé Maistre Théodore, à ce qu'il considerast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voye, lequel le purgea canonicquement avec elebore de Anticyre et par ce medicament, luy nettoya toute l'alteration et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocrates luy fit oublier tout ce qu'il avoit appris soubz ses antiques precepteurs, comme faisoit Timothé à ses disciples, qui avoient été instruictz soubz aultres musiciens.

Pour mieulx ce faire, l'introduisoit es compagnies des gens sçavans qui là estoient, à l'emulation desquelz luy creust l'esprit et le desir de estudier aultrement, et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconques du jour, ains tout son temps consommoit en lettres et honneste sçavoir.

Se esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frottoit, luy estoit leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clairement, avec pronunciation competente à la matiere; et à ce estoit commis un jeune paige natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventesfoys se adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monstroit la majesté et jugemens merveilleux.

Puis alloit es lieux secretz faire excretion des digestions naturelles. Là son precepteur repetoit ce que avoit esté leu, lui exposant les poinctz plus obscurs et difficiles.

Eux retornans, consideroient l'estat du ciel : si tel estoit comme l'avoient noté au soir precedent, et quelz signes entroit le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné, acoustré et parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur, et y fondoit quelques cas practiques et concernens l'estat humain, lesquelz i z estendoient aulcunes fois jusques deux ou trois heures, mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout habillé.

Puis, par trois bonnes heures, lui estoit faicte lecture.

Ce faict, yssoient hors, tousjours conferens des propoz de la lecture, et se desportoient en Bracque, ou es prez, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone, galentement se exercens les corps comme ilz avoient les ames auparavant exercé.

Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté, car ilz laissoient la partie quand leur plaisoit, et cessoient ordinairement lors que suoient parmy le corps, ou estoient aultrement las. Adoncq estoient tres bien essuez et frottez, changeoient de chemise, et, doulcement se pourmenans, alloient veoir si le disner estoit prest. Là attendens, recitoient clairement et eloquentement quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendant Monsieur l'Appetit venoit, et, par bonne opportunité, s'asseoient à table. Au commencement du repas, estoit leue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eust prins son vin. Lors, si bon sembloit, on continuoit la lecture ou commenceoient à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers moys, de la vertu, proprieté, efficace et nature de tout ce que leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'aprest d'icelles. Ce que faisant, aprint en peu de temps tous les passaiges à ce competens en Pline, Athenée, Dioscorides, Jullius, Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Aelian, et aultres. Iceux propos tenus, faisoient souvent, pour plus estre asseurez, apporter les livres susdictz à table. Et si bien et entierement retint en sa memoire les choses dictes que, pour lors, n'estoit medecin qui en sceust à la moytié tant comme il faisoit.

Après, devisoient des leçons leues au matin, et, parachevant leur repas par quelque confection de cotoniat, s'escuroit les dents avec un trou de lentisce, se lavoit les mains et les yeulx de belle eau fraische, et rendoient graces à Dieu

par quelques beaulx cantiques faicts à la louange de la munificence et benignité divine. Ce faict, on apportoit des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes yssoient de arithmetique.

En ce moyen, entra en affection de icelle science numerale, et tous les jours, apres disner et souper, y passoit temps aussi plaisantement qu'il souloit en dez ou eschartes. A tant sceut d'icelle et théorique et practique si bien que Tunstal, Angloys, qui en avoit amplement escript, confessa que vrayement, en comparaison de luy, il n'y entendoit que le hault alemant.

Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathematiques, comme géometrie, astronomie et musicque; car, attendens la concoction et digestion de son past, ilz faisoient mille joyeux instrumens et figures géometricques, et de mesmes pratiquoient les canons astronomiques.

Aprés, se esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un theme, à plaisir de gorge.

Au reguard des instrumens de musique, il aprint jouer du luc, de l'espinette, de la harpe, de la flutte de Alemant et à neuf trouz, de la viole et de la sacqueboutte.

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se purgoit des excrements naturels, puis se remettoit à son estude principal par troys heures ou davantaige, tant à repeter la lecture matutinale que à poursuyvre le livre entreprins, que aussi à escripre et bien traire et former les antiques et romaines lettres.

Ce faict, yssoient hors leur hostel, avecques eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'escuyer Gymnaste, lequel luy monstroit l'art de chevalerie.

Changeant doncques de vestemens, montoit sus un coursier, sus un roussin, sus un genet, sus un cheval barbe, cheval legier, et luy donnoit cent quarieres, le faisoit voltiger en

l'air, franchir le fossé, saulter le palais, court tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompoit, non la lance, car c'est la plus grande resverye du monde dire : « J'ay rompu dix lances en tournoy, ou en bataille; » — un charpentier le feroit bien, — mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemys. De sa lance doncq asserée, verde et roide, rompoit un huys, enfonçoit un harnoys, acculloyt une arbre, enclavoyt un aneau, enlevoit une selle d'armes, un aubert, un gantelet. Le tout faisoit, armé de pied en cap.

Au reguard de fanfarer et faire les petitz popismes sus un cheval, nul ne le feist mieulx que luy. Le voltigeur de Ferrare n'estoit qu'un singe en comparaison. Singulierement, estoit aprins à saulter hastivement d'un cheval sus l'aultre sans prendre terre, — et nommoit on ces chevaulx desultoyres, — et, de chascun costé, la lance au poing, monter sans estriviers, et sans bride guider le cheval à son plaisir, car telles choses servent à discipline militaire.

Un aultre jour se exerceoit à la hasche, laquelle tant bien croulloyt, tant verdement de tous pics reserroyt, tant souplement avalloit en taille ronde, qu'il feut passé chevalier d'armes en campaigne, et en tous essays.

Puis bransloit la picque, sacquoit de l'espée à deux mains, de l'espée bastarde, de l'espagnole, de la dague, et du poignard, armé, non armé, au boucler, à la cappe, à la rondelle.

Couroit le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lievre, la perdrys, le faisant, l'otarde. Jouoit à la grosse balle, et la faisoit bondir en l'air, autant du pied que du poing. Luctoit, couroit, saultoit, non à troys pas un sault, non à cloche-pied, non au sault d'Alemant, — car, disoit Gymnaste, telz saultz sont inutiles, et de nul bien en guerre, — mais d'un sault persoit un foussé, volloit sus une haye, montoit six pas encontre une muraille, et rampoit en ceste façon à une fenestre de la haulteur d'une lance.

Nageoit en parfonde eau, à l'endroict, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seulz pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre, transpassoit toute la riviere de Seine sans icelluy mouiller, et tyrant par les dens son manteau, comme faisoit Jules Cesar. Puis d'une main entroit par grande force en un basteau, d'icelluy se jettoit derechef en l'eau, la teste premiere, sondoit le parfond, creusoyt les rochiers, plongeoit es abysmes et goufres. Puis ycelluy basteau tournoit, gouvernoit, menoit hastivement, lentement, à fil d'eau, contre cours, le retenoit en pleine escluse, d'une main le guidoit, de l'aultre s'escrimoit avec un grand aviron, tendoit le vele, montoit au matz par les traictz, courroit sur les brancquars, adjustoit la boussole, contreventoit les boulines, bendoit le gouvernail.

Issant de l'eau, roidement montoit encontre la montaigne, et devalloit aussi franchement; gravoit es arbres comme un chat, saultoit de l'une en l'aultre comme un escurieux, abastoit les gros rameaulx comme un aultre Milo. Avec deux poignards asserez et deux poinsons esprouvez montoit au hault d'une maison comme un rat, descendoit puis du hault en bas en telle composition des membres que de la cheute n'estoit aulcunement grevé.

Jectoit le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'espieu, la halebarde, enfonçoit l'arc, bandoit es reins les fortes arbalestes de passe, visoit de l'arquebouse à l'œil, affeustoit le canon, tyroit à la butte, au papeguay, du bas en mont, d'amont en val, devant, de costé, en arriere, comme les Parthes.

On lui attachoit un cable en quelque haulte tour, pendent en terre : par iceluy avecques deux mains montoit, puis devaloit sy roidement et sy asseurement que plus ne pourriez parmy un pré bien éguallé.

On lui mettoit une grosse perche appuyée à deux arbres ; à icelle se pendoit par les mains, et d'icelle alloit et venoit sans des pieds à rien toucher, que à grande course on ne l'eust peu aconcepvoir.

Et pour s'exercer le thorax et poulmons, crioit comme tous les diables. Je l'ouy une foys appellant Eudemon, depuis la porte Sainct Victor jusques à Montmartre; Stentor n'eut oncques telle voix à la bataille de Troye.

Et, pour gualentir les nerfz, on lui avoit faict deux grosses saulmones de plomb, chascune du poys de huyt mille sept cens quintaulx, lesquelles il nommoit alteres; icelles prenoit de terre en chascune main, et les eslevoit en l'air au dessus de la teste et les tenoit ainsi, sans soy remuer troys quarts d'heure et davantaige, que estoit une force inimitable.

Jouoit aux barres avecques les plus forts, et, quand le poinct advenoit, se tenoit sur ses pieds tant roiddement qu'il se abandonnoit es plus adventureux, en cas qu'ilz le feissent mouvoir de sa place, comme jadis faisoit Milo, à l'imitation duquel aussi tenoit une pomme de grenade en sa main, et la donnoit à qui luy pourroit oster.

Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé, et refraischy d'habillemens, tout doulcement s'en retournoyt, et, passans par quelques prez ou aultres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conferens avec les livres des anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen; et en emportoient leurs pleines mains au logis, desquelles avoit la charge un jeune page nommé Rhizotome, ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, beches, tranches, et aultres instrumens requis à bien arborizer.

Eux arrivez au logis, ce pendent qu'on aprestoit le souper, repetoient quelques passaiges de ce qu'avoit esté leu, et s'asseoient à table.

Notez icy que son disner estoit sobre et frugal, car tant seulement mangeoit pour refrener les haboys de l'estomach; mais le soupper estoit copieux et large, car tant en prenoit que lui estoit de besoing à soy entretenir et nourrir, ce que est la vraye diete, prescripte par l'art de bonne et seure medi-

cine, quoy qu'un tas de badaulx medecins, herselez en l'officine des Arabes, conseillent le contraire.

Durant icelluy repas estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit; le reste estoit consommé en bons propous, tous lettrés et utiles.

Aprés graces rendues, se adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petitz passetemps qu'on faict es chartes, es dez et guobeletz, et là demeuroient, faisans grand chere, et s'esbaudissans aulcunes foys jusques à l'heure de dormir; quelque foys alloient visiter les compaignies des gens lettrez, ou de gens qui eussent veu pays estranges.

En pleine nuict, davant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus descouvert veoir la face du ciel et là notoient les cometes, sy aulcunes estoient, les figures, situations, aspectz, oppositions et conjunctions des astres.

Puis, avec son precepteur, recapituloit briefvement, à la mode des Pythagoricques, tout ce qu'il avoit leu, veu, sceu, faict et entendu au decours de toute la journée.

Si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense, et, luy rendant grace de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clemence pour tout l'advenir. Ce faict, entroient en leur repous.

CHAPITRE XXIV

COMMENT GARGANTUA EMPLOYOIT LE TEMPS, QUAND L'AIR ESTOIT PLUVIEUX

S'il advenoit que l'air feust pluvieux et intemperé, tout le temps davant disner estoit employé comme de coustume,

excepté qu'il faisoit allumer un beau et clair feu pour corriger l'intemperie de l'air. Mais, aprés disner, en lieu des exercitations, ilz demouroient en la maison, et par maniere d'apotherapie, s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du boys, et à batre les gerbes en la grange; puys estudioient en l'art de paincture et sculpture, ou revocquoient en usage l'anticque jeu des tales, ainsi qu'en a escript Leonicus, et comme y joue nostre bon amy Lascaris. En y jouant, recoloient les passaiges des auteurs anciens esquelz est faicte mention ou prinse quelque metaphore sus iceluy jeu.

Semblablement, ou alloient voir comment on tiroit les metaulx, ou comment on fondoit l'artillerye; ou alloient veoir les lapidaires, orfevres et tailleurs de pierreries, ou les alchymistes et monoyeurs, ou les haultelissiers, les tissotiers, les velotiers, les horologiers, mirailliers, imprimeurs, organistes, tincturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, et, par tout donnans le vin, aprenoient et consideroient l'industrie et invention des mestiers.

Alloient ouir les leçons publicques, les actes solennelz, les repetitions, les declamations, les playdoyez des gentilz advocatz, les concions des prescheurs evangeliques.

Passoit par les salles et lieux ordonnez pour l'escrime, et là contre les maistres, essayoit de tous bastons, et leur monstroit par evidence que autant, voyre plus, en sçavoit que iceulx.

Et, au lieu de arboriser, visitoient les bouticques des drogueurs, herbiers et apothecaires, et soigneusement consideroient les fruictz, racines, fueilles, gommes, semences, axunges peregrines, ensemble aussi comment on les adulteroit. Alloit voir les basteleurs, trejectaires et theriacleurs, et consideroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobressaulx, et beau parler : singulièrement de ceux de Chaunys, en Picardie, car ilz sont de nature grands jaseurs, et beaulx bailleurs de baillivernes en matiere de cinges verds.

Eulx, retournés pour supper, mangeoient plus sobrement que es aultres jours et viandes plus desiccatives et extenuantes, affin que l'intemperie humide de l'air, communicquée au corps par necessaire confinité, fust par ce moyen corrigée, et ne leur feust incommode par ne soy estre exercitez comme avoient de coustume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et continuoit ce proces de jour en jour, profitant comme entendez que peut faire un jeune homme selon son aage, de bon sens, en tel exercice ainsi continué, lequel, combien que semblast pour le commencement difficile, en la continuation tant doulx fut, legier et delectable, que mieulx ressembloit un passetemps de roy que l'estude d'un escholier.

Toutesfois, Ponocrates, pour le sejourner de ceste vehemente intention des esperitz, advisoit une fois le moys quelque jour bien clair et serain, auquel bougeoient au matin de la ville, et alloient ou à Gentilly, ou à Boloigne, ou à Montrouge, ou au pont Charanton, ou à Vanves, ou à Saint-Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grande chère dont ilz se pouvoient adviser, raillans, gaudissans, beuvans d'aultant, jouans, chantans, dansans, se voytrans en quelque beau pré, denichans des passeraulx, prenans des cailles, peschans aux grenoilles et escrevisses.

Mais, encores que icelle journée feust passée sans livres et lectures, poinct elle n'estoit passée sans proffit, car en beau pré ilz recoloient par cueur quelques plaisans vers de l'*Agriculture* de Virgile, de Hesiode, du *Rusticque* de Politian, descripvoient quelques plaisans epigrammes en latin, puis les mettoient par rondeaux et ballades en langue françoyse.

En banquetant, du vin aisgué separoient l'eau, comme l'enseigne Caton, *De re rust.*, et Pline, avecques un guobelet de lyerre; lavoient le vin en plain bassin d'eau, puis le retiroient avec un embut; faisoient aller l'eau d'un verre en aultre, bas-

tissoient plusieurs petits engins automates, c'est à dire soy mouvens eulx mesmes.

CHAPITRE XXV

COMMENT FUT MEU, ENTRE LES FOUACIERS DE LERNÉ ET CEUX DU PAYS DE GARGANTUA LE GRAND DEBAT, DONT FURENT FAICTES GROSSES GUERRES

En cestuy temps, qui fut la saison de vendanges au commencement de automne, les bergiers de la contrée estoient à guarder les vignes, et empescher que les estourneaux ne mangeassent les raisins.

On quel temps, les fouaciers de Lerné passoient le grand carroy, menans dix ou douze charges de fouaces à la ville. Lesdicts bergiers les requirent courtoisement leurs en bailler pour leur argent, au pris du marché. Car notez que c'est viande celeste manger à desjeuner raisins avec fouace fraiche; mesmement des pineaulx, des fiers, des muscadeaulx, de la bicane, et des foyrars pour ceulx qui sont constipez du ventre, car ilz les font aller long comme un vouge, et souvent, cuidans peter, ils se conchient, dont sont nommés les cuideurz de vendanges.

A leur requeste ne feurent aulcunement enclinez les fouaciers, mais (que pis est) les oultragerent grandement, les appellans trop-dilteux, breshedens, plaisans rousseaulx, galliers, chienlictz, averlans, limes sourdes, faictnéans, friandeaulx, bustarins, talvassiers, riennevaulx, rustres, challans, hapelopins, trainneguaines, gentilz flocquetz, copieux, landores, malotruz, dendins, baugears, tezez, gaubregeux, gogueluz, claquedens, boyers d'etrons, bergiers de merde, et aultres

telz epithetes diffamatoires, adjoustans que poinct à eulx n'appartenoit manger de ces belles fouaces, mais qu'ilz se debvoient contenter de gros pain ballé et de tourte.

Auquel oultraige un d'entr'eulx, nommé Forgier, bien honneste homme de sa personne, et notable bacchelier, respondit doulcement : « Depuis quand avez vous prins cornes, qu'estes tant rogues devenuz? Dea, vous nous en souliez voluntiers bailler, et maintenant y refusez? Ce n'est faict de bons voisins, et ainsi ne vous faisons nous, quand venez icy achapter nostre beau froment, duquel vous faictes vos gasteaux et fouaces. Encores par le marché vous eussions nous donné de noz raisins; mais, par la mer Dé, vous en pourriez repentir et aurez quelque jour affaire de nous. Lors nous ferons envers vous à la pareille, et vous en soubvienne. »

Adoncq Marquet, grand bastonnier de la confrairie des fouaciers, luy dist : « Vrayement tu es bien acresté à ce matin; tu mangeas her soir trop de mil. Vien ça, vien ça, je te donneray de ma fouace ! »

Lors Forgier en toute simplesse approcha, tirant un unzain de son baudrier, pensant que Marquet luy deust deposcher de ses fouaces; mais il luy bailla de son fouet à travers les jambes, si rudement que les noudz y apparoissoient. Puis voulut gaigner à la fuite, mais Forgier s'escria au meurtre et à la force, tant qu'il peut; ensemble luy jetta un gros tribard qu'il portoit soubz son escelle, et le attainct par la joincture coronale de la teste, sus l'artere crotaphique, du costé dextre, en telle sorte que Marquet tomba de sa jument, mieulx semblant homme mort que vif.

Ce pendent les mestaiers, qui là auprés challoient les noix, accoururent avec leurs grandes gaules, et frapperent sur ces fouaciers comme sus seigle verd. Les aultres bergiers et bergieres, ouyans le cry de Forgier, y vindrent avec leurs fondes et brassiers, et les suyvirent à grands coups de pierres tant menuz qu'il sembloit que ce feust gresle. Finablement, les

aconceurent, et ousterent de leurs fouaces environ quatre ou cinq douzaines; toutesfoys ilz les payerent au pris accoustumé, et leur donnerent un cent de quecas et troys panerées de francs aubiers. Puis les fouaciers ayderent à monter Marquet, qui estoit villainement blessé, et retournerent à Lerné, sans poursuivre le chemin de Pareillé, menassans fort et ferme les boviers, bergiers et mestaiers de Seuillé et de Synays.

Ce faict, et bergiers et bergieres feirent chere lye avecques ces fouaces et beaulx raisins, et se rigollerent ensemble au son de la belle bouzine, se mocquans de ces beaulx fouaciers glorieux, qui avoient trouvé male encontre par faulte de s'estre seignez de la bonne main au matin, et avec gros raisins chenins, estuverent les jambes de Forgier mignonnement, si bien qu'il feut tantost guery.

CHAPITRE XXVI

COMMENT LES HABITANS DE LERNÉ, PAR LE COMMANDEMENT DE PICROCHOLE, LEUR ROI, ASSAILLIRENT AU DESPOURVEU LES BERGIERS DE GARGANTUA

Les fouaciers, retournés à Lerné, soubdain, davant boire ny manger, se transporterent au Capitoly, et là, devant leur roy, nommé Picrochole, tiers de ce nom, proposerent leur complainte, monstrans leurs paniers rompus, leurs bonnetz foupiz, leurs robes dessirées, leurs fouaces destroussées, et singulierement Marquet blessé enormement, disant le tout avoir esté faict par les bergiers et mestaiers de Grandgousier, près le grand carroy, par delà Seuillé.

Lequel incontinent entra en courroux furieux, et, sans plus

oultre se interroguer quoy ne comment, feist crier par son pays ban et arriere ban, et que un chascun, sur peine de la hart, convint en armes en la grand place devant le Chasteau, à heure de midy. Pour mieulx confermer son entreprinse, envoya sonner le tabourin à l'entour de la ville. Luy mesmes, ce pendent qu'on aprestoit son disner, alla faire affuster son artillerie, desployer son enseigne et oriflant, et charger force munitions, tant de harnois d'armes que de gueulles.

En disnant, bailla les commissions, et feut, par son edict, constitué le seigneur Trepelu sus l'avant garde, en laquelle furent contez seize mille quatorze hacquebutiers, trente cinq mille et unze advanturiers.

A l'artillerie fut commis le Grand Escuyer Touquedillon en laquelle feurent comptées neuf cens quatorze grosses pieces de bronze, en canons, doubles canons, baselicz, serpentines, couleuvrines, bombardes, faulcons, passevolans, spiroles et aultres pieces. L'arriere garde fut baillée au duc Raquedenare; en la bataille se tint le roy et les princes de son royaulme.

Ainsi sommairement acoustrez, davant que se mette en voye envoyerent trois cens chevaulx legiers, soubz la conduicte du capitaine Engoulevent, pour descouvrir le pays, et sçavoir si embuche aulcune estoyt par la contrée; mais, aprés avoir diligemment recherché, trouverent tout le pays à l'environ en paix et silence, sans assemblée quelconque. Ce que entendant Picrochole, commenda q'un chascun marchast soubz son enseigne hastivement.

Adoncques sans ordre et mesure prindrent les champs les uns parmy les aultres; gastans et dissipans tout par où ilz passoient, sans espargner ny pauvre, ny riche, ny lieu sacré, ny prophane; emmenoient bœufz, vaches, taureaux, veaulx, genisses, brebis, moutons, chevres et boucqs, poulles, chappons, poulletz, oysons, jards, oyes, porcs, truyes, guoretz; abastans les noix, vendangeans les vignes, emportans les seps,

croullans tous les fruictz des arbres. C'estoit un desordre incomparable de ce qu'ilz faisoient, et ne trouverent personne qui leur resistast; mais un chascun se mettoit à leur mercy, les suppliant estre traictez plus humainement en consideration de ce qu'ilz avoient de tous temps esté bons et amiables voisins, et que jamais envers eulx ne commirent exces en oultraige, pour ainsi soubdainement estre par iceulx mal vexez, et que Dieu les en puniroit de brief. Es quelles remonstrances rien plus ne respondoient, sinon qu'ilz leur vouloient aprendre à manger de la fouace.

CHAPITRE XXVII

COMMENT UN MOINE DE SEUILLÉ SAULVA LE CLOS DE L'ABBAYE DU SAC DES ENNEMYS

Tant firent et tracasserent, pillant et larronnant, qu'ilz arriverent à Seuillé, et detrousserent hommes et femmes, et prindrent ce qu'ilz peurent : rien ne leur feut ne trop chault ne trop pesant. Combien que la peste y feust par la plus grande part des maisons, ilz entroient par tout, ravissoient tout ce qu'estoit dedans, et jamais nul n'en print dangier, qui est cas assez merveilleux : car les curez, vicaires, prescheurs, medicins, chirurgiens et apothecaires, qui alloient visiter, penser, guerir, prescher et admonester les malades, estoient tous mors de l'infection, et ces diables pilleurs et meurtriers oncques n'y prindrent mal. Dond vient cela, Messieurs? Pensez y, je vous pry.

Le bourg ainsi pillé, se transporterent en l'abbaye avecques horrible tumulte; mais la trouverent bien reserrée et fermée, dont l'armée principale marcha oultre vers le gué de Vede,

exceptez sept enseignes de gens de pied, et deux cens lances qui là resterent et rompirent les murailles du cloz affin de guaster toute la vendange.

Les pauvres diables de moines ne sçavoient auquel de leurs saincts se vouer. A toutes adventures feirent sonner *ad capitulum capitulantes*. Là feut decreté qu'ilz feroient une belle procession, renforcée de beaulx preschans et letanies *contra hostium insidias*, et beaulx responds *pro pace*.

En l'abbaye estoit pour lors un moine claustrier, nommé frere Jean des Entommeures, jeune, guallant, frisque, de hayt, bien à dextre, hardy, adventureux, deliberé, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles, pour tout dire sommairement, un vray moyne si onques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie, au reste clerc jusques es dents en matiere de breviaire.

Icelluy, entendant le bruyt que faisoient les ennemys par le cloz de leur vigne, sortit hors pour veoir ce qu'ilz faisoient, et, advisant, qu'ilz vendangeoient leur cloz, auquel estoyt leur boyte de tout l'an fondée, retourne au cueur de l'eglise où estoient les aultres moynes, tous estonnez comme fondeurs de cloches, lesquelz voyant chanter *Ini, nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no, ne, no, no, no, rum, ne, num, num :* « C'est, dist-il, bien chien chanté. Vertus Dieu, que ne chantez vous :

Adieu paniers, vendanges sont faictes?

Je me donne au diable s'ilz ne sont en nostre cloz, et tant bien couppent et seps et raisins qu'il n'y aura, par le corps Dieu, de quatre années que halleboter dedans. Ventre sainct Jacques ! que boyrons nous ce pendent, nous aultres pauvres diables? Seigneur Dieu, *da mihi potum !* »

Lors dist le prieur claustral : « Que fera cest ivrogne icy?

Qu'on me le mene en prison. Troubler ainsi le service divin! — Mais, dist le moyne, le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé, car vous mesmes, Monsieur le Prieur, aymez boyre du meilleur. Si faict tout homme de bien; jamais homme noble ne hayst le bon vin : c'est un apophthegme monachal. Mais ces responds que chantez ycy ne sont, par Dieu! poinct de saison.

« Pourquoy sont noz heures en temps de moissons et vendanges courtes, en l'advent et tout hyver longues? Feu de bonne memoire, Frere Macé Pelosse, vray zelateur (ou je me donne au diable) de nostre religion, me dist, il m'en soubvient, que la raison estoit affin qu'en ceste saison nous facions bien serrer et faire le vin, et qu'en hyver nous le humions.

« Escoutez, Messieurs; vous aultres qui aymez le vin : le corps Dieu, sy me suivez! Car, hardiment, que sainct Antoine me arde sy ceulx tastent du pyot qui n'auront secouru la vigne! Ventre Dieu, les biens de l'Eglise! Ha non, non! Diable! sainct Thomas l'Angloys voulut bien pour yceulx mourir : si j'y mouroys ne serois je sainct de mesmes? Je n'y mourrai jà pourtant, car c'est moy qui le foys es aultres. »

Ce disant, mist bas son grand habit, et se saisit du baston de la croix, qui estoyt de cueur de cormier, long comme une lance, rond à plain poing, et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon, mist son froc en escharpe, et de son baston de la croix donna sy brusquement sus les ennemis qui, sans ordre ny enseigne, ny trompette, ny tabourin, parmy le cloz vendangeoient, — car les porteguydons et port'enseignes avoient mis leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un couté pour les emplir de raisins, les trompettes estoient chargez de moussines, chascun estoit desrayé, — il chocqua doncques si roydement sus eulx, sans dyre gare, qu'il les renversoyt comme porcs, frappant à tors et à travers, à la vieille escrime.

Es uns escarbouilloyt la cervelle, es aultres rompoyt bras et jambes, es aultres deslochoyt les spondyles du col, es aultres demoulloyt les reins, avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mandibules, enfonçoyt les dents en la gueulle, descroulloyt les omoplates, sphaceloyt les grèves, desgondoit les ischies, debezilloit les faucilles.

Si quelqu'un se vouloyt cacher entre les seps plus espés, à icelluy freussoit toute l'areste du doz, et l'esrenoit comme un chien.

Si aulcun sauver se vouloyt en fuyant, à icelluy faisoyt voler la teste en pieces par la commissure lambdoïde. Si quelqu'un gravoyt en une arbre, pensant y estre en seureté, icelluy de son baston empaloyt par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille cognoissance luy crioyt : « Ha, Frere Jean mon amy, Frere Jean, je me rends ! — Il t'est, disoyt il, bien force ; mais ensemble tu rendras l'ame à tous les diables. » Et soubdain luy donnoit dronos. Et si personne tant feust esprins de temerité qu'il luy voulust resister en face, là monstroyt il la force de ses muscles, car il leur transperçoyt la poictrine par le mediastine et par le cueur. A d'aultres, donnant sus la faulte des coustes, leur subvertissoyt l'estomach, et mouroient soubdainement. Es aultres tant fierement frappoyt par le nombril, qu'il leurs faisoyt sortir les tripes. Es aultres, parmy les couillons, persoyt le boyiau cullier. Croyez que c'estoyt le plus horrible spectacle qu'on veit onques.

Les uns crioyent : Saincte Barbe ! les aultres : Sainct George ! les aultres : Sainte Nytouche ; les aultres : Nostre Dame de Cunault ! de Laurette ! de Bonnes Nouvelles ! de la Lenou ! de Riviere ! Les uns se vouoyent à sainct Jacques ; les aultres au sainct suaire de Chambery, mais il brusla trois moys apres, si bien qu'on n'en put saulver un seul brin ; les aultres à Cadouyn ; les aultres à sainct Jean d'Angely ; les aultres à sainct Eutrope de Xainctes, à sainct Mesmes de

Chinon, à saint Martin de Candes, à sainct Clouand de Sinays, es reliques de Javrezay, et mille aultres bons petitz sainctz. Les uns mouroient sans parler, les aultres parloient sans mourir. Les uns mouroient en parlant, les aultres parloient en mourant. Les aultres crioient à haulte voix : « Confession ! Confession ! *Confiteor ! Miserere ! In manus !* »

Tant fut grand le crys des navrés que le prieur de l'abbaye avec tous ses moines sortirent, lesquelz, quand apperceurent ces pauvres gens ainsy ruez parmy la vigne et blessez à mort, en confesserent quelques uns. Mais, ce pendent que les prebstres se amusoient à confesser, les petits moinetons coururent au lieu où estoit Frere Jean, et luy demanderent en quoy il vouloit qu'ilz luy aidassent. A quoy respondit qu'ilz esguorgetassent ceulx qui estoient portez par terre. Adoncques, laissans leurs grandes capes sus une treille au plus prés, commencerent esguorgeter et achever ceulx qu'il avoit desjà meurtriz. Sçavez vous de quelz ferremens? A beaulx govetz, qui sont petitz demy cousteaux, dont les petitz enfans de nostre pays cernent les noix.

Puis à tout son baston de croix, guaingna la bresche qu'avoient faict les ennemis. Aulcuns des moinetons emporterent les enseignes et guidons en leurs chambres pour en faire des jartiers. Mais quand ceulx qui s'estoient confessez vouleurent sortir par icelle bresche, le moine les assommoit de coups, disant : « Ceulx cy sont confes et repentans, et ont guaigné les pardons; ilz s'en vont en paradis, aussy droict comme une faucille, et comme est le chemin de Faye. »

Ainsi, par sa prouesse, feurent desconfiz tous ceulx de l'armée qui estoient entrez dedans le cous, jusques au nombre de treze mille six cens vingt et deux, sans les femmes et petitz enfans, cela s'entend tousjours.

Jamais Maugis, hermite, ne se porta sy vaillamment à tout son bourdon contre les Sarrasins, desquelz est escript es gestes

des quatre filz Aymon, comme feist le moine à l'encontre des ennemys avec le baston de la croix.

CHAPITRE XXVIII

COMMENT PICROCHOLE PRINT D'ASSAULT LA ROCHE CLERMAUD ET LE REGRET ET DIFFICULTÉ QUE FEIST GRANDGOUSIER DE ENTREPRENDRE GUERRE

Cependent que le moine s'escarmouchoit, comme avons dict, contre ceux qui estoient entrez le clous, Picrochole, à grande hastivité, passa le gué de Vede avec ses gens, et assailit La Roche Clermaud, auquel lieu ne luy feut faicte resistance quelconques et, parce qu'il estoit ja nuict, delibera en icelle ville se heberger, soy et ses gens, et refraischir de sa cholere pungitive. Au matin, print d'assault les boullevars et chasteau, et le rempara tres bien, et le proveut de munitions requises, pensant là faire sa retraicte si d'ailleurs estoit assailly, car le lieu estoit fort et par art et par nature, à cause de la situation et assiette.

Or laissons les là, et retournons à nostre bon Gargantua, qui est à Paris, bien instant à l'estude de bonnes lettres et exercitations athletiques, et le vieux bon homme Grandgousier, son pere, qui, apres souper, se chauffe les couilles à un beau, clair et grand feu, et, attendent graisler des chastaines, escript au foyer avec un baston bruslé d'un bout, dont on escharbotte le feu, faisant à sa femme et famille de beaulx contes du temps jadis.

Un des bergiers qui guardoient les vignes, nommé Pillot, se transporta devers luy en icelle heure, et raconta entierement les exces et pillaiges que faisoit Picrochole, roy de Lerné,

en ses terres et dommaines, et comment il avoit pillé, gasté, saccagé tout le pays, excepté le clous de Seuillé, que frere Jean des Entommeures avoit saulvé à son honneur, et de present estoit ledict roy en La Roche Clermaud, et là, en grande instance se remparoit luy, et ses gens.

« Holos ! holos ! dist Grandgousier; qu'est cecy, bonnes gens? Songe je, ou si vray est ce qu'on me dict? Picrochole, mon amy ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient il assaillir? Qui le meut? Qui le poinct? Qui le conduict? Qui l'a ainsi conseillé? Ho ! ho ! ho ! ho ! ho ! mon Dieu, mon Saulveur, ayde moy, inspire moy, conseille moy à ce qu'est de faire ! Je proteste, je jure davant toy, — ainsi me sois tu favorable ! — si jamais à luy desplaisir, ne à ses gens dommaige, ne en ses terres je fis pillerie; mais, bien au contraire, je l'ay secouru de gens, d'argent, de faveur et de conseil, en tous cas qu'ay peu cognoistre son adventaige. Qu'il m'ayt doncques en ce point oultraigé, ce ne peut estre que par l'esprit maling. Bon Dieu, tu congnois mon couraige, car à toy rien ne peut estre celé; si par cas il estoit devenu furieux et que, pour luy rehabiliter son cerveau, tu me l'eusse icy envoyé, donne moy et pouvoir et sçavoir le rendre au joug de ton sainct vouloir par bonne discipline.

« Ho ! ho ! ho ! mes bonnes gens, mes amys, et mes feaulx serviteurs, fauldra il que je vous empesche à me y aider? Las ! ma vieillesse ne requerroit dorenavant que repous, et toute ma vie n'ay rien tant procuré que paix; mais il fault, je le voy bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres espaules lasses et foibles, et en ma main tremblante je preigne la lance et la masse, pour secourir et guarantir mes pauvres subjectz. La raison le veult ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce non obstant, je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix; là je me résouls. »

Adonc feist convocquer son conseil, et propousa l'affaire tel comme il estoit, et fut conclud qu'on envoirroit quelque homme prudent devers Picrochole, sçavoir pourquoy ainsi soubdainement estoit party de son repous, et envahy les terres es quelles n'avoit droict quiconques, davantaige, qu'on envoyast querir Gargantua et ses gens, affin de maintenir le pays et defendre à ce besoing. Le tout pleut à Grandgousier, et commenda que ainsi feust faict. Dont sus l'heure envoya le Basque, son laquays, querir à toute diligence Gargantua, et luy escripvit comme s'ensuit.

CHAPITRE XXIX

LA TENEUR DES LETTRES QUE GRANDGOUSIER ESCRIPVOIT A GARGANTUA

« La ferveur de tes estudes requeroit que de long temps ne te revocasse de cestuy philosophique repous, si la confiance de noz amys et anciens confederez n'eust de present frustré la seureté de ma vieillesse. Mais, puis que telle est ceste fatale destinée que par iceulx soye inquieté es quelz plus je me reposoye, force me est te rappeller au subside des gens et biens qui te sont par droict naturel affiéz. Car, ainsi comme debiles sont les armes au dehors si le conseil n'est en la maison, aussi vaine est l'estude, et le conseil inutile qui en temps opportun par vertus n'est executé et à son effect reduict.

« Ma deliberation n'est de provoquer, ains de apaiser; d'assaillir, mais de defendre; de conquester, mais de guarder mes feaulx subjectz et terres hereditaires, es quelles est hostillement entré Picrochole sans cause ny occasion, et de jour en jour poursuit sa furieuse entreprinse, avecques exces non tolerables à personnes liberes.

« Je me suis en debvoir mis pour moderer sa cholere tyrannicque, luy offrant tout ce que je pensois luy pouvoir estre en contentement, et par plusieurs fois ay envoyé amiablement devers luy, pour entendre en quoy, par qui et comment il se sentoit oultraigé; mais de luy n'ay eu responce que de voluntaire deffiance, et que en mes terres pretendoit seulement droict de bien séance. Dont j'ay congneu que Dieu eternel l'a laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, qui ne peut estre que meschant, sy par grâce divine n'est continuellement guidé, et, pour le contenir en office et reduire à congnoissance, me l'a icy envoyé à molestes enseignes.

« Pourtant, mon filz bien aymé, le plus tost que faire pouras, ces lettres veues, retourne à diligence secourir, non tant moy (ce que toutesfois par pitié naturellement tu doibs) que les tiens, lesquelz par raison tu peulx saulver et guarder. L'exploict sera faict à moindre effusion de sang que sera possible, et, si possible est, par engins plus expedicns, cautcles, et ruzes de guerre, nous saulverons toutes les ames, et les envoyerons joyeux à leurs domiciles.

« Tres cher filz, la paix de Christ, nostre redempteur, soyt avecques toy. Salue Ponocrates, Gymnaste, et Eudemon, de par moy.

« Ton pere,

« GRANDGOUSIER. »

CHAPITRE XXX

COMMENT ULRICH GALLET FUT ENVOYÉ DEVERS PICROCHOLE

Les lettres dictées et signées, Grandgousier ordonna que Ulrich Gallet, maistre de ses requestes, homme saige et dis-

cret, duquel en divers et contencieux affaires il avoit esprouvé la vertu et bon advis, allast devers Picrochole pour luy remonstrer ce que par eux avoit esté decreté.

En celle heure partit le bon homme Gallet, et, passé le gué, demanda au meusnier de l'estat de Picrochole, lequel luy feist responce que ses gens ne luy avoient laissé ni coq ni geline, et qu'ilz s'estoient enserrez en La Roche Clermaud ; et qu'il ne luy conseilloit poinct de proceder oultre, de peur du guet, car leur fureur estoit enorme. Ce que facilement il creut, et pour celle nuict hebergea avecques le meusnier.

Au lendemain matin, se transporta avecques la trompette à la porte du chasteau, et requist es guardes qu'ilz le feissent parler au roy, pour son profit.

Les paroles annoncées au roy, ne consentit aulcunement qu'on luy ouvrist la porte, mais se transporta sur le boulevard, et dist à l'ambassadeur : « Qui a il de nouveau? Que voulez vous dire? »

Adoncques l'ambassadeur proposa comme s'ensuit :

CHAPITRE XXXI

LA HARANGUE FAICTE PAR GALLET A PICROCHOLE

« Plus juste cause de douleur naistre ne peut entre les humains que si, du lieu dont par droicture esperoient grace et benevolence, ilz recepvent ennuy et dommaige. Et non sans cause (combien que sans raison) plusieurs venus en tel accident, ont ceste indignité moins estimé tolerable que eur vie propre ; et, en cas que par force ny aultre engin ne l'ont peu corriger, se sont eulx mesmes privez de ceste lumiere.

« Doncques merveille n'est si le roy Grandgousier, mon

maistre, est à ta furieuse et hostile venue saisy de grand desplaisir et perturbé en son entendement. Merveille seroit si ne l'avoient esmeu les exces incomparables qui en ses terres et subjectz ont esté par toy et tes gens commis : es quelz na esté obmis exemple aulcun d'inhumanité, ce que luy est tant grief de soy, par la cordiale affection de laquelle tousjours a chery ses subjectz, que à mortel homme plus estre ne sçauroit Toutesfoys, sus l'estimation humaine, plus grief luy est, en tant que par toy et les tiens ont esté ces griefz et tords faictz, qui, de toute memoire et ancienneté, aviez toy et tes peres une amitié avecques luy et tous ses ancestres conceue; laquelle, jusques à present comme sacrée ensemble aviez inviolablement maintenue, guardée et entretenue, si bien que non luy seulement ny les siens, mais les nations barbares, Poictevins, Bretons, Manseaux, et ceux qui habitent oultre les isles de Canarre et Isabella, ont estimé aussi facile demollir le firmament et les abysmes eriger au dessus des nues que desemparer vostre alliance, et tant l'ont redoubtée en leurs entreprinses que n'ont jamais ausé provoquer, irriter, ny endommaiger l'un par craincte de l'aultre.

« Plus y a. Ceste sacrée amitié tant a emply ce ciel que peu de gens sont aujourd'huy habitans par tout le continent et isles de l'Océan, qui ne ayent ambitieusement aspiré estre receuz en icelle à pactes par vous mesmes conditionnez, autant estimans vostre confederation que leurs propres terres et dommaines; en sorte que de toute memoire n'a esté prince ny ligue tant efferée ou superbe qui ait auzé courir sus, je ne dis poinct vos terres, mais celles de voz confederez; et si, par conseil precipité ont encontre eux attempté quelque cas de nouvelleté, le nom et tiltre de vostre alliance entendu, ont soubdain desisté de leurs entreprinses.

« Quelle furie doncques te esmeut maintenant toute alliance brisée, toute amitié conculquée, tout droict trespassé, envahir hostilement ses terres sans en rien avoir esté par luy

ny les siens endommaigé, irrité, ny provocqué? Où est foy? Où est loy? Où est raison? Où est humanité? Où est craincte de Dieu? Cuides tu ces oultraiges estre recelés es esperitz eternelz, et au Dieu souverain, qui est juste retributeur de noz entreprinses? Si le cuides, tu te trompes, car toutes choses viendront à son jugement. Sont ce fatales destinées ou influences des astres, qui voulent mettre fin à tes ayses et repous? Ainsi ont toutes choses leur fin et periode, et, quand elles sont venues à leur poinct supelatif, elles sont en bas ruinées : car elles ne peuvent long temps en tel estat demourer. C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prosperitez ne peuvent par rayson et temperance moderer.

« Mais si ainsi estoit phée, et deust ores ton heur et repos prendre fin, falloit il que ce feust en incommodant à mon roy, celluy par lequel tu estois estably? Si ta maison debvoit ruiner, failloit il qu'en sa ruine elle tombast suz les atres de celluy qui l'avoit aornée? La chose est tant hors les metes de raison, tant abhorrente de sens commun, que à peine peut elle estre par humain entendement conceue, et jusques à ce demourera non croiable entre les estrangiers que l'effect asseuré et tesmoigné leur donne à entendre que rien n'est ny sainct ny sacré à ceux qui se sont emancipez de Dieu et raison pour suivre leurs affections perverses.

« Si quelque tort eust esté par nous faict en tes subjectz et dommaines, si par nous eust esté porté faveur à tes mal vouluz, si en tes affaires ne te eussions secouru, si par nous ton nom et honneur eust esté blessé, ou, pour mieulx dire, si l'esperit calumniateur, tentant à mal te tirer, eust par fallaces especes et phantasmes ludificatoires, mis en ton entendement que envers toy eussions faict chose non digne de nostre ancienne amitié, tu debvois premier enquerir de la verité, puis nous en admonester, et nous eussions tant à ton gré satisfaict que eusses eu occasion de toy contenter. Mais (ô Dieu eternel!) quelle est ton entreprinse? Vouldroys tu,

comme tyrant perfide, pillier ainsi, et dissiper le royaulme de mon maistre? Le as tu esprouvé tant ignave et stupide qu'il ne voulust, ou tant destitué de gens, d'argent, de conseil, et d'art militaire, qu'il ne peust resister à tes iniques assaults?

« Depars d'icy presentement, et demain pour tout le jour soye retiré en tes terres, sans par le chemin faire aulcun tumulte ne force; et paye mille bezans d'or pour les dommaiges que tu as faict en ces terres. La moytié bailleras demain, l'aultre moytié payeras es ides de May prochainement venant, nous delaissant ce pendent pour houstaiges les ducs de Tournemoule, de Basdefesses, et de Menuail, ensemble le prince de Gratelles et le vicomte de Morpiaille. »

CHAPITRE XXXII

COMMENT GRANDGOUSIER, POUR ACHAPTER LA PAIX, FIT RENDRE LES FOUACES

A tant se teut le bon homme Gallet; mais Picrochole à tous ses propos ne respond aultre chose, sinon : « Venez les querir, venez les querir. Ilz ont belle couille, et molle. Ils vous brayeront de la fouace. »

Adoncques retourne vers Garndgousier, lequel trouva à genous, teste nue, encliné en un petit coing de son cabinet, priant Dieu qu'il voulsist amollir la cholere de Picrochole, et le mettre au poinct de raison, sans y proceder par force. Quand veit le bon homme de retour, il luy demanda : « Ha, mon amy, mon amy, quelles nouvelles m'apportez-vous? — Il n'y a, dist Gallet, ordre : cest homme est du tout hors du sens et delaissé de Dieu. — Voyre mais, dist Grandgousier, mon amy, quelle cause pretend il de cest excès? — Il ne m'a, dist Gallet,

cause queconques exposé, sinon qu'il m'a dict en cholere quelques motz de fouaces. Je ne sçay si l'on auroit poinct faict oultraige à ses fouaciers. — Je le veulx, dist Grandgousier, bien entendre devant qu'aultre chose deliberer sur ce que seroit de faire. »

Alors manda sçavoir de cest affaire, et trouva pour vray qu'on avoit prins par force quelques fouaces de ses gens et que Marquet avoit repceu un coup de tribard sus la teste; toutesfoys, que le tout avoit esté bien payé, et que le dit Marquet avoit premier blessé Forgier de son fouet par les jambes. Et sembla à tout son conseil qu'en toute force il se debvoit defendre.

Ce non obstant, dist Grandgousier : « Puisqu'il n'est question que de quelques fouaces, j'essayeray le contenter : car il me desplaist par trop de lever guerre. »

Adonc s'enquesta combien on avoit prins de fouaces, et, entendant quatre ou cinq douzaines, commenda qu'on en feist cinq charretées en icelle nuict, et que l'une feust de fouaces faictes à beau beurre, beaux moyeux d'eufz, beau saffran, et belles espices, pour estre distribuées à Marquet, et que, pour ses interestz, il luy donnoyt sept cens mille et troys philippus pour payer les barbiers qui l'auroient pensé, et d'abondant luy donnoit la mestairie de la Pomardiere, à perpetuité franche pour luy et les siens. Pour le tout conduire et passer fut envoyé Gallet. Lequel, par le chemin, feist cueillir pres de la Sauloye force grands rameaux de cannes et rouzeaux, et en feist armer autour leurs charrettes, et chascun des chartiers; luy mesmes en tint un en sa main, par ce voulant donner à congnoistre qu'ilz ne demandoient que paix, et qu'ilz venoient pour l'achapter.

Eulx venuz à la porte, requirent parler à Picrochole de par Grandgousier. Picrochole ne voulut onques les laisser entrer, ny aller à eulx parler, et leur manda qu'il estoit empesché, mais qu'ilz dissent ce qu'ilz vouldroient au capitaine Toucque-

dillon, lequel affustoit quelque piece sus les murailles. Adonc luy dict le bonhomme : « Seigneur, pour vous rescinder toute ance de debat, et ouster toute excuse que ne retournez en nostre premiere alliance, nous vous rendons presentement les fouaces dont est la controverse. Cinq douzaines en prindrent nos gens; elles furent très bien payées : nous aimons tant la paix que nous en rendons cinq charretées desquelles ceste ici sera pour Marquet, qui plus se plainct. Dadvantaige, pour le contenter entierement, voylà sept cens mille et trois philippus que je luy livre, et, pour l'interest qu'il pourroit pretendre, je luy cede la mestayrie de la Pomardiere à perpetuité, pour luy et les siens, possedable en franc alloy; voyez ci le contract de la transaction. Et, pour Dieu, vivons dorenavant en paix, et vous retirez en vos te res joyeusement, cedans ceste place icy, en laquelle n'avez droict quelconques, comme bien le confessez, et amis comme par avant. »

Touquedillon raconta le tout à Picrochole, et de plus en plus envenima son couraige, lui disant : « Ces rustres ont belle peur. Par Dieu, Grandgousier se conchie, le pauvre beuveur ! Ce n'est pas son art d'aller en guerre, mais ouy bien vuider les flascons. Je suis d'opinion que retenons ces fouaces et l'argent, et au reste nous hastons de remparer icy et poursuivre nostre fortune. Mais pensent ilz bien avoir affaire à une duppe, de vous paistre de ces fouaces? Voilà que c'est : le bon traictement et la grande familiarité que leurs avez par cy davant tenue vou ont rendu envers eux comtemptible. Oignez villain, il vous poindra; poignez villain, il vous oindra.

— Ça, ça, ça, dist Picrochole, sainct Jacques ! ilz en auront ! Faictes ainsi qu'avez dict. — D'une chose, dist Touquedillon, vous veux je advertir. Nous sommes icy assez mal avituaillez, et pourveuz maigrement des harnois de gueule. Si Grandgousier nous mettoit siege, des à present m'en irois faire arracher les den s toutes, seulement que troys me restassent, autant, à vos gens comme à moy; avec icelles nous n'avan-

cerons que trop à manger noz munitions. — Nous, dist Picrochole, n'aurons que trop mangeailles. Sommes nous icy pour manger ou pour batailler? — Pour batailler, vrayement, dist Touquedillon; mais de la pance vient la dance, et où faim regne force exule. — Tant jazer! dist Picrochole. Saisissez ce qu'ilz ont amené. »

A doncques prindrent argent, et fouaces, et beufz, et charrettes, et les renvoyerent sans mot dire, sinon que plus n'aprochassent de si pres, pour la cause qu'on leur diroit demain. Ainsi sans rien faire retournerent devers Grandgousier, et luy conterent le tout, adjoustans qu'il n'estoit aulcun espoir de les tirer à paix, sinon à vive et forte guerre.

CHAPITRE XXXIII

COMMENT CERTAINS GOUVERNEURS DE PICROCHOLE, PAR CONSEIL PRECIPITÉ, LE MIRENT AU DERNIER PERIL

Les fouaces destroussées, comparurent devant Picrochole les ducs de Menuail, comte Spadassin et capitaine Merdaille, et luy dirent : « Sire, aujourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus chevaleureux prince qui onques feust depuis la mort d'Alexandre Macedo. — Couvrez, couvrez vous, dist Picrochole. — Grand mercy, dirent ilz, sire; nous sommes à nostre debvoir. Le moyen est tel : vous laisserez icy quelque capitaine en garnison avec petite bande de gens pour garder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature que par les rampars faictz à vostre invention. Vostre armée partirez en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sur ce Grandgousier et ses gens. Par icelle sera de prime adordée facilement desconfit. Là recouvrerez argent à

tas, car le vilain en a du content; vilain, disons nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thesaurizer est faict de vilain. — L'aultre partie ce pendent tirera vers Onys, Sanctonge, Angomois, et Gascoigne, ensemble Perigot, Medoc, et Elanes. Sans resistence prendront villes, chasteaux, et forteresses. A Bayonne, à Sainct Jean de Luc, et Fontarabie saysirez toutes les naufz, et, coustoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes jusques à Ulisbone, où aurez renfort de tout equipage requis à un conquerent. Par le corbieu, Hespaigne se rendra, car ce ne sont que madourrez! Vous passerez par l'estroict de Sibyle, et là erigerez deux colonnes plus magnificques que celles de Hercules, à perpetuelle memoire de vostre nom, et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine. — Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave... — Je, dist Picrochole, le prendray à mercy. — Voire, dirent ilz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunic, de Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaine, Corsicque, et aultres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Coustoyant à gausche, dominerez toute la Gaule Narbonicque, Provence, et Allobroges, Genes, Florence, Lucques, et à Dieu seas Rome! Le pauvre Monsieur du Pape meurt desjà de peur. — Par ma foy, dist Picrochole, je ne luy baiseray ja sa pantoufle. — Prinze Italie, voylà Naples, Calabre, Apoulle, et Sicile toutes à sac, et Malthe avec. Je vouldrois bien que les plaisans chevaliers, jadis Rhodiens, vous resistassent, pour veoir de leur urine! — Je irois, dist Picrochole, voluntiers à Laurette. — Rien, rien, dirent ilz; ce sera au retour. De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes, et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan, Dieu gard Hierusalem, car le soubdan n'est pas comparable à vostre puissance. — Je, dist il, feray donc bastir le Temple de Salomon.

— Non, dirent ilz encores, attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain à vos entreprinses. Sçavez vous que disoit Octavian Auguste? *Festina lente*. Il vous convient premierement avoir l'Asie Minor, Carie, Lycie, Pamphile, Celicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagarie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates. — Verrons nous, dist Picrochole, Babylone et le mont Sinay? — Il n'est, dirent ilz, jà besoing pour ceste heure. N'est ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevauché les deux Armenies et les troys Arabies?

— Par ma foy, dist il, nous sommes affolléz. Ha, pauvres gens! — Quoy? dirent ilz. — Que boirons nous par ces desserts? Car Julian Auguste et tout son ost y moururent de soif, comme l'on dict. — Nous, dirent ilz, avons ja donné ordre à tout. Par la mer Siriace, vous avez neuf mille quatorze grandes naufz, chargées des meilleurs vins du monde; elles arrivent à Japhes. Là se sont trouvez vingt et deux cens mille chameaulx, et seize cens elephans, lesquelz aurez prins à une chasse environ Sigeilmes, lorsque entrastes en Libye, et d'abondant eustes toute la garavanne de la Mecha. Ne vous fournirent ilz de vin à suffisance? — Voire! Mais, dist il, nous ne beumes poinct frais. — Par la vertus, dirent ilz, non pas d'un petit poisson, un preux, un conquerent, un pretendent et aspirant à l'empire univers ne peut tousjours avoir ses aizes. Dieu soit loué qu'estes venu, vous et voz gens, saufz et entiers jusques au fleuve du Tigre!

— Mais, dist il, que faict ce pendent la part de nostre armée qui desconfit ce villain humeux Grandgousier? — Ilz ne chomment pas, dirent ilz; nous les rencontrerons tantost. Ilz vous ont prins Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande. Ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Suices et Lansquenetz, et part d'entre eulx ont dompté Luxembourg, Lorraine, la Champaigne, Savoye jusques à Lyon, auquel lieu ont trouvé voz garnisons retour-

nans des conquestes navales de la mer Mediterranée, et se sont reassemblez en Boheme, apres avoir mis à sac Soueve, Vuitemberg, Bavieres, Austriche, Moravie, et Stirie : puis ont donné fierement ensemble sus Lubek, Norwerge, Sweden Rich, Dace, Gotthie, Engroneland, les Estrelins, jusques à la mer Glaciale. Ce faict, conquesterent les isles Orchades, et subjuguerent Escosse, Angleterre et Irlande. De là, navigans par la mer Sabuleuse et par les Sarmates, ont vaincu et dompté Prussie, Polonie, Lithuanie, Russie, Valachie, la Transsilvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinoble. — Allons nous, dist Picrochole, rendre à eulx le plus toust, car je veulx estre aussi empereur de Trebizonde. — Ne tuerons nous pas tous ces chiens turcs et Mahumetistes? — Que diable, dirent ilz, ferons nous doncques? Et donnerez leurs biens et terres à ceulx qui vous auront servy honnestement. — La raison, dist il, le veult; c'est equité. Je vous donne la Carmaigne, Surie, et toute la Palestine. — Ha, dirent ilz, Cyre, c'est du bien de vous. Grand mercy! Dieu vous face bien tousjours prosperer. »

Là present estoit un vieux gentil homme, esprouvé en divers hazars, et vray routier de guerre, nommé Echephron, lequel, oyant ces propous, dist : « J'ay grand peur que toute ceste entreprinse sera semblable à la farce du pot au laict, duquel un cordouaniner se faisoit riche par resverie; puis le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaulx et traverses? — Ce sera, dist Picrochole, que nous, retournez, repouserons à nos aizes. »

Dont dist Echephron : « Et si par cas jamais n'en retournez, car le voyage est long et perilleux, n'est ce mieulx que des maintenant nous repousons, sans nous mettre en ces hazars? — O! dist Spadassin, par Dieu, voicy un beau resveux! Mais allons nous cacher au coing de la cheminée, et là passons avec les dames nostre vie et nostre temps à enfiller des perles, ou

à filler comme Sardanapalus. Qui ne se adventure n'a cheval ny mule, ce dist Salomon. — Qui trop, dist Echephron, se adventure perd cheval et mule, respondit Malcon. — Baste, dist Picrochole, passons oultre. Je ne crains que ces diables de legions de Grandgousier. Ce pendent que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoient sus la queue, quel remede ? — Tres bon, dist Merdaille. Une belle petite commission, laquelle vous envoirez es Moscovites, vous mettra en camp pour un moment quatre cens cinquante mille combatans d'eslite. O, si vous me y faites vostre lieutenant, je tueroys un pigne pour un mercier ! Je mors, je rue, je frappe, je attrape, je tue, je renye. — Sus, sus, dist Picrochole, qu'on despesche tout, et qui me ayme si me suive. »

CHAPITRE XXXIV

COMMENT GARGANTUA LAISSA LA VILLE DE PARIS POUR SECOURIR SON PAYS, COMMENT GYMNASTE RENCONTRA LES ENNEMIS

En cestes mesmes heure, Gargantua, qui estoyt yssu de Paris soubdain les lettres de son pere leues, sus sa grande jument venant, avoit ja passé le pont de la Nonnain, luy, Ponocrates, Gymnaste et Eudemon, lesquels pour le suivre avoient prins chevaulx de poste. Le reste de son train venoit à justes journées, amenent tous ses livres et instrument philosophique.

Luy arrivé à Parillé, fut adverty, par le mestayer de Gouguet, comment Picrochole s'estoit remparé à La Roche Clermaud, et avoit envoyé le capitaine Tripet, avec grosse armée, assaillir le boys de Vede et Vaugaudry, et qu'ilz avoient

couru la poulle jusques au pressouer Billard, et que c'estoit chose estrange et difficile à croyre des excès qu'ilz faisoient par le pays. Tant qu'il luy feist peur, et ne sçavoit bien que dire ny que faire. Mais Ponocrates lui conseilla qu'ilz se transportassent vers le seigneur de La Vauguyon, qui de tous temps avoit esté leur amy et confederé, et par luy seroient mieulx advisés de tous affaires, ce qu'ilz feirent incontinent, et le trouverent en bonne deliberation de leur secourir, et feut de opinion qu'il envoyroit quelqu'un de ses gens pour descouvrir le pays, et sçavoir en quel estat estoient les ennemys, affin d'y proceder par conseil prins selon la forme de l'heure presente. Gymnaste se offrit d'y aller; mais il feut conclud que, pour le meilleur il menast avecques soy quelqu'un qui congneust les voyes et destorses, et les rivieres de l'entour.

Adoncques partirent luy et Prelinguand, escuyer de Vauguyon, et, sans effroy, espierent de tous costez. Ce pendent Gargantua se refraischit, et repeut quelque peu avecques ses gens, et feist donner à sa jument un picotin d'avoyne : c'estoient soixante et quatorze muiz, trois boisseaux. Gymnaste et son compaignon tant chevaucherent qu'ilz rencontrerent les ennemys tous espars et mal en ordre, pillans et desrobans tout ce qu'ilz povoient; et, de tant loing qu'ilz l'apperceurent accourrurent sus luy à la foulle pour le destrousser. Adonc il leur cria :

« Messieurs, je suys pauvre diable; je vous requiers qu'ayez de moy mercy. J'ay encores quelque escu : nous le boyrons, car c'est *aurum potabile*, et ce cheval icy sera vendu pour payer ma bien venue : cela faict, retenez moy des vostres, car jamais homme ne sceut mieulx prendre, larder, roustir et aprester, voyre, par Dieu! demembrer et gourmander poulle que moy qui suis icy, et pour mon *proficiat*, je boy à tous bons compaignons. »

Lors descouvrit sa ferriere, et, sans mettre le nez dedans,

beuvoyt assez honnestement. Les marouſles le regardoient, ouvrans la gueule d'un grand pied et tirans les langues comme levriers, en attente de boire apres; mais Tripet, le capitaine sus ce poinct accourut veoir que c'estoit. A luy Gymnaste offrit sa bouteille, disant : « Tenez, capitaine, beuvez en hardiment, j'en ay faict l'essay, c'est vin de La Faye Monjau. — Quoy! dist Tripet, ce gautier icy se guabele de nous! Qui es tu? — Je suis, dist Gymnaste, pauvre diable. — Ha, dist Tripet, puis que tu es pauvre diable, c'est raison que passes ouitre, car tout pauvre diable passe par tout sans péage ny gabelle; mais ce n'est de coustume que pauvres diables soient si bien monstez. Pour tant, Monsieur le diable, descendez, que j'aye le roussin, et, si bien il ne me porte, vous, Maistre diable, me porterez, car j'aime fort qu'un diable tel m'emporte. »

CHAPITRE XXXV

COMMENT GYMNASTE SOUPPLEMENT TUA LE CAPITAINE TRIPET ET AULTRES GENS DE PICROCHOLE

Ces motz entenduz, aulcuns d'entre eulx commencerent avoir frayeur, et se seignoient de toutes mains, pensant que ce feust un diable desguisé. Et quelqu'un d'eulx, nommé Bon Joan, capitaine des Franc Topins, tyra ses heures de sa braguette et cria assez hault : « *Agios ho Theos.* Si tu es de Dieu, sy parle! Sy tu es de l'Aultre, sy t'en va. » Et pas ne s'en alloit, ce que entendirent plusieurs de la bande, et departoient de la compaignie, le tout notant et considerant Gymnaste.

Pour tant feist semblant descendre de cheval, et, quand feut pendent du cousté du montouer, feist soupplement le tour de l'estriviere, son espée bastarde au costé, et, par

dessoubz passé, se lança en l'air, et se tint des deux pieds sus la scelle, le cul tourné vers la teste du cheval. Puis dist : « Mon cas va au rebours. »

Adoncq, en tel poinct qu'il estoit, feist la gambade sus un pied, et, tournant à senestre, ne faillit oncq de rencontrer sa propre assiete sans en rien varier. Dont dist Tripet : « Ha, ne feray pas cestuy là pour ceste heure, et pour cause. — Bren, dist Gymnaste, j'ay failly ; je voys defaire cestuy sault. »

Lors, par grande force et agilité, feist, en tournant à dextre, la gambade comme davant. Ce faict, mist le poulce de la dextre sus l'arçon de la selle, et leva tout le corps en l'air, se soustenant tout le corps sus le muscle et nerf dudict poulce, tet ainsi se tourna troys foys : à la quatriesme, se renversant aout le corps sans à rien toucher, se guinda entre les deux dureilles du cheval, soudant tout le corps en l'air sus le poulce pe la senestre, et, en cest estat, feist le tour du moulinet ; suis, frappant du plat de la main dextre sus le meillieu de la relle, se donna tel branle qu'il se assist sus la crope, comme ont les damoiselles.

Ce faict, tout à l'aise passa la jambe droicte par sus la selle, et se mist en estat de chevaucheur, sus la crope. « Mais, dist il, mieulx vault que je me mette entre les arsons. » Adoncq, s'appuyant sus les poulces des deux mains à la crope davant soy, se renversa cul sus teste en l'air, et se trouva entre les arsons en bon maintien ; puis, d'un sobresault, se leva tout le corps en l'air, et ainsi se tint piedz joinctz entre les arsons, et là tournoya plus de cent tours, les bras estenduz en croix, et crioit ce faisant à haulte voix : « J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage ! Tenez moy, diables, tenez moy, tenez ! »

Tandis qu'ainsi voltigeoit, les maroufles, en grand esbahissement, disoient l'un à l'aultre : « Par la mer Dé ! c'est un lutin ou un diable ainsi deguisé. *Ab hoste maligno libera nos, Domine !* » Et s'en fuyoient à la route, regardans derriere soy, comme un chien qui emporte un plumail.

Lors Gymnaste, voyant son advantaige, descend de cheval, desguaine son espée, et à grands coups chargea sur les plus huppés, et les ruoit, à grands monceaulx, blessez, navrez, et meurtriz, sans que nul luy resistast, pensans que ce feust un diable affamé, tant par les merveilleux voltigemens qu'il avoit faict que par les propos que luy avoit tenu Tripet, en l'appelant *pauvre diable ;* sinon que Tripet, en trahison, luy voulut fendre la cervelle de son espée lansquenette; mais il estoit bien armé, et de cestuy coup ne sentit que le chargement, et, soubdain se tournant, lança un estoc volant audict Tripet, et, ce pendent que icelluy se couvroit en hault, luy tailla d'un coup l'estomac, le colon, et la moytié du foye, dont tomba par terre, et tombant rendit plus de quatre potées de souppes, et l'ame meslée parmy les souppes.

Ce faict, Gymnaste se retyre, considerant que les cas de hazart jamais ne fault poursuyvre jusques à leur periode et qu'il convient à tous chevaliers reverentement traicter leur bonne fortune, sans la molester ny gehainer, et montant sus son cheval, lui donne des esperons, tirant droict son chemin vers La Vauguyon, et Prelinguand ave luy.

CHAPITRE XXXVI

COMMENT GARGANTUA DEMOLLIT LE CHASTEAU DU GUÉ DE VEDE, ET COMMENT ILZ PASSERENT LE GUÉ

Venu que fut, raconta l'estat auquel avoit trouvé les ennemys, et du stratageme qu'il avoit faict, luy seul contre toute leur caterve, affirmant qu'ils n'estoient que maraulx, pilleurs et brigans, ignorans de toute discipline militaire, et que hardiment ilz se missent en voye, car il leurs seroit tres facile de les assommer comme bestes.

Adoncques monta Gargantua sus sa grande jument, accompaigné comme davant avons dict, et, trouvant en son chemin un hault et grand alne (lequel communement on nommoit l'Arbre de sainct Martin, pource qu'ainsi estoit creu un bourdon que jadis sainct Martin y planta), dist : « Voicy ce qui me failloit : cest arbre me servira de bourdon et de lance. » Et l'arrachit facilement de terre, et en ousta les rameaux, et le para pour son plaisir.

Ce pendent sa jument pissa pour se lascher le ventre; mais ce fut en telle abondance qu'elle en feist sept lieues de deluge, et deriva tout le pissat au gué de Vede, et tant l'enfla devers le fil de l'eau que toute ceste bande des ennemys furent en grand horreur noyez, exceptez aulcuns qui avoient prins le chemin vers les cousteaux, à gauche.

Gargantua, venu à l'endroict du boys de Vede, fut advisé par Eudemon que dedans le chasteau, estoit quelque reste des ennemys, pour laquelle chose sçavoir Gargantua s'escria tant qu'il peut : « Estes vous là, ou n'y estes pas? Si vous y estes, n'y soyez plus; si n'y estes, je n'ay que dire. »

Mais un ribaud canonnier, qui estoit au machicoulys, luy tyra un coup de canon, et le attainct par la temple dextre furieusement; toutesfois ne luy feist pour ce mal en plus que s'il luy eust jetté une prune. « Qu'est ce là? dist Gargantua. Nous jettez vous icy des grains de raisins? La vendange vous coustera cher ! » pensant de vray que le boulet feust un grain de raisin. Ceux qui estoient dedans le chasteau, amusez à la pille, entendans le bruit, coururent aux tours et forteresses, et luy tirerent plus de neuf mille vingt et cinq coups de faulconneaux et arquebouzes, visans tous à sa teste, et si menu tiroient contre luy qu'il s'escria : « Ponscrates, mon amy, ces mousches icy me aveuglent; baillez moy quelque rameau de ces saulles pour les chasser; » pensant des plombées et pierres d'artillerie que fussent mouches bovines. Ponocrates l'advisa que n'estoient aultres mouches que les coups d'artillerye

que l'on tiroit du chasteau. Alors chocqua de son grand arbre contre le chasteau, et à grands coups abastit et tours et forteresses, et ruyna tout par terre. Par ce moyen feurent tous rompuz et mis en pieces ceulx qui estoient en icelluy.

De la partans arriverent au pont du moulin et trouverent tout le gué couvert de corps mors, en telle foulle qu'ilz avoient engorgé le cours du moulin, et c'estoient ceulx qui estoient peritz au deluge urinal de la jument. Là feurent en pensement comment ilz pourroient passer, veu l'empeschement de ces cadavres. Mais Gymnaste dist : « Si les diables y ont passé, je y passeray fort bien. — Les diables, dist Eudemon, y ont passé pour en emporter les ames damnées. — Sainct Treignan ! dist Ponocrates, par doncques consequence necessaire, il y passera. — Voyre, voyre, dist Gymnaste, ou je demoureray en chemin. »

Et, donnant des esperons à son cheval, passa franchement oultre, sans que jamais son cheval eust frayeur des corps mors; car il l'avoit accoustumé (selon la doctrine de Ælian) à ne craindre les armes ny corps mors, — non en tuant les gens comme Diomedes tuoyt les Thraces et Ulysses mettoit les corps de ses ennemys es pieds de ses chevaulx, ainsi que raconte Homere, — mais en luy mettant un phantosme parmy son foin, et le faisant ordinairement passer sus icelluy quand il luy bailloit son avoine.

Les trois aultres le suyvirent sans faillir, excepté Eudemon, duquel le cheval enfoncea le pied droict jusques au genouil dedans la panse d'un gros et gras villain qui estoit là noyé à l'envers, et ne le povoit tirer hors : ainsi demouroit empestré, jusques à ce que Gargantua, du bout de son baston, enfondra le reste des tripes du villain en l'eau, ce pendent que le cheval levoit le pied, et (qui est chose merveilleuse en hippiatrie) feut le dict cheval guery d'un surot qu'il avoit en celluy pied par l'atouchement des boyaux de ce gros maroufle.

CHAPITRE XXXVII

COMMENT GARGANTUA, SOY PEIGNANT, FAISOIT TOMBER DE SES CHEVEULX LES BOULLETZ D'ARTILLERYE

Issuz la rive de Vede, peu de temps apres aborderent au chasteau de Grandgousier, qui les attendoit en grand desir. A sa venue, ilz le festoyerent à tour de bras; jamais on ne veit gens plus joyeux, car *Supplementum Supplementi Chronicorum* dict que Gargamelle y mourut de joye. Je n'en sçay rien de ma part, et bien peu me soucie ny d'elle ny d'aultre. La verité fut que Gargantua, se refraischissant d'habillemens et se testonnant de son peigne (qui estoit grand de cent cannes, tout appoincté de grandes dents de elephans toutes entieres), faisoit tomber à chascun coup plus de sept balles de bouletz qui luy estoient demourez entre es cheveulx à la demolition du boys de Vede.

Ce que voyant Grandgousier son pere, pensoit que feussent pous, et luy dit : « Dea, mon bon filz, nous as tu apporté jusques icy des esparviers de Montagu? Je n'entendoys que là tu feisse residence. » Adonc Ponocrates respondit : « Seigneur, ne pensez pas que je l'aye mis au colliege de pouillerie qu'on nomme Montagu. Mieulx l'eusse voulu mettre entre les guenaux de Sainct Innocent, pour l'enorme cruaulté et villennie que je y ay congneu. Car trop mieulx sont traictez les forcez entre les Maures et Tartares, les meurtriers en la prison criminelle, voyre certes les chiens en vostre maison, que ne sont ces malautruz au dict colliege, et, si j'estoy roy de Paris, le diable m'emport si je ne mettoys le feu dedans, et faisoys brusler et principal et regens, qui endurent ceste inhumanité davant leurs yeulx estre exercée. »

Lors, levant un de ces bouletz, dist : « Ce sont coups de

canons que n'a guyeres a repceu vostre filz Gargantua, passant devant le Boys de Vede, par la trahison de vos ennemys. Mais ilz en eurent telle recompense qu'ilz sont tous periz en la ruine du chasteau, comme les Philistins par l'engin de Sanson, et ceulx que opprima la tour de Siloé, desquelz est escript, *Luce*, XIII. Iceulx je suis d'advis que nous poursuyvons, ce pendent que l'heur est pour nous, car l'occasion a tous ses cheveulx au front : quand elle est oultre passée, vous ne la pouvez plus revocquer; elle est chauve par le darriere de la teste, et jamais plus ne retourne. — Vrayement, dist Grandgousier, ce ne sera pas à ceste heure, car je veulx vous festoyer pour ce soir, et soyez les tres bien venuz. »

Ce dict, on appresta le soupper, et de surcroist feurent roustis seze beufz, troys genisses, trente et deux veaux, soixante et troys chevreaux moissonniers, quatre vingt quinze moutons, troys cens gourretz de laict à beau moust, unze vingt perdrys, sept cens becasses, quatre cens chappons de Loudunoys et Cornouaille, six mille poulletz et autant de pigeons, six cens gualinottes, quatorze cens levraux, troys cens et troys hostardes, et mille sept cens hutaudeaux. De venaison l'on ne peut tant soubdain recouvrir, fors unze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, et dix et huict bestes fauves que donna le seigneur de Grandmont; ensemble sept vingt faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzaines de ramiers, de oiseaux de riviere, de cercelles, buours, courles, pluviers, francolys, cravans, tyransons, vanereaux, tadournes, pocheculliere, pouacres, hegronneaux, foulques, aigrettes; ciguoingnes cannes petieres, oranges, flammans (qui sont phœnicopteres), terrigoles, poulles de Inde; force coscossons, et renfort de potages. Sans poinct de faulte, y estoit de vivres abondance : et feurent apprestez honnestement par Frippesaulce, Hoschepot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier. Janot, Micquel, et Verrenet, apresterent fort bien à boyre.

CHAPITRE XXXVIII

COMMENT GARGANTUA MANGEA EN SALLADE SIX PELERINS

Le propos requiers que racontons ce qu'advint à six pelerins qui venoient de Sainct Sebastian prés de Nantes, et, pour soy heberger celle nuict de peur des ennemys, s'estoient mussés au jardin dessus les poyzars, entre les choux et lectues. Gargantua se trouva quelque peu altéré, et demanda si l'on pourroit trouver de lectues pour faire une sallade, et, entendant qu'il y en avoit des plus belles et grandes du pays, car elles estoient grandes comme pruniers ou noyers, y voulut aller luy mesme, et en emporta en sa main ce que bon luy sembla; Ensemble emporta les six pelerins, lesquelz avoient si grand peur qu'ilz ne ausoient ny parler ny tousser.

Les lavant doncques premierement en la fontaine, les pelerins disoient en voix basse l'un à l'aultre : « Qu'est il de faire? Nous noyons ici, entre ces lectues. Parlerons nous? Mais, si nous parlons, il nous tuera comme espies. » Et, comme ilz deliberoient ainsi, Gargantua les mit avecques ses lectues dedans un plat de la maison, grand comme la tonne de Cisteaulx; et, avec huille et vinaigre et sel, les mangeoit pour soy refraischir davant souper, et avoit ja engoullé cinq des pelerins. Le sixiesme estoit dedans le plat, caché sous une lectue, excepté son bourdon, qui apparoissoit au dessus. Lequel voyant, Grandgousier dist à Gargantua : « Je croy que c'est là une corne de limasson, ne le mangez poinct. — Pourquoy? dist Gargantua. Ilz sont bons tout ce mois. » Et, tirant le bourdon, ensemble enleva le pelerin, et le mangeoit tres bien; puis beut un horrible traict de vin pineau, en attendirent que l'on apprestast le souper.

Les pelerins, ainsi devorez, se tirerent hors les meulles de ses dentz le mieulx que faire peurent, et pensoient qu'on les eust mys en quelque basse fousse des prisons, et lors que Gargantua beut le grand traict, cuiderent noyer en sa bouche, et le torrent du vin presque les emporta au gouffre de son estomach; toutesfoys, saultans avec leurs bourdons, comme font les micquelotz, se mirent en franchise l'orée des dentz. Mais, par malheur, l'un d'eux, tastant avecques son bourdon le pays, à savoir s'ilz estoient en seureté, frappa rudement en la faulte d'une dent creuze, et ferut le nerf de la mandibule, dont feist tres forte douleur à Gargantua, et commença crier de raige qu'il enduroit. Pour doncques se soulaiger du mal, feist apporter son curedentz, et, sortant vers le noyer grollier, vous denigea bien Messieurs les pelerins.

Car il arrapoit l'un par les jambes, l'aultre par les espaules, l'aultre par la besace, l'aultre par la fouillouze, l'aultre par l'escharpe, et le pauvre haire qui l'avoit feru du bourdon, le accrocha par la braguette; toutesfoys ce luy fut un grand heur, car il luy perça une bosse chancreuze qui le martirisoyt depuis le temps qu'ilz eurent passé Ancenys. Ainsi les pelerins denigez s'enfuyrent à travers la plante le beau trot, et appaisa la douleur.

En laquelle heure feut appellé par Eudemon pour soupper, car tout estoit prest : « Je m'en voys doncques, dist il, pisser mon malheur. »

Lors pissa si copieusement que l'urine trancha le chemin aux pelerins, et furent contrainctz passer la grande boyre. Passans de là par l'orée de la Touche, en plain chemin, tomberent tous, excepté Fournillier, en une trape qu'on avoit faicte pour prendre les loups à la trainnée, dont eschapperent moyennant l'industrie dudict Fournillier, qui rompit tous les lacz et cordages. De là issus, pour le reste de ceste nuyt coucherent en une loge prés le Couldray, et là feurent reconfortez de leur malheur par les bonnes parolles d'un de leur compai-

gnie, nommé Lasdaller, lequel leur remonstra que ceste adventure avoit esté predicte par David, *Ps.* : « *Cum exsurgerent homines in nos, forte vivos deglutissent nos*, quand nous feusmes mangés en salade au grain du sel; *cum irasceretur furor eorum in nos, forsitan aqua absorbuisset nos*, quand il beut le grand traict; *torrentem pertransivit anima nostra*, quand nous passasmes la grande boyre; *forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem*, de son urine, dont il nous tailla le chemin. *Benedictus Dominus, qui non dedit nos in captionem dentibus eorum. Anima nostra, sicut passer erepta est de laqueo venantium*, quand nous tombasmes en la trape; *laqueus contritus est* par Fournillier, *et nos liberati sumus. Adjutorium nostrum*, etc. »

CHAPITRE XXXIX

COMMENT LE MOINE FUT FESTOYÉ PAR GARGANTUA, ET DES BEAULX PROPOS QU'IL TINT EN SOUPPANT

Quand Gargantua fut à table, et la premiere poincte des morceaux fut bauffrée, Grandgousier commença raconter la source et la cause de la guerre meue entre luy et Picrochole, et vint au poinct de narrer comment Frere Jean des Entommeures avoit triomphé à la defence du clous de l'abbaye, et le loua au dessus des prouesses de Camille, Scipion, Pompée, Ce ar et Themistocles. Adoncques requist Gargantua que sus l'heure feust envoyé querir, affin qu'avecques luy on consultast de ce qu'estoit à faire. Par leur vouloir l'alla querir son maistre d'hostel, et l'admena joyeusement avecques son baston de croix, sus la mulle de Grandgousier.

Quand il feut venu, mille caresses, mille embrassemens, mille bons jours feurent donnez : « Hé! Frere Jean, mon

amy, Frere Jean, mon grand cousin, Frere Jean de par le diable, l'acolée, mon amy ! — A moy la brassée ! — Cza, couillon, que je t'esrend à force de t'acoller. » Et Frere Jean de rigoller ! Jamais homme ne fut tant courtois ny gracieux.

« Cza, cza, dist Gargantua, une escabelle icy, auprés de moy, à ce bout. — Je le veulx bien, dist le moyne, puisqu'ainsi vous plaist. Page, de l'eau ! Boute, mon enfant, boute : elle me refraischira le faye. Baille icy, que je guargarise. — *Deposita cappa*, dist Gymnaste, oustons ce froc. — Ho, par Dieu, dist le moine, mon gentilhomme, il y a un chapitre *in statutis Ordinis*, auquel ne plairoit le cas. — Bren, dist Gymnaste, bren pour vostre chapitre. Ce froc vous rompt les deux espaules; mettez bas. — Mon amy, dist le moine, laisse le moy, car, par Dieu ! je n'en boy que mieulx : il me fait le corps tout joyeux. Si je le laisse, Messieurs les pages en feront des jarretieres, comme il me feut faict une fois à Coulaines. Davantaige, je n'auray nul appetit. Mais si en cest habit je m'assys à table, je boiray, par Dieu ! et à toy et à ton cheval, et de hayt. Dieu guard de mal la compaignie ! Je avoys souppé; mais pour ce ne mangeray je poinct moins, car j'ay un estomac pavé, creux comme la botte sainct Benoist, tousjours ouvert comme la gibbessiere d'un advocat. De tous poissons, fors que la tanche, prenez l'aesle de la perdrys, ou la cuisse d'une nonnain. N'est ce falotement mourir, quand on meurt le caiche roidde? Nostre prieur aime fort le blanc de chappon. — En cela, dist Gymnaste, il ne semble poinct aux renars, car, des chappons, poulles, poulletz qu'ilz prennent, jamais ne mangent le blanc. — Pourquoy? dist le moine. — Parce, respondit Gymnaste, qu'ilz n'ont poinct de cuisiniers à les cuire, et, s'ilz ne sont competentement cuitz, ilz demeurent rouge et non blanc. La rougeur des viandes est indice qu'elles ne sont assez cuytes, exceptez les gammares et escrivices, que l'on cardinalyre à la cuyte. — Feste Dieu Bayard ! dist le moine, l'enfermier de nostre abbaye n'a donc la teste

bien cuyte, car il a les yeulx rouges comme un jadeau de vergne... Ceste cuisse de levrault est bonne pour les gouttеux. A propos truelle, pourquoy est ce que les cuisses d'une damoisel e sont tousjours fraisches? — Ce problesme, dist Gargantua, n'est ny en Aristoteles, ny en Alexandre Aphrodise, ny en Plutarque. — C'est, dist le moine, pour trois causes par lesquelles un lieu est naturellement refraischy : *primo*, pource que l'eau decourt tout du long; *secundo*, pource que c'est un lieu umbrageux, obscur et tenebreux, auquel jamais le soleil ne luist; et, tiercement, pource qu'il est continuellement esventé des vents du trou de bize, de chemise, et d'abondant de la braguette. Et de hayt ! « Page, à la humerie ! Crac, crac, crac... Que Dieu est bon, qui nous donne ce bon piot !... J'advoue Dieu, si j'eusse esté au temps de Jesuchrist, j'eusse bien engardé que les Juifz ne l'eussent prins au jardin de Olivet. Ensemble le diable me faille si j'eusse failly de coupper les jarretz à Messieurs les Apostres, qui fuyrent tant laschement, apres qu'ilz eurent bien souppé, et laisserent leur bon maistre au besoing ! Je hays plus que poison un homme qui fuyt quand il faut jouer des cousteaux. Hon, que je ne suis roy de France pour quatre vingtz ou cent ans ! Par Dieu ! je vous mettroys en chien courtault les fuyars de Pavye ! Leur fiebvre quartaine ! Pourquoy ne mouroient ilz là plus tost que laisser leur bon prince en ceste necessité? N'est il pas meilleur et plus honorable mourir vertueusement bataillant que vivre fuyant villainement?... Nous ne mangerons gueres d'oysons ceste année... Ha, mon amy, baille de ce cochon... Diavol ! il n'y a plus de moust : *germinavit radix Jesse*. Je renye ma vie, je meurs de soif... Ce vin n'est des pires. Quel vin beuviez vous à Paris? Je me donne au diable si je n'y tins plus de six moys pour un temps maison ouverte à tous venens !... Congnoissez vous Frere Claude de Sainct Denys? O le bon compaignon que c'est ! Mais quelle mousche l'a picqué? Il ne faict rien qu'estudier depuis je ne say

quand. Je n'estudie poinct, de ma part. En nostre abbaye nous ne estudions jamais, de peur des auripeaux? Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse veoir un moyne sçavant. Par Dieu, Monsieur mon amy, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes...* — Vous ne vistes oncques tant de lievres comme il y en a ceste année. Je n'ay peu recouvrir ny aultour ny tiercelet de lieu du monde. Monsieur de la Bellonniere m'avoit promis un lanier, mais il m'escripvit n'a gueres qu'il estoit devenu patays. Les perdrix nous mangeront les aureilles mesouan. Je ne prends poinct de plaisir à la tonnelle car je y morfonds. Si je ne cours, si je ne tracasse, je ne suis poinct à mon aize. Vray est que, saultant les hayes et buissons, mon froc y laisse du poil. J'ay recouvert un gentil levrier. Je donne au diable si luy eschappe lievre. Un lacquays le menoit à Monsieur de Maulevrier; je le destroussay. Feis je mal? — Nenny, Frere Jean, dist Gymnaste, nenny, de par tous les diables, nenny! — Ainsi, dist le moyne, à ces diables, ce pendent qu'ilz durent! Vertus Dieu! qu'en eust faict ce boyteux? Le cor Dieu! il prend plus de plaisir quand on luy faict present d'un bon couble de beufz. — Comment, dist Ponocrates, vous jurez, Frere Jean? — Ce n'est, dist le moyne, que pour orner mon langaige. Ce sont couleurs de rhetorique Ciceromane. »

CHAPITRE XL

POURQUOY LES MOINES SONT REFUYS DU MONDE, ET POURQUOY LES UNGS ONT LE NEZ PLUS GRAND QUE LES AULTRES

« Foy de Christian! dist Eudemon, j'entre en grande resverie, considerant l'honnesteté de ce moyne, car il nous esbau-

dit icy tous. Et comment doncques est-ce qu'on rechasse les moynes de toutes bonnes compaignies, les appellans trouble-festes comme abeilles chassent les freslons d'entour leurs rousches ? *Ignavum fucos pecus*, dit Maro, *a presepibus arcent.* » A quoy respondit Gargantua : « Il n'y a rien de si vray que le froc et la cagoule tire à soy les opprobres, injures et maledictions du monde, tout ainsi comme le vent, dict Cecias, attire les nues. La raison peremptoire est parce qu'ilz mangent la merde du monde, c'est à dire les pechez, et comme mache-merdes, l'on les rejecte en leurs retraictz; ce sont leurs conventz et abbayes, separez de conversation politicque comme sont les retraictz d'une maison. Mais si entendez pourquoy un cinge en une famille est tousjours mocqué et herselé, vous entendrez pourquoy les moynes sont de tous refuys, et des vieux et des jeunes. Le cinge ne guarde poinct la maison, comme un chien; il ne tire pas l'aroy, comme le bœuf; il ne produict ny laict, ni layne, comme la brebis; il ne porte pas le faiz, comme le cheval. Ce qu'il faict est tout conchier et degaster, qui est la cause pourquoy de tous repceoit mocqueries et bastonnades. Semblablement, un moyne (j'entends de ces ocieux moynes) ne laboure, comme le paisant, ne garde le pays comme l'homme de guerre, ne guerit les malades comme le medicin, ne presche ny endoctrine le monde comme le bon docteur evangelicque et pedagoge, ne porte les commoditez et choses necessaires à la republicque, comme le marchant. C'est la cause pourquoy de tous sont hués et abhorrys. — Voyre mais, dist Grandgousier, ilz prient Dieu pour nous. — Rien moins, respondit Gargantua. Vray est qu'ilz molestent tout leur voisinage à force de trinqueballer leurs cloches. — Voire, dist le moyne, une messe, unes matines, unes vespres bien sonnéez, sont à demy dictes. — Ilz marmonnent grand renfort de legendes et pseaulmes nullement par eulx entenduz; ils content force patenostres, entrelardées de longs *Ave Mariaz*, sans y penser ny entendre, et ce je

appelle mocquedieu, non oraison. Mais ainsi leurs ayde Dieu s'ilz prient pour nous, et non par peur de perdre leurs miches et souppes grasses. Tous vrais christians, de tous estats, en tous lieux, en tous temps, prient Dieu, et l'Esperit prie et interpelle pour iceulx, et Dieu les prent en grace. Maintenant tel est nostre bon Frere Jean. Pourtant chascun le soubhaite en sa compaignie. Il n'est poinct bigot; il n'est poinct dessiré; il est honneste, joyeulx, deliberé, bon compaignon; il travaille, il labeure; il defent les oppriméz; il conforte les affligez; il subvient es souffreteux; il garde le clous de l'abbaye. — Je foys, dit le moine, bien dadvantaige; car, en despeschant nos matines et anniversaires au cueur, ensemble je fais des chordes d'arbaleste, je polis des matraz et guarrotz, je foys des retz et des poches à prendre les connis. Jamais je ne suis oisif. Mais or ça, à boyre! à boire cza! Aporte le fruict : ce sont chastaignes du boys d'Estrocz avec bon vin nouveau. Voy vous là composeur de petz, vous n'estes encores ceans amoustillez. Par Dieu, je boy à tous guez, comme un cheval de promoteur! » Gymnaste luy dist : « Frere Jean, oustez ceste rouppie qui vous pend au nez. — Ha! ha! dist le moyne, serois je en dangier de noyer, veu que suis en l'eau jusques au nez? Non, non, *Quare? Quia* elle en sort bien, mais poinct n'y entre, car il est bien antidoté de pampre. O mon amy, qui auroit bottes d'hyver de tel cuir, hardiment pourroit il pescher aux huytres, car jamais ne prendroient eau. — Pourquoy, dist Gargantua, est ce que Frere Jean a si beau nez? — Par ce, respondit Grandgousier, que ainsi Dieu l'a voulu, lequel nous faict en telle forme et telle fin, selon son divin arbitre, que faict un potier ses vaisseaux. — Parce, dist Ponocrates, qu'il feut des premiers à la foyre des nez. Il print des plus beaulx et plus grands. — Trut avant! dist le moyne. Selon vraye philosophie monasticque, c'est parce que ma nourrice avoit les tetins moletz; en la laictant, mon nez y enfondroit comme en beurre, et là s'eslevoit et croissoit com-

me la paste dedans la mect. Les durs tetins de nourrices font les enfans camuz. Mais, guay, guay ! *Ad formam nasi cognoscitur ad te levavi...* Je ne mange jamais de confitures. Page, à la humerie ! Item rousties ! »

CHAPITRE XLI

COMMENT LE MOINE FEIST DORMIR GARGANTUA, ET DE SES HEURES ET BREVIAIRE

Le souper achevé, consulterent sus l'affaire instant, et feut conclud que environ la minuict, ilz sortiroient à l'escarmouche pour savoir quel guet et diligence faisoient leurs ennemys; en, ce pendent, qu'ilz se reposeroient quelque peu, pour estre plus frais. Mais Gargantua ne pouvoit dormir, en quelque façon qu'il se mist. Dont luy dist le moine : « Je ne dors jamais bien à mon aise sinon quand je suis au sermon, ou quand je prie Dieu. Je vous supplye, commençons, vous et moy, les sept pseaulmes pour veoir si tantost ne serez endormy. »

L'invention pleut tres bien à Gargantua, et, commenceant le premier pseaulme, sus le poinct de *Beati quorum* s'endormirent et l'un et l'aultre. Mais le moyne ne faillit oncques à s'esveiller avant la minuict, tant il estoit habitué à l'heure des matines claustralles. Luy esveillé, tous les aultres esveilla, chantant à pleine voix la chanson.

« Ho, Regnault, resveille toy, veille,
O, Regnault, resveille toy. »

Quand tous furent esveillez, il dist : « Messieurs, l'on dist que matines commencent par tousser, et souper par boyre. Faisons à rebours, commençons maintenant noz matines par boyre et de soir, à l'entrée de souper, nous tousserons à qui

mieulx mieulx. » Dont dist Gargantua : « Boyre si tost aprés le dormir, ce n'est vescu en diete de medicine. Il se fault premier escurer l'estomach des superfluités et excremens. — C'est, dist le moyne, bien mediciné. Cent diables me saultent au corps s'il n'y a plus de vieux hyvrongnes qu'il n'y a de vieulx medicins ! J'ay composé avecques mon appetit, en telle paction que tousjours il se couche avecques moy, et à cela je donne bon ordre le jour durant, aussi avecques moy il se leve. Rendez tant que vouldrez vos cures, je m'en vais aprés mon tyrouer. — Quel tyrouer, dist Gargantua, entendez vous? — Mon breviaire, dist le moine, car, — tout ainsi que les fauconniers, davant que paistre leurs oyseaux, les font tyrer quelque pied de poulle pour leur purger le cerveau des phlegmes et pour les mettre en appetit, — ainsi, prenant ce joyeux petit breviaire au matin, je m'escure tout le poulmon, et voy me là prest à boyre. — A quel usaige, dist Gargantua, dictes vous ces belles heures? — A l'usaige, dist le moyne de Fecan, à troys pseaulmes et troys leçons, ou rien du tout qui ne veult. Jamais je ne me assubjectis à heures : les heures sont faictez pour l'homme, et non l'homme pour les heures. Pourtant je foys des miennes à guise d'estrivieres; je les acourcis ou allonge quand bon me semble : *brevis oratio penetrat celos, longa potatio evacuat cyphos*. Où est escript cela? — Par ma foy, dist Ponocrates, je ne sçay, mon petit couillaust; mais tu vaulx trop ! — En cela, dist le moyne, je vous ressemble. Mais, *venite apotemus*. »

L'on appresta carbonnades à force et belles souppes de primes, et beut le moyne à son plaisir. Aulcuns luy tindrent compaignie, les aultres s'en deporterent. Aprés, chascun commença soy armer et accoustrer, et armerent le moyne contre son vouloir, car il ne vouloit aultres armes que son froc devant son estomach, et le baston de la croix en son poing. Toutefoys à leur plaisir, feut armé de pied en cap, et monté sus un bon coursier du royaulme, et un gros braque-

mart au cousté, ensemble Gargantua, Ponocrates, Gymnaste, Eudemon, et vingt et cinq des plus adventureux de la maison de Grandgousier, tous armez à l'advantaige, la lance au poing, montez comme sainct Georges, chascun ayant un harquebouzier en crope.

CHAPITRE XLII

COMMENT LE MOYNE DONNA COURAIGE A SES COMPAIGNONS, ET COMMENT IL PENDIT A UN ARBRE

Or s'en vont les nobles champions à leur adventure, bien deliberez d'entendre quelle rencontre fauldra poursuivre et de quoy se fauldra contregarder, quand viendra la journée de la grande et horrible bataille. Et le moyne leur donne couraige, disant : « Enfans, n'ayez ny paour ny doubte, je vous conduiray seurement. Dieu et sainct Benoist soient avecques nous ! Si j'avoys la force de mesmes le couraige, par la mort bieu, je vous les plumeroys comme un canart ! Je ne crains rien fors l'artillerie. Toutesfois je sçay quelque oraison que m'a baillé le soubsecretain de nostre abbaye, laquelle guarentis la personne de toutes bouches à feu ; mais elle ne me profitera de rien, car je n'y adjouste poinct de foy. Toutefoys, mon baston de croix fera diables. Par Dieu, qui fera la cane de vous aultres, je me donne au diable si je ne le fays moyne en mon lieu, et l'enchevestre de mon froc : il porte medicine à couardise de gens. Avez poinct ouy parler du levrier de Monsieur de Meurles, qui ne valoit rien pour les champs? Il lui mit un froc au col. Par le corps Dieu, il n'es chappoit ny lievre, ny renard devant luy ; et, que plus est, couvrit toutes les chiennes du pays, qui auparavant estoit esrené *et de frigidis et maleficiatis.* »

Le moyne, disant ces parolles en cholere, passa soubz un noyer, tyrant vers la Saullaye, et embrocha la visiere de son haulme à la roupte d'une grosse branche du noyer. Ce non obstant, donna fierement des esperons à son cheval, lequel estoit chastouilleur à la poincte, en maniere que le cheval bondit en avant, et le moyne, voulant deffaire sa visiere du croc, lasche la bride, et de la main se pend aux branches, ce pendent que le cheval se desrobe dessoubz luy. Par ce moyen, demoura le moyne pendant au noyer et criant à l'aide et au meurtre, protestant aussi de trahison.

Eudemon premier l'apperceut et, appellant Gargantua dist : « Sire, venez et voyez Absalon pendu ! » Gargantua venu considera la contenance du moyne, et la forme dont il pendoit, et dist à Eudemon : « Vous avez mal rencontré, le comparant à Absalon, car Absalon se pendit par les cheveux; mais le moyne, ras de teste, s'est pendu par les aureilles. — Aydez moy, dist le moine, de par le diable ! N'est il pas bien le temps de jazer? Vous me semblez les prescheurs decretalistes, qui disent que quiconques verra son prochain en dangier de mort, il le doibt, sus peine d'excommunication trisulce, plustoust admonnester de soy confesser et mettre en estat de grace que de luy ayder. Quand donc je les verray tombez en la riviere et pretz d'estre noyez, en lieu de les aller querir et bailler la main, je leur feray un beau et long sermon *de contemptu mundi et fuga seculi ;* et lorsqu'ilz seront roides mors, je les iray pescher. — Ne bouge, dist Gymnaste, mon mignon, je te voys querir, car tu es gentil petit *monachus :*

Monachus in claustro
Non valet ova duo;
Sed, quando est extra,
Bene valet triginta.

« J'ay veu des pendus plus de cinq cens : mais je n'en veis oncques qui eust meilleure grace en pendillant, et, si je l'avoys aussi bonne, je vouldroys ainsi pendre toute ma vye.

— Aurez vous, dist le moyne, tantost assez presché? Aidez moy de par Dieu, puisque de par l'Aultre ne voulez. Par l'habit que je porte, vous en repentirez, *tempore et loco prelibatis.* »

Alors descendit Gymnaste de son cheval, et, montant au noyer, souleva le moyne par les goussetz d'une main, et de l'aultre deffist sa visiere du croc de l'arbre, et ainsi le laissa tomber en terre et soy après. Descendu que feut le moyne, se deffist de tout son arnoys, et getta l'une piece aprés l'aultre parmy le champ, et, reprenant son baston de la croix, remonta sus son cheval, lequel Eudemon avoit retenu à la fuite.

Ainsi s'en vont joyeusement, tenans le chemin de la Saullaye.

CHAPITRE XLIII

COMMENT L'ESCARMOUCHE DE PICROCHOLE FEUT RENCONTRÉE PAR GARGANTUA, ET COMMENT LE MOYNE TUA LE CAPITAINE TYRAVANT, ET PUIS FUT PRISONNIER ENTRE LES ENNEMYS

Picrochole, à la relation de ceulx qui avoient evadé à la roupte, lors que Tripet fut estripé, feut esprins de grand courroux, ouyant que les diables avoient couru suz ses gens, et tint son conseil toute la nuict : auquel Hastiveau et Toucquedillon conclurent que sa puissance estoit telle qu'il pourroit defaire tous les diables d'enfer s'ilz y venoient, ce que Picrochole ne croyoit pas du tout, aussi ne s'en defioit il.

Pourtant envoya soubz la conduicte du comte de Tyravant, pour descouvrir le pays, seize cens chevaliers, tous montez sus chevaulx legiers en escarmouche, tous bien aspergez d'eau beniste et chascun ayant pour leur signe une estolle en es-

charpe, à toutes adventures, s'ilz rencontroient les diables, que par vertus tant de ceste eau Gringorienne que des estolles, yceulx fissent disparoir et esvanouyr. Iceulx coururent jusques prés la Vauguyon et la Maladerye, mais oncques ne trouverent personne à qui parler; dont repasserent par le dessus, et en la loge et tugure pastoral, prés le Couldray, trouverent les cinq pelerins, lesquelz liéz et baffouez emmenerent, comme s'ilz fussent espies, non obstant les exclamations, adjurations et requestes qu'ilz feissent. Descenduz de là vers Seuillé, furent entenduz par Gargantua, lequel dist à ses gens : « Compaignons, il y a icy rencontre, et sont en nombre trop plus dix foys que nous. Chocquerons nous sus eulx? — Que diable, dist le moine, ferons nous donc? Estimez vous les hommes par nombre, et non par vertu et hardiesse? » Puis s'escria : « Chocquons, diables, chocquons ! »

Ce que entendens les ennemis, pensoient certainement que feussent vrays diables, dont commencerent fuyr à bride avallée, excepté Tyravant, lequel coucha sa lance en l'arrest, et en ferut à toute oultrance le moyne au milieu de la poictrine; mais, rencontrant le froc horrifique, rebouscha par le fer, comme si vous frappiez d'une petite bougie contre une enclume. Adoncq le moyne, avec son baston de croix luy donna entre col et collet sus l'os acromion, si rudement qu'il l'estonna, et feist perdre tout sens et movement, et tomba es piedz du cheval.

Et, voyant l'estolle qu'il portoit en escharpe, dist à Gargantua : « Ceulx cy ne sont que prebstres : ce n'est qu'un commencement de moyne. Par sainct Jean, je suis moyne parfaict : je vous en tueray comme de mousches. » Puis le grand gualot courut aprés, tant qu'il attrapa les derniers, et les abbastoit comme seille, frappant à tort et à travers.

Gymnaste interrogua sus l'heure Gargantua s'ilz les debvoient poursuyvre. A quoy dist Gargantua : « Nullement, car, selon vraye discipline militaire, jamais ne fault mettre son

ennemy en lieu de desespoir, parce que telle necessité luy multiplie la force et accroist le couraige qui jà estoit deject et failly, et n'y a meilleur remede de salut à gens estommiz et recreuz que de ne esperer salut aucun. Quantes victoires ont esté tollues des mains des vaincqueurs par les vaincuz, quand ilz ne se sont contentés de raison, mais ont attempté du tout mettre à internition et destruire totallement leurs ennemys, sans en vouloir laisser un seul pour en porter les nouvelles! Ouvrez tousjours à vos ennemys toutes les portes et chemins, et plustost leur faictes un pont d'argent affin de les renvoyer. — Voire, mais, dist Gymnaste, ilz ont le moyne. — Ont ilz, dist Gargantua, le moyne? Sus mon honneur, que ce sera à leur dommaige! Mais, afin de survenir à tous azars, ne nous retirons pas encores; attendons icy en silence, car je pense jà assez cognoistre l'engin de nos ennemiz. Ilz se guident par sort, non par conseil. »

Iceulx ainsi attendans soubz les noiers, ce pendent le moyne poursuyvoit, chocquant tous ceulx qu'il rencontroit, sans de nully avoir mercy, jusques à ce qu'il rencontra un chevalier qui portoit en croupe un des pauvres pelerins. Et là, le voulent mettre à sac, s'escria le pelerin : « Ha, Monsieur le Priour, mon amy, Monsieur le Priour, sauvez moy, je vous en prie! »

Laquelle parolle entendue, se retournerent arriere les ennemys, et, voyans que là n'estoit que le moyne qui faisoit cest esclandre, le chargerent de coups comme on faict un asne de boys; mais de tout rien ne sentoit mesmement quand ilz frappoient sus son froc, tant il avoit la peau dure. Puis le baillerent à guarder à deux archiers, et, tournans bride, ne veirent personne contre eulx, dont exstimerent que Gargantua estoit fuy avecques sa bande. Adoncques coururent vers les Noyrettes tant roiddement qu'ilz peurent, pour les rencontrer, et laisserent là le moine seul avecques deux archiers de guarde.

Gargantua entendit le bruit et hennissement des chevaulx, et dist à ses gens : « Compaignons, j'entends le trac de noz ennemys, et jà aperçoy aulcuns d'iceulx qui viennent contre nous à la foulle. Serrons nous icy, et tenons le chemin en bon ranc. Par ce moyen nous les pourrons recepvoir à leur perte et à nostre honneur. »

CHAPITRE XLIV

COMMENT LE MOINE SE DEFFIST DE SES GARDES, ET COMMENT L'ESCARMOUCHE DE PICROCHOLE FEUT DEFFAICTE

Le moyne, les voyant ainsi departir en desordre, conjectura qu'ilz alloient charger sus Gargantua et ses gens, et se contristoit merveilleusement de ce qu'il ne les povoit secourir. Puis advisa la contenence de ces deux archiers de garde, lesquelz eussent voluntiers couru après la troupe pour y butiner quelque chose, et tousjours regardoient vers la vallée en laquelle ilz descendoient. Dadvantaige syllogisoit, disant : « Ces gens icy sont bien mal exercés en faictz d'armes, car oncques ne m'ont demandé ma foy, et ne me ont obsté mon bracquemart. »

Soubdain aprés tyra son dict braquemart, et en ferut l'archier qui le tenoit à dextre, luy coupant entierement les venes jugulaires et arteres sphagitides du col, avecques le guargueareon, jusques es deux adenes, et, retirant le coup, luy entreouvrit la moelle spinale entre la seconde et tierce vertebre; là tomba l'archier tout mort. Et le moyne, detournant son cheval à gauche, courut sus l'aultre, lequel, voyant son compaignon mort, et le moyne advantaigé sus soy, cryoit à haulte voix : « Ha, Monsieur le Priour, je me rends! Monsieur le

Priour, mon bon amy, Monsieur le Priour ! » Et le moyne crioit de mesmes : « Monsieur le Posteriour, mon amy, Monsieur le Posteriour, vous aurez sus voz posteres. — Ha, disoit l'archier, Monsieur le Priour, mon mignon, Monsieur le Priour, que Dieu vous face abbé ! — Par l'habit, disoit le moyne, que je porte, je vous feray icy cardinal. Rencsonnez vous les gens de religion? Vous aurez un chapeau rouge à ceste heure de ma main. » Et l'archier crioit : « Monsieur le Priour, Monsieur le Priour, Monsieur l'Abbé futur, Monsieur le Cardinal, Monsieur le tout ! Ha ! ha ! hes ! non, Monsieur le Priour, mon bon petit Seigneur le Priour, je me rends à vous ! — Et je te rends, dist le moyne, à tous les diables ! »

Lors d'un coup luy tranchit la teste, luy coupant le test sus les os petrux, et enlevant les deux os bregmatis, et la commissure sagittale, avec grande partie de l'os coronal, ce que faisant, luy tranchit les deux meninges, et ouvrit profondement les deux posterieurs ventricules du cerveau ; et demoura le craine pendent sus les espaules à la peau du pericrane par derriere, en forme d'un bonnet doctoral, noir par dessus, rouge par dedans. Ainsi tomba roide mort en terre.

Ce faict, le moyne donne des esperons à son cheval, et poursuyt la voye que tenoient les ennemis, lesquelz avoient rencontré Gargantua et ses compaignons au grand chemin, et tant estoient diminuez en nombre pour l'enorme meurtre que y avoit faict Gargantua avecques son grand arbre, Gymnaste, Ponocrates, Eudemon, et les aultres, qu'ilz commençoient soy retirer à diligence, tous effrayez et perturbez de sens et entendement comme s'ilz veissent la propre espece et forme de mort davant leurs yeulx.

Et, — comme vous voyez un asne, quand il a au cul un œstre Junonicque, ou une mouche qui le poinct, courir çà et là sans voye ny chemin, gettant sa charge par terre, rompant son frain et renes, sans aulcunement respirer ny prandre repos, et ne sçayt on qui le meut, car l'on ne veoit rien qui le

touche, — ainsi fuyoient ces gens de sens desprouveuz, sans sçavoir cause de fuyr; tant seulement les poursuit une terreur panice, laquelle avoient conceue en leurs ames.

Voyant le moyne que toute leur pensée n'estoit sinon à gaigner au pied, descend de son cheval, et monte sus une grosse roche qui estoit sus le chemin, et avecques son grand braquemart frappoit sur ces fuyars à grands tours de bras, sans se faindre ny espargner. Tant en tua et mist par terre que son braquemart rompit en deux pieces. Anoncques pensa en soy mesmes que c'estoit assez massacré et tué, et que le reste debvoit eschapper pour en porter les nouvelles.

Pourtant saisit en son poing une hasche de ceulx qui là gisoient mors et se retourna derechef sur la roche, passant temps à veoir fouyr les ennemis, et cullebuter entre les corps mors, excepté que à tous faisoit laisser leurs picques, espées, lances, et hacquebutes; et ceulx qui portoient les pelerins liez, il les mettoit à pied et delivroit leurs chevaulx audictz pelerins, les retenent avec soy l'orée de la haye, et Toucquedillon, lequel il retint prisonnier.

CHAPITRE XLV

COMMENT LE MOYNE AMENA LES PELERINS, ET LES BONNES PAROLLES QUE LEUR DIST GRANDGOUSIER

Ceste escarmouche parachevée, se retyra Gargantua avecques ses gens, excepté le moyne, et, sus la poincte du jour, se rendirent à Grandgousier, lequel en son lict prioit Dieu pour leur salut et victoire, et, les voyant tous saulfz et entiers, les embrassa de bon amour, et demanda nouvelles du moyne. Mais Gargantua luy respondit que sans doubte leurs ennemys

avoient le moyne. « Ilz auront, dist Grandgousier, doncques male encontre, » ce que avoit esté bien vray. Pourtant encores est le proverbe en usaige de *bailler le moine à quelqu'un*.

Adoncques commenda qu'on apprestat trés bien à desjeuner pour les refraischir. Le tout apresté, l'on appella Gargantua; mais tant lui grevoit de ce que le moyne ne comparoit aulcunement qu'il ne vouloit ny boire ny manger. Tout soubdain le moine arrive, et, des la porte de la basse court, s'escria : « Vin frays, vin frays, Gymnaste, mon amy ! » Gymnaste sortit, et veit que c'estoit Frere Jean qui amenoit cinq pelerins, et Toucquedillon prisonnier. Dont Gargantua sortit au devant, et luy feirent le meilleur recueil que peurent, et le menerent devant Grandgousier, lequel l'interrogea de toute son adventure. Le moyne luy disoit tout, et comment on l'avoit prins, et comment il s'estoit deffaict des archiers, et la boucherie qu'il avoit faict par le chemin, et comment il avoit recouvert les pelerins, et amené le capitaine Toucquedillon. Puis se mirent à bancqueter joyeusement tous ensemble.

Ce pendent Grandgousier interrogeoit les pelerins de quel pays ilz estoient, dond ilz venoient, et où ilz alloient. Lasdaller pour tous respondit : « Seigneur, je suis de Sainct Genou en Berry; cestuy cy est de Paluau; cestuy cy de Onzay; cestuy cy est de Argy; et cestuy cy est de Villebrenin. Nous venons de Sainct Sebastian prés de Nantes, et nous en retournons par noz petites journées. — Voyre, mais, dist Grandgousier, qu'alliez vous faire à Sainct Sebastian? — Nous allions, dit Lasdaller, luy offrir noz votes contre la peste. — O, dist Grandgousier, pauvres gens, estimez vous que la peste vienne de sainct Sebastian? — Ouy vrayement, respondit Lasdaller, noz prescheurs nous l'afferment. — Ouy? dist Grandgousier, les faulx prophetes vous annoncent ilz telz abus? Blasphement ilz en ceste façon les justes et saincts de Dieu, qu'ilz les font semblables aux diables, qui ne font que mal entre les humains, comme Homere escript que la peste fut mise en

l'oust des Gregoys par Apollo, et comme les poëtes faignent un grand tas de Vejoves et dieux malfaisans? Ainsi preschoit à Sinays un caphart, que sainct Antoine mettoit le feu es jambes, sainct Eutrope faisoit les hydropiques, sainct Gildas, les folz; sainct Genou, les gouttes. Mais je le puniz en tel exemple, quov qu'il me appelast heretique, que depuis ce temps caphart quiconques n'est auzé entrer en mes terres, et m'esbahis si vostre roy les laisse prescher par son royaulme telz scandales, car plus sont à punir que ceulx qui, par art magicque ou aultre engin, auroient mis la peste par le pays. La peste ne tue que le corps, mais telz imposteurs empoisonnent les ames. »

Luy disans ces paroles, entra le moyne tout deliberé, et leurs demanda : « Dont estes vous, vous aultres, pauvres hayres? — De Sainct Genou, dirent ilz. — Et comment, dist le moyne, se porte l'abbé Tranchelion, le bon beuveur? Et les moynes, quelle chere font ilz? Le cor Dieu! ilz biscotent vos femmes ce pendent qu'estes en romivage! — Hin hen! dist Lasdaller, je n'ay pas peur de la mienne, car qui la verra de jour ne se rompra jà le col pour l'aller visiter la nuict. — C'est, dist le moyne, bien rentré de picques! Elle pourroit estre aussi layde que Proserpine, elle aura, par Dieu la saccade puisqu'il y a moines autour, car un bon ouvrier mect indifferentement toutes pieces en œuvre. Que j'aye la verolle en cas que ne les trouviez engroissées à vostre retour, car seulement l'ombre du clochier d'une abbaye est feconde. — C'est, dist Gargantua, comme l'eau du Nile en Egypte, si vous croyez Strabo, et Pline, *lib. VII, chap.* III, advisez que c'est de la miche, des habitz et des corps. »

Lors, dist Grandgousier : « Allez vous en, pauvres gens, au nom de Dieu le créateur, lequel vous soit en guide perpetuelle, et dorenavant ne soyez faciles à ces otieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chascun en sa vacation, instruez vos enfans, et vivez comme vous enseigne le bon

après sainct Paoul. Ce faisans, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des sainctz avec vous, et n'y aura peste ny mal qui vous porte nuysance. »

Puis les mena Gargantua prendre leur refection en la salle; mais les pelerins ne faisoient que souspirer, et dirent à Gargantua : « O que heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus edifiez et instruictz en ces propos qu'il nous a tenu qu'en tous les sermons que jamais nous feurent preschés en nostre ville. — C'est, dist Gargantua, ce que dit Platon, *lib. V, de Repub.*, que lors les republiques seroient heureuses quand les roys philosopheroient, ou les philosophes regneroient. »

Puis leur feist emplir leurs bezaces de vivres, leurs bouteilles de vin, et à chascun donna cheval pour soy soulager au reste du chemin, et quelques carolus pour vivre.

CHAPITRE XLVI

COMMENT GRANDGOUSIER TRAICTA HUMAINEMENT TOUCQUEDILLON PRISONNIER

Toucquedillon fut presenté à Grandgousier, et interrogé par icelluy sus l'entreprinse et affaire de Picrochole, quelle fin il pretendoit par ce tumultuaire vacarme. A quoy respondit que sa fin et sa destinée estoit de conquester tout le pays s'il povoit, pour l'injure faicte à ses fouaciers. « C'est, dist Grandgousier, trop entreprint : qui trop embrasse peu estrainct. Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes, avec dommaige de son prochain frere christian. Ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Cesars, et aultres tels, est contraire à la profession de l'Evan-

gile, par lequel nous est commandé garder, saulver, regir, et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les aultres, et ce que les Sarrazins et barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briganderies et meschansetez. Mieux eust-il faict soy contenir en sa maison, royallement la gouuvernant, que insulter en la mienne, hostillement la pillant; car par bien la gouverner l'eust augmentée, parme piller sera destruict. Allez vous en, au nom de Dieu; suyvez bonne entreprinse; remonstrez à vostre roy les erreurs que congnoistrez, et jamais ne le conseillez, ayant esgard à vostre profit particulier : car avecques le commun est aussi le propre perdu. Quant est de vostre rançon, je vos la donne entierement, et veulx que vous soient rendues armes et cheval. Ainsi fault il faire entre voisins et anciens amys, veu que ceste nostre difference n'est poinct guerre proprement, comme Platon, *lib. V, de Rep.*, vouloit estre non guerre nommée, ainsi sedition, quand les Grecs meuvoient armes les uns contre les aultres, ce que, si par male fortune advenoit, il commande qu'on use de toute modestie. Si la guerre la nommez, elle n'est que superficiaire, elle n'entre poinct au profond cabinet de nos cueurs : car nul de nous n'est oultraigé en son honneur : et n'est question, en somme totale, que de rabiller quelque faulte commise par nos gens, j'entends et vostres et nostres, laquelle, encore que congneussiez, vous doibviez laisser couler oultre, car les personnages querelans estoient plus à contemner que à ramentevoir, mesmement leur satisfaisant selon le grief, comme je me suis offert. Dieu sera juste estimateur de nostre different, lequel je supplye plus tost par mort me tollir de ceste vie et mes biens deperir devant mes yeulx, que par moy ny les miens en rien soit offensé. »

Ces paroles achevées, appella le moyne, et devant tous luy demanda : « Frere Jean, mon bon amy, estes vous qui avez prins le capitaine Toucquedillon icy present? — Syre, dist le

moyne, il est present; il a aage et discretion; j'ayme mieulx que le sachez par sa confession que par ma parolle. » Adonc dist Toucquedillon : « Seigneur c'est luy veritablement qui m'a prins, et je me rends son prisonnier franchement. — L'avez vous, dist Grandgousier au moyne, mis à rançon? — Non, dist le moyne. De cela je ne me soucie. — Combien, dist Grandgousier, vouldricz vous de sa prinse? — Rien, rien, dist le moyne; cela ne me mène pas. »

Lors commenda Grandgousier que, present Toucquedillon, fussent comptés au moine soixante et deux mille salutz pour celle prinse. Ce que feut faict ce pendent qu'on feist la collation audict Toucquedillon, auquel demanda Grandgousier s'il vouloit demourer avecques luy, ou si mieulx aymoit retourner à son roy. Toucquedillon respondit qu'il tiendroit le party lequel il luy conseilleroit. « Doncques, dist Grandgousier, retournez à vostre roy, et Dieu soit avecques vous! »

Puis luy donna une belle espée de Vienne, avecques le fourreau d'or faict à belles vignettes d'orfevrerie, et un collier d'or pesans sept cens deux mille marcz, garny de fines pierreries, à l'estimation de cent soixante mille ducatz, et dix mille escus par present honorable. Aprés ces propos monta Toucquedillon sus son cheval. Gargantua, pour sa seureté, luy bailla trente hommes d'armes, et six vingt archiers sous la conduite de Gymnaste, pour le mener jusque es portes de La Roche Clermaud, si besoing estoit.

Iceluy departy, le moyne rendit à Grandgousier les soixante et deux mille salutz qu'il avoit repceu, disant : « Syre, ce n'est ores que vous doibvez faire telz dons. Attendez la fin de ceste guerre, car l'on ne sçait quelz affaires pourroient survenir, et guerre faicte sans bonne provision d'argent n'a qu'un souspirail de vigueur. Les nerfs des batailles sont les pécunes. — Doncques, dist Grandgousier, à la fin je vous contenteray par honneste recompense, et tous ceulx qui me auront bien servy. »

CHAPITRE XLVII

COMMENT GRANDGOUSIER MANDA QUERIR SES LEGIONS, ET COMMENT TOUCQUEDILLON TUA HASTIVEAU, PUIS FUT TUÉ PAR LE COMMANDEMENT DE PICROCHOLE

En ces mesmes jours, ceulx de Bessé, du Marché Vieux, du bourg Sainct Jacques, du Trainneau, de Parillé, de Riviere, des Roches Saint Paoul, du Vaubreton, de Pautille, du Brehemont, du Pont de Clam, de Cravant, de Grandmont, des Bourdes, de la Ville au Mère, de Huymes, de Segré, de Hussé, de Sainct Louant, de Panzoust, des Couldreaux, de Verron, de Coulaines, de Chosé, de Varenes, de Bourgueil, de l'Isle Boucard, du Croulay, de Narsay, de Cande, de Montsoreau, et aultres lieux confins, envoierent devers Grandgousier ambassades pour luy dire qu'ilz estoient advertis des tordz que luy faisoit Picrochole, et, pour leur ancienne confederation, ilz luy offroient tout leur povoir, tant de gens que d'argent et aultres munitions de guerre.

L'argent de tous montoit, par les pactes qu'ilz luy envoyoient, six vingt quatorze millions, deux escus et demy d'or. Les gens estoient quinze mille hommes d'armes, trente et deux mille chevaux legiers, quatre vingtz neuf mille harquebousiers, cent quarante mille adventuriers, unze mille deux cens canons, doubles canons, basilicz et spiroles, pionniers quarante sept mille; le tout souldoyé, et avitaillé pour six moys et quatre jours. Lequel offre Gargantua ne refusa, ny accepta du tout; mais, grandement les remerciant, dist qu'il composeroit ceste guerre par tel engin que besoing ne seroit tant empescher de gens de bien. Seulement envoya qui ameneroit en ordre les legions, lesquelles entretenoit ordinairement en ses places de La Deviniere, de Chaviny, de Gra-

vot et Quinquenays, montant en nombre deux mille cinq cens hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille arquebuziers, deux cens grosses pieces d'artillerye, vingt et deux mille pionniers, et six mille chevaulx legiers; tous par bandes, tant bien assorties de leurs thresauriers, de vivandiers, de mareschaux, de armuriers et aultres gens necessaires au trac de bataille, tant bien instruictz en art militaire, tant bien armez, tant bien recongnoissans et suivans leurs enseignes, tant soubdains à entendre et obéir à leurs capitaines, tant expediez à courir, tant fors à chocquer, tant prudens à l'adventure, que mieulx ressembloient une harmonie d'orgues et concordance d'horologe, qu'une armée ou gensdarmerie.

Toucquedillon, arrivé, se presenta à Picrochole, et luy compta au long ce qu'il avoit et faict et veu. A la fin, conseilfoit, par fortes parolles, qu'on fist apoinctement avecques Grandgousier, lequel il avoit esprouvé le plus homme de bien du monde, adjoustant que ce n'estoit ny preu ny raison molester ainsi ses voisins, desquelz jamais n'avoient eu que tout bien, et, au regard du principal, que jamais ne sortiroient de ceste entreprinse que à leur grand dommaige et malheur, car la puissance de Picrochole n'estoit telle que aisement ne les peust Grandgousier mettre à sac.

Il n'eut achevé ceste parole que Hastiveau dist tout hault : « Bien malheureux est le prince qui est de telz gens servy, qui tant facilement sont corrompuz, comme je congnoys Toucquedillon, car je voy son couraige tant changé que voluntiers se feust adjoinct à nos ennemys pour contre nous batailler et nous trahir, s'ilz l'eussent voulu retenir; mais, comme vertus est de tous, tant amys que ennemys, louée et estimée, aussi meschanceté est tost congneue et suspecte, et, posé que d'icelle les ennemys se servent à leur profit, si ont ilz tousjours les meschans et traistres en abhomination. »

A ces parolles, Toucquedillon, impatient, tyra son espée

et en transperça Hastiveau un peu au-dessus de la mamelle guauche, dont mourut incontinent; et, tirant son coup du corps, dist franchement : « Ainsi perisse qui féaulx serviteurs blasmera. »

Picrochole soubdain entra en fureur, et, voyant l'espée et fourreau tant diapré, dist : « Te avoit on donné ce baston pour, en ma presence, tuer malignement mon tant bon amy Hastiveau? »

Lors commanda à ses archiers qu'ilz le meissent en pieces ce que fut faict sus l'heure tant cruellement que la chambre estoit toute pavée de sang; puis feist honorablement inhumer le corps de Hastiveau, et celluy de Toucque dillon getter par sus les murailles en la vallée.

Les nouvelles de ces oultraiges feurent sceues par toute l'armée, dont plusieurs commencerent à murmurer contre Picrochole, tant que Grippeminaud luy dist : « Seigneur, je ne sçay quelle yssue sera de ceste entreprinse. Je voy vos gens peu confermés en leurs couraiges. Ilz considerent que sommes icy mal pourveuz de vivres, et jà beaucoup diminuez en nombre, par deux ou troys yssues. Davantaige, il vient grand renfort de gens à vos ennemys. Si nous sommes aisségez une fois, je ne voy poinct comment ce ne soit à nostre ruyne totale. — Bren, bren! dist Picrochole, vous semblez les anguillez de Melun : vous criez davant qu'on vous escorche. Laissez les seulement venir. »

CHAPITRE XLVIII

COMMENT GARGANTUA ASSAILLIT PICROCHOLE DEDANS LA ROCHE CLERMAUD, ET DEFIST L'ARMÉE DUDIT PICROCHOLE

Gargantua eut la charge totale de l'armée. Son pere demoura en son fort, et, leur donnant couraige par bonnes

paroles, promit grandz dons à ceulx qui feroient quelques prouesses. Puis gaignerent le gué de Vede, et, par basteaulx et pons legierement faictz, passerent oultre d'une traicte. Puis, considerant l'assiete de la ville, que estoit en lieu hault et adventageux, delibera celle nuyct sus ce qu'estoit de faire. Mais Gymnaste luy dist : « Seigneur, telle est la nature et complexion des François que ilz ne valent que à la premiere poincte. Lors ilz sont pires que diables, mais, s'ilz sejournent, ilz sont moins que femmes. Je suis d'advis que à l'heure presente, apres que voz gens auront quelque peu respiré et repeu, faciez donner l'assault. »

L'advis feut trouvé bon. Adoncques produict toute son armée en plein camp, mettant les subsides du cousté de la montée. Le moyne print avecques luy six enseignes de gens de pied, et deux cens hommes d'armes, et, en grande diligence, traversa les marays, et gaingna au-dessus le Puy, jusques au grand chemin de Loudun.

Ce pendent l'assault continuoit. Les gens de Pierochole ne sçavoient si le meilleur estoit so tir hors et les recepvoir, ou bien guarder la ville sans bouger. Mais furieusement sortit avecques quelque bande d'hommes d'armes de sa maison, et là feut receu et festoyé à grandz coups de canon qui gresloient devers les cousteaux, dont les Gargantuistes se retirerent au val, pour mieulx donner lieu à l'artillerye. Ceulx de la ville defendoient le mieux que pouvoient, mais les traictz passoient oultre par dessus, sans nul ferir. Aulcuns de la bande, saulvez de l'artillerye, donnerent fierement sus nos gens, mais peu profiterent : car tous feurent repceuz entre les ordres, et là ruez par terre. Ce que voyans, se vouloient retirer; mais ce pendent le moine avoit occupé le passaige, par quoy se mirent en fuyte sans ordre ni maintien. Aulcuns vouloient leur donner la chasse, mais le moyne les retint, craignant que, suyvant les fuyans, perdissent leurs rancz, et que sus ce poinct, ceulx de la ville chargeassent sus eulx. Puis, attendant quelque

espace, et nul ne comparant à l'encontre, envoya le duc Phrontiste pour admonester Gargantua à ce qu'il avanceast pour gaigner le cousteau à la gauche, pour empescher la retraicte de Picrochole par celle porte. Ce que feist Gargantua en toute diligence, et y envoya quatre legions de la compaignie de Sebaste; mais si tost ne peurent gaigner le hault qu'ilz ne rencontrassent en barbe Picrochole, et ceulx qui avec luy s'estoient espars. Lors chargerent sus roiddement, toutesfoys grandement feurent endommaigez par ceulx qui estoient sus les murs, en coups de traict et artillerie. Quoy voyant Gargantua, en grande puissance alla les secourir, et commença son artillerie à hurter sus ce quartier de murailles, tant que toute la force de la ville y fut revocquée.

Le moyne, voyant celluy cousté lequel il tenoit assiégé, denué de gens et guardes, magnanimement tyra vers le fort : et tant feist qu'il monta sus, luy et aucuns de ses gens, pensant que plus de crainte et de frayeur donnent ceulx qui surviennent à un conflict que ceulx qui lors à leur force combattent. Toutesfoys ne fit oncques effroy jusques à ce que tous les siens eussent guaigné la muraille, excepté les deux cens hommes d'armes qu'il laissa hors pour les hazars. Puis s'escria horriblement, et les siens ensemble, et sans resistence tuerent les gardes d'icelle porte, et l'ouvrirent es hommes d'armes, et en toute fiereté coururent ensemble vers la porte de l'Orient, où estoit le desarroy, et par derriere renverserent toute leur force.

Voyans les assiegez de tous coustez et les Gargantuistes avoir gaigné la ville, se rendirent au moyne à mercy. Le moyne leur feist rendre les bastons et armes, et tous retirer et resserrer par les eglises, saisissant tous les bastons des croix, et commettant gens es portes pour les garder de yssir : puis, ouvrant celle porte orientale, sortit au secours de Gargantua.

Mais Picrochole pensoit que le secours luy venoit de la ville, et par oultrecuidance se hazarda plus que devant, jus-

ques à ce que Gargantua s'escria : « Frere Jean, mon amy, Frere Jean, en bon heur soyez venu ! »

Adoncques congnoissant Picrochole et ses gens que tout estoit desesperé, prindrent la fuite en tous endroictz. Gargantua les poursuyvit jusque prés Vaugaudry, tuant et massacrant, puis sonna la retraicte.

CHAPITRE XLIX

COMMENT PICROCHOLE FUIANT FEUT SURPRINS DE MALES FORTUNES, ET CE QUE FEIT GARGANTUA APRÉS LA BATAILLE

Picrochole, ainsi desesperé, s'en fuyt vers l'Isle Bouchart, et, au chemin de Riviere, son cheval bruncha par terre, à quoy tant feust indigné que de son espée le tua en sa chole. Puis, ne trouvant personne qui le remontast, voulut prendre un asne du moulin qui là auprés estoit ; mais les meusniers le meurtrirent tout de coups et le destrousserent de ses habillemens, et luy baillerent pour soy couvrir une meschante sequenye.

Ainsi s'en alla le pauvre cholericque ; puis, passant l'eau au Port Huaulcx, et racontant ses males fortunes, fut advisé par une vieille lourpidon que son royaulme luy seroit rendu à la venue des cocquecigrues. Depuis ne sçait on qu'il est devenu. Toutesfoys, l'on m'a dict qu'il est de present pauvre gaignedenier à Lyon, cholere comme davant et tousjours se guemente à tous estrangers de la venue des cocquecigrues, esperant certainement, selon la prophetie de la vieille, estre à leur venue réintegré en son royaulme.

Aprés leur retraicte, Gargantua premierement recensa ses gens, et trouva que peu d'iceulx estoient peryz en la bataille,

sçavoir est quelques gens de pied de la bande du capitaine Tolmere, et Ponocrates, qui avoit un coup de harquebouze en son pourpoinct. Puis les feist refraischir, chascun par sa bande, et commanda es threzoriers que ce repas leur feust defrayé et payé, et que l'on ne feist oultrage quelconque en la ville, veu qu'elle estoit sienne, et, apres leur repas ilz comparussent en la place devant le chasteau, et là seroient payez pour six moys; ce que fut faict. Puis feist convenir davant soy en ladicte place tous ceulx qui là restoient de la part de Picrochole, esquelz, presens tous ses princes et capitaines, parla comme s'ensuyt :

CHAPITRE L

LA CONCION QUE FEIST GARGANTUA ES VAINCUS

« Nos peres, ayeulx, et ancestres, de toute memoyre ont esté de ce sens et ceste nature que, des batailles par eux consommées, ont, pour signe memorial des triumphes et victoires, plus voluntiers erigé trophées et monumens es cueurs des vaincuz, par grace que, es terres par eulx conquestées, par architecture : car plus estimoient la vive souvenance des humains acquise par liberalité que la mute inscription des arcs, colomnes, et pyramides, subjecte es calamitez de l'air, et envie d'un chascun.

« Souvenir assez vous peut de la mansuétude dont ilz userent envers les Bretons, à la journée de Sainct Aubin du Cormier, et à la demolition de Parthenay. Vous avez entendu, et, entendent, admiré le bon traictement qu'ilz feirent es barbares de Spagnola, qui avoient pillé, dépopulé, et saccaigé les fins maritimes de Olone et Thalmondoys.

« Tout ce ciel a esté remply des louanges et gratulations que

vous mesmes et vos peres feistes lors que Alpharbal, roy de Canarre, non assovy de ses fortunes, envahyt furieusement le pays de Onys, exercent la piraticque en toutes les isles Armoricques et regions confines. Il feut, en juste bataille navalle, prins et vaincu de mon pere, auquel Dieu soit garde et protecteur. Mais quoy? Au cas que les aultres roys et empereurs, voyre qui se font nommer catholicques, l'eussent miserablement traicté, durement emprisonné et rançonné extremement il le traicta courtoisement, amiablement, le logea, avecques soy en son palays, et, par incroyable debonnaireté, le renvoya en saufconduyt, chargé de dons, chargé de graces, chargé de toutes offices d'amytié.

« Qu'en est-il advenu? Luy, retourné en ses terres, feist assembler tous les princes et estatz de son royaume, leur exposa l'humanité qu'il avoit en nous congneu, et les pria sur ce deliberer, en façon que le monde y eust exemple, comme avoit ja en nous de gracieuseté honneste, aussi en eulx de honnesteté gracieuse. Là feut decreté, par consentement unanime, que l'on offreroit entierement leurs terres, dommaines, et royaulme, à en faire selon nostre arbitre. Alpharbal, en propre personne, soubdain retourna avecques neuf mille trente et huyt grandes naufz oneraires, menant non-seulement les thresors de sa maison et lignée royalle, mais presque de tout le pays; car, soy embarquant pour faire voille au Vent vesten Nordest, chascun à la foulle gettoit dedans icelle or, argent, bagues, joyaulx, espiceries, drogues et odeurs aromaticques, papegays, pelicans, guenons, civettes, genettes, porcz-espicz. Poinct n'estait fils de bonne mère reputé, qui dedans ne gettast ce que avoit de singulier.

« Arrivé que feut, vouloit baiser les piedz de mondict pere; le faict fut estimé indigne et ne feut toleré, ainsi fut embrassé socialement. Offrit ses presens; ilz ne feurent receupz, par trop estre excessifz. Se donna mancipe et serf voluntaire, soy, et sa posterité: ce ne feut accepté, par ne sembler equi-

table. Ceda, par le decret des estatz, ses terres et royaulme, offrant la transaction et transport, signé, scellé, et ratifié de tous ceux qui faire le debvoient : ce fut totalement refusé, et les contractz gettés au feu. La fin feut que mon dict pere commença lamenter de pitié, et pleurer copieusement, considerant le franc vouloir et simplicité des Canarriens, et, par motz exquis et sentences congrues, diminuoit le bon tour qu'il leur avoit faict, disant ne leur avoit faict bien qui feut à l'estimation d'un bouton, et, si rien d'honnesteté leur avoit monstré, il estoit tenu de ce faire. Mais tant plus l'augmentoit Alpharbal.

« Quelle feut l'issue? En lieu que, pour sa rançon, prinse à toute extremité, eussions peu tyrannicquement exiger vingt foys cent mille escutz, et retenir pour houstaigers ses enfant aisnéz, ils se sont faictz tributaires perpetuelz, et obligez nous bailler par chascun an deux millions d'or affiné à vingt quatre karatz. Ilz nous feurent l'année premiere icy payez; la seconde, de franc vouloir, en payerent XXIII cens mille escuz; la tierce, XXVI cens mille; la quarte, troys millions et tant tousjours croissent de leur bon gré, que serons contrainctz leur inhiber de rien plus nous apporter. C'est la nature de gratuité, car le temps, qui toutes choses corrode et diminue, augmente et accroist les bienfaictz; parce qu'un bon tour, liberalement faict à homme de raison croist continuement par noble pensée et remembrance.

« Ne voulant doncques aucunement degenerer de la debonnaireté hereditaire de mes parens, maintenant je vous absoulz et delivre, et vous rends francs et liberes comme par avant. D'abondant, serez à l'yssue des portes payez, chascun pour troys moys, pour vous pouvoir retirer en voz maisons et familles, et vous conduiront en saulveté six cens hommes d'armes, et huyt mille hommes de pied, soubz la conduicte de mon escuyer Alexandre, affin que par les païsans ne soyez oultragez. Dieu soit avecques vous!

« Je regrette de tout mon cueur que n'est icy Picrochole, car je luy eusse donné à entendre que, sans mon vouloir, sans espoir de accroistre ny mon bien, ny mon nom, estoit faicte ceste guerre. Mais, puisqu'il est esperdu, et ne sçayt on où ny comment est esvanouy, je veulx que son royaulme demeure entier à son filz, lequel, par ce qu'est trop bas d'aage (car il n'a encores cinq ans accomplyz) sera gouverné et instruict par les anciens princes, et gens sçavans du royaulme. Et, par autant qu'un royaulme ainsi désolé seroit facilement ruiné, si on ne refrenoit la convoytise et avarice des administrateurs d'icelluy, je ordonne et veulx que Ponocrates soit sus tous ses gouverneurs entendant, avecques autorité à ce requise, et assidu avecques l'enfant, jusques à ce qu'il le congnoistra idoine de pouvoir par soy regir et regner.

« Je considere que facilité trop enervée et dissolue de pardonner es malfaisans leur est occasion de plus legierement derechief mal faire, par ceste pernicieuse confiance de grace. Je considere que Moyse, le plus doulx homme qui de son temps feust sus la terre, aigrement punissoit les mutins et seditieux du peuple d'Israel. Je considere que Jules Cesar, empereur tant debonnaire que de luy dict Ciceron que sa fortune rien plus souverain n'avoit sinon qu'il pouvoit, et sa vertu meilleur n'avoit sinon qu'il vouloit tousjours saulver et pardonner à un chascun; icelluy toutesfois, ce non obstant, en certains endroitz punit rigoureusement les auteurs de rebellion.

« A ces exemples, je veulx que me livrez, avant de departir : premierement ce beau Marquet, qui a esté source et cause premiere de ceste guerre par sa vaine oultrecudiance; secondement, ses compagnons fouaciers, qui feurent negligens de corriger sa teste folle sus l'instant; et finalement tous les conseillers, capitaines, officiers, et domestiques de Picrochole, lesquelz l'auroient incité, loué, ou conseillé de sortir ses limites, pour ainsi nous inquiéter. »

CHAPITRE LI

COMMENT LES VICTEURS GARGANTUISTES FEURENT RECOMPENSÉS APRÉS LA BATAILLE

Ceste concion faicte par Gargantua, feurent livrez les seditieux par luy requis, exceptez Spadassin, Merdaille, et Menuail, lesquelz estoient fuyz six heures davant la bataille, l'un jusques au col de Laignel d'une traicte, l'aultre jusques au val de Vyre, l'aultre jusques à Logroine, sans derriere soy reguarder, ny prandre alaine par chemin; et deux fouaciers, lesquelz perirent en la journée. Aultre mal ne leurs feist Gargantua, sinon qu'il les ordonna pour tirer les presses à son imprimerie, laquelle il avoit nouvellement instituée.

Puis ceulx qui là estoient mors, il feist honorablement inhumer en la vallée des Noirettes, et au camp de Bruslevieille. Les navrés il fit panser et traicter en son grand nosocome. Après, advisa es dommaiges faicts en la ville et habitans, et les feist rembourcer de tous leurs interestz, à leur confession et serment, et y feist bastir un fort chasteau; y commettant gens et guet, pour à l'advenir mieulx soy defendre contre les soudaines esmeutes. Au departir, remercia gracieusement tous les soubdars de ses legions, qui avoient esté à ceste defaicte, et les renvoya hyverner en leurs stations et guarnisons, exceptez aulcuns de la legion decumane, lesquelz il avoit veu en la journée faire quelques prouesses, et les capitaines des bandes, lesquelz il emmena avec soy devers Grandgousier.

A la veue et venue d'iceulx, le bon homme feu tant joyeux que possible ne seroit le descripre. Adonc leurs feist un festin le plus magnificque, le plus abundant et le plus delitieux

que fut veu depuis le temps du roy Assuere. A l'issue de table il distribua à chascun d'iceulx tout le parement de son buffet, qui estoit au poys de dix huyt cens mille quatorze bezans d'or, en grands vases d'antique, grands potz, grands bassins, grandes tasses, coupes, potetz, candelabres, calathes, nacelles, violiers, drageouoirs, et aultre telle vaisselle, toute d'or massif, oultre la pierrerie, esmail, et ouvraige, qui par estime de tous excedoit en pris la matiere d'iceulx. Plus, leur feist comter de ses coffres à chascun douze cens mille escutz contens, et d'abundant à chascun d'iceulx donna à perpetuité (excepté s'ilz mouroient sans hoirs) ses chasteaux et terres voizines, selon que plus leur estoient commodes : à Ponocrates donna La Roche-Clermaud; à Gymnaste, Le Coudray; à Eudemon, Montpensier; le Rivau, à Tolmere; à Ithybole, Montsoreau; à Acamas, Candc; Varenes, à Chironacte; Gravot, à Sebaste; Quinquenays, à Alexandre; Ligré, à Sophrone; et ainsi de ses aultres places.

CHAPITRE LII

COMMENT GARGANTUA FEIST BASTIR POUR LE MOINE L'ABBAYE DE THELEME

Restoit seulement le moyne à pourvoir, lequel Gargantua vouloit faire abbé de Seuillé, mais il le refusa. Il luy voulut donner l'abbaye de Bourgueil, ou de Sainct Florent, laquelle mieulx luy duiroit, ou toutes deux s'il les prenoit à gré; mais le moyne luy fit response peremptoire que, de moynes, il ne vouloit charge ny gouvernement. « Car comment, disoit il, pourrois je gouverner aultruy, qui moy mesmes gouverner ne sçaurois? Si vous semble que je vous aye faict et que puisse

à l'advenir faire service agréable, oultroyez moy de fonder une abbaye à mon devis. » La demande pleut à Gargantua, et offrit tout son pays de Theleme jouste la riviere de Loire, à deux lieues de la grande forest du Port Huault, et requist à Gargantua qu'il instituast sa religion au contraire de toutes aultres.

« Premierement doncques, dist Gargantua, il ny fauldra ja bastir murailles au circuit, car toutes aultres abbayes sont fierement murées. — Voyre, dist le moine, et non sans cause : où mur y a, et davant, et derriere, y a force murmur, envie, et conspiration mutue. » Davantaige, veu que, en certains convens de ce monde, est en usance que, si femme aulcune y entre (j'entends des preudes et pudicques) on nettoye la place par laquelle elles ont passé, feut ordonné que, si religieux ou religieuse y entroit par cas fortuit, on nettoiroit curieusement tous les lieulx par lesquelz auroient passé. Et, parce que es religion de ce monde, tout est compassé, limité, et reiglé par heures, feut decreté que là ne seroit horologe, ny quadrant aulcun, mais, selon les occasions et opportunitez, seroient toutes les œuvres dispensées; « car, disoit Gargantua, la plus vraye perte du temps qu'il sceust estoit de compter les heures, — quel bien en vient il ? — et la plus grande resverie du monde estoit soy gouverner au son d'une cloche, et non au dicté de bon sens et entendement. »

Item, parcequ'en icelluy temps on ne mettoit en religion des femmes, sinon celles qui estoient borgnes, boyteuses, bossues, laydes, defaictes, folles, insensées, maleficiées, et tarées; ny les hommes, sinon catarrez, mal nés, niays et empesche de maison : « A propos, dist le moine, une femme qui n'est ny belle, ny bonne, à quoy vault toille ? — A mettre en religion, dist Gargantua. — Voyre, dist le moine, et à faire des chemises. » Fut ordonné que là ne seroient repceues, sinon les belles, bien formées et bien naturées, et les beaulx, bien formez et bien naturez.

Item, parce que es conventz des femmes ne entroient les hommes, sinon à l'emblée et clandestinement, feut decreté que jà ne seroient là les femmes, au cas que n'y feussent les hommes ny les hommes, au cas que n'y feussent les femmes.

Ietm, parce que tant hommes que femmes, une fois repceuz en religion, aprés l'an de probation, estoient forcez et astrainctz y demourer perpetuellement leur vie durante, feust estably que tant hommes que femmes là repceuz sortiroient quand bon leurs sembleroit, franchement et entierement.

Item, parce que ordinairement les religieux faisoient troys veuz, sçavoir est de chasteté, pauvreté, et obedience, fut constitué que là honorablement on peult estre marié, que chascun feut riche et vesquist en liberté.

Au regard de l'aage legitime, les femmes y estoient repceues depuis dix jusques à quinze ans, les hommes, depuis douze jusques à dix et huict.

CHAPITRE LIII

COMMENT FEUST BASTIE ET DOTÉE L'ABBAYE DES THELEMITES

Pour le bastiment et assortiment de l'abbaye, Gargantua feist livrer de content vingt et sept cent mille huyt cent trente et un mouton à la grand laine, et, par chascun an, jusques à ce que le tout feust parfaict, assigna, sur la recepte de la Dive, seize cent soixante et neuf mille escuz au soleil, et autant à l'estoille poussiniere. Pour la fondation et entretenement d'icelle, donna à perpetuité vingt trois cent soixante neuf mille cinq cens quatorze nobles à la rose, de rente fon-

ciere, indemnez, amortiz et solvables par chascun an à la porte de l'abbaye, et de ce leurs passa belles lettres.

Le bastiment feut en figures exagone, en telle façon que à chascun angle estoit bastie une grosse tour ronde, à la capacité de soixante pas en diametre, et estoient toutes pareilles en grosseur et protraict. La riviere de Loire descoulloit sus l'aspect de septentrion. Au pied d'icelle estoit une des tours assise, nommée Arctice, et tirant vers l'Orient estoit une aultre, nommée Calaer; l'aultre ensuivant, Anatole; l'aultre aprés, Mesembrine; l'autre aprés, Hesperie; la derniere, Cryere. Entre chascune tour estoit espace de troys cens douze pas. Le tout basty à six estages, comprenant les caves soubz terre pour un. Le second estoit voulté à la forme d'une anse de panier; le reste estoit embrunché de guy de Flandres à forme de culz de lampes, le dessus couvert d'ardoize fine, avec l'endoussure de plomb à figures de petitz mannequins, et animaulx bien assortiz et dorez, avec les goutieres qui yssoient hors la muraille, entre les croyzées, pinctes en figure diagonale de or et azur, jusques en terre, où finissoient en grands eschenaulx, qui tous conduisoient en la riviere par dessoubz le logis.

Ledict bastiment estoit cent foys plus magnificque que n'est Bonivet, ne Chambourg, ne Chantilly : car en icelluy estoient neuf mille troys cens trente et deux chambres, chascune guarnie de arriere chambre, cabinet, guarde robbe, chapelle, et yssue en une grande salle. Entre chascune tour, au milieu dudict corps de logis, estoit une viz brisée dedans icelluy mesmes corps, de laquelle les marches estoient part de porphyre, part de pierre Numidicque, part de marbre serpentin, longues de XXII piedz; l'espesseur estoit de troys doigtz, l'assiete par nombre de douze entre chascun repous. En chascun repous estoient deux beaux arceaux d'antique par lesquelz estoit repceu la clarté, et par iceulx on entroit en un cabinet faict à claire voys, de largeur de ladicte viz. Et

montoit jusques au dessus la couverture, et là finoit en pavillon. Par icelle viz on entroit de chascun cousté en une grande salle, et des salles es chambres.

Depuis la tour Arctice jusqu'à Cryere estoient les belles grandes librairies en Grec, Latin, Hebrieu, François, Tuscan et Hespaignol, disparties par les divers estaiges selon iceulx langaiges.

Au mylieu estoit une merveilleuse viz, de laquelle l'entrée estoit par le dehors du logis en un arceau large, de six toizes. Icelle estoit faicte en telle symmetrie et capacité que six hommes d'armes, la lance sur la cuisse, povoient de front ensemble monter jusques au dessus de tout le bastiment.

Depuis la tour Anatole jusques à Mesembrine estoient belles grandes galleries, toutes pinctes des antiques prouesses, histoires et descriptions de la terre. Au milieu estoit une pareille montée et porte comme avons dict du cousté de la riviere. Sus icelle porte estoit escript en grosses lettres antiques ce que s'ensuit :

CHAPITRE LIV

INSCRIPTION MISE SUR LA GRANDE PORTE DE THELEME

Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz,
Vieux matagotz, marmiteux, borsouflés,
Torcoulx, badaux, plus que n'estoient les Gotz,
Ny Ostrogotz, precurseurs des mago
Haires, cagotz, cafars empantouflez,
Gueux mitouflés, frapars escorniflez,
Beffletz, enflez, fagoteurs de tabus;
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.

Vos abus meschans
Rempliroient mes champs
De meschanceté;
Et par faulseté
Troubleroient mes chants
Vos abus meschans.

Cy n'entrez pas, maschefains practiciens,
Clers, basauchiens, mangeurs du populaire.
Officiaulx, scribes et pharisiens,
Juges anciens, qui les bons parroiciens
Ainsi que chiens mettez au capulaire;
Vostre salaire est au patibulaire.
Allez y braire; icy n'est faict exces
Dont en voz cours on deust mouvoir proces.

Procès et debatz
Peu font cy d'esbatz,
Où l'on vient s'esbatre.
A vous, pour debatre
Soient en pleins cabatz
Proces et debatz.

Cy n'entrez pas, vous, usuriers chichars,
Briffaulx, leschars, qui tousjours amassez,
Grippeminaulx, avalleurs de frimars,
Courbez, camars, qui en vos coquemars
De mille marcs jà n'auriez assez.
Poinct esgassez n'estes, quand cabassez
Et entassez, poiltrons à chiche face :
La male mort en ce pas vous deface.

Face non humaine
De telz gens, qu'on mene
Braire ailleurs : céans
Ne seroit séans;
Vuidez ce dommaine,
Face non humaine.

Cy n'entrez pas, vous rassotez mastins,
Soirs ny matins, vieux chagrins, et jaloux;
Ny vous aussi, seditieux mutins,
Larves, lutins, de Dangier palatins,
Grecs ou Latins, plus à craindre que loups;
Ny vous galous, verollez jusqu'à l'ous;
Portez vos loups ailleurs paistre en bonheur,
Croustelevez, remplis de deshonneur.

Honneur, los, deduict,
Céans est deduict
Par joyeux acords;
Tous sont sains au corps;
Par ce, bien leur dict
Honneur, los, deduict.

Cy entrez, vous, et bien soyez venus
Et parvenuz, tous nobles chevaliers !
Cy est le lieu où sont les revenuz
Bien advenuz; affin qu'entretenuz
Grands et menuz, tous soyez à milliers.
Mes familiers serez, et peculiers :
Frisques, gualliers, joyeux, plaisans, mignons
En général tous gentilz compaignons.

Compaignons gentilz,
Serains et subtilz,
Hors de vilité,
De civilité
Cy sont les houstilz,
Compaignons gentilz.

Cy entrez, vous, qui le sainct Evangile
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde :
Céans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille
Par son faulx stile empoisonner le monde :
Entrez, qu'on fonde icy la foy profonde,
Puis, qu'on confonde, et par voix et par rolle,
Les ennemys de la saincte parolle?

La parolle saincte
Jà ne soit extaincte
En ce lieu très sainct;
Chascun en soit ceinct;
Chascune ayt enceincte
La parolle saincte.

Cy entrez, vous, dames de hault paraige !
En franc couraige entrez y en bon heur,
Fleurs de beaulté, à celeste visaige,
A droit corsaige, à maintien prude et saige.
En ce passaige est le sejour d'honneur.
Le hault seigneur, qui du lieu fut donneur
Et guerdonneur, pour vous l'a ordonné,
Et pour frayer à tout prou or donné.

Or donné par don
Ordonne pardon
A cil qui le donne,
Et tres-bien guerdonne
Tout mortel preud'hom
Or donné par don.

CHAPITRE LV

COMME ESTOIT LE MANOIR DES THELEMITES

Au milieu de la basse court estoit une fontaine magnificque, de bel alabastre; au dessus, les trois Graces, avecques cornes d'abondance, et gettoient l'eau par les mamelles, bouche, aureilles, yeulx, et aultres ouvertures du corps. Le dedans du logis sus ladicte basse court estoit sus gros pilliers de cassidoine et porphyre, à beaux arcs d'antique, au dedans desquelz estoient belles gualeries, longues et amples, ornées de paincctures, de cornes de cerfs, licornes, rhinoceros, hippopotames, dens de elephans, et aultres choses spectables. Le logis des dames comprenoit depuis la tour Arctice jusques à la porte Mesembrine. Les hommes occupoient le reste. Devant ledict logis des dames, affin qu'elles eussent l'esbatement, entre les deux premieres tours au dehors, estoient les lices, l'hippodrome, le theatre, et natatoires, avec les bains mirificques à triple solier, bien garniz de tous assortemens, et foyzon d'eau de myrte.

Jouxte la riviere estoit le beau jardin de plaisance; au milieu d'icelluy, le beau labyrinte. Entre les deux aultres tours estoient les jeux de paulme et de grosse balle. Du cousté de la tour Cryere estoit le vergier, plein de tous arbres fructiers, tous ordonnés en ordre quincunce. Au bout estoit le grand parc, foizonnant en toute sauvagine. Entre les tierces tours estoient les butes pour l'arquebuse, l'arc, et l'arbaleste; les offices hors de la tour Hesperie, à simple estaige; l'escurye au dela des offices; la faulconnerie au devant d'icelles, gouvernée par asturciers bien expers en l'art, et estoit annuellement fournie par Candiens, Venitiens et Sarmates, de toutes sortes

d'oiseaux paragons; aigles, gerfaulx, autours, sacres, laniers, faucons, esparviers, esmerillons, et aultres, tant bien faictz et domesticquez que, partans du chasteau pour s'esbattre es champs, prenoient tout ce que rencontroient. La venerie estoit un peu peu loing, tirant vers le parc.

Toutes les salles, chambres et cabinetz, estoient tapissez en diverses sortes, selon les saisons de l'année. Tout le pavé estoit couvert de drap verd. Les lictz estoient de broderie. En chascune arriere chambre estoit un miroir de cristallin, enchassé en or fin, au tour garny de perles, et estoit de telle grandeur qu'il pouvoit veritablement representer toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames, estoient les parfumeurs et testonneurs, par les mains desquelz passoient les hommes, quand ilz visitoient les dames. Iceulx fournissoient par chascun matin les chambres des dames d'eau rose, d'eau de naphe, et d'eau d'ange, et à chascune la precieuse cassollette, vaporante de toutes drogues aromatiques.

CHAPITRE LVI

COMMENT ESTOIENT VESTUZ LES RELIGIEUX ET RELIGIEUSES DE THELEME

Les dames, au commencement de la fondation, se habilloient à leur plaisir et arbitre. Depuis, feurent reformeez par leur franc vouloir en la façon que s'ensuit : Elles portoient chausses d'escarlate, ou de migraine, et passoient lesdictes chausses le genoul au dessus par troys doigtz justement, et ceste liziere estoit de quelques belles broderies et descoupeures. Les jartieres estoient de la couleur de leurs bracelletz, et comprenoient le genoul au dessus et dessoubz. Les

souliers, escarpins, et pantoufles de velours cramoyzi rouge ou violet, dechiquetées à barbe d'escrevisse.

Au dessus de la chemise vestoient la belle vasquine, de quelque beau camelot de soye. Sus icelle vestoient la verdugale de tafetas blanc, rouge, tanné, gris, etc., au dessus, la cotte de tafetas d'argent faict à broderies de fin or, et à l'agueille entortillé, ou, scelon que bon leur sembloit, et correspondent à la disposition de l'air, de satin, damas, velours orangé, tanné, verd, cendré, bleu, jaune clair, rouge cramoysi, blanc, drap d'or, toille d'argent, de canetille, de brodure, selon les festes. Les robes, selon la saison, de toille d'or à frizure d'argent, de satin rouge couvert de canetille d'or, de tafetas blanc, bleu, noir, tanné, sarge de soye, camelot de soye, velours, drap d'argent, toille d'argent, or traict, velours ou satin porfilé d'or, en diverses protraictures.

En esté, quelques jours, en lieu de robbes, portoient belles marlotes des parures susdictes, ou quelques bernes à la moresque, de velours violet à frizure d'or sus canetille d'argent, ou à cordelieres d'or, garnies aux rencontres de petites perles Indicques. Et tousjours le beau panache, scelon les couleurs des manchons, bien guarny de papillettes d'or. En hyver, robbes de tafetas des couleurs comme dessus, fourrées de loups cerviers, genettes noires, martres de Calabre, zibelines, et aultres fourrures precieuses. Les patenostres, anneaulx, jazerans, carcans, estoient de fines pierreries, escarboucles, rubys balays, diamans, saphiz, esmeraudes, turquoises, grenatz, agathes, berilles, perles, et unions d'excellence. L'accoustrement de la teste estoit selon le temps : en hyver, à la mode Françoyse; au printemps, à l'Espagnole; en esté, à la Tusque, excepté les festes et dimanches, esquelz portoient accoustrement Françoys, parce qu'il est plus honorable et mieulx sent la pudicité matronale.

Les hommes estoient habillés à leur mode : chausses, pour les bas, d'estamet ou serge drapée, d'escarlatte, de migraine,

blanc ou noir; les haults de velours d'icelles couleurs, ou bien pres approchantes, brodées et deschiquetées selon leur invention; le pourpoint de drap d'or, d'argent, de velours, satin, damas, tafetas, de mesmes couleurs, deschiquettés, broudez et accoustrez en paragon; les aiguillettes, de soye de mesmes couleurs; les fers, d'or bien esmaillez; les sayes et chamarres de drap d'or, toille d'or, drap d'argent, velours porfilé à plaisir; les robbes, autant precieuses comme des dames; les ceinctures de soye, des couleurs du pourpoint; chascun la belle espée au cousté; la poignée dorée, le fourreau de velours de la couleur des chausses, le bout d'or et d'orfevrerie; le poignart de mesmes; le bonnet, de velours noir, garny de force bagues et boutons d'or; la plume blanche par dessus, mignonnement partie à paillettes d'or, au bout desquelles pendoient en papillettes beaulx rubis, esmeraudes, etc.

Mais telle sympathie estoit entre les hommes et les femmes, que, par chascun jour ilz estoient vestuz de semblable parure, et pour à ce ne faillir, estoient certains gentilz hommes ordonnés pour dire es hommes, par chascun matin, quelle livrée les dames vouloient en icelle journée porter, car le tout estoit faict selon l'arbitre des dames.

En ces vestemens tant propres et accoustremens tant riches ne pensez que eulx ny elles perdissent temps aulcun, car les maistres des garderobbes avoient toute la vesture tant preste par chascun matin, et les dames de chambre tant bien estoient aprinses que en un moment elles estoient prestes et habilléez de pied en cap. Et, pour iceulx accoustremens avoir en meilleur opportunité, au tour du boys de Theleme estoit un grand corps de maison, long de demye lieue, bien clair et assorty, en laquelle demouroient les orfevres, lapidaires, brodeurs, tailleurs, tireurs d'or, veloutiers, tapissiers, et haultelissiers, et là œuvroient chascun de son mestier, et le tout pour les susdictz religieux et religieuses. Iceulx estoient fourniz de matiere et estoffe par les mains du seigneur Nausiclete,

lequel, par chascun an, leur rendoit sept navires des isles de Perlas et Canibales, chargées de lingotz d'or, de soye crue, de perles et pierreries. Si quelques unions tendoient à vetusté, et changeoient de naïve blancheur, icelles par leur art renouvelloient en les donnant à manger à quelques beaulx coqs, comme on baille cure es faulcons.

CHAPITRE LVII

COMMENT ESTOIENT REIGLÉZ LES THELEMITES A LEUR MANIERE DE VIVRE

Toute leur vie estoit employée, non par loix, statutz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le desir leur venoit; nul ne les esveilloit, nul ne les parforceoit ny à boire, ny à manger, ni à faire chose aultre quelconques. Ainsi l'avoit estably Gargantua. En leur reigle n'estoit que ceste clause :

FAY CE QUE VOULDRAS,

parce que gens liberes, bien nez, bien instruictz, conversans en compaignies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon qui tousjours les pousse à faictz vertueux, et retire de vice : lequelz ilz nommoient honneur, Iceulx, quand par vile subjection et contraincte sont deprimez et asserviz, detournent la noble affection par laquelle à vertuz franchement tendoient, à deposer et enfraindre ce joug de servitude; car nous entreprenons tousjours choses defendues et convoitons ce que nous est denié.

Par ceste liberté entrerent en louable emulation de faire tous ce qu'à un seul voyoient plaire. Si quelqu'un ou quelqu'une disoit : « Beuvons, » tous beuvoient ; si disoit : « Jouons, » tous jouoient ; si disoit : « Allons à l'esbat es champs, » tous y alloient. Si c'estoit pour voller ou chasser, les dames, montées sus belle hacquenées, avec leur palefroy guorrier, sus le poing mignonnement enguantelé portoient chascune ou un esparvier, ou un laneret, ou un esmerillon ; les hommes portoient les aultres oyseaulx.

Tant noblement estoient apprins qu'il n'estoit entre eulx celluy ny celle qui ne sceust lire, escripre, chanter, jouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq et six langaiges, et en iceulx composer, tant en carme que en oraison solue. Jamais ne feurent veuz chevaliers tant preux, tant guallans, tant dextres à pied et à cheval, plus vers, mieulx remuans, mieulx manians tous bastons, que là estoient ; jamais ne furent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main, à l'agueille, à tout acte muliebre honneste et libre, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aulcun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parens, ou pour aultres causes, voulust issir hors, avecques soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son devot, et estoient ensemble mariez ; et, si bien avoient vescu à Theleme en devotion et amytié, encores mieulx la continuoient ilz en mariaige : d'autant s'entreaymoient ilz à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs nopces.

Je ne veulx oublier vous descripre un enigme qui fut trouvé aux fondemens de l'abbaye, en une grande lame de bronze. Tel estoit comme s'ensuyt :

CHAPITRE LVIII

ENIGME TROUVÉ ES FONDEMENS DE L'ABBAYE DES THELEMITES

Pauvres humains, qui bon heur attendez,
Levez vos cueurs, et mes dicts entendez.
S'il est permis de croyre fermement
Que, par les corps qui sont au firmament,
Humain esprit de soy puisse advenir
A prononcer les choses à venir;
Ou, si l'on peut, par divine puissance,
Du sort futur avoir la congnoissance,
Tant que l'on juge, en asseuré discours,
Des ans loingtains la destinée et cours,
Je fais sçavoir à qui le veult entendre
Que cest hyver prochain, sans plus attendre,
Voyre plus tost, en ce lieu où nous sommes,
Il sortira une maniere d'hommes
Las de repoz, et faschez de sejour,
Qui franchement iront, et de plein jour,
Suborner gens de toutes qualitez
A differentz et partialitez.
Et qui vouldra les croyre et escouster
(Quoy qu'il en doibve advenir et couster),
Ilz feront mettre en debatz apparents
Amys entre eulx et les proches parents;
Le filz hardy ne craindra l'impropere
De se bander contre son propre pere.
Mesmes les grands, de noble lieu sailliz,
De leurs subjectz se verront assailliz;
Et le debvoir d'honneur et reverence
Perdra pour lors tout ordre et difference.
Car ilz diront que chascun en son tour
Doibt aller hault, et puis faire retour.
Et sur ce poinct aura tant de meslées,
Tant de discordz, venues et allées,
Que nulle histoyre, où sont les grands merveilles
Ne faict recit d'esmotions pareilles.
Lors se verra maint homme de valeur
Par l'esguillon de jeunesse et chaleur
Et croire trop ce fervent appetit,
Mourir en fleur et vivre bien petit.

Et ne pourra nul laisser cest ouvraige,
Si une fois il y met le couraige,
Qu'il n'ayt emply, par noises et debatz,
Le ciel de bruit, et la terre de pas.
Alors auront non moindre autorité
Hommes sans foy que gens de verité :
Car tous suyvront la créance et estude
De l'ignorante et sotte multitude,
Dont le plus lourd sera receu pour juge.
O dommageable et penible deluge !
Deluge, dy je, et à bonne raison :
Car ce travail ne perdra sa saison,
Ny n'en sera délivrée la terre,
Jusques à tant qu'il ne sorte à grand erre
Soubdaines eaux, dont les plus attrempez
En combattant seront prins et trempez,
Et à bon droict, car leur cueur, adonné
A ce combat, n'aura point pardonné,
Mesme aux troppeaux des innocentes bestes,
Que, de leurs nerfs et boyaulx deshonnestes
Il ne soit faict, non aux Dieux sacrifice,
Mais aux mortelz ordinaire service.
Or, maintenant, je vous laisse penser
Comment le tout se pourra dispenser,
Et quel repoz, en noise si profonde,
Aura le corps de la machine ronde !
Les plus heureux, qui plus d'elle tiendront,
Moins de la perdre et gaster s'abstiendront,
Et tascheront, en plus d'une maniere,
A l'asservir et rendre prisonniere,
En tel endroict que la pauvre deffaicte
N'aura recours qu'à celluy qui l'a faicte;
Et, pour le pis de son triste accident,
Le clair soleil, ains qu'estre en Occident,
Lairra espandre obscurité sus elle,
Plus que d'eclipse ou de nuyct naturelle,
Dont en un coup perdra sa liberté,
Et du hault ciel, la faveur et clarté,
Ou, pour le moins demeurera deserte.
Mais elle, avant ceste ruyne et perte
Aura longtemps monstré sensiblement
Un violent et si grand tremblement
Que lors Ethna ne fut tant agitée
Quand sur un filz de Titan fut jectée;
Ne plus soubdain ne doibt estre estimé
Le mouvement que fist Inarimé
Quand Tiphoeus si fort se despita

Que dans la mer les montz precipita.
Ainsi sera en peu d'heures rengée
A triste estat, et si souvent changée
Que mesmes ceulx qui tenue l'auront.
Aulx survenans occuper la lairront,
Lors sera prés le temps bon et propice
De mettre fin à ce long exercice :
Car les grans eaulx dont oyez deviser
Feront chascun la retraicte adviser :
Et toutesfoys, devant le partement,
On pourra veoir en l'air apertement
L'aspre chaleur d'une grand flamme esprise,
Pour mettre à fin les eaux et l'entreprise.
Reste, en aprés ces accidents parfaicts,
Que les esleuz joyeusement refaicts
Soient de tous biens, et de manne celeste;
Et d'abondant, par recompense honneste,
Enrichis soient. Les aultres en la fin
Soient denuez. C'est la raison, affin
Que, ce travail en tel poinct terminé,
Un chascun ait son sort predestiné.
Tel feut l'accord. O qu'est à reverer
Cil qui en fin pourra perseverer !

La lecture de cestuy monument parachevée, Gargantua souspira profondement, et dist es assistans : « Ce n'est de maintenant que les gens reduictz à la crence Evangelique sont persecutés; mais bien heureux est celluy qui ne sera scandalizé, et qui tousjours tendra au but au blanc que Dieu par son cher Filz nous a prefix, sans par ses affections charnelles estre distraict ny diverty. » Le moine dist : « Que pensez vous, en vostre entendement, estre par cest enigme designé et signifié? — Quoy? dist Gargantua, le decours et maintien de verité divine. — Par sainct Goderan ! dist le moyne, telle n'est mon exposition : le stille est de Merlin le Prophete. Donnez y allegories et intelligences tant graves que vouldrez et y ravassez, vous et tout le monde, ainsy que vouldrez. De ma part, je n'y pense aultre sens enclous qu'une description du jeu de paulme soubz obscures paroles. Les suborneurs des gens sont les faiseurs de parties, qui sont ordinairement

amys, et, après les deux chasses faictes, sort hors le jeu celui qui y estoit, et l'aultre y entre. On croyt le premier, qui dict si l'esteuf est sus ou soubz la chorde. Les eaulx sont les sueurs; les chordes des raquestes sont faictes de boyaux de moutons ou de chevres; la machine ronde est la pelotte ou l'esteuf. Aprés le jeu, on se refraischit devant un clair feu, et change l'on de chemise et voluntiers bancquete l'on, mais plus joyeusement ceux qui ont guaingné. Et grand chere ! »

LIVRE DEUXIÈME

PANTAGRUEL

ROY DES DIPSODES

RESTITUÉ A SON NATUREL

AVEC

SES FAICTS ET PROUESSES ESPOVENTABLES

COMPOSES

PAR FEU M. ALCOFRIBAS

ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE

DIXAIN

DE MAISTRE HUGUES SALEL A L'AUTEUR DE CE LIVRE

Si, pour mesler profit avec doulceur,
On mect en pris un aucteur grandement,
Prisé seras, de cela tiens toy seur :
Je le congnois, car ton entendement
En ce livret, soubz plaisant fondement,
L'utilité a si tres bien descripte
Qu'il m'est advis que voy un Democrite
Riant les faictz de nostre vie humaine,
Or persevere, et, si n'en as merite
En ces bas lieux, l'auras en hault domaine.

VIVENT TOUS BONS PANTAGRUELISTES

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Tres illustres et tres chevaleureux champions, gentilz hommes et aultres, qui voluntiers vous adonnez à toutes gentillesses et honnestetez, vous avez n'a gueres veu, leu, et sceu les grandes et inestimables Chroniques de l'enorme géant Gargantua : et comme vrays fideles, les avez creues tout ainsi que texte de Bible ou de sainct Evangile; et y avez maintes foys passé vostre temps avec les honorables Dames et Damoyselles, leur en faisans beaulx et longs narrés, alors que estiez hors de propos : dont estes bien dignes de grande louange et memoire sempiternelle. Et à la mienne volunté que un chascun laissast sa propre besoigne, ne se souciast de son mestier, et mist ses affaires propres en oubly, pur y vacquer entierement, sans que son esperit feust de ailleurs distraict ny empesché, jusques à ce que l'on les tint par cueur; affin que, si d'adventure l'art de l'Imprimerie cessoit, ou en cas que tous livres perissent, on temps advenir un chascun les peust bien au net enseigner à ses enfans, et à ses successeurs et survivens bailler, comme de main en main, ainsi qu'une religieuse Caballe. Car il y a plus de fruict que par adventure ne pensent un tas de gras talvassiers tous croustelevez, qui entendent beaucoup moins en ces petites joyeusetés que ne faict Raclet en l'Institute. J'en ay congneu de haults et puissans seigneurs en bon

nombre, qui, allans à la chasse de grosses bestes, ou voller pour canes : s'il advenoit que la beste ne feust rencontrée par les brisées, ou que le faucon se mist à planer, voyans la proye gaigner à tire d'aisle, ilz estoient bien marrys comme entendez assez; mais leur refuge de reconfort, et afin deene soy morfondre, estoit à recoier les inestimables faictz dudict Gargantua. Aultres sont par le monde (ce ne sont fariboles), qui, estans grandement affligez du mal des dentz, apres avoir tous leurs biens despenduz en medicins sans en rien profiter, n'ont trouvé remede plus expedient que de mettre lesdictes chroniques entre deux beaux linges bien chaulx, et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapizand avec un peu de pouldre d'oribus.

Mais que diray je des pauvre verolez et goutteux? O quantesfoys nous les avons veu, à l'heure que ilz estoient bien oingtz, et engraissez à poinct, et le visaige leur reluisoyt comme la claveure d'un charnier, et les dentz leur tressailloyent comme font les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinette, quand on joue dessus, et que le gosier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont aculé entre les toilles : Que faisoyent ilz alors? Toute leur consolation n'estoit que de ouyr lire quelque page dudict livre. Et en avons veu qui se donnoient à cent pipes de vieulx diables, en cas qu'ilz n'eussent senty allegement manifeste à la lecture dudict livre, lors qu'on les tenoit es lymbes; ny plus ny moins que les femmes estans en mal d'enfant, quand on leur leist la vie de saincte Marguerite. Est ce rien cela? Trouvez moy livre, en quelque langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui ait telles vertus, proprietés et prerogatives, et je poieray chopine de trippes. Non, messieurs, non, il n'y en a poinct. Il est sans pair, incomparable, et sans parragon. Je le maintiens jusques au feu exclusive. Et ceux qui vouldroient maintenir que si, reputez les abuseurs, predestinateurs, emposteurs, et seducteurs. Bien vray est il que l'on trouve en

aulcuns livres de haulte fustaye certaines proprietés occultes, au nombre desquelz l'on tient Fessepinte, Orlando furioso, Robert le diable. Fierabras, Guillaume sans paour, Huon de bourdeaulx, Montevielle et Matabrune. Mais ilz ne sont pas à comparer à celluy duquel nous parlons. Et le monde a bien congneu par experience infallible le grand emolument et utilité qui venoit de ladicte chronique Gargantuine : car il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans. Voulant doncques (je vostre humble esclave) accroistre vos passetemps d'advantaige, vous offre de present un aultre livre de mesme billon, sinon qu'il est un peu plus equitable et digne de foy que n'estoit l'aultre. Car ne croyez (si ne voulez errer à vostre escient) que j'en parle comme les juifz de la loy. Je ne suis nay en telle planette, et ne m'advint onques de mentir, ou asseurer chose qui ne feust veritable : *agentes et consentientes*, c'est-à-dire qui na conscience na rien. J'en parle comme sainct Jehan de l'Apocalypse, *quod vidimus testamur*. C'est des horribles faictz et prouesses de Pantagruel, lequel j'ay servy à gaiges des ce que je fuz hors de page jusques à present que, par son congié, je m'en suis venu visiter mon pais de vache, et sçavoir si estoyt en vie parent mien aulcun. Pourtant, affin que je face fin à ce prologue, tout ainsi comme je me donne à cent mille panerées de beaulx diables, corps et ame, trippes et boyaulx, en cas que j'en mente en toute l'histoire d'un seul mot : pareillement, le feu sainct Antoine vous arde, mau de terre bous bire, le lancy, le maulubec vous trousque, la caquesangue vous viengne, le mau fin feu de ricqueracque, aussi menu que poil de vache, tout renforcé de vif argent, vous puisse entrer au fondement; et comme Sodome et Gomorre puissiez tomber en soulfre, en feu et en abysme, en cas que vous ne croyez fermement tout ce que je vous racompteray en ceste presente chronique.

DIXAIN

NOUVELLEMENT COMPOSÉ A LA LOUANGE DU JOYEUX ESPRIT DE L'AUTEUR

Cinq cens dixains, mille virlais,
Et en rimes mille virades
Des plus gentes et des plus sades
De Marot, ou de Saingelais,
Payés content sans nulz delais,
En presence des Oréades,
Des Hymnides et des Dryades,
Ne suffiroient, ny Pont-Alais
A pleines balles de ballades,
Au docte et gentil Rabelais.

CHAPITRE I

DE L'ORIGINE ET ANTIQUITÉ DU GRAND PANTAGRUEL

Ce ne sera chose inutile, ne oysifve, veu que sommes de sejour, vous ramentevoir la premiere source et origine dont nous est né le bon Pantagruel. Car je voy que tous bons hystoriographes ainsi ont traicté leurs Chroniques, non seulement des Grecs, des Arabes et Ethniques, mais aussi les auteurs de la saincte escripture, comme monseigneur sainct Luc mesmement, et sainct Matthieu.

Ilz vous convient donc noter que, au commencement du monde (je parle de loing, il y a plus de quarante quarantaines de nuicts, pour nombrer à la mode des antiques Druides), peu aprés que Abel fut occis par son frere Cayn, la terre, embeue du sang du juste, fut certaine année si tres fertile en tous

fruictz qui de ses flancs nous sont produytz, et singulierement en Mesles, qu'on l'appella de toute memoire l'année des grosses Mesles : car les trois en faisoient le boysseau. En icelle, les kalendes feurent trouvées par les breviaires des Grecz; le mois de Mars faillit en quaresme, et fut la myoust en May. Au mois de Octobre, ce me semble, ou bien de Septembre (affin que je n'erre, car de cela me veulx je curieusement guarder), fut la sepmaine tant renommée par les annales, qu'on nomme la sepmaine des trois jeudis : car il y en eut trois, à cause des irreguliers bissextes, que le Soleil bruncha quelque peu comme *debitoribus* à gauche, et la Lune varia de son cours plus de cinq toyses, et fut manifestement veu le mouvement de trepidation on firmament dict Aplanes : tellement que la Pleiade moyenne, laissant ses compaignons, declina vers l'equinoctial, et l'estoille nommée l'Espy laissa la Vierge, se retirant vers la Balance : qui sont ces biens espoventables et matieres tant dures et difficiles que les astrologues n'y peuvent mordre. Aussi auroient ilz les dents bien longues s'ilz pouvoient toucher jusques là.

Faites vostre compte que le monde voluntiers mangeoit desdits Mesles : car elles estoient belles à l'oeil et delicieuses au goust. Mais, tout ainsi que Noë, le sainct homme (auquel tant sommes obligés et tenuz de ce qu'il nous planta la vine, dont nous vient celle nectarique, delicieuse, precieuse, celeste, joyeuse et déificque liqueur qu'on nomme le piot), fut trompé en le beuvant, car il ignoroit la grande vertu et puissance d'icelluy. Semblablement les hommes et femmes de celuy temps mangeoient en grand plaisir de ce beau et gros fruict; mais accidens bien divers leur en advindrent. Car à tous survint au corps une enfleure tres horrible, mais non à tous en un mesme lieu.

Car aulcuns enfloyent par le ventre, et le ventre leur devenoit bossu comme une grosse tonne, desquelz est escript : *Ventrem omnipotentem;* lesquelz furent tous gens de bien et

bons raillars. Et de ceste race nasquit sainct Pansard, et Mardygras.

Les aultres enfloyent par les espaules, et tant estoyent bossus qu'on les appelloit montiferes, comme portemontaigne, dont vous en voyez encores par le monde en divers sexes et dignités. Et de ceste race yssit Esopet, duquel vous avez les beaulx faictz et dictz par escript.

Les aultres enfloient en longueur par le membre qu'on nomme le laboureur de nature : en sorte qu'ilz le avoyent merveilleusement long, grand, gras, gros, verd, et acresté à la mode antique, si bien qu'ilz s'en servoyent de ceinture, le redoublans à cinq ou six foys par le corps. Et, s'il advenoit qu'il feust en poinct, et eust vent en pouppe, à les veoir vous eussiez dict que c'estoyent gens qui eussent leurs lances en l'arrest pour jouster à la quintaine. Et d'yceulx s'est perdue la race, ainsi comme disent les femmes. Car elles lamentent continuellement qu'il n'en est plus de ces gros, etc. Vous sçavez le reste de la chanson.

Aultres croyssoient en matiere de couilles si enormement que les troys emplissoient bien un muy. D'yceulx sont descendues les couilles de Lorraine, lesquelles jamays ne habitent en braguette : elles tombent au fond des chausses.

Aultres croyssoient par les jambes; et à les veoir, eussiez dict que c'estoyent grues, ou flammans, ou bien gens marchans sus eschasses. Et les petits grimaulx les appellent en grammaire *Iambus*.

Es aultres tant croissoit le nez qu'il sembloit la fleute d'un alambic, tout diapré, tout estincellé de bubelettes : pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné, et brodé de gueules. Et tel avez veu le chanoine Panzoult, et Piedeboys, medecin de Angiers : de laquelle race peu furent qui aimassent la ptissane, mais tous furent amateurs de purée Septembrale. Nason et Ovide en prindrent leur origine. Et tous ceux desquelz est escript : *Ne reminiscaris*.

Aultres croyssoient par les aureilles, lesquelles étant grandes avoyent que de l'une faisoyent pourpoint, chausses et sayon; de l'aultre se couvroyent comme d'une cappe à l'espagnole. Et dict on que en Bourbonnoys encores dure l'aueraige, dont sont dictes aureilles de Bourbonnoys.

Les aultres croyssoient en long du corps : et de ceulx là sont venuz les geans, et par eulx Pantagruel. Et le premier fut Chalbroth,

Qui engendra Sarabroth,
Qui engendra Faribroth,
Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de souppes, et regna au temps du déluge,
Qui engendra Nembroth,
Qui engendra Athlas, qui, avecques ses espaules, garda le ciel de tumber,
Qui engendra Goliath,
Qui engendra Erix, lequel fut inventeur du jeu des gobeletz,
Qui engendra Tite,
Qui engendra Eryon,
Qui engendra Polypheme,
Qui engendra Cace,
Qui engendra Etion, lequel premier eut la verolle pour n'avoir beu frayz en esté, comme tesmoigne Bartachin,
Qui engendra Encelade,
Qui engendra Cée,
Qui engendra Typhoé,
Qui engendra Aloé,
Qui engendra n,Æ té
Qui engendra ohgOe,
Qui engendra Briare, qui avoit cent mains,
Qui engendra Porphyrio,
Qui engendra Adamastor,
Qui engendra Antée,
Qui engendra Agatho,
Qui engendra Pore, contre lequel batailla Alexandre le Grand,
Qui engendra Aranthas,
Qui engendra Gabbara, qui premier inventa de boire d'autant,
Qui engendra Goliath de Secundille,
Qui engendra Offot, lequel eut terriblement beau nez à boyre au baril,
Qui engendra Artachées,
Qui engendra Oromedon,
Qui engendra Gemmagog, qui fut inventeur des souliers à poulaine,
Qui engendra Sisyphe,
Qui engendra les Titanes, dont nasquit Hercules,
Qui engendra Enay, qui fut tres expert en matiere d'oster les cerons des mains,
Qui engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compaignon de Roland,
Qui engendra Morguan, lequel premier de ce monde joua aux dez avec ses bezicles,
Qui engendra Fracassus, duquel a escript Merlin Coceaie, dont nasquit Ferragus,
Qui engendra Happemousche, qui premier inventa de fumer les langues de bœuf à la cheminée, car auparavant le monde les saloit comme on fait les jambons,
Qui engendra Bolivorax,
Qui engendra Longis,
Qui engendra Gayoffe, lequel avoit

les couillons de peuple et le vit de cormier,
Qui engendra Maschefain,
Qui engendra Bruslefer,
Qui engendra Engoulevent,
Qui engendra Galehault, lequel fut inventeur des flacons,
Qui engendra Mirelangault,
Qui engendra Galaffre,
Qui engendra Falourdin,
Qui engendra Roboaste,
Qui engendra Sortibrant de Conimbres,
Qui engendra Brushant de Mommiere,
Qui engendra Bruyer, lequel fut vaincu par Ogier le Dannoys, pair de France.
Qui engendra Mabrun,
Qui engendra Foutasnon,
Qui engendra Hacquelebac,
Qui engendra Vitdegrain,
Qui engendra Grand Gosier
Qui engendra Gargantua,
Qui engendra le noble Pantagruel, mon maistre.

J'entends bien que, lisans ce passayge, vous faictes en vous mesmes un doubte bien raisonnable. Et demandez comment est il possible que ainsi soit, veu que au temps du deluge tout le monde perit, fors Noë, et sept personnes avecques luy dedans l'arche, au nombre desquelz n'est point mis ledict Hurtaly? La demande est bien faicte sans doubte, et bien apparente ; mais la responce vous contentera, ou j'ay le sens mal gallefreté. Et, parce que n'estoys de ce temps là pour vous en dire à mon plaisir, je vous allegueray l'autorité des Massoretz, bons couillaux et beaulx cornemuseurs Hebraïcques, lesquelz afferment que, veritablement, ledict Hurtaly n'estoit dedans l arche de Noé (aussi ny eust il peu entrer, car il estoit trop grand) ; mais il estoit dessus à cheval, jambes de çà, jambe delà, comme sont les petitz enfans sus des chevaux de boys, et comme le gros toreau de Berne, qui feut tué à Marignan, chevauchoyt pour sa monture un gros canon pevier ; c'est une beste de beau et joyeux amble, sans poinct de faulte. En icelle façon saulva, aprés Dieu, ladicte arche de periller : car il luy bailloit le bransle avecques les jambes, et du pied la tournoit où il vouloit, comme on faict du gouvernail d'une navire. Ceulx qui dedans estoient luy envoyoient vivres par une cheminée, à suffisance, comme gens recongnoissans le bien qu'il leurs faisoit. Et quelquefoys parle

mentoyent ensemble, comme faisoit Icaromenippe à Jupiter, selon le rapport de Lucian. Aves vous bien le tout entendu? Beuvez donc un bon coup sans eau. Car, si ne le croyez, non foys je, fit elle.

CHAPITRE II

DE LA NATIVITÉ DU TRES REDOUBTÉ PANTAGRUEL

Gargantua, en son eage de quatre cens quatre vingtz quarente et quatre ans, engendra son fils Pantagruel, de sa femme, nommée Badebec, fille du Roy des Amaurotes en Utopie, laquelle mourut de mal d'enfant : car il estoit si merveilleusement grand et si lourd qu'il ne peust venir à lumiere sans ainsi suffoquer sa mere. Mais, pour entendre pleinement la cause et raison de son nom, qui luy feut baillé en baptesme, vous noterez qu'en icelle année fut seicheresse tant grande en tout le pays de Africque que passerent XXXVI mois troys sepmaines quatre jours treize heures et quelque peu d'advantaige sans pluye, avec chaleur de soleil si vehemente que toute la terre en estoit aride.

Et ne fut, au temps de Helye, plus eschauffée que pour lors. Car il n'estoit arbre sus terre qui eust ny fueille ny fleur, les herbes estoient sans verdure, les rivieres taries, les fontaines à sec, les pauvres poissons delaissez de leurs propres elemens, vagans et crians par la terre horriblement, les oyseaux tombans de l'air par faulte de rosée; les loups, les regnards, cerfz, sangliers, dains, lievres, connilz, belettes, foynes, blereaux, et aultres bestes, l'on trouvoit par les champs, mortes la gueulle baye.

Au regard des hommes, c'estoit la grande pitié : vous les eussiez veuz tirans la langue comme levriers qui ont couru

six heures. Plusieurs se gettoyent dedans les puys; aultres se mettoient au ventre d'une vache pour estre à l'ombre : et les appelle Homere, Alibantes.

Toute la contrée estoit à l'ancre; c'estoit pitoyable cas de veoir le travail des humains pour se garentir de ceste horrifique alteration. Car il y avoit prou affaire de sauver l'eau benoiste par les eglises, à ce que ne feust desconfite : mais l'on y donna tel ordre, par le conseil de messieurs les Cardinaulx et du sainct Pere, que nul n'en osoit prendre que une venue. Encores, quand quelc'un entroit en l'eglise, vous en eussiez veu à vingtaines de pauvres alterez qui venoyent au derriere de celluy qui la distribuoit à quelc'un, la gueulle ouverte pour en avoir quelque goutellette, comme le mauvais Riche affin que rien ne se perdist. O que bien heureux fut en icelle année celuy qui eut cave fraiche et bien garnie !

Le philosophe raconte, en mouvant la question parquoy c'est que l'eau de la mer est salée, que au temps que Phœbus bailla le gouvernement de son chariot lucificque à son filz Phaëton, ledict Phaëton, mal apris en l'art, et ne sçavant ensuyvre la ligne ecliptique entre les deux tropiques de la sphere du Soleil, varia de son chemin, et tant approcha de terre qu'il mist à sec toutes les contrées subjacentes, bruslant une grande partie du ciel que les philosophes appellent *via lactea*, et les Lifrelofres nomment le chemin sainct Jacques, combien que les plus Huppez poëtes disent estre la part où tomba le laict de Iuno, lorsqu'elle allaicta Hercules. Adonc la terre fut tant eschaufée que il luy vint une sueur enorme, dont elle sua toute la mer, qui par ce est salée : car toute sueur est salée; ce que vous direz estre vray, si voulez taster de la vostre propre, ou bien de celle des verolés quand on les fait suer : ce me est tout un.

Quasi pareil cas arriva en ceste dicte année : car un jour de vendredy, que tout le monde s'estoit mis en devotion, et faisoit une belle procession, avecques force letanies et beaux

preschans, supplians à Dieu omnipotent les vouloir regarder de son oeil de clemence en tel desconfort, visiblement furent veues de terre sortir grosses gouttes d'eaue, comme quand quelque personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à s'esjouyr comme si c'eust esté chose à eulx profitable, car les aucuns disoient que de humeur il n'y en avoit goute en l'air dont on esperast avoir pluye, et que la terre supplioit au deffault. Les aultres gens sçavans disoyent que c'estoit pluye des Antipodes : comme Senecque narre au quart livre *Questionum naturalium*, parlant de l'origine et source du fleuve du Nil; mais ilz y furent trompés, car, la procession finie, alors que chascun vouloit recueillir de ceste rosée, et en boire à plein godet, trouverent que ce n'estoit que saulmure, pire et plus salée que n'estoit l'eaue de la mer.

Et parce que en ce propre jour nasquit Pantagruel, son pere luy imposa tel nom : car *Panta*, en grec, vault autant à dire comme tout, et *Gruel*, en langue Hagarene, vault autant comme alteré, voulant inferer que à l'heure de sa nativité, le monde estoit tout alteré. Et voyant, en esperit de prophetie, qu'il seroit quelque jour dominateur des alterez. Ce que luy fut monstré à celle heure mesmes par aultre signe plus evident. Car, alors que sa mere Badebec l'enfantoit, et que les sages femmes attendoyent pour le recevoir, yssirent premier de son ventre soixante et huit tregeniers, chascun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel, aprés lesquelz sortirent neuf dromadaires chargés de jambons et langues de beuf fumées, sept chameaux chargés d'anguillettes, puis xxv charretées de porreaux, d'aulx, d'oignons, et de cibotz : ce qui espoventa bien lesdictes saiges femmes, mais les aulcunes d'entre elles disoient : « Voicy bonne provision; aussi bien ne beuvions nous que lachement, non en lancement; cecy n'est que bon signe, ce sont aguillons de vin. »

Et, comme elles caquetoient de ces menus propos entre elles, voicy sorty Pantagruel, tout velu comme un ours, dont

dist une d'elles en esperit prophetique : « Il est né à tout le poil, il fera choses merveilleuses; et, s'il vit, il aura de l'eage. »

CHAPITRE III

DU DUEIL QUE MENA GARGANTUA DE LA MORT DE SA FEMME BADEBEC

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien esbahy et perplex, ce fut Gargantua son pere, car, voyant d'un cousté sa femme Badebec morte, et de l'autre son filz Pantagruel né, tant beau et grand, il ne sçavoit que dire ny que faire. Et le doubte qui troubloit son entendement estoit, assavoir mon s'il devoit plorer pour le dueil de sa femme, ou rire pour la joye de son filz. D'un costé et d'aultre, il avoit argumens sophisticques qui le suffoquoyent, car il les faisoit tres bien *in modo et figura*, mais il ne les pouvoit souldre. Et, par ce moyen, demeuroit empestré comme la souris empeigée, ou un Milan prins au lasset.

« Pleureray je? disoit il. Ouy, car, pourquoy? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela qui feust au monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle : ce m'est une perte inestimable! O mon Dieu, que te avoys je faict pour ainsi me punir? Que ne envoyas tu la mort à moy premier qu'à elle? car vivre sans elle ne m'est que languir. Ha, Badebec, ma mignonne, mamye, mon petit con (toutesfois elle en avoit bien trois arpens et deux sexterées) ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantofle, jamais je ne te verray. Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mere, ta doulce nourrice, ta dame tres aymée. Ha, faulce

mort, tant tu me es inalivole, tant tu me es oultrageuse, de me tollir celle à laquelle immortalité appartenoit de droict. »

Et, ce disant, pleuroit comme une vache, mais tout soubdain rioit comme un veau, quand Pantagruel luy venoit en memoire. « Ho, mon petit filz, disoit il, mon coillon, mon peton, que tu es joly ! et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau filz, tant joyeux, tant riant, tant joly. Ho, ho, ho, ho ! que je suis aise ! beuvons, ho ! laissons toute melancholie; apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume ceste chandelle, ferme ceste porte, taille ces souppes, envoye ces pauvres, baille leur ce qu'ilz demandent; tiens ma robe, que je me mette en pourpoint pour mieulx festoyer les commeres. »

Ce disant, ouyt la letanie et les mementos des prebstres qui portoyent sa femme en terre, dont laissa son propos, et tout soubdain fut ravy ailleurs, disant : « Seigneur Dieu, fault il que je me contriste encores? Cela me fasche, je ne suis plus jeune, je deviens vieulx, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fievre, me voy là affolé. Foy de gentilhomme, il vault mieulx pleurer moins, et boire d'advantaige. Ma femme est morte : et bien, par Dieu (*da jurandi*), je ne la resusciteray pas par mes pleurs : elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx ne est : elle prie Dieu pour nous, elle est bien heureuse, elle ne se soucie plus de nos miseres et calamités. Autant nous en pend à l'œil. Dieu gard le demourant ! Il me fault penser d'en trouver une aultre.

« Mais voicy que vous ferez, dist il aux sages femmes (où sont elles? Bonnes gens, je ne vous peulx veoyr) : allez à l'enterrement d'elle, et ce pendent je berceray icy mon filz, car je me sens bien fort alteré, et serois en danger de tomber malade, mais beuvez quelque bon traict devant : car vous vous en trouverez bien, et m'en croyez sus mon honneur. » A quoy obtemperantz, allerent à l'enterrement et funerailles,

et le pauvre Gargantua demoura à l'hostel. Et ce pendent fit l'epitaphe pour estre engravé en la maniere que s'ensuyt :

Elle en mourut, la noble Badebec,
Du mal d'enfant, qui tant me sembloit nice :
Car elle avoit visaige de rebec,
Corps d'Espagnole, et ventre de Souyce.
Priez à Dieu qu'à elle soit propice,
Luy perdonnant, s'en rien oultrepassa.
Cy gist son corps, lequel vesquit sans vice,
Et mourut l'an et jour que trespassa.

CHAPITRE IV

DE L'ENFANCE DE PANTAGRUEL

Je trouve, par les anciens historiographes et poetes, que plusieurs sont nés en ce monde en façons bien estranges, que seroyent trop longues à racompter : lisez le VII livre de Pline, si avés loysir. Mais vous n'en ouystes jamais d'une si merveilleuse comme fut celle de Pantagruel : car c'estoit chose difficille à croyre comment il creut en corps et en force en peu de temps. Et n'estoit rien de Hercules, qui estant au berseau tua les deux serpens : car lesdictz serpens estoyent bien petitz et fragiles. Mais Pantagruel, estant encores au berseau fit cas bien espouventables. Je laisse icy à dire comment, à chascun de ses repas, il humoit le laict de quatre mille six cens vaches; et comment, pour luy faire un paeslon à cuire sa bouillie, furent occupés tous les paesliers de Saumur en Anjou, de Villedieu en Normandie, de Bramont en Lorraine, et luy baillot on ladicte bouillie en un grand tymbre qui est encores de present à Bourges, prés du palays; mais les dentz luy estoient desja tant crues et fortifiées qu'il en rompit dudict tymbre un grand morceau, comme tres bien apparoist.

Un certain jour vers le matin, que on le vouloit faire teter une de ses vaches (car de nourrices il n'en eut jamais aultrement, comme dict l'hystoire), il se deffit des liens qui le tenoyent au berceau un des bras, et vous prent ladicte vache par dessous le jarret, et luy mangea les deux tetins et la moytié du ventre, avecques le foye et les roignons, et l'eust toute devorée, n'eust esté qu'elle cryoit horriblement, comme si les loups la tenoient aux jambes, auquel cry le monde arriva, et osterent ladicte vache des mains de Pantagruel, mais ilz ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demourast comme il le tenoit, et le mangeoit tres bien, comme vous feriez d'une saulcisse; et quand on luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost, comme un cormoran feroit un petit poisson; et aprés commença à dire : « Bon, bon, bon, » car il ne sçavoit encores bien parler, voulant donner à entendre que il l'avoit trouvé fort bon, et qu'il n'en failloit plus que autant. Ce que voyans ceux qui le servoyent le lierent à gros cables, comme sont ceulx que l'on faict à Tain pour le voyage du sel à Lyon; ou comme sont ceulx de la grand nauf Francoyse qui est au port de Grace en Normandie.

Mais quelquefoys que un grand ours que nourrissoit son pere eschappa, et luy venoit lescher le visaige (car les nourrices ne luy avoient bien à poinct torché les babines), il se deffist desdictz cables aussi facillement comme Samson d'entre les Philistins, et vous print monsieur de l'ours, et vous le mit en pieces comme un poulet, et vous en fit une bonne gorge chaulde pour ce repas. Parquoy, craignant Gargantua qu'il se gastast, fist faire quatre grosses chaisnes de fer pour le lyer, et fist faire des arboutans à son berceau, bien afustés. Et de ces chaisnes en avez une à la Rochelle, que l'on leve au soir entre les deux grosses tours du havre. L'aultre est à Lyon, l'aultre à Angiers, et la quarte fut emportée des diables pour lier Lucifer, qui se deschainoit en ce temps là, à cause d'une colicque qui le tormentoit extraordinairement, pour

avoir mangé l'ame d'un sergeant en fricassée à son desjeuner. Dont pouvez bien croire ce que dict Nicolas de Lyra sus le passaige du pseautier où il est escript : *Et Og regem Basan*; que ledict Og, estant encores petit, estoit si fort et robuste qu'il le falloit lyer de chaisnes de fer en son berceau. Et ainsi demoura coy et pacifique Pantagruel : car il ne pouvoit rompre tant facillement lesdictes chaisnes, mesmement qu'il n'avoit pas espace au berceau de donner la secousse des bras.

Mais voicy que arriva un jour d'une grande feste, que son pere Gargantua faisoit un beau banquet à tous les princes de sa court. Je croy bien que tous les officiers de sa court estoyent tant occupés au service du festin que l'on ne se soucioyt du pauvre Pantagruel, et demeuroit ainsi à *reculorum*. Que fist-il? Qu'il fist, mes bonnes gens, escoutez : Il essaya de rompre les chaisnes du berceau avecques les bras; mais il ne peut, car elles estoyent trop fortes : adonc il trepigna tant des piedz qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutesfoys estoit d'une grosse poste de sept empans en quarré, et ainsi qu'il eut mys les piedz dehors, il se avalla le mieulx qu'il peut, en sorte qu'il touchoit les piedz en terre. Et alors avecques grande puissance se leva, emportant son berceau sus l'eschine ainsi lyé, comme une tortue qui monte contre une muraille; et à le veoir sembloit que ce feust une grande carracque de cinq cens tonneaulx qui feust debout.

En ce poinct, entra en la salle où l'on banquetoit, et hardiment qu'il espoventa bien l'assistance; mais, par autant qu'il avoit les bras lyez dedans, il ne povoit rien prendre à manger, mais en grande peine se inclinoit pour prendre à tout la langue quelque lippée. Quoy voyant son pere, entendit bien que l'on l'avoit laissé sans luy bailler à repaistre, et commanda qu'il fust deslyé desdictes chesnes, par le conseil des princes et seigneurs assistans : ensemble aussi que les medicins de Gargantua disoient que, si l'on le tenoit ainsi au berceau, qu'il seroit toute sa vie subject à la gravelle. Lors qu'il fut

deschaisné, l'on le fit asseoir, et repeut fort bien, et mist son dict berceau en plus de cinq cens mille pieces, d'un coup de poing qu'il frappa au milieu par despit, avec protestation de jamais n'y retourner.

CHAPITRE V

DES FAICTS DU NOBLE PANTAGRUEL EN SON JEUNE EAGE

Ainsi croissoit Pantagruel de jour en jour, et proufitoit à veue d'œil, dont son pere s'esjouyssoit par affection naturelle. Et luy feist faire, comme il estoit petit, une arbaleste pour s'esbattre aprés les oysillons, qu'on appelle de present la grande arbaleste de Chantelle.

Puis l'envoya à l'escole pour apprendre et passer son jeune eage. De faict vint à Poictiers pour estudier, et y profita beaucoup : auquel lieu voyant que les escoliers estoyent aulcunesfois de loysir, et ne sçavoient à quoy passer temps, il en eut compassion. Et un jour print, d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche, ayant environ de douze toises en quarré, et d'espaisseur quatorze pans; et la mist sur quatre pilliers au milieu d'un champ, bien à son ayse; affin que lesdictz escoliers, quand ilz ne sçauroyent aultre chose faire, passassent temps à monter sur ladicte pierre et là banqueter à force flacons, jambons et pastés, et escripre leurs noms dessus avec un cousteau, et, de present, l'appelle on la Pierre levée. Et, en memoire de ce, n'est aujourd'huy passé aulcun en la matricule de ladicte université de Poictiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine Caballine de Croustelles, passé à Passelourdin, et monté sur la Pierre levée.

En aprés, lisant les belles chroniques de ses ancestres,

trouva que Geoffroy de Lusignan, dict Geoffroy à la grand dent, grand pere du beau cousin de la sœur aisnée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere, estoit enterré à Maillezays : dont print un jour *campos* pour le visiter comme homme de bien. Et, partant de Poictiers avecques aucuns de ses compaignons, passerent par Legugé, visitans le noble Ardillon abbé, par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Colonges, par Fontenay le Comte, saluans le docte Tiraqueau : et de là arriverent à Maillezays, où il visita le sepulchre dudict Geoffroy à la grand dent : dont il eut quelque peu de frayeur, voyant sa pourtraicture, car il y est en image comme d'un homme furieux, tirant à demy son grand malchus de la guaine. Et demandoit la cause de ce; les chanoines dudict lieu luy dirent que n'estoit aultre cause sinon que *Pictoribus atque Poetis*, etc.; c'est à dire que les Painctres et Poëtes ont liberté de peindre à leur plaisir ce qu'ilz veulent. Mais il ne se contenta pas de leur responce, et dist : « Il n'est poinct ainsi painct sans cause. Et me doubte qu'à sa mort on luy a faict quelque tord, dont il demande vengeance à ses parens. Je m'en enquesteray plus au plein, et en feray ce que de raison. »

Puys retourna non à Poictiers, mais voulut visiter les aultres universitez de France, dont, passant à la Rochelle, se mist sur mer et vint à Bourdeaulx, onquel lieu ne trouva grand exercice, sinon des gabarriers jouans aux luettes sur la grave : de là vint à Thoulouse, où il apprint fort bien à dancer, et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance des escoliers de ladicte université; mais il n'y demoura gueres, quand il vit qu'ilz faisoyent brusler leur regens tous vifz comme harans soretz, disant : « Ja Dieu ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez alteré sans me chauffer d'avantaige. »

Puis vint à Montpellier, où il trouva fort bons vins de Mirevaulx et joyeuse compagnie; et se cuida mettre à estudier en Medecine, mais il considera que l'estat estoit fascheux par

trop et melancholicque, et que les medicins sentoyent les clisteres comme vieulx diables. Pourtant vouloit estudier en loix; mais, voyant que là n'estoyent que trois teigneux et un pelé de legistes, se partit dudict lieu. Et au chemin fist le pont du Guard, et l'amphithéâtre de Nismes, en moins de trois heures, qui toutesfois semble œuvre plus divin que humain; et vint en Avignon, où il ne fut trois jours qu'il ne devint amoureux : car les femmes y jouent voluntiers du serrecropiere, parce que c'est terre papale.

Ce que voyant son pedagogue, nommé Epistemon, l'en tira, et le mena à Valence au Daulphiné, mais il vit qu'il n'y avoit grand exercice, et que les marroufles de la ville batoyent les escoliers : dont eut despit, et un beau Dimanche que tout le monde dansoit publiquement, un escholier se voulut mettre en danse, ce que ne permirent lesdictz marroufles. Quoy voyant Pantagruel, leur bailla à tous la chasse jusques au bord du Rosne, et les vouloit faire tous noyer, mais ilz se musserent contre terre comme taupes, bien demye lieue soubs le Rosne. Le pertuys encores y apparoist. Aprés il s'en partit, et à trois pas et un sault vint à Angiers, où il se trouvoit fort bien, et y eust demeuré quelque espace n'eust esté que la peste les en chassa.

Ainsi vint à Bourges, où estudia bien long temps, et profita beaucoup en la faculté des loix. Et disoit aulcunesfois que les livres des loix luy sembloient une belle robe d'or, triumphante et precieuse à merveilles, qui feust brodée de merde : « Car, disoit-il, au monde n'y a livres tant beaulx, tant aornés, tant elegans, comme sont les textes des Pandectes, mais la brodure d'iceux, c'est assavoir la glose de Accurse, est tant salle, tant infame et punaise, que ce n'est qu'ordure et villenie. »

Partant de Bourges, vint à Orléans, et là trouva force rustres d'escholiers qui luy firent grand chere à sa venue; et en peu de temps aprint avecques eux à jouer à la paulme, si bien

qu'il en estoit maistre. Car les estudians dudict lieu en font bel exercice, et le menoyent aulcunesfois es isles pour s'esbatre au jeu du poussavant. Et, au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie, de peur que la veue ne luy diminuast. Mesmement que un quidam des regens disoit souvent en ses lectures qu'il n'y a chose tant contraire à la veue comme est la maladie des yeulx. Et quelque jour que l'on passa Licentié en loix quelqu'un des escoliers de sa congnoissance, qui de science n'en avoit gueres plus que sa portée, mais en recompense sçavoit fort bien danser et jouer à la paulme, il fit le blason et devise des licentiés en ladicte université, disant :

Un esteuf en la braguette,
En la main une raquette,
Une loy en la cornette,
Une basse dance au talon,
Voy vous là passé coquillon.

CHAPITRE VI

COMMENT PANTAGRUEL RENCONTRA UN LIMOSIN QUI CONTREFAISOIT LE LANGAIGE FRANÇOYS

Quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenoit aprés soupper avec ses compaignons, par la porte dont l'on va à Paris : là rencontra un escolier tout joliet, qui venoit par iceluy chemin : et, aprés qu'ilz se furent salues, luy demanda : « Mon amy, dond viens tu à ceste heure ? » L'escolier luy respondit : « De l'alme, inclyte, et celebre academie que l'on vocite Lutece. — Qu'est ce à dire ? dist Pantagruel à un de ses gens. — C'est, respondit-il, de Paris. — Tu viens

donc de Paris, dist il, et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudiens audict Paris? » Respondit l'escolier : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule; nous déambulons par les compites et quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigene sexe feminin; certaines diecules, nous invisons les lupanares de Champgaillard, de Matcon, de Cul de sac, de Bourbon, de Glattigny, de Huslieu, et, en ecstase Venereique, inculcons nos veretres es penitissimes recesses des pudendes de ces meretricules amicabilissimes; puis cauponizons es tabernes meritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdaleine, et de la Mulle, belles spatules vervecines, perforaminées de petrosil. Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soyent exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes oppignerées, prestolans les tabellaires à venir des penates et lares patriotiques. » A quoy Pantagruel dist : « Quel diable de langaige est cecy? Par Dieu, tu es quelque heretique. — Segnor no, dist l'escolier, car libentissimement des ce qu'il illucesce quelque minutule lesche de jour, je demigre en quelc'un de ces tant bien architectez monstiers : et là, me irrorant de belle eaue lustrale, grignotte d'un transon de quelque missicque precation de nos sacrificules. Et, submirmillant mes precules horaires, elue et absterge mon anime de ses inquinamens nocturnes. Je revere les olympicoles. Je venere latrialement le supernel astripotent. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescriptz decalogiques, et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late unguicule. Bien est veriforme que, à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lend à supereroger les elecmosynes à ces egenes queritans leur stipe hostiatement. — Et bren, bren, dist Pantagruel, qu'est ce que veult dire ce fol? Je croys qu'il nous forge icy

quelque langaige diabolique, et qu'il nous cherme comme enchanteur. » A quoy dist un de ses gens : « Seigneur, sans nulle doubte, ce gallant veult contrefaire la langue des Parisians; mais il ne faict que escorcher le latin, et cuide ainsi Pindariser, et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en Françoys, parce qu'il dedaigne l'usance commun de parler. » A quoy dict Pantagruel : « Est il vray ? » L'escolier respondit : « Segnor missayre, mon genie n'est poinct apte na e à ce que dict ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule Gallique, mais viceversement je gnave opere, et par vele et rames je me enite de le locupleter de la redondance latinicome. — Par Dieu, dist Pantagruel, je vous apprendray à parler. Mais devant, responds moy : dond es tu ? » A quoy dist l'escolier : « L'origine primeve de mes aves et ataves fut indigene des regions Lemoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate sainct Martial. — J'entens bien, dist Pantagruel; tu es Lymosin, pour tout potaige. Et tu veulx icy contrefaire le Parisian. Or viens ça, que je te donne un tour de pigne. » Lors le print à la gorge, luy disant : « Tu escorches le latin; par sainct Jan, je te feray escorcher le renard, car je te escorcheray tout vif. » Lors commença le pauvre Lymosin à dire : « Vée dicou ! gentilastre. Ho sainct Marsault, adjouda my. Hau, hau, laissas à quau, au nom de Dious, et ne me touquas grou. » A quoy dist Pantagruel : « A ceste heure parles tu naturellement. » Et ainsi le laissa, car le pauvre Lymosin conchioit toutes ses chausses, qui estoient faictes à queheue de merluz, et non à plein fons, dont dist Pantagruel : « Sainct Alipentin, corne my de bas, quelle civette ? Au diable soit le mascherabe, tant il put ! » Et le laissa. Mais ce luy fut un tel remord toute sa vie, et tant fut alteré qu'il disoit souvent que Pantagruel le tenoit à la gorge. Et, après quelques années, mourut de la mort Roland, ce que faisant la vengeance divine, et nous demonstrant ce que dist le philosophe, et Aule Gelle, qu'il nous convient parler selon le

langage usité. Et, comme disoit Octavian Auguste, qu'il fault eviter les motz espaves, en pareille diligence que les patrons de navires evitent les rochiers de la mer.

CHAPITRE VII

COMMENT PANTAGRUEL VINT A PARIS, ET DES BEAULX LIVRES DE LA LIBRAIRIE DE SAINCT VICTOR

Aprés que Pantagruel eut fort bien estudié à Orléans, il se delibera de visiter la grande université de Paris; mais, devant que partir, fut adverty que une grosse et enorme cloche estoit à Sainct Aignan du dict Orléans, en terre, passez deux cens quatorze ans : car elle estoit si grosse que, par engin aucun, ne la pouvoit on mettre seullement hors terre, combien que l'on y eust appliqué tous les moyens que mettent Vitruvius, *De architectura*, Albertus. *De re œdificatoria*. Euclides, Theon, Archimedes, et Hero, *De ingeniis ;* car tout n'y servit de rien. Dont, voluntiers encliné à l'humble requeste des citoyens et habitans de ladicte ville, delibera la porter au clochier à ce destiné. De faict, vint au lieu où elle estoit, et la leva de terre avec le petit doigt, aussi facillement que feriez une sonnette d'esparvier. Et, devant que la porter au clochier, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville, et la faire sonner par toutes les rues, en la portant en sa main : dont tout le monde se resjouit fort; mais il en advint un inconvenient bien grand, car, la portant ainsi, et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orléans poulsa, et se gasta. De quoy le monde ne s'advisa que la nuyct ensuyvant : car un chascun se sentit tant alteré d'aboir beu de ces vins poulsez, qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme

cotton de Malthe, disans : « Nous avons du Pantagruel, et avons les gorges sallees. »

Ce faict, vint à Paris avecques ses gens. Et, à son entrée, tout le monde sortit hors pour le veoir, comme vous sçavez bien que le peuple de Paris maillotinier est sot par nature, par bequarre, et par bemol, et le regardoyent en grand esbahyssement, et non sans grande peur qu'il n'emportast le Palais ailleurs, en quelque pays *a remotis*, comme son pere avoit emporté les campanes de Nostre Dame, pour atacher au col de sa jument. Et, apres quelque espace de temps qu'il y eut demouré, et fort bien estudié en tous les sept ars liberaulx, il disoit que c'estoit une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir, car les guenaulx de Sainct Innocent se chauffoyent le cul des ossemens des mors. Et trouva la librairie de sainct Victor fort magnificque, mesmement d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoyre, et *primo :*

Bigua salutis.
Bragueta juris.
Pantofla decretorum.
Malogranatum vitiorum.
Le Peloton de théologie.
Le Vistempenard des prescheurs, composé par Turelupin.
La Couillebarrine des preux.
Les Hanebanes des evesques.
Marmotretus, de babouynis et cingis, cum commento Dorbellis.
Decretum universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum ad placitum.
L'apparition de saincte Geltrude à une nonnain de Poissy estant en mal d'enfant.
Ars honeste ţetandi in societate, par M. Ortuinum.
Le Moustardier de penitence.
Les Houseaulx, *alias* les Bottes de patience.
Formicarium artium.
De brodiorum usu, et honestate chopinandi, per Silvestrem prieratem, Jacopinum.
Le Beliné en court.
Le Cabat des notaires.
Le Pacquet de mariage.
Le Creziou de contemplation.
Les Fariboles de droit.
L'Aguillon de vin.
L'Esperon de fromaige.
Decrotatorium scholarium.
Tartaretus, de modo cacandi.
Les Fanfares de Rome.
Bricot, *de differentiis soupparum.*
Le Culot de discipline.
La Savate de humilité.
Le Tripier de bon pensement.
Le Chaulderon de magnanimité.
Les Hanicrochemens des confesseurs.
La Croquignolle des curés.
Reverendi patris ţratris Lubini, provincialis Bavardie, de croquendis lardonibus libri tres.
Pasquilli, doctoris marmorei, de

Capreolis cum chardoneta comedendis, tempore papali ab Ecclesia interdicto.

L'Invention Saincte Croix, à six personnaiges, jouée par les clercs de finesse.

Les Lunettes des Romipetes.

Majoris, *de Modo faciendi boudinos.*

La Cornemuse des prelatz.

Beda, *de Optimitate triparum.*

La Complaincte des advocatz sus la reformation des dragées.

Le Chatfourré des procureurs.

Des Pois au lard, *cum commento.*

La Profiterolle des induglences.

Prœclarissimi juris utriusque doctoris Maistre Pilloti Raquedenari, de bobelidandis glossæ Accursiane baguenaudis repetitio enucidiluculidissima.

Stratagemata Francarchieri, de Baignolet.

Franctopinus, *De re militari, cum figuris Tevoti.*

De usu et utilitate escorchandi equos et equas, authore M. Nostro de Quebecu.

La Rustrie des prestolans.

M. N. Rostocostojambedanesse, *de Moustarda post prandium servienda, lib. quatuordecim, apostilati per M. Vaurillonis.*

Le Couillaige des promoteurs.

Jabolenus, *De cosmographia purgatorii.*

Quæstio subtilissima, utrum Chimena, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones? et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi.

Le Maschefaim des advocatz.

Barbouillamenta Scoti.

La Ratepenade des cardinaulx.

De Calcaribus removendis decades undecim, per M. Albericum de Rosata.

Ejusdem, De castrametandis crinibus lib. tres.

L'Entrée de Anthoine de Leive es terres du Bresil.

Marforii bacalarii, cubentis Rome de pelendisque mascarendisque, cardinalium Mulis.

Apologie d'icelluy, contre ceux qui disent que la mule du pape ne mange qu'à ses heures.

Pronosticatio que incipit, Silvie Triquebille, balata per M. N. Songecrusyon.

Boudarini episcopi, de emulgentiarum profectibus enneades novem, cum privilegio papali ad triennium, et postea non.

Le Chiabrena des pucelles.

Le Cul pelé des vefves.

La Coqueluche des moines.

Les Brimborions des padres Celestins.

Le Barrage de manducité.

Le Claquedent des marroufles.

La Ratouere des théologiens.

L'Ambouchouoir des maistres en ars.

Les Marmitons de Olcam, à simple tonsure.

Magistri N. Fripesaulcetis, De grabellationibus horarum canonicarum, lib. quadraginta.

Cullebutatorium confratriarum, incerto authore.

La Cabourne des briffaulx.

Le Faguenat des Espagnolz, super coquelicanticqué, par Frai Inigo.

La Barbotine des marmiteux.

Poiltronismus rerum Italicarum, authore magistro Bruslefer.

R. Lullius, *de Batisfolagiis principum.*

Callibistratorium caffardiœ, actore M. Jacobo Hocstralem hereticometra.

Chaultcouillonis, de magistro nostrandorum magistro nostratorum-

que Beuvetis, lib. octo galantissimi.

Les Petarrades des bullistes, copistes, scripteurs, abbréviateurs, référendaires, et dataires, compillées par Regis.

Almanach perpétuel pour les gouteux et vérolez.

Maneries ramonandi fournellos, per M. Eccium.

Le Poulemart des marchans.

Les Aises de vie monachale.

La Gualimaffrée des bigotz.

L'Histoire des farfadetz.

La Belistrandie des millesouldiers.

Les Happelourdes des officiaux.

La Bauduffe des thesauriers.

Badinatorium Sorboniformium.

Antipericatametanaparbeugedamphicribrationes merdicantium.

Le Limasson des rimasseurs.

Le Boutavent des alchymistes.

La Nicquenocque des questeurs, cababezacee par frere Serratis.

Les Entraves de religion.

La Racquette des brimballeurs.

L'Accoudouoir de vieillesse.

La Muselière de noblesse.

La Patenostre du cinge.

Les grezillons de devotion.

La Marmite des quatre temps.

Le Mortier de vie politicque.

Le Mouschet des hermites.

La Barbute des penitenciers.

Le Trictrac des freres frappars.

Lourdaudus, *De vita et honestate braguardorum.*

Lyripii Sorbonici Moralisationes, per M. Lupoldum.

Les Brimbelettes des voyageurs.

Les Potingues des evesques potatifz.

Tarraballationes doctorum Colonensium adversus Reuchlin.

Les Cymbales des dames.

La Martingalle des fianteurs.

Virevoustorium nacquettorum, per F. Pedebilletis.

Les Bobelins de franc couraige.

La Mommerie des rebatz et lutins.

Gerson, *De Auferibilitate pape ab Ecclesia.*

La Ramasse des nommez et graduez.

Jo. Dytebrodii, De terribilitate excommunicationum libellus acephalos.

Ingeniositas invocandi diabolos .t diabolas, per M. Guingolfum.

Le Hoschepot des perpetuons.

La Morisque des heretiques.

Les Henilles de Galetan.

Moillegroin doctoris cherubici, de origine patepelutarum et torticollorum ritibus, lib. septem.

Soixante et neuf breviaires de haulte gresse.

Le Godemarre des cinq ordres des mendians.

La Pelleterie des tyrelupins, extraicte de la botte fauve incornifistibulée en la somme angelicque.

Le Ravasseur des cas de conscience.

La Bedondaine des presidens.

Le Vietdazouer des abbés.

Sutoris, adversus quemdam qui vocaverat eum fripponatorem, et quod fripponatores non sunt damnati ab Ecclesia.

Cacatorium medicorum.

Le Rammoneur d'astrologie.

Campi clysteriorum per S. C.

Le Tirepet des apothecaires.

Le Baisecul de chirurgie.

Justinianus, *de Cagotis tollendis.*

Antidotarium animæ.

Merlinus Coccaius, *de Patria diabolorum.*

Desquelz aucuns sont ja imprimés, et les aultres l'on imprime maintenant en ceste noble ville de Tubinge.

CHAPITRE VIII

COMMENT PANTAGRUEL, ESTANT A PARIS, RECEUT LETTRES DE SON PERE GARGANTUA, ET LA COPIE D'IELLES

Pantagruel estudioit fort bien, comme assez entendez, et proufitoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras, et capacité de memoire à la mesure de douze oyres et bottes d'olif. Et, comme il estoit ainsi là demourant, receut un jour lettres de son pere en la maniere que s'ensuyt :

« Tres cher filz, entre les dons, graces et prerogatives desquelles le souverain plasmateur Dieu tout puissant a endouayré et aorné l'humaine nature à son commencement, celle me semble singuliere et excellente par laquelle elle peut, en estat mortel, acquerir une espece de immortalité, et, en decours de vie transitoire, perpetuer son nom et sa semence. Ce que est faict par lignée yssue de nous en mariage legitime. Dont nous est aulcunement instauré ce que nous feut tollu par le peché de nos premiers parens, esquelz fut dict que, parce qu'ilz n'avoyent esté obéissans au commandement de Dieu le créateur, ilz mourroyent, et, par mort, seroit reduicte à néant ceste tant magnifique plasmature en laquelle avoit esté l'homme creé.

« Mais, par ce moyen de propagation seminale, demeure es enfans ce que estoit de perdu es parens, et es nepveux ce que deperissoit es enfans, et ainsi successivement jusques à l'heure du jugement final, quand Jesu-Christ aura rendu à Dieu le pere son Royaume pacificque, hors tout dangier et contami-

nation de peché; car alors cesseront toutes generations et corruptions, et seront les elemens hors de leurs transmutations continues, veu que la paix tant desirée sera consumée et parfaicte, et que toutes choses seront reduites à leur fin et periode.

« Non doncques sans juste et equitable cause je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir veoir mon antiquité chanue refleurir en ta jeunesse; car, quand, par le plaisir de luy, qui tout regit et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totallement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que, en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant, et conversant entre gens de honneur et mes amys, comme je souloys. Laquelle mienne conversation a esté, moyennant l'ayde et grace divine, non sans peché, je le confesse (car nous pechons tous, et continuellement requerons à Dieu qu'il efface noz pechés), mais sans reproche.

« Parquoy, ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluysoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortalité de nostre nom; et le plaisir que prendroys ce voyant seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demeureroit, et la meilleure, qui est l'ame, et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardie. Ce que je ne dis par defiance que je aye de ta vertu, laquelle m'a esté ja par cy devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager à proffiter de bien en mieulx.

« Et ce que presentement te escris, n'est tant affin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te resjouisses, et te refraischisses en courage pareil pour l'advenir. A laquelle entreprinse parfaire et consommer, il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné; mais ainsi y ay je secouru comme si je n'eusse aultre thresor en ce monde que de te veoir une foys en ma vie absolu et parfaict,

tant en vertu, honnesteté et preudhommie, comme en tout sçavoir liberal et honeste, et tel te laisser aprés ma mort comme un mirouoir representant la personne de moy ton pere, et si non tant excellent et tel de faict comme je te souhaite, certes bien tel en desir.

« Mais, encores que mon feu pere de bonne memoire, Grandgousier, eust adonné tout son estude à ce que je profitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude correspondit tres bien, voire encores oultrepassat son desir, toutesfoys, comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoit tant idoine ne commode es lettres comme est de present, et n'avoys copie de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encores tenebreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne litterature. Mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue es lettres, et y voy tel amendement que, de present, à difficulté seroys je receu en la premiere classe des petitz grimaulx, qui, en mon eage virile, estoys (non à tort) reputé le plus sçavant dudict siecle.

« Ce que je ne dis par jactance vaine, encores que je le puisse louablement faire en t'escripvant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle en son livre de *Vieillesse*, et la sentence de Plutarche au livre intitulé : *Comment on se peut louer sans envie*, mais pour te donner affection de plus hault tendre.

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : Grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, Hebraïcque, Chaldaïque, Latine. Les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme, à contrefil, l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs tres doctes, de librairies tres amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant. Et ne se fauldra plus dores-

navant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les brigans, les boureaux, les avanturiers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

« Que diray je? Les femmes et les filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y a qu'en l'eage où je suis, j'ay esté contrainct de apprendre les lettres Grecques, lesquelles je n'avoys contemné comme Caton, mais je n'avoys eu le loisir de comprendre en mon jeune eage. Et voluntiers me delecte à lire les Moraulx de Plutarche, les beaux Dialogues de Platon, les Monumens de Pausanias, et Antiquitez de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon createur me appeler, et commander yssir de ceste terre.

« Parquoy, mon filz, je te admoneste que employe ta jeunesse à bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton precepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'aultre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entens et veulx que tu apprenes les langues parfaictement. Premierement la Grecque, comme le veult Quintilian; secondement, la Latine; et puis l'Hebraïcque pour les sainctes lettres, et la Chaldaïcque et Arabicque pareillement; et que tu formes ton style, quant à la Grecque, à l'imitation de Platon; quant à la Latine, de Ciceron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente, à quoy t'aidera la Cosmographie de ceulx qui en ont escrit. Des ars liberaux, Géometrie, Arismeticque et Musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estois encores petit, en l'eage de cinq à six ans; poursuys le reste, et de Astronomie saiche en tous les canons; laisse moy l'Astrologie divinatrice, et l'art de Lullius, comme abuz et vanitez. Du droit civil, je veulx que tu saiche par cueur les beaulx textes, et me les confere avecques philosophie.

« Et quant à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu t'y adonne curieusement : qu'il n'y ait mer, riviere,

ny fontaine, dont tu ne congnoisse les poissons; tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes, et fructices des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy, rien ne te soit incogneu.

« Puis songneusement revisite les livres des medicins Grecs, Arabes, et Latins, sans contemner les Thalmudistes et Cabalistes, et, par frequentes anatomies, acquiers toy parfaicte congnoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et, par lesquelles heures du jour, commence à visiter les sainctes lettres. Premierement, en Grec, le Nouveau Testament, et Epistres des apostres, et puis, en Hebrieu, le Vieulx Testament. Somme, que je voye un abysme de science : car, doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra yssir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes, pour defendre ma maison, et nos amys secourir en tous leurs affaires, contre les assaulx des malfaisans. Et veulx que, de brief, tu essaye combien tu as proffité, ce que tu ne pourras mieulx faire, que tenent conclusions en tout sçavoir publiquement envers tous et contre tous : et hantant les gens lettrez qui sont tant à Paris comme ailleurs.

« Mais parce que selon le saige Salomon, Sapience n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aymer, et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir; et, par foy formee de charité, estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en soys desemparé par peché. Aye suspectz les abus du monde; ne metz ton cueur à vanité : car ceste vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure eternellement. Soys serviable à tous tes prochains, et les ayme comme toymesmes. Revere tes precepteurs, fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point resembler, et, les graces que Dieu te a données, icelles ne reçoipzs en vain. Et quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy,

affin que je te voye, et donne ma benediction devant que mourir.

« Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avecques toy. *Amen.* De Utopie, ce dix septiesme jour du moys de mars,

« Ton pere,

« GARGANTUA. »

Ces lettres receues et veues, Pantagruel print nouveau courage, et feut enflambé à proffiter plus que jamais; en sorte que, le voyant estudier et proffiter, eussiez dict que tel estoit son esperit entre les livres comme est le feu parmy les brandes, tant il l'avoit infatigable et strident.

CHAPITRE IX

COMMENT PANTAGRUEL TROUVA PANURGE, LEQUEL IL AYMA TOUTE SA VIE

Un jour Pantagruel, se pourmenant hors de la ville, vers l'abbaye sainct Anthoine, devisant et philosophant avecques ses gens et aulcuns escholiers, rencontra un homme beau de stature et elegant en tous lineamens du corps, mais pitoyablement navré en divers lieux, et tant mal en ordre qu'il sembloit estre eschappé aux chiens, ou mieulx ressembloit un cueilleur de pommes du pais du Perche. De tant loing que le vit Pantagruel, il dist aux assistans : « Voyez vous cest homme qui vient par le chemin du pont de Charanton? Par ma foy, il n'est pauvre que par fortune : car je vous asseure que, à sa physionomie, Nature l'a produict de riche et noble lignee, mais les adventures des gens curieulx le ont reduict en telle

penurie et indigence. » Et ainsi qu'il fut au droict d'entre eux, il luy demanda : « Mon amy, je vous prie qu'un peu vueillez icy arrester, et me respondre à ce que vous demanderay, et vous ne vous en repentirez point, car j'ay affection tres grande de vous donner ayde à mon povoir en la calamité ou ie vous voy : car vous me faites grand pitié. Pourtant, mon amy, dictes moy, qui estes vous? dond venez vous? où allez vous? que querez vous? et quel est vostre nom? »

Le compaignon luy respond en langue Germanicque : « Junker, Gott geb euch Glück unnd hail. Zuuor, lieber juncker, ich las euch wissen, das da ihr mich von fragt, ist ein arm unnd erbarmglich ding, unnd wer vil darvon zu sagen, welches euch verdruslich zu hœren, unnd mir zu erzelen wer, vie vol die Poeten unnd Orators vorzeiten haben gesagt in iren sprüchen und sententzen, das die gedechtnus des ellends unnd armuot vorlangst erlitten ist ain grosser lust. »

A quoy respondit Pantagruel : « Mon amy, je n'entens poinct ce barragouin; pourtant, si voulez qu'on vous entende, parlez aultre langaige. »

Adoncques le compaignon luy respondit : « Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadilkin almucathim milko prim al elnin enthoth dal heben ensouim : kuth im al dim alkatim nim broth dechoth porth min michas im endoth, pruch dal marsouim hol moth dansririm lupaldas im voldemoth. Nin hur diavolth mnarbothim dal gousch pal frapin duch im scoth pruch galeth dal Chinon, min foulthrich al conin butbathen doth dal prim.

— Entendez vous rien là? » dist Pantagruel es assistans. A quoy dist Epistemon : « Je croy que c'est langaige des Antipodes, le diable ny mordroit mie. » Lors dist Pantagruel : « Compere, je ne sçay si les murailles vous entendront, mais de nous nul n'y entend note. »

Donc dist le compaignon : « Signor mio, voi vedete per essempio che la Cornamusa non suona mai s'ela non a il ven-

tre pieno. Cosi io parimente non vi saprei contare le mie fortune, se prima il tribulato ventre non a la solita refectione. Al quale e adviso che le mani et li dent habbiano perso il loro ordine naturale et del tuto annichillati. »

A quoy respondit Epistemon : « Autant de l'un comme de l'aultre. »

Dont dist Panurge : « Lord, if you be so vertuous of intelligence, as you be naturally releaved to the body, you should have pity of me : for nature hath made us equal, but fortune hath some exalted, and others deprived : nevertheless is vertue often deprived, and the vertuous men despised : for before the last end none is good.

— Encores moins, » respondit Pantagruel.

Adoncques dist Panurge : « Jona andie guaussa goussy etan beharda er remedio beharde versela ysser landa. Anbates otoy y es nausu cy nessassu gourray proposian ordine den. Nonyssena bayta facheria egabe gen herassy badia sadassu nouraa ssia. Aran Hondouan gual de cydassu naydassuna. Estou oussyc eguinan soury hin er darstura eguy harm. Genicoa plasar vadu.

— Estez vous là, respondit Eudemon, Genicoa? » A quoy dist Carpalin : « Sainct Treignan foutys vous descass, ou j'ay failly à entendre. »

Lors respondit Panurge : « Prug frest frins sorgdmand strochdt drhds pag brlelang Gravot chavygny pomardiere rusth pkalhdracg Deviniere pres Nays. Bcuille kalmuch monach drupp delmeupplist rincq dlrndodelb up drent loch minc stz rinquald dc vins ders cordelis bur jocst stzampenards. »

A quoy dist Epistemon : « Parlez vous christian, mon amy, ou langaige patelinoys? Non, c'est langaige lanternois. »

Dont dist Panurge : « Heere, ie en spreeke anders geen taale, dan kersten taele : my dunct nochtans al, en seg ie u niet een woordt mynen nood verklaart ghenonch wat ie begere;

geef my wyt bermhertichcigt yet waer van ie ghevoed maghzunch. »

A quoy respondit Pantagruel : « Autant de cestuy là. »

Dont dist Panurge : « Seignor, de tanto hablar yo soy cansado, por que suplico a vuestra reverencia que mire a los preceptos evangelicos, para que ellos movan vuestra reverencia a lo que es de consciencia; y si ellos non bastaren para mover vuestra reverencia a piedad, yo supplico que mire a la piedad natural, la qual yo creo que le movera como es de razon, y con eso non digo mas. »

A quoy respondit Pantagruel : « Dea, mon amy, je ne fais doubte aulcun que ne sachez bien parler divers langaiges; mais dictes nous ce que vouldrez en quelque langue que puissions entendre. »

Lors dist le compaignon : « Myn Herre, endog ieg med inge tunge ta lede, lygeson boeen, ocg uskuulig creatner; Myne Kleebon och my ne legoms magerhed udviser alligue klalig huuad tyng meg meest behoff girereb somder sandeligh mad och drycke : hvuarpor forbarme teg omsyder offuermeg; oc befarlat gyffuc meg nogueth; aff hvylket ieg kand styre myne groeendes magher lygeruff son man Cerbero en soppe forsetthr. Soa shal tuloeffue lenge ochlycksaligth.

— Je croy, dist Eustenes, que les Gothz parloient ainsi. Et, si Dieu vouloit, ainsi parlerions nous du cul. »

Adoncques, dist le compaignon : « Adoni, scholom lecha : im ischar harob hal habdeca, bemeherah thithen il kikar lehem, chancathule : laah al adonai cho nen ral. »

A quoy respondit Epistemon : « A ceste heure ay je bien entendu : car c'est langue Hebraïcque bien rethoricquement prononcée. »

Dont dist le compaignon : « Despota tinyn panagathe, diati sy mi uc artodotis, horas gar limo analiscomenon eme athlios, ke en to metaxy eme uc eleis udamos, zetis de par emu ha u chre. Ke homos philologi pantes homologusi tote logus te

kerhemata peritta hyparchin, opote pragma afto pasi delon esti. Entha gar anankei monon logi isin, hina pragmata (hon peri amphisbetumen) me prosphoros epiphenete.

— Quoy? dist Carpalim, lacquays de Pantagruel, c'est Grec, je l'ay entendu. Et comment? as tu demeuré en Grece? »

Donc dist le compaignon : « Agonou dont oussys vou denaguez algarou, nou den farou zamist vou mariston ulbrou, fousquez vou brol tam bredaguez moupreton den goul houst, daguez daguez nou croupys fost bardou noflist nou grou. Agou paston tol nalprissys hourtou los ecbatonous, prou dhouquys brol panygou den bascrou nou dous caguous goulfren goul oust troppassou.

— J'entends, se me semble, dist Pantagruel : car ou c'est langaige de mon pays de Utopie, ou bien luy ressemble quant au son. »

Et, comme il vouloit commencer quelque propos, le compaignon dist : « Jam toties vos, per sacra, perque deos deasque omnis, obtestatus sum, ut, si qua vos pietas permovet, egestatem meam solaremini, nec hilum proficio clamans et ejulans. Sinite, quœso, sinite, viri impii, quo me fata vocant abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagii, quo venter famelicus auriculis carere dicitur.

— Dea, mon amy, dist Pantagruel, ne sçavez vous parler Françoys?

— Si faictz tresbien, seigneur, respondit le compaignon; Dieu mercy, c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France, c'est Touraine. — Doncques, dist Pantagruel, racomtez nous quel est vostre nom, et dond vous venez : car, par ma foy, je vous ay ja prins en amour si grand que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compaignie, et vous et moy ferons un nouveau pair d'amitié, telle que feut entre Enée et Achates.

— Seigneur, dist le compaignon, mon vray et propre nom de baptesme est Panurge, et à present viens de Turquie, où je fuz mené prisonnier lors qu'on alla à Metelin en la male heure. Et voluntiers vous racompteroys mes fortunes, qui sont plus merveilleuses que celles de Ulysses, mais, puis qu'il vous plaist me retenir avecques vous (et je accepte voluntiers l'offre, protestant jamais ne vous laisser; et allissiez vous à tous les diables), nous aurons, en aultre temps plus commode, assez loysir d'en racompter, car, pour ceste heure, j'ay necessité bien urgente de repaistre : dentz agues, ventre vuide, gorge seiche, appetit strident, tout y est deliberé : si me voulez mettre en oeuvre, ce sera basme de me voir briber; pour Dieu, donnez y ordre. »

Lors commenda Pantagruel qu'on le menast en son logis et qu'on lui apportast force vivres. Ce que fut faict, et mangea tresbien à ce soir, et s'en alla coucher en chappon, et dormit jusques au lendemain heure de disner, en sorte qu'il ne feist que troys pas et un sault du lict à table.

CHAPITRE X

COMMENT PANTAGRUEL EQUITABLEMENT JUGEA D'UNE CONTROVERSE MERVEILLEUSEMENT OBSCURE ET DIFFICILE, SI JUSTEMENT QUE SON JUGEMENT FUT DICT PLUS ADMIRABLE QUE CELUY DE SALOMON

Pantagruel, bien records des lettres et admonitions de son pere, voulut un jour essayer son sçavoir. De faict, par tous les carrefours de la ville mit conclusions en nombre de neuf mille sept cens soixante et quatre, en tout sçavoir, touchant

en ycelles les plus fors doubtes qui feussent en toutes sciences. Et premierement, en la rue du Feurre, tint contre tous les regens, artiens, et orateurs, et les mist tous de cul. Puis en Sorbonne, tint contre tous les Théologiens, par l'espace de six sepmaines, depuis le matin quatre heures jusques à six du soir, excepté deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa refection : non qu'il engardast lesdictz théologiens Sorbonnicques de chopiner et se refraischir à leurs beuvettes accoustumées. Et à ce assisterent la plus part des seigneurs de la court : maistres des requestes, presidens, conseilliers, les gens des comptes, secretaires, advocatz, et aultres, ensemble les eschevins de ladicte ville, avecques les medicins et canonistes.

Et notez que, d'iceulx, la plus part prindrent bien le frain aux dentz; mais, nonobstant leurs ergotz et fallaces, il les feist tous quinaulx, et leur monstra visiblement qu'ilz n'estoient que veaulx engipponnez.

Dont tout le monde commença à bruyre et parler de son sçavoir si merveilleux, jusques es bonnes femmes lavandieres, courratieres, roustissieres, ganyvettieres, et aultres, lesquelles, quand il passoit par les rues, disoient : « C'est luy; » à quoy il prenoit plaisir, comme Demosthenes, prince des orateurs Grecz, faisoit, quand de luy dist une vieille acropie, le monstrant au doigt : « C'est cestuy là. »

Or, en ceste propre saison, estoit un proces pendant en la court entre deux gros seigneurs, desquelz l'un estoit monsieur de Baysecul, demandeur d'une part, l'aultre, monsieur de Humevesne, défendeur de l'aultre. Desquelz la controverse estoit si haulte et difficile en droict que la court de Parlement n'y entendoit que le hault Alemant. Dont, par le commandement du Roy, furent assemblez quatre les plus sçavans et les plus gras de tous les Parlemens de France, ensemble le grand conseil, et tous les principaux Regens des universitez, non seulement de France, mais aussi d'Angleterre et Italie, comme

Jason, Philippe, Dece, Petrus de Petronibus, et un tas d'aultres vieulx Rabbanistes. Ainsi assemblez par l'espace de quarante et six sepmaines, ny avoyent sceu mordre, ny entendre le cas au net, pour le mettre en droict, en façon quelconques : dont ilz estoyent si despitz qu'ilz se conchioyent de honte villainement.

Mais un d'entre eux, nommé Du Douhet, le plus sçavant, le plus expert et prudent de tous les aultres, un jour qu'ilz estoyent tous philogrobolisez du cerveau, leur dist : « Messieurs, ja longtemps a que nous sommes icy sans rien faire que despendre, et ne pouvons trouver fond ny rive en ceste matiere, et tant plus y estudions, tant moins y entendons, qui nous est grand honte et charge de conscience, et à mon advis que nous n'en sortirons qu'à deshonneur, car nous ne faisons que ravasser en noz consultations. Mais voicy que j'ay advisé : vous avez bien ouy parler de ce grand personnaige nommé maistre Pantagruel, lequel on a congneu estre sçavant dessus la capacité du temps de maintenant, es grandes disputations qu'il a tenu contre tous publiquement. Je suis d'opinion que nous l'appellons, et conferons de cest affaire avecques luy : car jamais homme n'en viendra à bout si cestuy là n'en vient. »

A quoy voluntiers consentirent tous ces conseillers et docteurs : de faict, l'envoyerent querir sur l'heure, et le prierent vouloir le proces canabasser et grabeler à poinct, et leur en faire le raport tel que bon luy sembleroit, en vraye science legale; et luy livrerent les sacs et pantarques entre ses mains, qui faisoyent presque le fais de quatre gros asnes couillars.

Mais Pantagruel leur dist : « Messieurs, les deux Seigneurs qui ont ce proces entre eulx sont ilz encore vivans? » A quoy luy fut respondu que ouy. « De quoy diable donc, dist il, servent tant de fatrasseries de papiers et copies que me bailliez? N'est ce le mieulx ouyr par leur vive voix leur debat que lire ces babouyneries icy, qui ne sont que tromperies, cautelles diabolicques de Cepola, et subversions de droict? Car je suis

sceur que vous et tous ceulx par les mains desquelz a passé le proces, y avez machiné ce qu'avez peu, *pro et contra;* et, au cas que leur controverse estoit patente et facile à juger, vous l'avez obscurcie par sottes et desraisonnables raisons, et ineptes opinions de Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolytus, Panorme, Bertachin, Alexander, Curtius, et ces aultres vieux mastins, qui jamais n'entendirent la moindre loy des Pandectes, et n'estoyent que gros veaulx de disme, ignorans de tout ce qu'est necessaire à l'intelligence des loix; car (comme il est tout certain) ilz n'avoyent congnoissance de langue ny Grecque ny Latine, mais seullement de Gothique et Barbare. Et, toutesfoys, les loix sont premierement prinses des Grecz, comme vous avez le tesmoignage de Ulpian, *l. posteriori, De origine juris*, et toutes les loix sont pleines de sentences et motz Grecz; et, secondement, sont redigées en Latin le plus elegant et aorné qui soit en toute la langue Latine, et n'en excepteroys volontiers ny Salluste, ny Varron, ny Ciceron, ny Senecque, ny T. Live, ny Quintilian. Comment doncques eussent pu entendre ces vieulx resveurs le texte des loix, qui jamais ne virent bon livre de langue Latine, comme manifestement appert à leur stile, qui est stile de ramonneur de cheminée, ou de cuysinier et marmiteux, non de jurisconsulte?

« D'avantaige, veu que les loix sont extirpees du mylieu de philosophie morale et naturelle, comment l'entendront ces folz, qui ont, par Dieu, moins estudié en philosophie que ma mulle? Au regard des lettres de humanité et congnoissance des antiquitez et histoires, ilz en estoyent chargés comme un crapault de plumes, et en usent comme ung crucifix d'ung pifre, dont toutesfoys les droicts sont tous pleins, et sans ce, ne peuvent estre entenduz, comme quelque jour je monstreray plus apertement par escript. Par ce, si voulez que je congnoisse de ce proces, premierement faictez moy brusler tous ces papiers, et secondement faictez moy venir

les deux gentilz hommes personnellement devant moy, et, quand je les auray ouy, je vous en diray mon opinion, sans fiction ny dissimulation quelconques. »

A quoy aulcuns d'entre eulx contredisoient, comme vous sçavez que, en toutes compaignies, il y a plus de folz que de saiges, et la plus grande partie surmonte tousjours la meilleure, ainsi que dict Tite-Live, parlant des Carthagiens. Mais ledict Du Douhet tint au contraire virilement, contendent que Pantagruel avoit bien dict, que ces registres, enquestes, replicques, duplicques, reproches, salvations, et aultres telles diableries, n'estoient que subversion de droict et allongement de proces, et que le diable les emporteroit tous s'ilz ne procedoient aultrement, selon equité evangelicque et philosophicque. Somme, tous les papiers furent bruslez, et les deux gentilz hommes personnellement convocquez.

Et lors Pantagruel leur dist : « Estes vous ceulx qui avez ce grand different ensemble? — Ouy, dirent ilz, monsieur. — Lequel de vous est demandeur? — C'est moy, dist le seigneur de Baisecul. — Or, mon amy, contez moy de poinct en poinct vostre affaire, selon la verité : car, par le corps bieu, si vous en mentés d'un mot, je vous osteray la teste de dessus les espaules, et vous monstreray qu'en justice et jugement l'on ne doibt dire que verité; par ce, donnez vous garde de ajdouster ny diminuer au narré de vostre cas. Dictes. »

CHAPITRE XI

COMMENT LES SEIGNEURS DE BAISECUL ET HUMEVESNE PLAIDOIENT DEVANT PANTAGRUEL SANS ADVOCATZ

Donc commença Baisecul en la maniere que s'ensuit : « Monsieur, il est vray que une bonne femme de ma maison

portoit vendre des œufz au marché. — Couvrez vous, Baisecul; dist Pantagruel. — Grand mercy, monsieur, dist le seigneur de Baisecul. Mais à propos passoit entre les deux tropicques six blans, vers le zenith et maille, par autant que les mons Rhiphees avoyent eu celle année grande sterilité de happelourdes, moyennant une sedition de ballivernes, meue entre les Barragouyns et les Accoursiers, pour la rebellion des Souyces, qui s'estoyent assemblez jusques au nombre de troys, six, neuf, dix, pour aller à l'aguillanneuf, le premier trou de l'an, que l'on livre la souppe aux bœufz, et la clef du charbon aux filles, pour donner l'avoine aux chiens. Toute la nuict l'on ne feist, la main sur le pot, que despescher bulles à pied et bulles à cheval pour retenir les basteaulx : car les cousturiers vouloyent faire, des retaillons desrobez, une sarbataine pour couvrir la mer Océane, qui pour lors estoit grosses d'une potee de choux, selon l'opinion des boteleurs de foin; mais les physiciens disoyent que à son urine ilz ne cognoissoient signe evident, au pas d'ostarde, de manger bezagues à la moustarde, si non que messieurs de la court feissent par bemol commandement à la verolle de non plus alleboter aprés les maignans, et ainsi se pourmener durant le service divin : car les marroufles avoient ja bon commencement à danser l'estrindore au diapason, un pied au feu, et la teste au milieu, comme disoit le bon Ragot. Ha, messieurs, Dieu modere tout à son plaisir, et, contre fortune la diverse, un chartier rompit nazardes son fouet : ce fut au retour de la Bicocque, alors qu'on passa licencié maistre Antitus des Crossonniers, en toute lourderie, comme disent les canonistes : *Beati lourdes, quoniam ipsi trebuchaverunt.* Mais ce qui faict le quaresme si hault, par sainct Fiacre de Brye, ce n'est pas aultre chose que la Pentecouste ne vient foys qu'elle ne me couste; mais hay avant, peu de pluye abat grand vent; entendu que le sergeant ne mist si hault le blanc à la butte que le greffier ne s'en leschast orbiculairement ses doigtz

empenez de jardz, et nous voyons manifestement que chascun s'en prent au nez, sinon qu'on regardast en perspective oculairement vers la cheminee, à l'endroit où pend l'enseigne du vin à quarente sangles, qui sont necessaires à vingt bas de quinquenelle; à tout le moins, qui ne vouldroit lascher l'oyseau devant talemouses que le descouvrir, car la memoire souvent se pert quand on se chausse au rebours : sa, Dieu gard de mal Thibault Mitaine ! »

Alors dist Pantagruel : « Tout beau, mon amy, tout beau; parlez à traict et sans cholere. J'entends le cas; poursuyvez.

— Vrayement, dist le seigneur de Baisecul, c'est bien ce que l'on dit qu'il faict bon adviser aucunesfois les gens, car ung homme adviser en vault deux. Or, monsieur, dist Baisecul, ladicte bonne femme, disant ses *gaudez* et *audi nos*, ne peut se couvrir d'un revers faulx montant par la vertuz guoy des privileges de l'université, sinon par bien soy bassiner anglicquement, le couvrant d'un sept de quarreaulx, et luy tirant un estoc vollant au plus pres du lieu où l'on vent les vieux drapeaulx, dont usent les paintres de Flandres, quand ilz veullent bien à droict ferrer les cigalles; et m'esbahys bien fort comment le monde ne pont veu qu'il faict si beau couver. »

Icy voulut interpeller et dire quelque chose le seigneur de Humevesne, dont luy dist Pantagruel : « Et ventre sainct Antoine ! t'appartient il de parler sans commandement? Je sue icy de ahan pour entendre la procedure de vostre different, et tu me viens encores tabuster? Paix, de par le diable, paix : tu parleras ton sou quand cestuy cy aura achevé. Poursuyvez, dist il à Baisecul, et ne vous hastez point.

— Voyant doncques, dist Baisecul, que la Pragmatique sanction n'en faisoit nulle mention, et que le pape donnoit liberté à un chascun de peter à son aise, si les blanchetz n'estoient rayez, quelque pauvreté que feust au monde, pourveu qu'on ne se signast de la main gauche de ribaudaille, l'arcan ciel fraischement esmoulu à Milan pour esclourre les allouettes

consentit que la bonne femme escullast les isciaticques par le protest des petits poissons couillatrys, qui estoient pour lors necessaires à entendre la construction des vieilles bottes. Pourtant Jan le Veau, son cousin gervays remué d'une busche de moulle, luy conseilla qu'elle ne se mist poinct en ce hazard de seconder la buée brimballatoire sans premier aluner le papier : à tant pille, nade, jocque, fore : car *non de ponte vadit qui cum sapientia cadit*, attendu que messieurs des Comptes ne convenoyent pas bien en la sommation des fleuttes d'Allemant, dont on avoit basty les Lunettes des princes, imprimées nouvellement à Anvers. Et voyla, messieurs, que faict mauvais rapport. Et en croy partie adverse, *in sacer verbo dotis*, car, voulant obtemperer au plaisir du roy, je me estois armé de pied en cap d'une carrelure de ventre pour aller veoir comment mes vendangeurs avoyent dechicqueté leurs haults bonnetz pour mieux jouer des manequins : car le temps estoit quelque peu dangereux de la foire, dont plusieurs francz archiers avoyent esté refusez à la monstre, nonobstant que les cheminées feussent assez haultes, selon la proportion du javart et des malandres l'ami Baudichon. Et, par ce moyen, fut grande année de quaquerolles en tout le pays de Artoys, qui ne feust petit amendement pour messieurs les porteurs de cousteretz, quand on mangeoit sans desguainer cocquecigrues à ventre deboutonné. Et, à la mienne volunté que chascun eust aussi belle voix, l'on en jourroit beaucoup mieulx à la paulme, et ces petites finesses qu'on fait à etymologizer les pattins descendroyent plus aisement en Seine, pour tousjours servir au pont aux meusniers, comme jadis feut decreté par le Roy de Canarre, et l'arrest en est encores au greffe de céans. Pour ce, monsieur, je requiers que, par Vostre Seigneurie, soit dict et declairé sur le cas ce que de raison, avec despens, dommaiges et interestz. »

Lors dist Pantagruel : « Mon amy, voulez vous plus rien

dire? » Respondit Baisecul : « Non, monsieur : car je ay dict tout le *tu autem*, et n'en ay rien varié, sur mon honneur. — Vous doncques, dist Pantagruel, monsieur de Humevesne, dictes ce que vouldrez, et abreviez, sans rien toutesfoys laisser de ce que servira au propos. »

CHAPITRE XII

COMMENT LE SEIGNEUR DE HUMEVESNE PLAIDOIE DAVANT PANTAGRUEL

Lors commença le seigneur de Humevesne, ainsi que s'ensuit : « Monsieur et messieurs, si l'iniquité des hommes estoit aussi facilement vue en jugement catégoricque comme on congnoist mouscles en laict, le monde, quatre bœufz ! ne seroit tant mangé de ratz comme il est, et seroient aureilles maintes sus terre, qui en ont esté rongées trop laschement. Car, combien que tout ce que a dit partie adverse soit de dumet bien vray quant à la lettre et histoire du *factum*, toutesfoys, messieurs, la finesse, la tricherie, les petitz hanicrochemens, sont cachez soubz le pot aux roses.

« Doibs je endurer qu'à l'heure que je mange au pair ma souppe, sans mal penser ny mal dire, l'on me vienne ratisser et tabuster le cerveau, me sonnant l'antiquaille, et disant : qui boit en mangeant sa souppe quand il est mort il n'y voit goutte?

« Et, saincte dame ! combien avons nous veu de gros cappitaines, en plein camp de bataille, alors qu'on donnoit les horions du pain benist de la confrarie, pour plus honnestement se dodeliner, jouer du luc, sonner du cul, et faire les petitz saulx en plate forme, sus beaulx escarpins deschiquetez

à barbe d'escrevisse? Mais maintenant le monde est tout detravé de louchetz des balles de Lucestre : l'un se desbauche, l'aultre se cache le muzeau pour les froidures hybernales; et, si la court n'y donne ordre, il fera aussi mal glener ceste année, qu'il feist ou bien fera des goubeletz. Si une pauvre personne va aux estuves pour se faire enluminer le museau de bouzes de vache, ou acheter bottes d'hyver, et les sergeans passans, ou bien ceux du guet, reçoivent la decoction d'un clystere, ou la matiere fecale d'une celle percée sur leurs tintamarres, en doibt l'on pourtant rongner les testons, et fricasser les escutz elles de bois? Aucunesfoys nous pensons l'un, mais Dieu faict l'aultre; et, quand le soleil est couché, toutes bestes sont à l'ombre : je n'en veulx estre creu si je ne le prouve hugrement par gens de plain jour.

« L'an trente et six, j'avois achepté un courtault d'Alemaigne, hault et court, d'assez bonne laine, et tainct en grene comme me asseuroyent les orfevres : toutesfoys le notaire y mit du cetera. Je ne suis poinct clerc pour prendre la lune avecques les dents; mais, au pot de beurre où l'on selloit les instrumens Vulcanicques, le bruit estoit que le bœuf sallé faisoit trouver le vin en plein minuit sans chandelle, et feust il caché au fond d'un sac de charbonnier, houzé et bardé avec le chanfrain, et hoguines requises à bien friscasser rusterie, c'est teste de mouton; et, c'est bien ce qu'on dit en proverbe, qu'il faict bon veoir vaches noires en boys bruslé, quand on jouist de ses amours. J'en fis consulter la matiere à messieurs les clercs, et pour resolution conclurent, en *Frisesomorum*, qu'il n'est tel que faucher l'esté en cave bien garnie de papier et d'ancre, de plumes et ganivet de Lyon sur le Rosne, tarabin tarabas : car, incontinent que un harnoys sent les aulx, la rouille lui mange le foye, et puis l'on ne faict que rebecquer torty colli fleuretant le dormir d'apres disner; et voylà qui faict le sel tant cher.

« Messieurs, ne croyez que au temps que ladicte bonne

femme englua la pochecuilliere, pour le record du sergeant mieulx apanager, et que la fressure boudinalle tergiversa par les bourses des usuriers, il n'y eut rien meilleur à soy garder des Canibales que prendre une liasse d'oignons liee de troys cens *Avez Mariatz*, et quelque peu d'une fraize de veau, du meilleur alloy que ayent les alchimistes, et bien luter et calciner ses pantoufles, moufiin mouflart, avecques belle saulce de raballe, et soy mucer en quelque petit trou de taulpe, saulvant tousjours les lardons. Et, si le dez ne vous veult aultrement dire que tousjours ambezars, ternes du gros bout, guare d'az, mettez la dame au coing du lict, fringuez la tourelourla la la, et bevez à oultrance *depiscando grenoillibus*, à tout beaulx houseaulx coturnicques; ce sera pour les petitz oysons de mue qui s'esbatent au jeu de foucquet, attendant battre le metal, et chauffer la cyre aux bavars de godale. Bien vray est il que les quatre bœufz desquelz est question avoyent quelque peu la memoire courte; toutesfoys, pour sçavoir la game ilz n'en craignoyent courmaran, ny quanard de Savoye; et les bonnes gens de ma terre en avoyent bonne esperance, disans : Ces enfans deviendront grands en Algorisme, ce nous sera une rubrique de droict : nous ne pouvons faillir à prendre le loup, faisans nos hayes dessus le moulin à vent duquel a esté parlé par partie adverse. Mais le grand diole y eut envie et mit les Alemans par le derriere, qui firent diables de humer : Her ! tringue, tringue ! *das ist cotz, frelorum bigot paupera guerra fuit*. Et me hesbahys bien fort comment les astrologues s'en empeschent tant en leurs astrolabes et almucantarathz, de doublet en case. Car il n'y a nulle apparence de dire que, à Paris, sur Petit Pont geline de feurre, et feussent ilz aussi huppez que duppes de marays, sinon vrayement qu'on sacrifiast les pompettes au moret, fraichement esmoulu de lettres versalles, ou cursives, ce m'est tout un, pourveu que la tranchefile n'y engendre point les vers. Et posé le cas que, au coublement des chiens courans, les marmouzelles eussent

corné prinse devant que le notaire eust baillé sa relation par art cabalisticque, il ne s'ensuit (saulve meilleur jugement de la court) que six arpens de pré à la grand laize feissent troys bottes de fine ancre sans souffler au bassin, consideré que, aux funerailles du roy Charles, l'on avoit en plein marché la toyson pour six blancs; j'entends, par mon serment, de laine. Et je voy ordinairement en toutes bonnes maisons que, quand l'on va à la pipée, faisant troys tours de balay par la cheminée, et insinuant sa nomination, l'on ne faict que bander aux reins et soufler au cul, si d'adventure il est trop chault, et quille luy bille, incontinent les lettres veues, les vaches lui furent rendues. Et en fut donné pareil arrest à la martingalle l'an dix et sept, pour le maulgouvert de Louzefougerouse, à quoy il plaira à la court d'avoir esguard. Je ne dis vrayement qu'on ne puisse par esquité deposseder en juste tiltre, ceulx qui de l'eaue beniste beuvroyent comme on faict d'un rancon de tisserant, dont on faict les suppositoires à ceulx qui ne veulent resigner, sinon à beau jeu bel argent. *Tunc*, messieurs, *quid juris pro minoribus?* Car l'usance commune de la loy Salicque est telle que le premier boute feu qui escornifle la vache, qui mousche en plein chant de Musicque, sans solfier les poinctz des savatiers, doibt, en temps de godemarre, sublimer la penurie de son membre par la mousse cuillie alors qu'on se morfond à la messe de minuict, pour bailler l'estrapade à ces vins blancs d'Anjou, qui font la jambette collet à collet, à la mode de Bretaigne. Concluant comme dessus avecques despens, dommaiges et interestz. »

Aprés que le seigneur de Humevesne eut achevé, Pantagruel dist au seigneur de Baisecul : « Mon amy, voulez vous rien replicquer? » A quoy respondit Baisecul : « Non, monsieur : car je n'en ay dict que la verité, et pour Dieu donnez fin à nostre different; car nous ne sommes icy sans grand frais. »

CHAPITRE XIII

COMMENT PANTAGRUEL DONNA SENTENCE SUS LE DIFFERENT DES DEUX SEIGNEURS

Alors Pantagruel se leve et assemble tous les Presidents, Conseillers et Docteurs là assistans, et leur dist : « Or cza messieurs, vous avez ouy (*vive vocis oraculo*) le different dont est question ; que vous en semble ? » A quoi respondirent : « Nous l'avons veritablement ouy, mais nous n'y avons entendu au diable la cause. Par ce, nous vous prions *una voce*, et supplions par grace, que vueillez donner la sentence telle que verrez, et, *ex nunc prout ex tunc*, nous l'avons aggreable, et ratifions de nos pleins consentemens. — Et bien, messieurs, dist Pantagruel, puisqu'il vous plaist, je le feray ; mais je ne trouve le cas tant difficile que vous le faictes. Vostre paraphe *Caton*, la loy *Frater*, la loy *Gallus*, la loy *Quinque pedum*, la loy *Vinum*, la loy *Si dominus*, la loy *Mater*, la loy *Mulier bona*, la loy *Si quis*, la loy *Pomponius*, la loy *Fundi*, la loy *Emptor*, la loy *Prætor*, la loy *Venditor*, et tant d'aultres sont bien plus difficiles en mon oppinion. » Et apres ce dict, il se pourmena un tour ou deux par la sale, pensant bien profondement comme l'on pouvoit estimer, car il gehaignoyt comme un asne qu'on sangle trop fort, pensant qu'il falloit à un chascun faire droict sans varier ny accepter personne ; puis retourna s'assoir, et commença pronuncer la sentence comme s'ensuyt :

« Veu, entendu, et bien calculé le different d'entre les Seigneurs de Baisecul et Humevesne, la court leur dict que, consideré l'orripilation de la rate penade declinant bravement du solstice estival pour mugueter les billes vesées qui ont eu

mat du pyon par les males vexations des lucifuges nycticoraces, qui ont inquilines du climat diaromes d'un crucifix à cheval bendant une arbaleste aux reins, le demandeur eust juste cause de callafater le gallion que la bonne femme boursoufloit un pied chaussé et l'aultre nud, le remboursant bas et roide en sa conscience d'aultant de baguenaudes comme y a de poil en dixhuit vaches, et autant pour le brodeur. Semblablement est declairé innocent du cas privilegié des gringuenaudes, qu'on pensoit qu'il eust encouru de ce qu'il ne pouvoit baudement fianter, par la decision d'une paire de gands parfumés de petarrades à la chandelle de noix, comme on use en son pays de Mirebaloys, laschant la bouline avecques les bouletz de bronze, dont les houssepailliers pastissoyent contestablement ses legumaiges interbastez du Loyrre à toutes les sonnettes d'esparvier faictes à poinct de Hongrie, que son beau frère portoit memoriallement en un penier limitrophe, brodé de gueulles, à troys chevrons hallebrenez de canabasserie, au caignard angulaire dont on tire au papegay vermiforme, avecques la vistempenarde. Mais, en ce qu'il met sus au defendeur qu'il fut rataconneur, tyrofageux, et goildronneur de mommye, qui n'a esté ne brimballant trouvé vray, comme bien l'a debattu ledict defendeur, la court le condemne en trois verrassees de caillebotes assimentees, prelorelitantees et gaudepisees comme est la coustume du pays, envers ledict defendeur, payables à la Myd'oust en May; mais ledict defendeur sera tenu de fournir de foin et d'estoupes à l'embouchement des chaussetrapes guitturales, emburelucocquees de guilvardons bien grabelez à rouelle, et amis comme devant; sans despens, et pour cause. »

Laquelle sentence prononcée, les deux parties departirent, toutes deux contentes de l'arrest, qui fut quasi chose increable. Car advenu n'estoyt depuys les grandes pluyes, et n'adviendra de treze Jubilez, que deux parties contendentes en jugement contradictoire soient également contentes d'un

arrest diffinitif. Au regard des Conseillers et aultres Docteurs qui là assistoyent, ilz demeurerent en ecstase esvanouys bien troys heures; et tous ravys en admiration de la prudence de Pantagruel plus que humaine, laquelle avoyent congneu clerement en la decision de ce jugement tant difficile et espineux. Et y feussent encores, sinon qu'on apporta force vinaigre et eaue rose pour leur faire revenir le sens et entendement acoustumé; dont Dieu soit loué par tout !

CHAPITRE XIV

COMMENT PANURGE RACONTE LA MANIERE COMMENT IL ESCHAPPA DE LA MAIN DES TURCQS

Le jugement de Pantagruel feut incontinent sceu et entendu de tout le monde, et imprimé à force, et redigé es Archives du Palays; en sorte que le monde commença à dire : « Salomon, qui rendit par soubson l'enfant à sa mere, jamais ne montra tel chief d'œuvre de prudence comme a faict ce bon Pantagruel : nous sommes heureux de l'avoir en nostre pays. »

Et de faict, on le voulut faire maistre des requestes et president en la court; mais il refusa tout, les remerciant gracieusement : « Car il y a, dist il, trop grande servitude à ces offices, et à trop grande poine peuvent estre saulvez ceulx qui les exercent, veu la corruption des hommes. Et croy que, si les sieges vuides des anges ne sont rempliz d'aultre sorte de gens, de trente sept Jubilez, nous n'aurons le jugement final, et sera Cusanus trompé en ses conjectures. Je vous en advertis de bonne heure. Mais si avez quelque muitz de bon vin, voluntiers j'en recepvray le present. »

Ce que ilz firent voluntiers, et luy envoyerent du meilleur de

la ville, et beut assez bien. Mais le pauvre Panurge en beut vaillamment, car il estoit eximé comme un haran soret. Aussi alloit il du pied comme un chat maigre. Et quelcun l'admonesta, à demye alaine d'un grand hanap plein de vin vermeil, disant : « Compere, tout beau ! vous faictes rage de humer. — Je donne au diesble, dist il, tu n'as pas trouvé tes petitz beuvreaux de Paris, qui ne beuvent en plus qu'un pinson, et ne prennent leur bechée sinon qu'on leur tape la queue à la mode des passereaux. O compaing, si je montasse aussi bien comme je avalle, je fusse desja au dessus la sphere de la lune, avecques Empedocles. Mais je ne sçay que diable cecy veult dire : ce vin est fort bon et bien délicieux; mais, plus j'en boy, plus j'ay de soif. Je croy que l'ombre de monseigneur Pantagruel engendre les alterez, comme la lune faict les catharres. » Auquel mot commencerent rire les assistans.

Ce que voyant, Pantagruel dist : « Panurge, qu'est ce que avez à rire? — Seigneur, dist il, je leur contoys comment ces diables de Turcqs sont bien malheureux de ne boire goutte de vin. Si aultre mal n'estoit en l'Alchoran de Mahumeth, encores ne me mettroys je mie de sa loy. — Mais or me dictes comment, dist Pantagruel, vous eschappastes de leurs mains?

— Par Dieu, seigneur, dist Panurge, je ne vous en mentiray de mot. Les paillards Turcqs m'avoient mys en broche tout lardé, comme un connil, car j'estois tant eximé que aultrement de ma chair eust esté fort mauvaise viande; et en ce poinct me faisoyent roustir tout vif. Ainsi comme ilz me roustissoyent, je me recommandoys à la grace divine, ayant en memoyre le bon sainct Laurent, et tousjours esperoys en Dieu qu'il me delivreroit de ce torment, ce qui feut faict bien estrangement. Car ainsi que me recommandoys bien de bon cueur à Dieu, criant : « Seigneur Dieu, ayde moy ! Seigneur Dieu, sauve moy ! Seigneur Dieu, oste moy de ce torment auquel ces traistres chiens me detiennent pour la maintenance de ta loy, » le roustisseur s'endormit par le vouloir divin,

ou bien de quelque bon Mercure qui endormit cautement Argus qui avoit cent yeulx.

« Quand je vys qu'il ne me tournoit plus en routissant, je le regarde, et voy qu'il s'endort; lors je prens avecques les dents un tison par le bout où il n'estoit point bruslé, et vous le gette au giron de mon routisseur, et un aultre je gette le mieulx que je peux soubz un lict de camp qui estoit aupres de la cheminée, où estoit la paillasse de monsieur mon routisseur. Incontinent le feu se print à la paille, et de la paille au lict, et du lict au solier, qui estoit embrunché de sapin, faict à queues de lampes. Mais le bon feut que le feu que j'avoys getté au gyron de mon paillard routisseur luy brusla tout le penil, et se prenoit aux couillons, sinon qu'il n'estoit tant punays qu'il ne le sentist plus tost que le jour; et, debouq estourdy se levant cria à la fenestre tant qu'il peult : « Dal baroth ! dal baroth ! » qui vault autant à dire comme : Au feu ! au feu ! Et vint droict à moy pour me getter du tout au feu, et desja avoit coupé les cordes dont on m'avoit lyé les mains, et couppoit les lyens des piedz; mais le maistre de la maison, ouyant le cry du feu, et sentant ja la fumée, de la rue où il se pourmenoit avecques quelques aultres Baschatz et Musaffiz, courut tant qu'il peult y donner secours, et pour emporter les bagues.

« De pleine arrivée, il tire la broche où j'estoys embroché, et tua tout roidde mon routisseur, dont il mourut là par faulte de gouvernement, ou aultrement, car il luy passa la broche un peu au dessus du nombril vers le flan droict, et luy perça la tierce lobe du foye, et le coup haussant luy penetra le diaphragme, et par à travers la capsule du cueur luy sortit la broche par le hault des espaules, entre le spondyles et l'omoplate senestre. Vray est que en tirant la broche de mon corps je tumbé à terre pres des landiers, et me fys ung peu de mal à la cheute; toutesfoys non grand, car les lardons soustindrent le coup. Puis, voyant mon Baschatz que le cas estoit deses-

peré, et que sa maison estoit bruslée sans remission, et tout son bien perdu, se donna à tous les diables, appelant Grilgoth, Astaroth, Rapalus et Gribouillis par neuf foys.

« Quoy voyant, je euz de peur pour plus de cinq solz, craignant : les diables viendront à ceste heure pour emporter ce fol icy; seroient ilz bien gens pour m'emporter aussi? Je suis jà demy rousty; mes lardons seront cause de mon mal, car ces diables icy sont frians de lardons, comme vous avez l'autorité du philosophe Jamblicque et Murmault en l'apologie *De bossutis, et contrefactis, pro magistros nostros;* mais je fis le signe de la croix, criant : *Agios, athanatos, ho theos!* et nul ne venoit. Ce que congnoissant mon villain Baschatz, se vouloit tuer de ma broche, et s'en percer le cueur : de faict, la mist contre sa poictrine, mais elle ne povoit oultrepasser, car elle n'estoit assez poinctue, et poulsoit tant qu'il povoit; mais il ne prouffitoit rien. Alors je vins à luy, disant : « Missaire bougrino, tu pers icy ton temps, car tu ne te tueras jamais ainsi; bien te blesseras quelque hurte, dont tu languiras toute ta vie entre les mains des barbiers; mais, si tu veulx, je te tueray icy tout franc, en sorte que tu n'en sentiras rien; et m'en crois, car j'en ay bien tué d'aultres qui s'en sont bien trouvez. — Ha, mon amy, dist il, je t'en prie, et ce faisant je te donne ma bougette; tiens voy la là : il y a six cents seraphz dedans, et quelques dyamans et rubiz en perfection. » — Et où sont ilz? dist Epistemon. — Par sainct Joan, dist Panurge ilz sont bien loing s'ilz vont tousjours. Mais où sont les neiges d'antan? C'estoy le plus grand soucy que eust Villon, le poëte Parisien. — Acheve, dist Pantagruel, je te prie, que nous saichons comment tu acoustras ton Baschatz. — Foy d'homme de bien, dist Panurge, je n'en mentz de mot. Je le bande d'une meschante braye que je trouve là demy bruslée, et vous le lye rustrement pieds et mains de mes cordes, si bien qu'il n'eust sceu regimber; puis luy passay ma broche à travers la gargamelle, et le pendys. accrochant la broche à deux

gros crampons qui soustenoient des alebardes. Et vous attise un beau feu au dessoubz et vous flamboys mon milourt comme on faict les harans soretz à la cheminée; puis, prenant sa bougette et un petit javelot qui estoit sus les crampons, m'enfuys le beau galot. Et Dieu sçait comme je sentois mon espaule de mouton!

« Quand je fuz descendu en la rue, je trouvay tout le monde qui estoit acouru au feu, a force d'eau pour l'estaindre. Et me voyans ainsi à demy rousty, eurent pitié de moy naturellement, et me getterent toute leur eau sur moy, et me refraichirent joyeusement, ce que me fist fort grand bien; puis me donnerent quelque peu à repaistre, mais je ne mangeoys gueres : car ilz ne me bailloient que de l'eau à boire, à leur mode. Aultre mal ne me firent, sinon un villain petit Turcq, bossu par devant, qui furtivement me crocquoit mes lardons; mais je luy baillis si vert dronos sur les doigts, à tout mon javelot, qu'il n'y retourna pas deux foys. Et une jeune Corinthiace, qui m'avoit apporté un pot de Mirobalans emblicz, confictz à leur mode, laquelle regardoit mon pauvre haire esmoucheté, comment il s'estoit retiré au feu, car il ne me alloit plus que jusques sur les genoulx. Mais notez que cestuy rotissement me guerit d'une Isciaticque entierement, à laquelle j'estoys subject plus de sept ans avoit, du cousté auquel mon routisseur, s'endormant, me laissa brusler.

« Or, ce pendent qu'ilz s'amusoient à moy, le feu triumphoit, ne demandez comment, à prendre en plus de deux mille maisons, tant que quelcun d'entre eux l'advisa et s'escria, disant : « Ventre Mahom! toute la ville brusle, et nous amusons icy! » Ainsi chascun s'en va à sa chascuniere. De moy, je prends mon chemin vers la porte. Quand je fuz sur un petit tucquet, qui est aupres, je me retourne arriere, comme la femme de Loth, et vys toute la ville bruslant comme Sodome et Gomorre, dont je fuz tant aise que je me cuyday conchier de joye; mais Dieu m'en punit bien. — Comment?

dist Pantagruel. — Ainsi, dist Panurge; que je regardoys en grand liesse ce beau feu, me gabelant, et disant : « Ha pauvres pulses, ha pauvres souris, vous aurez mauvais hyver, le feu est en vostre paillier, » sortirent plus de six, voire plus de treize cens et unze chiens, gros et menutz tous ensemble, de la ville, fuyant le feu. De premiere venue acoururent droict à moy, sentant l'odeur de ma paillarde chair demy roustie, et m'eussent devoré à l'heure si mon bon ange ne m'eust bien inspiré, me enseignant un remede bien opportun contre le mal des dens. — Et à quel propous, dist Pantagruel, craignois tu le mal des dens? N'estois tu guery de tes rheumes? — Pasques de soles, respondit Panurge, est il mal de dens plus grand que quand les chiens vous tiennent aux jambes? Mais soudain je me advise de mes lardons, et les gettoys au milieu d'entre eulx : lors chiens d'aller et de se entrebattre l'un l'aultre à belles dentz, à qui auroit le lardon. Par ce moyen me laisserent, et je les laisse aussi se pelaudans l'un l'aultre. Ainsi eschappe gaillard et de hayt, et vive la routisserie ! »

CHAPITRE XV

COMMENT PANURGE ENSEIGNE UNE MANIERE BIEN NOUVELLE DE BASTIR LES MURAILLES DE PARIS

Pantagruel, quelque jour, pour se recreer de son estude, se pourmenoit vers les faulxbourgs Sainct Marceau, voulant veoir la Follie Goubelin. Panurge estoit avecques luy, ayant toujours le flaccon soubz sa robe, et quelque morceau de jambon : car sans cela jamais ne alloit il, disant que ce estoit son garde corps, et aultre espée ne portoit il. Et quand Pantagruel luy en voulut bailler une, il respondit qu'elle luy eschaufferoyt la ratelle. « Voire, mais, dist Epistemon, si

l'on te assailloit, comment te defendrois tu? — A grands coups de brodequin, respondit il, pourveu que les estocz feussent defenduz. »

A leur retour, Panurge consideroit les murailles de la ville de Paris, et, en irrision, dist à Pantagruel : « Voyez cy ces belles murailles! O que fortes sont et bien en poinct pour garder les oysons en mue! Par ma barbe, elles sont competentement meschantes pour une telle ville comme ceste cy, car une vache avecques un pet en abbatroit plus de six brasses. — O mon amy! dist Pantagruel, sçaitz tu bien ce que dist Agesilae, quand on luy demanda pourquoy la grande cité de Lacedemone n'estoit ceincte de murailles? Car, monstrant les habitans et citoyens de la ville tant bien expers en discipline militaire, et tant fors et bien armez : « Voicy, dist il, les « murailles de la Cité, » signifiant qu'il n'est muraille que de os, et que les Villes et Cités ne sçauroyent avoir muraille plus seure et plus forte que la vertus des citoyens et habitans. Ainsi ceste ville est si forte, par la multitude du peuple belliqueux qui est dedans, qu'ilz ne se soucient de faire aultres murailles.

« Davantaige, qui la voudroit emmurailler comme Strasbourg, Orléans, ou Ferrare, il ne seroit possible, tant les frais et despens seroient excessifz. — Voire, mais, dist Panurge, si faict il bon avoir quelque visaige de pierre, quand on est envahy de ses ennemis, et ne feust ce que pour demander : Qui est là bas? Au regard des frays enormes que dictes estre necessaires si on la vouloit murer, si messieurs de la ville me voulent donner quelque bon pot de vin, je leurs enseigneray une maniere bien nouvelle comment ilz les pourront bastir à bon marché.

— Comment? dist Pantagruel.

— Ne le dictes doncques mie, respondit Panurge, si je vous l'enseigne. Je voy que les callibistrys des femmes de ce pays sont à meilleur marché que les pierres; d'iceulx fauldroit bas-

tir les murailles, en les arrangeant par bonne symmeterye d'architecture, et mettant les plus grans aux premiers rancs; et puis, en taluant à doz d'asne, arranger les moyens, et finablement les petitz. Puis faire un beau petit entrelardement à poinctes de diamans, comme la grosse tour de Bourges, de tant de bracquemars enroiddys qui habitent par les braguettes claustrales. Quel diable deferoit telle muraille? Il n'y a metal qui tant resistast aux coups. Et puis, que les couillevrines se y vinssent froter; vous en verriez, par Dieu! incontinent distiller de ce benoict fruict de grosse verole, menu comme pluye. Sec, au nom des diables! D'advantaige, la fouldre ne tumberoit jamais dessus. Car pourquoy? ils sont tous benitz ou sacrés. Je n'y voys qu'un inconvenient. — Ho, ho, ha, ha, ha, dist Pantagruel. Et quel?

— C'est que les mousches en sont tant friandes que merveilles, et se y cueilleroyent facillement, et y feroient leurs ordures, et voyla l'ouvrage gasté et diffamé. Mais voicy comment l'on y remediroit. Il fauldroit tresbien les esmoucheter avecques belles quehues de renards, ou bons gros vietz dazes de Provence. Et, à ce propos, je vous veulx dire (nous en allans pour souper), un bel exemple que met *Frater Lubinus, libro De compotationibus mendicantium.*

« Au temps que les bestes parloyent (il n'y a pas trois jours) un pauvre Lyon, par la forest de Bievre se pourmenant, et disant ses menus suffrages, passa par dessoubz un arbre, auquel estoit monté un villain charbonnier pour abastre du boys. Lequel, voyant le Lyon, luy getta sa coignée, et le blessa enormement en une cuisse. Dont le Lyon, cloppant, tant courut et tracassa par la forest, pour trouver ayde, qu'il rencontra un charpantier lequel voluntiers regarda sa playe, la nettoya le mieulx qu'il peust, et l'emplit de mousse, luy disant qu'il esmouchast bien sa playe, que les mousches n'y feissent ordure, attendant qu'il yroit chercher de l'herbe au charpentier. Ainsi le Lyon, guery, se pourmenoist par la

forest, à quelle heure une vieille sempiterneuse ebuschetoit, et amassoit du boys par ladicte forest, laquelle, voyant le Lyon venir, tomba de peur à la renverse en telle faczon que le vent luy renversa sa robbe, cotte et chemise, jusques au dessus des espaules. Ce que voyant, le Lyon accourut de pitié, veoir si elle s'estoit faict aucun mal, et, considerant son comment a nom, dist : « O pauvre femme, qui t'a ainsi blessée? » et, ce disant, apperceut un regnard, lequel il appella, disant : « Compere renard, hau cza, cza, et pour cause. »

« Quand le renard fut venu, il luy dict : « Compere, mon amy, Lon a blessé ceste bonne femme icy entre les jambes bien villainement, et y a solution de continuité manifeste; regarde que la playe est grande, depuis le cul jusques au nombril, mesure quatre, mais bien cinq empans et demy. C'est un coup de coignie; je me doubte que la playe soit vieille; pourtant, affin que les mousches n'y prennent, esmouche la bien fort, je t'en prie, et dedans et dehors : tu as bonne queue et longue; esmouche, mon amy, esmouche, je t'en supplye, et ce pendent je voys querir de la mousse pour y mettre. Car ainsi nous fault il secourir et ayder l'un l'aultre, Dieu le commande. Esmouche fort, ainsi, mon amy, esmouche bien : car ceste playe veult estre esmouchée souvent, aultrement la personne ne peut estre à son aise. Or esmouche bien, mon petit compere, esmouche; Dieu t'a bien pourveu de quehue, tu l'as grande et grosse à l'advenent, esmouche fort, et ne t'ennuye point; un bon esmouchcteur qui, en esmouchetant continuellement, esmouche de son mouschet, par mousches jamais esmouché ne sera. Esmouche, couillaud, esmouche, mon petit bedeau, je n'arresteray gueres. »

« Puis va chercher force mousse, et quand il feut quelque peu loing, il s'escria, parlant au regnard : « Esmouche bien tousjours, compere, esmouche, et ne te fasche jamais de bien esmoucher; par Dieu, mon petit compere, je te feray estre à gaiges esmoucheteur de la reyne Marie ou bien de don Pietro

de Castille. Esmouche seulement, esmouche, et rien de plus. » Le pauvre regnard esmouchoit fort bien et deçà et delà, et dedans et dehors; mais la faulse vieille vesnoit et vessoit puant comme cent diables. Le pauvre regnard estoit bien mal à son ayse, car il ne sçavoit de quel cousté se virer pour evader le parfum des vesses de la vieille; et, ainsi qu'il se tournoit, il veit que au derriere estoit encores un aultre pertuis, non si grand que celluy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant et infect. Le lyon finablement retourne, portant de mousse plus que n'en tiendroient dix et huit basles, et commença en mettre dedans la playe, avecques un baston qu'il apporta, et y en avoit ja bien mis seize basles et demye, et s'esbahyssoit : « Que diable ! ceste playe est parfonde : il y entreroit de mousse plus de deux charrettées; et bien, puis que Dieu le veult... » Et tousjours fourroit dedans. Mais le regnard l'advisa : « O compere lyon, mon amy, je te prie, ne metz icy toute la mousse, gardes en quelque peu, car il y a encores icy dessoubz un aultre petit pertuis, qui put comme cinq cens diables : j'en suis empoisonné de l'odeur, tant il est punays. »

« Ainsi fauldroit garder ces murailles des mousches, et mettre esmoucheteurs à gaiges. »

Lors dist Pantagruel : « Comment sçais tu que les membres honteux des femmes sont à si bon marché? Car en ceste ville il y a force preudes femmes, chastes et pucelles. — *Et ubi prenus?* dist Panurge. Je vous en diray non mon oppinion, mais vraye certitude et asseurance. Je ne me vante d'en avoir embourré quatre cens dix et sept, depuis que suis en ceste ville, et n'y a que neuf jours. Mais, à ce matin, j'ay trouvé un bon homme qui, en un bissac, tel comme celluy de Esopet, portoit deux petites fillettes, de l'eage de deux ou trois ans au plus; l'une davant, l'aultre derriere. Il me demanda l'aulmosne, mais je luy feis response que j'avoys beaucoup plus de couillons que de deniers.

« Et aprés luy demande : « Bon homme, ces deux fillettes « sont elles pucelles? — Frere, dist il, il y a deux ans que « ainsi je les porte; et au regard de ceste cy devant, laquelle je « voy continuellement, en mon advis elle est pucelle : toutefoys je n'en voudrois mettre mon doigt au feu. Quand est « de celle que je porte derriere, je n'en sçay sans faulte rien. »

— Vrayement, dist Pantagruel, tu es gentil compaignon, je te veulx habiller de ma livrée. » Et le feist vestir galantement, selon la mode du temps qui couroit : excepté que Panurge voulut que la braguette de ses chausses feust longue de trois pieds, et quarrée, non ronde : ce que feust faict, et la faisoit bon veoir. Et disoit souvent que le monde n'avoit encores congneu l'emolument et utilité qui est de porter grande braguette; mais le temps leur enseigneroit quelque jour, comme toutes choses ont esté inventes en tempsé.

« Dieu gard de mal, disoit il, le compaignon à qui la longue braguette a saulvé la vie ! Dieu gard de mal à qui la longue braguette a valu pour un jour cent soixante mille et neuf escutz ! Dieu gard de mal qui, par sa longue braguette, a saulvé toute une ville de mourir de faim ! Et, par Dieu, je feray un livre de la commodité des longues braguettes, quand j'auray un peu plus de loysir. » De faict, en composa un beau et grand livre, avecques les figures; mais il n'est encores imprimé, que je saiche.

CHAPITRE XVI

DES MEURS ET CONDICTIONS DE PANURGE

Panurge estoit de stature moyenne, ny trop grand, ny trop petit, et avoit le nez un peu aquillin, faict à manche de ra-

souer; et pour lors estoit de l'eage de trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galand homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard, et subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps-là faulte d'argent, c'est douleur non pareille; toutesfoys, il avoit soixante et troys manieres d'en trouver tousjours à son besoing, dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict; malfaisant, pipeur, beuveur, bateur de pavez, ribleur, s il en estoit en Paris; au demourant, le meilleur filz du monde, et toujours machinoit quelque chose contre les sergeans et contre le guet.

A l'une foys il assembloit troys ou quatre bons rustres, les faisoit boire comme Templiers sur le soir; apres les menoit au dessoubz de Saincte Geneviefve, ou aupres du college de Navarre, et, à l'heure que le guet montoit par là (ce que il congnoissoit en mettant son espée sus le pavé, et l'aureille aupres, et lors qu'il oyoit son espée bransler, c'estoit signe infaillible que le guet estoit prés), à l'heure doncques, luy et ses compaignons prenoyent un tombereau, et luy bailloyent le bransle, le ruant de grande force contre la vallée, et ainsi mettoyent tout le pauvre guet par terre, comme porcs, puis s'enfuyoyent de l'aultre cousté, car, en moins de deux jours, il sceut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris, comme son *Deus det*.

A l'aultre foys faisoit, en quelque belle place, par ou ledict guet debvoit passer, une trainnee de pouldre de canon, et, à l'heure que passoit, mettoit le feu dedans, et puis prenoit son passetemps à veoir la bonne grace qu'ilz avoyent en fuyant, pensans que le feu Sainct Antoine les tint aux jambes.

Et, au regard des pauvres maistres es ars et théologiens, il les persecutoit sur tous aultres; quand il rencontroit quelqu'un d'entre eulx par la rue, jamais ne failloit de leur faire quelque mal, maintenant leur mettant un estronc dedans leurs chaperons à bourlet, maintenant leur attachant de

petites quehues de regnard ou des aureilles de lievres par derriere, ou quelque aultre mal.

Un jour, que l'on avoit assigné à tous les théologiens de se trouver en Sorbone pour examiner les articles de la foy, il feist une tartre bourbonnoise, composée de force de hailz, de *galbanum*, de *assa fœtida*, de *castoreum*, d'estroncs tous chaulx, et la destrampit en sanie de bosses chancreuses, et, de fort bon matin, en gressa et oignit théologalement tout le treilliz de Sorbone, en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et tous ces bonnes gens rendoyent là leurs gorges devant tout le mondé, comme s'ilz eussent escorché le regnard, et en mourut dix ou douze de peste, quatroze en feurent ladres, dix et huyct en furent pouacres, et plus de vingt et sept en eurent la verolle; mais il ne s'en soucioit mie.

Et portoit ordinairement un fouet soubz sa robbe, duquel il fouettoyt sans remission les paiges qu'il trouvoit portans du vin à leurs maistres, pour les avancer d'aller.

En son saye avoit plus de vingt et six petites bougettes et fasques, toujours pleines, l'une d'un petit d'eau, de plomb, et d'un petit cousteau affilé comme l'aiguille d'un peletier, dont il couppoit les bourses; l'aultre, de aigrest qu'il gettoit aux yeulx de ceulx qu'il trouvoit; l'aultre, de glaterons empenéz de petites plumes de oysons, ou de chappons, qu'il gettoit sus les robes et bonnetz des bonnes gens; et souvent leur en faisoit de belles cornes, qu'ilz portoient par toute la ville, aucunesfoys toute leur vie. Aux femmes aussi, par dessus leurs chapperons, au derriere, aucunesfoys en mettoit faictz en forme d'un membre d'homme.

Et l'aultre, un tas de cornetz tous pleins de pulses et de poux, qu'il empruntoit des guenaulx de Sainct Innocent, et les gettoit, avec belles petites cannes ou plumes dont on escript, sur les colletz des plus sucrées damoiselles qu'il trouvoit, et mesmement en l'eglise : car jamais ne se mettoit au cueur au hault, mais toujours demouroit en la nef entre

les femmes, tant à la messe, a vespres, comme au sermon.

En l'aultre, force provision de haims et claveaux, dont il accouploit souvent les hommes et les femmes, en compaignies où ilz estoient serrés, et mesmement celles qui portoyent robbes de tafetas armoisy, et, à l'heure qu'elles se vouloyent departir, elles rompoyent toutes leurs robbes.

En l'aultre, un fouzil garny d'esmorche, d'allumettes, de pierre à feu, et tout aultre appareil à ce requis.

En l'aultre, deux ou trois mirouers ardens, dont il faisoit enrager aulcunesfois les hommes et les femmes, et leur faisoit perdre contenence à l'eglise : car il disoit qu'il n'y avoit qu'un antistrophe entre femme folle à la messe et femme molle à la fesse.

En l'aultre, avoit provision de fil et d'aiguilles, dont il faisoit mille petites diableries.

Une fois, à l'issue du Palays, à la grand salle, lorsque un cordelier disoit la messe de Messieurs, il luy ayda à soy habiller et revestir; mais en l'accoustrant, il luy cousit l'aulbe avec sa robbe et chemise, et puis se retira quand Messieurs de la court vindrent s'asseoir pour ouir icelle messe. Mais, quand ce fust l'*ite missa est*, que le pauvre frater se voulut desvestir son aulbe, il emporta ensemble et habit, et chemise, qui estoyent bien cousuz ensemble; et se rebrassit jusques aux espaules, monstrant son callibistris à tout le monde, qui n'estoit pas petit, sans doubte. Et le frater tousjours tiroit; mais tant plus se descouvroit il, jusques à ce qu'un de Messieurs de la court dist : « Et quoy, ce beau pere nous veult icy faire l'offrande et baiser son cul? Le feu Sainct Antoine le baise ! » Dès lors fut ordonné que les pauvres beaulx peres ne se despouilleroyent plus devant le monde, mais en leur sacristie, mesmement en presence des femmes : car ce leur seroit occasion du peché d'envie.

Et le monde demandoit pourquoy est ce que ces fratres avoient la couille si longue. Ledict Panurge soulut tres bien

le problesme, disant : « Ce que faict les aureilles des asnes si grandes, ce est parce que leurs meres ne leur mettoyent point de beguin en la teste : comme dit *De Alliaco* en ses *Suppositions*. A pareille raison, ce qui faict la couille des pauvres beatz peres si longue, c'est qu'ilz ne portent point de chausses foncées, et leur pauvre membre s'estend en liberté à bride avallée, et leur va ainsi triballant sur les genoulx, comme font les patenostres aux femmes. Mais la cause pourquoy ilz l'avoyent gros à l'equipollent, c'est que en ce triballement les humeurs du corps descendent audict membre : car, selon les Legistes, agitation et motion continuelle est cause d'attraction. »

Item, il avoit une aultre poche pleine de alun de plume, dont il gettoit dedans le doz des femmes qu'il voyoit les plus acrestées, et les faisoit despouiller devant tout le monde, les aultres danser comme jau sus breze, ou bille sur tabour; les aultres courir les rues, et luy aprés couroit, et, à celles qui se despouilloient il mettoit sa cappe sur le doz, comme homme courtoys et gracieux.

Item, en une aultre, il avoit une petite guedoufle pleine de vieille huyle, et, quand il trouvoit ou femme ou homme qui eust quelque belle robbe, il leur engressoit et guastoit tous les plus beaulx endroitz, soubz le semblant de les toucher et dire : « Voicy de bon drap, voicy bon satin, bon tafetas, ma dame; Dieu vous doint ce que vostre noble cueur desire : vous avez robbe neufve, novel amy; Dieu vous y mantienne ! » Ce disant, leurs mettoit la main sur le collet, ensemble la male tache y demouroit perpetuellement, si enormement engravée en l'ame, en corps, et renommée, que le diable ne l'eust poinct ostée, puis à la fin leur disoit : « Ma dame, donnez vous garde de tumber, car il y a icy un grand et sale trou devant vous. »

En une aultre, il avoit tout plein de Euphorbe pulverisé bien subtilement, et là dedans mettoit un mouschenez beau et bien ouvré, qu'il avoit desrobé à la belle lingere du Palays, en

luy oustant un poul dessus son sein, lequel toustesfoys il y avoit mis. Et, quand il se trouvoit en compaignie de quelques bonnes dames, il leur mettoit sus le propos de lingerie, et leur mettoit la main au sein, demandant : « Et cest ouvraige, est il de Flandres, ou de Haynault? » Et puis tiroit son mouschenez, disant : « Tenez, tenez, voyez en cy de l'ouvrage; elle est de Foutignan ou de Foutarabie. » Et le secouoit bien fort à leurs nez, et les faissoit esternuer quatre heures sans repos. Ce pendent il petoit comme un roussin, et les femmes ryoient luy disans : « Comment, vous petez, Panurge? — Non foys, disoit il, madame; mais je accorde au contrepoint de la musicque que vous sonnes du nez. »

En l'aultre, un daviet, un pellican, un crochet, et quelques aultres ferremens, dont il n'y avoit porte ny coffre qu'il ne crochetast.

En l'aultre, tout plein de petitz goubelets, dont il jouoit fort artificiellement : car il avoit les doigts faictz à la main comme Minerve, ou Arachne, et avoit aultrefoys crié le theriacle. Et quand il changeoit un teston ou quelque aultre piece, le changeur eust esté plus fin que maistre Mouche si Panurge n'eust faict esvanouyr à chascune fois cinq ou six grands blancs, visiblement, apertement, manifestement, sans faire lesion ne blessure aulcune, dont le changeur n'en eust senty que le vent.

CHAPITRE XVII

COMMENT PANURGE GUAINGNOYT LES PARDONS ET MARYOIT LES VIEILLES, ET DES PROCES QU'IL EUT A PARIS

Un jour je trouvay Panurge quelque peu escorné et taciturne, et me doubtay bien qu'il n'avoit denare; dont je luy dys : « Panurge, vous estes malade à ce que je voy à vostre

physionomie, et j'entens le mal : vous avez un fluz de bourse; mais ne vous souciez; j'ay encores six solz et maille qui ne virent oncq pere ni mere, qui ne vous fauldront non plus que la verolle en vostre necessité. » A quoy il me respondit : « Et bren pour l'argent, je n'en auray quelque jour que trop : car j'ay une pierre philosophale, qui me attire l'argent des bourses, comme l'aymant attire le fer. Mais voules vous venir gaigner les pardons? dist il. — Et par ma foy (je luy responds), je ne suis grand pardonneur en ce monde icy; je ne sçay si je le seray en l'aultre. Bien allons au nom de Dieu, pour un denier ny plus, ny moins. — Mais, dist il, prestez moi doncques un denier à l'interest. — Rien, rien, dis-je. Je vous le donne de bon cueur. — *Grates vobis dominos*, » dist il.

Ainsi allasmes, commençant à Sainct Gervais, et je gaigne les pardons au premier tronc seulement, car je me contente de peu en ces matieres : puis disoys mes menus suffrages et oraisons de saincte Brigide. Mais il gaigna à tous les troncz, et tousjours bailloit argent à chascun des pardonnaires. De là, nous transportasmes à Nostre Dame, à Sainct Jean, à Sainct Anthoine, et ainsi des aultres eglises où estoit bancque de pardons. De ma part, je n'en gaignoys plus; mais luy, à tous les troncz il baisoit les reliques, et à chascun donnoit. Bricf, quand nous fusmes de retour, il me mena boire au cabaret du Chasteau, et me montra dix ou douze de ses bougettes pleines d'argent. A quoy je me seignay, faisant la croix, et disant : « Dont avez vous tant recouvert d'argent en si peu de temps? » A quoy il me respondist que il l'avoit prins es bessains des pardons : « Car, en leur baillant le premier denier, dist il, je le mis si souplement qu'il sembla que feust un grand blanc; ainsi, d'une main je prins douze deniers, voire bien douze liards, ou doubles pour le moins, et, de l'aultre, troys ou quatre douzains : et ainsi par toutes les eglises où nous avons esté.

—Voire, mais, dis je, vous vous damnez comme une sarpe, et estes larron et sacrilege.

Ouy bien, dist il, comme il vous semble; mais il ne me semble, quant à moy. Car les pardonnaires me le donnent, quand ilz me disent, en presentant les reliques à baiser : *Centuplum accipies*, que pour un denier j'en prene cent : car *accipies* est dict selon la maniere des Hebreux, qui usent du futur en lieu de l'imperatif, comme vous avez en la Loy : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies; diliges præmium tuum, et sic de aliis.* Ainsi, quand le pardonnigere me dit : *Centuplum accipies*, il veult dire : *Centuplum accipe*, et ainsi l'expose rabi Kimy et rabi Aben Ezra, et tous les Massoretz : et *ibi Bartolus.* D'advantaige, le pape Sixte me donna quinze cens livres de rente sur son dommaine et thresor ecclesiasticque, pour luy avoir guery une bosse chancreuse qui tant le tormentoit qu'il en cuida devenir boyteux toute sa vie. Ainsi je me paye par mes mains : car il n'est tel, sur ledict thresor ecclesiasticque. Ho, mon amy, disoit il, si tu sçavois comment je fis mes chous gras de la croysade, tu serois tout esbahy. Elle me valut plus de six mille fleurins. — Et où diable sont ilz allés? dis je, car tu n'en as une maille. — Dond ilz estoyent venuz, dist il; ilz ne feirent seulement que changer maistre. Mais j'en emploiay bien trois mille à marier, non les jeunes filles, car elles ne trouvent que trop marys, mais grandes vieilles sempiterneuses, qui n'avoyent dents en gueulle. Considerant : ces bonnes femmes icy ont tresbien employé leur temps en jeunesse, et ont joué du serrecropiere à cul levé à tous venans, jusques à ce que on n'en a plus voulu; et, par Dieu, je les feray saccader encores une foys devant qu'elles meurent. Par ce moyen, à l'une donnois cent fleurins, à l'aultre six vingtz, à l'aultre trois cens, selon qu'elles estoient bien infames, detestables, et abhominables. Car, d'aultant qu'elles estoyent plus horribles et execrables, d'autant il leur failloyt donner d'advantage, aultrement le diable ne les eu t voulu biscoter. Incontinent m'en allois à quelque porteur de coustretz gros et gras, et faisoys moy mesmes le

mariage; mais, premier que lui monstrer les vieilles, je luy monstrois les escutz, disant : « Compere, voicy qui est à toy si tu veulx fretinfretailler un bon coup. » Des lors les pauvres hayres bubajalloient comme vieux muletz : ainsi leur faisoys bien apprester à banequeter, boire du meilleur, et force espiceries pour mettre les vieilles en ruyt et en chaleur. Fin de compte, ilz besoingnoyent comme toutes bonnes ames, sinon que à celles qui estoyent horriblement villaines et defaictes, je leur faisoys mettre un sac sur le visaige.

« D'avantaige, j'en ay perdu beaucoup en proces. — Et quelz proces as tu peu avoir? disois je, tu ne as ny terre, ny maison. — Mon amy, dist il, les damoiselles de ceste ville avoyent trouvé, par instigation du diable d'enfer, une maniere de colletz ou cachecoulx à la haulte façon, qui leur cachoyent si bien les seins que l'on n'y povoit plus mettre la main par dessoubz, car la fente d'iceulx elles avoient mise par derriere, et estoyent tous clos par devant, dont les pauvres amans, dolens, contemplatifz, n'estoyent bien contens. Un beau jour de mardy, j'en presentay requeste à la court, me formant partie contre lesdictes damoyselles, et remonstrant les grands interestz que je y pretendoys, protestant que, à mesme raison, je feroys couldre la braguette de mes chausses au derriere, si la court n'y donnoit ordre. Somme toute, les damoyselles formerent syndicat, monstrerent leurs fondemens, et passerent procuration à defendre leur cause; mais je les poursuivys si vertement que, par arrest de la court, fust dict que ces haults cachecoulx ne seroyent plus portés, sinon qu'ilz feussent quelque peu fenduz par devant. Mais il me cousta beaucoup.

« J'eus un aultre proces bien ord et bien sale contre maitre Fify et ses suppostz, à ce qu'ilz n'eussent point à lire clandestinement, de nuyct, la Pipe de Bussart, ni le Quart de Sentences, mais de beau plein jour, et ce es escholes de Sorbone, en face de tous les théologiens, où je fuz condemné es

despens pour quelque formalité de la relation du sergeant.

« Une aultre fois je fourmay complaincte à la court contre les mulles des Presidens, Conseillers, et aultres : tendent à fin que quand, en la basse court du Palays, l'on les mettroit à ronger leur frain, les Conseillieres leur feissent de belles baverettes, affin que de leur bave elles ne gastassent le pavé, en sorte que les paiges du Palais peussent jouer dessus à beaux detz, ou au reniguebieu à leur aise, sans y guaster leurs chausses aux genoulx. Et de ce euz bel arrest; mais il me couste bon.

« Or sommez à ceste heure combien me coustent les petitz bancquetz que je fais aux paiges du Palays de jour en jour. — Et à quelle fin ? dis je. — Mon amy, dist il, tu ne as passe-temps aulcun en ce monde. J'en ay, moy, plus que le Roy. Et si vouloys te rallier avecques moy, nous ferions diables. — Non, non, dis je, par sainct Adauras, car tu seras une foys pendu. — Et toy, dist il, tu seras une foys enterré : lequel est plus honorable ou l'air ou la terre ? Hé grosse pécore ! Jesu-Christ ne fut il pas pendu en l'air ? Mais à propos, ce pendent que ces paiges banquetent, je garde leurs mulles; et couppe à quelqu'une l'estriviere du cousté du montouoir, en sorte qu'elle ne tient qu'à un fillet. Quand le gros enflé de Conseiller, ou aultre, a prins son bransle pour monter sus, ilz tombent tous platz comme porcz devant tout le monde, et aprestent à rire pour plus de cent francs. Mais je me rys encores d'advantage, c'est que, eulx arrivés au logis, ilz font fouetter monsieur du paige comme seigle vert : par ainsi, je ne plains poinct ce que m'a cousté à les bancqueter. »

Fin de compte, il avoit, comme ay dict dessus, soixante et trois manieres de recouvrer argent; mais il en avoit deux cens quatorze de le despendre, hors mis la reparation de dessouz le nez.

CHAPITRE XVIII

COMMENT UN GRAND CLERC DE ANGLETERRE VOULOIT ARGUER CONTRE PANTAGRUEL, ET FUT VAINCU PAR PANURGE

En ces mesmes jours, un grandissime clerc nommé Thaumaste, oyant le bruict et renommée du sçavoir incomparable de Pantagruel, vint du pays de Angleterre en ceste seule intention de veoir iceluy Pantagruel, et le congnoistre, et esprouver si tel estoit son sçavoir comme en estoit la renommée. De faict, arrivé à Paris, se transporta vers l'hostel dudict Pantagruel, qui estoit logé à l'hostel Sainct Denis, et pour lors se pourmenoit par le jardin avecques Panurge, philosophant à la mode des Peripateticques. De premiere entrée, tressaillit tout de paour, le voyant si grand et si gros; puis le salua comme est la façon, courtoysement, luy disant : « Bien vray est il, ce que dit Platon, prince des philosophes, que, si l'imaige de science et sapience estoit corporelle et spectable es yeulx des humains, elle exciteroit tout le monde en admiration de soy. Car seulement le bruyct d'icelle espandu par l'air, s'il est receu es aureilles des studieux et amateurs d'icelle qu'on nomme Philosophes, ne les laisse dormir ny reposer à leur ayse; tant les stimule et embrase de accourir au lieu, et veoir la personne en qui est dicte science avoir estably son temple, et produyre ses oracles. Comme il nous fut manifestement demonstré en la Royne de Saba, qui vint des limites d'Orient et mer Persicque pour veoir l'ordre de la maison du saige Salomon, et ouyr sa sapience; en Anacharsis, qui, de Scythie, alla jusques en Athenes pour veoir Solon; en Pythagoras, qui visita les vaticinateurs Memphiticques; en Platon, qui visita les Mages de Egypte et Architas de Tarente; en Apollonius Tyaneus, qui alla jusques au mont Caucase,

passa les Scythes, les Massagetes, les Indiens, naviga le grand fleuve Physon, jusques es Brachmanes, pour veoir Hiarchas; et en Babyloine, Caldée, Medée, Assyrie, Parthie, Syrie, Phoenice, Arabie, Palestine, Alexandrie, jusques en Ethiopie, pour veoir les Gymnosophistes. Pareil exemple avons nous de Tite-Live, pour lequel veoir et ouyr plusieurs gens studieux vindrent en Rome, des fins limitrophes de France et Hespagne.

« Je ne me ause recenser au nombre et ordre de ces gens tant parfaictz; mais bien je veulx estre dict studieux et amateur, non seulement des lettres, mais aussi des gens lettrez. De faict, ouyant le bruit de ton sçavoir tant inestimable, ay delaissé pays, parens et maison, et me suis icy transporté, rien ne estimant la longueur du chemin, l'attediation de la mer, la nouveaulté des contrées, pour seulement te veoir et conferer avecques toy d'aulcuns passages de Philosophie, de Géomantie et de Cabale, desquelz je doubte, et n'en puis contenter mon esprit; lesquelz si tu me peux souldre, je me rens des à present ton esclave, moy et toute ma posterité, car aultre don ne ay que assez j'estimasse pour la recompense. Je les redigeray par escript, et demain je le feray sçavoir à tous les gens sçavans de la ville, afin que devant eux publicquement nous en disputons.

« Mais voicy la maniere comme j'entens que nous disputerons : je ne veulx disputer *pro* et *contra*, comme font ces sotz sophistes de ceste ville, et de ailleurs. Semblablement je ne veulx disputer en la maniere des Academicques, par declamation, ny aussi par nombres comme faisoit Pythagoras, et comme voulut faire Picus Mirandula à Romme. Mais je veulx disputer par signes seulement, sans parler : car les matieres sont tant ardues que les parolles humaines ne seroyent suffisantes à les expliquer à mon plaisir. Par ce, il plaira à ta magnificence de soy y trouver. Ce sera en la grande salle de Navarre, à sept heures de matin. »

Ces parolles achevées, Pantagruel luy dist honorablement : « Seigneur, des graces que Dieu m'a donné, je ne vouldroys denier à personne en departir à mon pouvoir : car tout bien vient de luy, et son plaisir est que soit multiplié quand on se trouve entre gens dignes et ydoines de recepvoir ceste celeste manne de honneste sçavoir. Au nombre desquelz parce que en ce temps, comme ja bien apperçoy, tu tiens le premier rang, je te notifie que à toutes heures tu me trouveras prest de obtemperer à une chascune de tes requestes, selon mon petit pouvoir. Combien que plus de toy je deusse apprendre que toy de moy; mais, comme as protesté, nous confererons de tes doubtes ensemble, et en chercherons la resolution jusques au fond du puitz inespuisable auquel disoit Heraclite estre la verité cachée. Et loue grandement la maniere d'arguer que as proposée, c'est assavoir par signes sans parler : car, ce faisant, toy et moy nous entendrons; et serons hors de ces frappemens de mains que font ces badaulx sophistes quand on argue, alors qu'on est au bon de l'argument. Or demain je ne fauldray me trouver au lieu et heure que me as assigné; mais je te prye que entre nous n'y ait debat, ny tumulte, et que ne cherchons honeur ny applausement des hommes; mais la verité seule. »

A quoy respondit Thaumaste : « Seigneur, Dieu te maintienne en sa grace, te remerciant de ce que ta haulte magnificence tant se veult condescendre à ma petite vilité. Or, à dieu jusques à demain. — A dieu, » dist Pantagruel.

Messieurs, vous aultres qui lisez ce present escript, ne pensez que jamais gens plus feussent eslevés et transportés en pensée que furent toute celle nuyct tant Thaumaste que Pantagruel. Car ledict Thaumaste dist au concierge de l'hostel de Cluny, auquel il estoit logé, que, de sa vie, ne se estoit trouvé tant alteré comme il estoit celle nuyct. « Il m'est, disoit il, advis que Pantagruel me tient à la gorge, donnez ordre que

beuvons, je vous prie, et faictes tant que ayons de l'eaue fresche pour me guargariser le palat. »

De l'aultre cousté, Pantagruel entra en la haulte game, et de toute la nuict faisoit que ravasser aprés

Le livre de Beda, *De numeris et signis*,

Et le livre de Plotin, *De inenarrabilibus*,

Et le livre de Procle, *De magia*,

Et les livres de Artemidore, *Peri onirocriticon*,

Et de Anaxagoras, *Peri Semion*,

D'ynarius, *Peri Aphaton*.

Et les livres de Philistion,

Et Hipponax, *Peri Anecphoneton*,

Et un tas d'aultres, tant que Panurge luy dist : « Seigneur, laisse toutes ces pensées, et vous allez coucher : car je vous sens tant esmeu en vostre esprit que bien tost tomberiez en quelque fievre ephemere par cest exces de pensement; mais, premier beuvant vingt et cinq ou trente bonnes foys, retirez vous, et dormez à vostre aise, car de matin je respondray et argueray contre monsieur l'Angloys, et, au cas que je ne le mette *ad metam non loqui*, dictes mal de moy.

— Voire, més, dist Pantagruel, Panurge mon amy, il est merveilleusement sçavant : comment luy pourras tu satisfaire? — Tresbien, respondit Panurge. Je vous prye, n'en parlez plus, et m'en laissez faire : y a il homme tant sçavant que sont les diables? — Non vrayement, dist Pantagruel, sans grace divine speciale. — Et toutesfoys, dist Panurge, j'ay argué maintes foys contre eulx, et les ay faictz quinaulx et mis de cul. Par ce, soyez asseuré de ce glorieux Angloys que je vous le feray demain chier vinaigre devant tout le monde. » Ainsi passa la nuict Panurge à chopiner avecques les paiges, et jouer toutes les aigueillettes de ses chausses à *primus* et *secundus*, et à la vergette. Et quand vint l'heure assignée, il conduysit son maistre Pantagruel au lieu constitué. Et hardiment croyez qu'il n'y eut petit ny grand dedans Paris

qu'il ne se trouvast au lieu, pensant : Ce diable de Pantagruel, qui a convaincu tous les sorbonicoles, à ceste heure aura son vin; car cest Angloys est un aultre diable de Vauvert; nous verrons qui en gaignera.

Ainsi tout le monde assemblé, Thaumaste les attendoit. Et lors que Pantagruel et Panurge arriverent à la salle, tous ces grimaulx, artiens et intrans, commencerent à frapper des mains, comme est leur badaude coustume.

Mais Pantagruel s'escrya à haulte voix comme si ce eust esté le son d'un double canon, disant : « Paix ! de par le diable ! paix, par Dieu, coquins ! si vous me tabustez icy, je vous couperay la teste à trestous. » A laquelle parole ilz demourerent tous estonnez comme canes, et ne ausoient seulement tousser, voire eussent ilz mangé quinze livres de plumes. Et furent tant alterez de ceste seule voix qu'ilz tiroyent la langue demy pied hors la gueule, comme si Pantagruel leur eust les gorges salees. Lors commença Panurge à parler, disant à l'Angloys : « Seigneur, es tu venu icy pour disputer contentieusement de ces propositions que tu as mis, ou bien pour aprendre et en sçavoir la verité? »

A quoy respondit Thaumaste : « Seigneur, aultre chose ne me ameine sinon bon desir de aprendre et sçavoir ce dont j'ay doubté toute ma vie, et n'ay trouvé ny livre ny homme qui me ayt contenté en la resolution des doubtes que j'ai proposez. Et au regard de disputer par contention, je ne le veulx faire : aussi est ce chose trop vile, et le laisse à ces maraulx Sophistes, Sorbillans, Sorbonnagres, Sorbonigenes, Sorbonicoles, Sorboniformes, Sorbonisecques, Niborcisans, Borsonisans, Saniborsans, lequelz, en leurs disputations, ne cherchent verité, mais contradiction et debat.

— Doncques, dist Panurge, si je, qui suis petit disciple de mon maistre monsieur Pantagruel, te contente et satisfays en tout et par tout, ce seroit chose indigne d'en empescher mondict maistre : par ce, mieulx vauldra qu'il soit cathedrant, jugeant

de nos propos, et te contentant au parsus, s'il te semble que je n'aye satisfaict à ton studieux desir. — Vrayement, dist Thaumaste, c'est tresbien dict. — Commence doncques. »

Or notez que Panurge avoit mis au bout de sa longue braguette un beau floc de soye rouge, blanche, verte, et bleue, et dedans avoit mis une belle pomme d'orange.

CHAPITRE XIX

COMMENT PANURGE FEIST QUINAULT L'ANGLOYS, QUI ARGUOIT PAR SIGNES

Adoncques tout le monde assistant et escoutant en bonne silence, l'Angloys leva hault en l'air les deux mains separement, clouant toutes les extremitez des doigtz en forme qu'on nomme en Chinonnoys cul de poulle, et frappa de l'une l'aultre par les ongles quatre foys; puys les ouvrit, et ainsi à plat de l'une frappa l'aultre en son strident une fois, derechief les joignant comme dessus, frappa deux foys, et quatre foys derechief les ouvrant. Puis les remist joinctes et extendues l'une jouxte l'aultre, comme semblant devotement Dieu prier. Panurge soubdain leva en l'air la main dextre, puis d'yceIle mist le poulse dedans la narine d'ycelluy cousté, tenant les quatre doigtz extenduz et serrez par leur ordre en ligne parallele à la pinne du nez, fermant l'œil gausche entierement et guaignant du dextre avecques profonde depression de la sourcille et paulpiere. Puis la gausche leva hault, avec fort serrement et extension des quatre doigtz et elevation du poulse, et la tenoyt en ligne directement correspondente à l'assiete de la dextre, avecques distance entre les deux d'une couldée et demie. Cela faict, en pareille forme

baissa contre terre l'une et l'aultre main; finalement les tint on milieu, comme visant droict au nez de l'Angloys.

« Et si Mercure? » dist l'Angloys. Là Panurge interrompt, disant : « Vous avez parlé, masque. » Lors feist l'Angloys tel signe : la main gausche toute ouverte il leva hault en l'air, puis ferma on poing les quatre doigts d'ycelle, et le poulse extendu assis sus la pinne du nez. Soubdain aprés leva la dextre toute ouverte, et toute ouverte la baissa, joignant le poulse on lieu que fermoyt le petit doigt de la gausche, et les quatre doigtz d'ycelle mouvoyt lentement en l'air. Puys, au rebours, feist de la dextre ce qu'il avoyt faict de la gauche, et de la gauche ce que avoyt faict de la dextre. Panurge, de ce non estonné, tyra en l'air sa trismegiste braguette de la gausche, et, de la dextre, en tira un transon de couste bovine blanche, et deux pieces de boys de forme pareille, l'une de Ebene noir, l'aultre de Bresil incarnat, et les mist entre les doigtz d'ycelle en bonne symmetrie; et, les chocquant ensemble, faisoyt son tel que font les ladres en Bretaigne avecques leurs clicquettes, mieulx toutesfoys resonnant et plus harmonieux : et, de la langue contracte dedans la bouche, fredonnoyt joyeusement, tousjours reguardant l'Angloys.

Les théologiens, medicins, et chirurgiens, penserent que, par ce signe, il inferoyt l'Angloys estre ladre. Les conseillers, legistes et decretistes, pensoient que, ce faisant, il vouloyt conclure quelque espece de felicité humaine consister en estat de ladrye, comme jadys maintenoyt le Seigneur. L'Angloys pource ne s'effraya, et, levant les deux mains en l'air, les tint en telle forem que les troys maistres doigtz serroyt on poing, et passoyt les poulses entre les doigtz indice et moien, et les doigtz auriculaires demouroient en leurs extendues; ainsi les presentoyt à Panurge, puis les accoubla de mode que le poulse dextre touchoyt le gausche, et le doigt petit gausche touchoyt le dextre.

A ce Panurge, sans mot dire, leva les mains, et en feist tel signe : de la main gauche il joignit l'ongle du doigt indice à l'ongle du poulse, faisant au meillieu de la distance comme une boucle; et de la main dextre serroit tous les doigtz au poing, excepté le doigt indice, lequel il mettoit et tiroit souvent par entre les deux aultres susdictes de la main gausche; puis de la dextre estendit le doigt indice et le mylieu, les esloignant le mieulx qu'il pouvoit, et les tirans vers Thaumaste; puis mettoit le poulse de la main gauche sur l'anglet de l'œil gauche, extendant toute la main comme une aesle d'oyseau ou une pinne de poisson, et la meuvant bien mignonnement de çà et de là, autant en faisoit de la dextre sur l'anglet de l'œil dextre.

Thaumaste commencza paslir et trembler, et lui feist tel signe : de la main dextre il frappa du doigt meillieu contre le muscle de la vole qui est au dessoubz le poulce, puis mit le doigt indice de la dextre en pareille boucle de la senestre; mais il le mit par dessoubz, non par dessus, comme faisoit Panurge.

Adoncques Panurge frappe la main l'une contre l'aultre, et souffle en paulme : ce faict, met encores le doigt indice de la dextre en la boucle de la gauche, le tirant et mettant souvent : puis estendit le menton, regardant intentement Thaumaste.

Le monde, qui n'entendoit rien à ces signes, entendit bien que en ce il demandoit sans dire mot à Thaumaste : Que voulez vous dire là?

De faict, Thaumaste commença suer à grosses gouttes, et sembloit bien un homme qui feust ravy en haulte contemplation. Puis se advisa, et mit tous les ongles de la gauche contre ceulx de la dextre, ouvrant les doigtz comme si ce eussent esté demy cercles, et eslevoit tant qu'il pouvoit les mains en ce signe.

A quoy Panurge soubdain mit le poulce de la main dextre

soubz les mandibules, et le doigt auriculaire d'icelle en la boucle de la gauche, et en ce poinct faisoit sonner ses dentz bien melodicusement, les basses contre les haultes.

Thaumaste, de grand ahan, se leva; mais, en se levant, feit un gros pet de boulangier : car le bran vint apres, et pissa vinaigre bien fort, et puoit comme tous les diables; les assistans commencerent se estouper les nez, car il se conchioit de angustie; puis leva la main dextre, la clouant en telle faczon qu'il assembloit les boutz de tous les doigts ensemble, et la main gauche assist toute pleine sus la poictrine.

A quoy Panurge tira sa longue braguette avec son floc, et l'extendit d'une couldée et demie, et la tenoit en l'air de la main gauche, et de la dextre print sa pomme d'orange, et, la gettant en l'air par sept foys, à la huytiesme la cacha au poing de la dextre, la tenant en hault tout coy, puis commença secouer sa belle braguette, la monstrant à Thaumaste.

Aprés cela, Thaumaste commença enfler les deux joues comme un cornemuseur, et souffler comme se il enfloit une vessie de porc.

A quoy Panurge mit un doigt de la gauche on trou du cul, et de la bouche tiroit l'air comme quand on mange des huytres en escalle, ou quand on hume sa soupe; ce faict, ouvre quelque peu la bouche, et avecques le plat de la main dextre frappoit dessus, faisant en ce un grand son et parfond, comme s'il venoit de la superficie du diaphragme par la trachée artere, et le feist par seize foys. Mais Thaumaste souffloit tousjours comme une oye. Adoncques Panurge mist le doigt indice de la dextre dedans la bouche, le serrant bien fort avecques les muscles de la bouche, puis le tiroit; et, le tirant, faisoit un grand son, comme quand les petitz garsons tirent d'un canon de sulz avecques belles rabbes, et le fist par neuf fois.

Alors Thaumaste s'escria : « Ah, messieurs, le grand secret ! il y a mis la main jusques au coulde; » puis tira un poignard qu'il avoit, le tenant par la poincte contre bas.

A quoy Panurge print sa longue braguette, et la secouoit tant qu'il povoit contre ses cuisses : puis mist ses deux mains lyees en forme de peigne sur sa teste, tirant la langue tant qu'il povoit, et tournant les yeulx en la teste comme une chievre qui meurt. « Ha ! j'entens, dist Thaumaste; mais qoy? » faisant tel signe, qu'il mettoit le manche de son poignard contre la poictrine, et sur la poincte mettoit le plat de la main, en retournant quelque peu le bout des doigts.

A quoy Panurge baissa sa teste du cousté gauche, et mit le doigt mylieu en l'oreille dextre, elevant le poulce contre mont. Puis croisa les deux bras sus sa poictrine, toussant par cinq fois, et, à la cinquiesme, frappant du pied droit contre terre, puis leva le bras gauche, et, serrant tous les doigtz au poing, tenoit le poulse contre le front, frappant de la main dextre par six fois contre la poictrine. Mais Thaumaste, comme non content de ce, mit le poulse de la gauche sur le bout du nez, fermant le reste de ladicte main. Dont Panurge mit les deux maistres doigtz à chascun cousté de la bouche, la retirant tant qu'il pouvoit, et monstrant toutes ses dentz : et des deux pouses rabaissoit les paulpieres des yeulx bien parfondement, en faisant assez layde grimace, selon que sembloit es assistans.

CHAPITRE XX

COMMENT THAUMASTE RACOMPTE LES VERTUS ET SÇAVOIR DE PANURGE

Adoncques se leva Thaumaste, et, ostant son bonnet de la teste, remercia ledict Panurge doulcement. Puis dist à haulte voix à toute l'assistance : « Seigneurs, à ceste heure puis je bien dire le mot evangelicque : *Et ecce plusquam Salomon hic.*

Vous avez icy un thresor incomparable en vostre presence, c'est monsieur Pantagruel, duquel la renommée me avoit icy attiré du fin fond de Angleterre, pour conferer avecques luy des problesmes insolubles tant de Magie, Alchymie, de Caballe, de Géomantie, de Astrologie, que de Philosophie, lesquelz je avoys en mon esprit. Mais, de present, je me courrouce contre la renommée, laquelle me semble estre envieuse contre luy, car elle n'en raporte la miliesme partie de ce que en est par efficace.

« Vous avez veu comment son seul disciple me a contenté, et m'en a plus dict que n'en demandoys; d'abundand m'a ouvert et ensemble solu d'aultres doubtes inestimables. En quoy je vous puis asseurer qu'il m'a ouvert le vrays puys et abysmes de Encyclopedie, voire en une sorte que je ne pensoys trouver homme qui en sceust les premiers elemens seulement : c'est quand nous avons disputé par signes, sans dire mot ny demy. Mais à temps je redigeray par escript ce que avons dict et resolu, affin que l'on ne pense que ce ayent esté mocqueries, et le feray imprimer, à ce que chascun y appreigne comme je ay faict. Dont povez juger ce que eust peu dire le maistre, veu que le disciple a faict telle prouesse; car *non est discipulus super magistrum*. En tous cas, Dieu soit loué ! et bien humblement vous remercie de l'honneur que nous avez faict à cest acte. Dieu vous le retribue eternellement ! »

Semblables actions de graces rendit Pantagruel à toute l'assistance, et, de là partant, mena disner Thaumaste avecques luy; et croyez qu'ilz beurent à ventre desboutonné (car en ce temps là on fermoit les ventres à boutons, comme les colletz de present, jusques à dire : Dont venez vous? Saincte dame ! comment ilz tiroyent au chevrotin ! et flaccons d'aller, et eulx de corner : « Tyre, baille, paige, vin; boutte, de par le diable, boutte. » Il n'y eut celluy qui ne beust vingt cinq ou trente muys. Et sçavez comme? *sicut terra sine aqua*, car il faisoit chauld, et d'advantaige se estoient alterez.

Au regard de l'exposition des propositions mises par Thaumaste, et significations des signes desquelz ilz userent en disputant, je vous les exposeroys selon la relation d'entre eulx mesmes; mais l'on m'a dict que Thaumaste en feist un grand livre imprimé à Londres, auquel il declaire tout sans rien laisser : par ce je m'en deporte pour le present.

CHAPITRE XXI

COMMENT PANURGE FEUT AMOUREUX D'UN HAULTE DAME DE PARIS

Panurge commença estre en reputation en la ville de Paris, par ceste disputation que il obtint contre l'Angloys, et faisoit des lors bien valoir sa braguette, et la feist au dessus esmoucheter de broderie à la Romanicque. Et le monde le louoit publicquement, et en feust faicte une Chanson, dont les petitz enfans alloyent à la moustarde, et estoit bien venu en toutes compaignies des dames et damoiselles, en sorte qu'il devint glorieux, si bien qu'il entreprint de venir au dessus d'une des grandes dames de la ville.

De faict, laissant un tas de longs prologues et protestations que font ordinairement ces dolens contemplatifz amoureux de Caresme, lesquelz poinct à la chair ne touchent, luy dist un jour : « Madame, ce seroit bien fort utile à toute la republicque, delectable à vous, honneste à vostre lignée, et à moy necessaire, que fussiez couverte de ma race; et le croyez, car l'experience vous le demonstrera. » La dame, à ceste parolle, le recula plus de cent lieues, disant : « Meschant fol, vous appartient il me tenir telz propos? A qui pensez vous parler? Allez; ne vous trouvez jamais devant moy, car, si

n'estoit pour un petit, je vous feroys coupper bras et jambes.

— Or, dist il, ce me seroit bien tout un d'avoir bras et jambes couppez en condition que nous fissions, vous et moy, un transon de chere lie, jouans des manequins à basses marches : car (monstrant sa longue braguette) voicy maistre Jean Jeudy qui vous sonneroit une antiquaille, dont vous sentiriez jusques à la moelle des os. Il est galland, et vous sçait tant bien trouver les alibitz forains et petitz poulains grenés en la ratouere que aprés luy n'y a que espousseter. »

A quoy respondit la dame : « Allez, meschant, allez. Si vous me dictes encores un mot, je appelleray le monde, et vous feray icy assommer de coups. — Ho, dist il, vous n'estes tant male que vous dictez; non, ou je suis bien trompé à votre physionomie : car plus tost la terre monteroit es cieulx, et les haults cieulx descendroyent en l'abisme, et tout ordre de nature seroyt perverty, qu'en si grande beaulté et elegance comme la vostre y eust une goutte de fiel, ny de malice. L'on dict bien que à grand peine veit on jamais femme belle qui aussi ne feust rebelle, mais cella est dict de ces beaultez vulgaires. La vostre est tant excellente, tant singuliere, tant celeste, que je croy que nature l'a mise en vous comme un parragon, pour nous donner à entendre combien elle peut faire quand elle veult employer toute sa puissance et tout son sçavoir. Ce n'est que miel, ce n'est que sucre, ce n'est que manne celeste de tout ce qu'est en vous. C'estoit à vous à qui Paris debvoit adjuger la pomme d'or, non à Venus, non, ny à Juno, ny à Minerve : car oncques n'y eut tant de magnificence en Juno, tant de prudence en Minerve, tant de elegance en Venus, comme il y a en vous. O dieux et deesses celestes ! que heureux sera celluy à qui ferez celle grace de ceste cy accoler, de la baiser et de frotter son lart avecques elle ! Par Dieu, ce sera moy, je le voy bien, car desja elle me ayme tout à plein, je le congnoys et suis à ce predestiné des phees. Donc, pour gaigner temps, boutte, poussenjambions. »

Et la vouloit embrassér, mais elle feist semblant de se mettre à la fenestre pour appeller les voisins à la force. Adoncques sortit Panurge bien tost, et luy dist en fuyant : « Ma dame, attendez moy icy, je les voys querir moy mesmes, n'en prenez la peine. » Ainsi s'en alla, sans grandement se soucier du reffus qu'il avoit eu, et n'en fist oncques pire chiere.

Au lendemain il se trouva à l'eglise à l'heure qu'elle alloit à la messe; à l'entrée, luy bailla de l'eau beniste, se inclinant parfondement devant elle; apres se agenouilla aupres d'elle familiairement, et luy dist : « Ma dame, saichez que je suis tant amoureux de vous que je n'en peux ny pisser, ny fianter : je ne sçay comment l'entendez. S'il m'en advenoit quelque mal, que en seroit-il? — Allez, dist-elle, allez, je ne m'en soucie; laissez moy icy prier Dieu. — Mais, dist-il, equivocquez sur à Beau Mont le Vicomte. — Je ne sçaurois, dist elle. — C'est, dist il, à Beau Con le Vit monte. Et, sur cella, priez Dieu qu'il me doint ce que vostre noble cueur desire, et me donnez ces patenostres par grace. — Tenez, dist elle, et ne me tabustez plus. »

Ce dict, luy vouloit tirer ses patenostres, qui estoyent de cestrin, avecques grosses marques d'or; mais Panurge promptement tira un de ses cousteaux, et les coupa tres bien, et les emporta à la fryperie, luy disant : « Voulez vous mon cousteau? — Non, non, dist elle. — Mais, dist il, à propos, il est bien à vostre commandement, corps et biens, tripes et boyaulx. »

Ce pendent la dame n'estoit fort contente de ses patenostres, car c'estoit une de ses contenences à l'eglise, et pensoit : « Ce bon bavard icy est quelque esventé, homme d'estrange pays : je ne recouvreray jamais mes patenostres; que m'en dira mon mary? Il s'en courroucera à moy; mais je luy diray que un larron me les a couppées dedans l'eglise : ce que il croira facilement, voyant encores le bout du ruban à ma ceincture. »

Apres disner, Panurge l'alla veoir, portant en sa manche une grande bourse pleine d'escuz du Palais et de gettons, et luy commença à dire :

« Lequel des deux aime plus l'aultre, ou vous moy, ou moy vous? » A quoy elle respondit : « Quant est de moy, je ne vous hays point : car, comme Dieu le commande, je ayme tout le monde. — Mais à propos, dist il, n'estes vous amoureuse de moy? — Je vous ay, dist elle, ja dict tant de foys que vous ne me tenissiez plus telles parolles : si vous m'en parlez encores, je vous monstreray que ce n'est à moy à qui vous debvez ainsi parler de déshonneur. Partez d'icy, et me rendez mes patenostres, à ce que mon mary ne me les demande.

— Comment, dist il, ma dame, vos patenostres? Non feray, par mon sergent ! mais je vous en veulx bien donner d'aultres; en aymerez vous mieulx d'or bien esmaillé en forme de grosses spheres, ou de beaulz lacz d'amours, ou bien toutes massifves comme gros lingotz; ou si en voulez de Ebene, ou de gros Hyacinthes, de gros grenatz taillés, avecques les marches de fines Turquoyses; ou de beaulx Topazes marchez de finz Saphiz; ou de beaulx Balays à tout grosses marches de Dyamans à vingt et huyt quarres? Non, non, c'est trop peu. J'en sçay un beau chapellet de fines Esmeraudes, marchées de Ambre gris coscoté, et à la boucle un Union Persicque, gros comme une pomme d'orange : elles ne coustent que vingt et cinq mille ducatz; je vous en veulx faire un present, car j'en ay du content. »

Et de ce disoit faisant sonner ses gettons, comme si ce feussent escutz au soleil. « Voulés vous une piece de veloux violet cramoysi, tainct en grene, une piece de satin broché, ou bien cramoysi? Voulez vous chaisnes, doreures, templettes, bagues? Il ne fault que dire ouy. Jusques à cinquante mille ducatz, ce ne m'est rien cela. » Par la vertu desquelles parolles il luy faisoit venir l'eau à la bouche. Mais elle luy dict : « Non, je vous remercie, je ne veulx rien de vous. — Par Dieu, dist

il, si veulx bien moy de vous; mais c'est chose qui ne vous coustera rien, et n'en aurez rien moins. Tenez (monstrant la longue braguette), voicy maistre Jean Chouart qui demande logis. » Et aprés la vouloit accoler; mais elle commença à s'escrier, toutesfoys non trop hault. Adoncques Panurge retourna son faulx visaige, et luy dist : « Vous ne voulez doncques aultrement me laisser un peu faire? Bren pour vous ! Il ne vous appartient tant de bien ny d'honneur, mais, par Dieu, je vous feray chevaucher aux chiens. » Et, ce dict, s'enfouit le grand pas de peur des coups, lesquelz il craignoit naturellement.

CHAPITRE XXII

COMMENT PANURGE FEIST UN TOUR A LA DAME PARISIANNE QUI NE FUT POINCT A SON ADVENTAGE

Or notez que le lendemain estoit la grande feste du corps Dieu, à laquelle toutes les femmes se mettent en leur triumphe de habillemens; et, pour ce jour, ladicte dame s'estoit vestue d'une tresbelle robe de satin cramoysi et d'une cotte de veloux blanc bien precieux. Le jour de la vigile, Panurge chercha tant, d'un cousté et d'aultre, qu'il trouva une lycisque orgoose, laquelle il lya avecques sa ceincture, et la mena en sa chambre, et la nourrit tresbien cedict jour et toute la nuyct; au matin la tua, et en print ce que sçavent les Géomantiens Gregoys, et le mist en pieces le plus menu qu'il peut, et les emporta bien cachées, et alla à l'eglise où la dame devoit aller pour suyvre la procession, comme est de coustume à ladicte feste. Et, alors qu'elle entra, Panurge luy donna de l'eaue beniste, bien courtoisement la saluant, et quelque peu de temps apres qu'elle eut dict ses menuz suffrages, il se

va joindre à elle en son banc, et luy bailla un Rondeau par escript en la forme que s'ensuyt :

RONDEAU

Pour ceste foys qu'à vous, dame tres belle
Mon cas disois, par trop festes rebelle
De me chasser sans espoir de retour
Veu qu'à vous oncq ne feis austere tour
En dict, ny faict, en soubson, ny libelle.
Si tant à vous deplaisoit ma querelle.
Vous pouviez bien par vous, sans maquerelle,
Me dire : Amy, partez d'icy entour,
Pour ceste foys.

Tort ne vous fays, si mon cueur vous decelle,
En remonstrant comme l'ard l'estincelle
De la beaulté que couvre vostre atour :
Car rien n'y quiers, sinon qu'en vostre tour
Vous me faciez dehait la combrecelle,
Pour ceste foys.

Et, ainsi qu'elle ouvrit le papier pour veoir que c'estoit, Panurge promptement sema la drogue qu'il avoit sur elle en divers lieux, et mesmement aux replis de ses manches et de sa robbe : puis luy dist : « Ma dame, les pauvres amans ne sont tousjours à leur aise. Quand est de moy, j'espere que les males nuictz, les travaulx et ennuytz, esquelz me tient l'amour de vous, me seront en deduction de autant des poines de purgatoire. A tout le moins, priez Dieu qu'il me doint en mon mal patience. »

Panurge n'eut achevé ce mot, que tous les chiens qui estoient en l'eglise accoururent à ceste dame, pour l'odeur des drogues qu'il avoit espandu sur elle; petitz et grands, gros et menuz, tous y venoient tirans le membre, et la sentens, et pissans par tout sur elle : c'estoit la plus grande villanie du monde.

Panurge les chassa quelque peu, puis d'elle print congé, et se retira en quelque chappelle pour veoir le deduyct : car

ces villains chiens compissoient tous ses habillemens, tant qu'un grand levrier luy pissa sur la teste, les aultres aux manches, les aultres à la croppe; les petitz pissoient sur ses patins. En sorte que toutes les femmes de là autour avoyent beaucoup affaire à la sauver. Et Panurge de rire, et dist à quelcun des seigneurs de la ville : « Je croy que ceste dame là est en chaleur, ou bien que quelque levrier l'a couverte frais chement. » Et quand il veid que tous les chiens grondoyent bien à l'entour de elle, comme ilz font autour d'une chienne chaulde, partit de là, et alla querir Pantagruel. Par toutes les rues où il trouvoit des chiens, il leur bailloit un coup de pied, disant : « Ne yrez vous pas avec vos compaignons aux nopces ? Devant, devant, de par le diable, devant ! »

Et, arrivé au logis, dist à Pantagruel : « Maistre, je vous prye, venez veoir tous les chiens du pays qui sont assemblés à l'entour d'une dame la plus belle de ceste ville, et la veullent jocqueter. » A quoy voluntiers consentit Pantagruel, et veit le mystere, qu'il trouva fort beau et nouveau.

Mais le bon feut à la procession : en laquelle feurent veuz plus de six cens mille et quatorze chiens à l'entour d'elle, lesquelz luy faisoyent mulle hayres : et partout où elle passoit, les chiens frays venuz la suyvoyent à la trace, pissans par le chemin où ses robbes avoyent touché.

Tout le monde se arrestoit à ce spectacle, considerant les contenences de ces chiens, qui luy montoient jusques au col et lui gasterent tous ses beaulx accoustremens, à quoy ne sceust trouver aulcun remede sinon soy retirer en son hostel. Et chiens d'aller apres, et elle de se cacher, et chamberieres de rire. Quand elle feut entrée en sa maison, et fermé la porte apres elle, tous les chiens y accouroyent de demys lieue, et compisserent si bien la porte de sa maison, qu'ilz feirent un ruysseau de leurs urines auquel les cannes eussent bien nagé. Et c'est celluy ruysseau qui de present passe à Sainct Victor, auquel Guobelin tainct l'escarlatte, pour la vertu specificque

de ces pissechiens, comme jadis prescha publicquement nostre maistre Doribus. Ainsi vous aist Dieu, un moulin y eust peu mouldre; non tant toustefoys que ceulx du Bazacle à Thoulouse.

CHAPITRE XXIII

COMMENT PANTAGRUEL PARTIT DE PARIS, OUYANT NOUVELLES QUE LES DIPSODES ENVAHYSSOIENT LE PAYS DES AMAUROTES, ET LA CAUSE POURQUOY LES LIEUES SONT TANT PETITES EN FRANCE

Peu de temps aprés, Pantagruel ouyt nouvelles que son pere Gargantua avoit esté translaté au pays des Phees par Morgue, comme feut jadis Ogier et Artus; ensemble que, le bruyt de sa translation entendu, les Dipsodes estoyent yssuz de leurs limites, et avoyent gasté un grand pays de Utopie, et tenoyent pour lors la grande ville des Amaurotes assiégée. Dont partit de Paris sans dire à dieu à nully, car l'affaire requeroit diligence, et vint à Rouen.

Or, en cheminant, voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop, au regard des aultres pays, en demanda la cause et raison à Panurge, lequel luy dist une histoire que met *Marotus* du Lac, *monachus*, es gestes des Roys de Canarre; disant que d'ancienneté, les pays n'estoyent distinctz par lieues, miliaires, stades, ny parasanges, jusques à ce que le roy Pharamond les distingua, ce qui fut faict en la maniere que s'ensuyt. Car il print dedans Paris cent beaulx jeunes et gallans compaignons bien deliberez, et cent belles garses Picardes, et les feist bien traicter, et bien panser par huyt jours, puis les appella, et à un chascun bailla sa garse, avecques force argent pour les despens, leur faisant commandement qu'ilz allassent en divers lieux par cy et par

là. Et, à tous les passaiges qu'ilz biscoteroyent leurs garses, qu'ilz missent une pierre, et ce seroit une lieue. Ainsi les compaignons joyeusement partirent, et, pource qu'ilz estoient frays et de sejour, ilz fanfreluchoient à chasque bout de champ, et voylà pourquoy les lieues de France sont tant petites. Mais quand ils eurent long chemin parfaict, et estoient ja las comme pauvres diables, et n'y avoit plus d'olit en ly caleil, ilz ne belinoyent si souvent, et se contentoyent bien (j'entends quand aux hommes) de quelque meschante et paillarde foys le jour. Et voylà qui faict les lieues de Bretaigne, de Lanes, d'Allemaigne, et aultres pays plus esloignez, si grandes. Les aultres mettent d'aultres raisons; mais celle là me semble la meilleure. »

A quoy consentit voluntiers Pantagruel.

Partans de Rouen, arriverent à Hommefleur, où se mirent sur mer Pantagruel, Panurge, Epistemon, Eusthenes, et Carpalim. Auquel lieu attendans le vent propice, et calfretant leur nef, receut d'une dame de Paris, laquelle il avoit entretenue bonne espace de temps), unes lettres inscriptes au dessus :

Au plus aymé des belles, et moins loyal des preux,
P. N. T. G. R. L.

CHAPITRE XXIV

LETTRES QUE UN MESSAGIER APORTA A PANTAGRUEL D'UNE DAME DE PARIS, ET L'EXPOSITION D'UN MOT ESCRIPT EN UN ANNEAU D'OR

Quand Pantagruel eut leue l'Inscription, il feut bien esbahy, et, demandant audict messagier le nom de celle qui l'avoit envoyé, ouvrit les lettres, et rien ne trouva dedans escript, mais seulement un anneau d'or, avecques un Dia-

mant en table. Lors appella Panurge, et luy monstra le cas. A quoy Panurge luy dist que la fueille de papier estoit escripte, mais c'estoit par telle subtilité que l'on n'y veoit poinct d'escriture. Et, pour le sçavoir, la mist auprés du feu, pour voir si l'escripture estoit faicte avec du sel Ammoniac destrempé en eau. Puis la mit dedans l'eau, pour sçavoir si la lettre estoit escripte du suc de Tithymalle. Puis la monstra à la chandelle, si elle estoit point escripte du jus de oignons b ancs.

Puis en frotta une partie d'huille de noix, pour veoir si elle estoit point escripte de lexif de figuier. Puis en frotta une part de laict de femme allaictant sa fille premiere née, pour veoir si elle estoit poinct escripte de sang de Rubettes. Puis en frotta un coing de cendre d'un nic de Arondelles, pour veoir si elle estoit escripte de la rousée qu'on trouve dedans les pommes de Alicacabut. Puis en frotta un aultre bout de la sanie des aureilles, pour veoir si elle estoit escripte de fiel de corbeau. Puis la trempa en vinaigre, pour veoir si elle estoit escripte de laict de espurge. Puis la graissa d'axunge de souris chauves, pour veoir si elle estoit escripte avec sperme de baleine, qu'on appelle ambre gris. Puis la mist tout doulcement dedans un bassin d'eau fresche, et soubdain la tira, pour veoir si elle estoit escripte avecques alum de plume. Et, voyant qu'il n'y congnoissoit rien, appella le messagier, et luy demanda : « Compaing, la dame qui t'a icy envoyé t'a elle poinct baillé de baston pour apporter? » pensant que feust la finesse que met Aule Gelle; et le messagier luy respondit : « Non, monsieur. » Adoncques Panurge luy voulut faire raire les cheveulx, pour sçavoir si la dame avoit faict escripre avec fort moret, sur sa teste rase, ce qu'elle vouloit mander; mais, voyant que ses cheveulx estoyent fort grands, il s'en desista, considerant qu'en si peu de temps ses cheveulx n'eussent creuz si longs.

Alors dist à Pantagruel : « Maistre, par les vertuz Dieu, je

n'y sçaurois que faire ny dire. J'ai employé, pour congnoistre si rien y a icy escript, une partie de ce que en met Messere Francesco di Nianto, le Thuscan, qui a escript la mainere de lire lettres non apparentes, et ce que escript Zoroaster, *Peri grammaton acriton*, et Calphurnius Bassus, *De litteris illegibilibus ;* mais je n'y voy rien, et croy qu'il n'y a aultre chose que l'aneau. Or le voyons. »

Lors, le regardant, trouverent escript par dedans, en hebrieu : *Lamah hazabthani ;* dont appellerent Epistemon, luy demandant que c'estoit à dire? A quoy respondit que c'estoyent motz Hebraïcques signifians : « Pourquoy me as tu laissé? » Dont soubdain replicqua Panurge : « J'entens le cas. Voyez vous ce dyamant? c'est un dyamant faulx. Telle est doncques l'exposition de ce, veult dire la dame : Dy, amant faulx, pourquoy me as tu laissée? » Laquelle exposition entendit Pantagruel incontinent, et luy souvint comment, à son departir, il n'avoit dict à dieu à la Dame, et s'en contristoit; et voluntiers fust retourné à Paris pour faire sa paix avecques elle. Mais Epistemon luy reduyt à memoire le departement de Enéas d'avecques Dido, et le dict de Heraclides Tarentin que la navire restant à l'ancre, quand la necessité presse, il fault coupper la chorde plus tost que perdre temps à la deslier. Et qu'il debvoit laisser tous pensemens pour survenir à la ville de sa nativité, qui estoit en dangier.

De faict, une heure aprés, se leva le vent nommé Nord-nord-west, auquel ilz donnerent pleines voilles, et prindrent la haulte mer, et, en briefz jours, passans par Porto Santo, et par Medere, firent scale es isles de Canarre. De là partans, passerent par Cap Blanco, par Senege, par Cap Virido, par Gambre, par Sagres, par Melli, par le Cap de Bona Speranza, et firent scalle au royaulme de Melinde. De là partans, firent voille au vent de la transmontane, passans par Meden, par Uti, par Udem, par Gelasim, par les isles des Phées, et jouxte le royaulme de Achorie; finalement arriverent au port de

Utopie, distant de la ville des Amaurotes par troys lieues, et quelque peu d'advantaige.

Quand ilz feurent en terre quelque peu refraichiz, Pantagruel dist : « Enfans, la ville n'est loing d'icy; davant que marcher oultre, il seroit bon deliberer de ce qu'est à faire, affin que ne semblons es Atheniens, qui ne consultoient jamais sinon aprés le cas faict. Estes vous deliberez de vivre et mourir avecques moy ! — Seigneur, ouy, dirent ilz tous, tenez vous asseuré de nous, comme de voz doigtz propres. — Or, dist il, il n'y a qu'un poinct qui tienne mon esperit suspend et doubteux : c'est que je ne sçay en quel ordre ny en quel nombre sont les ennemis qui tiennent la ville assiegée; car, quand je le sçauroys, je m'y en iroys en plus grande asseurance, par ce, advisons ensemble du moyen comment nous le pourrons sçavoir. »

A quoy tous ensemble dirent : « Laissez nous y aller veoir, et nous attendez icy : car, pour tout le jourd'huy, nous vous en apporterons nouvelles certaines.

— Je, dist Panurge, entreprends de entrer en leur camp par le meillieu des gardes et du guet, et bancqueter avec eux, et bragmarder à leurs despens, sans estre congueu de nully, visiter l'artillerie, les tentes de tous les capitaines, et me prelasser par les bandes, sans jamais estre descouvert : le diable ne me affineroit pas, car je suis de la lignee de Zopire.

— Je, dist Epistemon, sçay tous les stratagemates et prouesses des vaillans capitaines et champions du temps passé, et toutes les ruses et finesses de discipline militaire; je iray, et, encores que feusse descouvert et decelé, j'eschapperay, en leur faisant croire de vous tout ce que me plaira : car je suis de la lignee de Sinon.

— Je, dist Eusthenes, entreray par atravers leurs tranchees, maulgré le guet et tous les gardes, car je leur passeray sur le ventre, et leur rompray bras et jambes, et feussent ilz aussi fors que le diable, car je suis de la lignee de Hercules.

— Je, dist Carpalim, y entrerai si les oyseaulx y entrent : car j'ay le corps tant allaigre que je aurai saulté leurs tranchees, et percé oultre tout leur camp, davant qu'ilz m'ayent apperceu. Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant soit legier, et feust ce Pegase de Perseus, ou Pacolet, que devant eulx je n'eschappe gaillard et sauf. J'entreprens de marcher sur les espiz de bled, sus l'herbe des prez, sans qu'elle flechisse dessoubz moy, car je suis de la lignee de Camille Amazone. »

CHAPITRE XXV

COMMENT PANURGE, CARPALIM, EUSTHENES, EPISTEMON, COMPAIGNONS DE PANTAGRUEL, DESCONFIRENT SIX CENS SOIXANTE CHEVALIERS BIEN SUBTILEMENT

Ainsi qu'il disoit cela, ilz adviserent six cens soixante chevaliers, montez à l'advantage sus chevaulx legiers, qui accouroyent là veoir quelle navire c'estoit qui estoit de nouveau abordée au port, et couroient à bride avallée pour les prendre s'ilz eussent peu. Lors dist Pantagruel : « Enfans, retirez-vous en la navire, voyez cy de noz ennemis qui accourent, mais je vous les tueray icy comme bestes, et fussent ilz dix fois autant : ce pendent retirez vous, et en prenez vostre passe temps. » Adoncques respondit Panurge : « Non, seigneur, il n'est de raison que ainsi faciez; mais, au contraire, retirez vous en la navire, et vous, et les aultres : car moy tout seul les desconfiray icy mais il ne fault pas tarder; avancez-vous. » A quoy dirent les aultres : « C'est bien dict, seigneur; retirez vous, et nous aiderons icy à Panurge, et vous congnoistrez que nous sçavons faire. » Adonc Pantagruel dist : « Or je le veulx bien; mais, au cas que fussiez les plus foybles je ne vous fauldray. »

Alors Panurge tira deux grandes cordes de la nef, et les attacha au tour qui estoit sur le tillac, et les mist en terre, et en fist un long circuyt, l'un plus loing, l'aultre dedans cestuy là. Et dist à Epistemon : « Entrez dedans la navire, et quand je vous sonneray, tournez le tour sus le tillac diligentement, en ramenant à vous ces deux chordes. » Puis dist à Eusthenes et à Carpalim : « Enfans, attendez icy et vous offrez es ennemys franchement, et obtemperez à eux, et faictes semblant de vous rendre, mais advisez que ne entrez au cerne de ces chordes : retirez vous tousjours hors. » Et incontinent entra dedans la navire, et print un fais de paille et une botte de pouldre de canon, et espandit par le cerne des chordes, et avec une migraine de feu se tint auprés.

Tout soubdain arriverent à grande force les chevaliers, et les premiers chocquerent jusques aupres de la navire, et, par ce que le rivage glissoit, tumberent eux et leurs chevaulx, jusques au nombre de quarante et quatre. Quoy voyans les aultres approcherent, pensans que on leur eust resisté à l'arrivée. Mais Panurge leur dist : « Messieurs, je croy que vous soyez faict mal, pardonnez le nous : car ce n'est de nous, mais c'est de la lubricité de l'eau de mer, qui est tousjours unctueuse. Nous nous rendons à vostre bon plaisir. » Autant en dirent ses deux compaignons, et Epistemon, qui estoit sur le tillac.

Ce pendent Panurge s'esloignoit, et, voyant que tous estoyent dedans le cerne des chordes, et que ses deux compaignons s'en estoient esloignez, faisans place à tous ces chevaliers qui à foulle alloyent pour veoir la nef, et qui estoyent dedans, soubdain cria à Epistemon : « Tire, tire. » Lors Epistemon commença tirer au tour, et les deux chordes se empestrerent entre les chevaulx, et les ruoyent par terre bien aysement avec les chevaucheurs; mais eulx, ce voyans, tirerent à l'espée, et les vouloyent desfaire, dont Panurge meit le feu en la trainée, et les fist tous là brusler comme ames damnées,

hommes et chevaulx, nul n'en eschappa, excepté un qui estoit monté sur un cheval turcq, qui le gaigna à fouyr ; mais, quand Carpalim l'apperceut, il courut apres en telle hastiveté et allaigresse qu'il le attrapa en moins de cent pas, et, saultan sur la crouppe de son cheval, l'embrassa par derriere, et l'amena à la navire.

Cette deffaicte parachevée, Pantagruel feut bien joyeux, et loua merveilleusement l'industrie de ses compaignons, et les fist rafraichir et bien repaistre sur le rivage joyeusement, et boire d'autant, le ventre contre terre, et leur prisonnier avecques eux familiairement : sinon que le pauvre diable n'estoit point asseuré que Pantagruel ne le devorast tout entier, ce qu'il eust faict, tant avoit la gorge large, aussi facillement que feriez un grain de dragée, et ne luy eust monté en sa bouche en plus qu'un grain de millet en la gueulle d'un asne.

CHAPITRE XXVI

COMMENT PANTAGRUEL ET SES COMPAIGNONS ESTOIENT FASCHEZ DE MANGER DE LA CHAIR SALÉE, ET COMMENT CARPALIM ALLA CHASSER POUR AVOIR DE LA VENAISON

Ainsi comme ilz bancquetoient, Carpalim dist : « Et ventre sainct Quenet, ne mangerons nous jamais de venaison? Ceste chair sallée m'altere tout. Je vous voys apporter icy une cuysse de ces chevaulx que nous avons faict brusler : elle sera assez bien rostie. » Tout ainsi qu'il se levoit pour ce faire, apperceut à l'orée du boys un beau grand chevreul qui estoit yssu du fort, voyant le feu de Panurge, à mon advis. Incontinent courut aprés, de telle roiddeur qu'il sembloit que feust

un carreau d'arbaleste, et l'attrapa en un moment; et, en courant, print de ses mains en l'air :

Quatre grandes Otardes,
Sept Bitars,
Vingt et six perdrys grises,
Trente et deux rouges,
Seize Faisans,
Neuf Becasses,
Dix et neuf Herons,
Trente et deux Pigeons ramiers;
Et tua de ses pieds dix ou douze que levraulx, que lapins, qui ja estoient hors de paige;
Dix et huyt rasles parez ensemble,
Quinze sanglerons,
Deux Blereaux,
Trois grands Renards.

Frappant doncques le Chevreul de son Malcus à travers la teste, le tua, et, l'apportant, recueillit ses Levraulx, Rasles et Sanglerons. Et, de tans loing que peut estre ouy, il s'escria, disant : « Panurge, mon amy : vinaigre, vinaigre ! » Dont pensoit le bon Pantagruel que le cueur luy fist mal, et commanda qu'on ly apprestast du vinaigre. Mais Panurge entendit bien qu'il y avoit Levrault au croc; de faict, monstra au noble Pantagruel comment il portoit à son col un beau chevreul, et toute sa ceincture brodée de levraulx.

Soudain Epistemon fit, au nom des neuf Muses, neuf belles broches de boys à l'anticque. Eusthenes aydoit à escorcher, et Panurge mist deux selles d'armes des chevaliers en tel ordre qu'elles servirent de landiers; et firent roustisseur leur prisonnier, et au feu où brusloyent les chevaliers, firent roustir leur venaison. Et aprés, grand chere à force vinaigre : au diable l'un qui se faignoit ! c'estoit triumphe de les voir bauffrer. Lors dist Pantagruel : « Pleust à Dieu que chascun de vous eust deux paires de sonnettes de Sacre au menton, et que je eusse au mien les grosses horloges de Renes, de Poictiers, de Tours et de Cambray, pour veoir l'aubade que nous donnerions au remuement de nos badigoinces? — Mais, dist Panurge, il vault mieux penser de nostre affaire un peu, et par quel moyen nous pourrons venir au dessus de noz ennemis. — C'est bien advisé, » dist Pantagruel. Pourtant demanda à leur prisonnier : « Mon amy, dis nous icy la verité, et ne nous

mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif : car c'est moy qui mange les petitz enfans. Conte nous entierement l'ordre, le nombre et la forteresse de l'armée. »

A quoy respondit le prisonnier : « Seigneur, sachez pour la verité que en l'armée sont trois cens Géans, tous armez de pierre de taille, grands à merveilles, toutesfois non tant du tout que vous, excepté un qui est leur chef, et a nom Loupgarou, et est tout armé d'enclumes Cyclopicques; cent soixante et troys mille pietons tous armés de peaulx de Lutins, gens fortz et courageux; unze mille quatre cens hommes d'armes; troys mille six cens doubles canons, et d'espingarderie sans nombre; quatre vingtz quatroze mille pionniers; cent cinquante mille putains belles comme déesses. — (Voylà pour moy, dist Panurge), — dont les aucunes sont Amazones, les aultres Lyonnoises, les aultres Parisiannes, Tourangelles, Angevines, Poictevines, Normandes, Allemandes; de tous pays et toutes langues y en a. — Voire mais, dist Pantagruel, le roy y est il? — Ouy, Sire, dist le prisonnier; il y est en personne, et nous le nommons Anarche, roy des Dipsodes, qui vault autant à dire comme gens alterez : car vous ne veistes oncques gens tant alterez ny beuvans plus voluntiers. Et a sa tente en la garde des géans.

— C'est assez, dist Pantagruel. Sus, enfans, estes vous deliberez d'y venir avecques moy? » A quoy respondit Panurge : « Dieu confonde qui vous laissera. J'ay ja pensé comment je vous les rendray tous mors comme porcs, qu'il n'en eschappera au diable le jarret. Mais je me soucie quelque peu d'un cas. — Et qu'est ce? dist Pantagruel. — C'est, dist Panurge, comment je pourray avanger à braquemarder toutes les putains qui y sont en ceste après disnée, qu'il n'en eschappe pas une, que je ne taboure en forme commune. — Ha, ha, ha ! » dist Pantagruel. Et Carpalim dist : « Au diable de biterne ! par Dieu, j'en embourreray quelque une. — Et je, dist Eusthenes, quoy? qui ne dressay onques puis que bougeasmes

de Rouen, au moins que l'aguille montast jusques sur les dix ou unze heures : voire encores que l'aye dur et fort comme cent diables. — Vrayement, dist Panurge, tu en auras des plus grasses et des plus refaictes. — Comment, dist Epistemon, tout le monde chevauchera, et je meneray l'asne ! le diable emporte qui en fera rien ! Nous userons du droit de guerre, *qui potest capere capiat.* — Non, non, dist Panurge. Mais attache ton asne à un croc, et chevauche comme le monde. »

Et le bon Pantagruel ryoit à tout, puis leur dist : « Vous comptez sans vostre hoste. J'ay grand peur que, devant qu'il soit nuyct, ne vous voye en estat que ne aurez grande envie d'arresser, et qu'on vous chevauchera à grand coup de picque et de lance. — Baste, dist Epistemon. Je vous les rends à roustir ou boillir, à fricasser ou mettre en pasté. Ilz ne sont en si grand nombre comme avoit Xerces, car il avoit trente cens mille combatans, si croyez Herodote et Troge Pompone : et toutesfoys Themistocles à peu de gens les desconfit. Ne vous souciez, pour Dieu ! — Merde, merde, dist Panurge. Ma seule braguette espoussetera tous les hommes, et sainct Balletrou, qui dedans y repose, decrottera toutes les femmes. — Sus donc, enfans, dist Pantagruel, commençons à marcher.

CHAPITRE XXVII

COMMENT PANTAGRUEL DROISSA UN TROPHÉE EN MEMOIRE DE LEUR PROUESSE, ET PANURGE UN AULTRE EN MEMOIRE DES LEVRAULX. ET COMMENT PANTAGRUEL, DE SES PETZ, ENGENDROIT LES PETITZ HOMMES, ET DE SES VESNES LES PETITES FEMMES. ET COMMENT PANURGE ROMPIT UN GROS BASTON SUR DEUX VERRES

« Devant que partions d'icy, dist Pantagruel, en memoire de la prouesse que avez presentement faict, je veulx eriger

en ce lieu un beau trophée. » Adoncques un chascun d'entre eulx, en grande liesse et petites chansonnettes villaticques, dresserent un grand boys auquel y pendirent une selle d'armes, un chanfrain de cheval, des pompes, des estrivieres, des esperons, un haubert, un hault appareil asseré, une hasche, un estoc d'armes, un gantelet, une masse, des goussetz, des greves, un gorgery, et ainsi de tout appareil requis à un arc triumphal ou Trophée. Puis, en memoire eternelle, escripvit Pantagruel le dicton victorial comme s'ensuyt :

Ce fut icy qu'apparut la vertus
De quatre preux et vaillans champions,
Qui, de bon sens, non de harnois vestuz,
Comme Fabie, ou les deux Scipions,
Firent six cens soixante morpions,
Puissans ribaulx, brusler comme une escorce.
Prenez y tous, Roys, ducs, rocz et pions,
Enseignement qu'engin mieulx vault que force :

Car la victoire,
Comme est notoire,
Ne gist qu'en heur
Du consistoire
Ou regne en gloire
Le hault Seigneur;

Vient, non au plus fort ou greigneur,
Ains à qui luy plaist, com'fault croire :
Doncques a chevance et honneur
Cil qui par foy en luy espoire.

Ce pendant que Pantagruel escripvoit les carmes susdictz, Panurge emmancha en un grand pal les cornes du chevreul, et la peau et le pied droit de devant d'icelluy; puis les aureilles de trois levraulx, le rable d'un lapin, les mandibules d'un lievre, les aisles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers, une guedofle de vinaigre, une corne où ilz mettoient le sel, leur broche de boys, une lardouere, un meschant chauldron tout pertuisé, une breusse où ilz saulsoient, une saliere de

terre, et un gobelet de Beauvoys. Et, en imitation des vers et Trophée de Pantagruel, escripvit ce que s'ensuyt :

Ce fut icy que mirent à bas culz
Joyeusement quatre gaillars pions,
Pour bancqueter à l'honneur de Bacchus,
Beuvans à gré comme beaulx carpions.
Lors y perdit rables et cropions
Maistre levrault, quand chascun s'y efforce :
Sel et vinaigre, ainsi que scorpions,
Le poursuivoient, dont en eurent l'estorce.

Car l'inventoire
D'un défensoire,
En la chaleur,
Ce n'est qu'à boire
Droit et net, voire
Et du meilleur,

Mais manger levrault, c'est malheur,
Sans de vinaigre avoir memoire :
Vinaigre est son ame et valeur.
Retenez le en poinct peremptoire.

Lors, dist Pantagruel : « Allons, enfans, c'est trop musé icy à la viande : car à grand peine voit on advenir que grands bancqueteurs facent beaulx faicts d'armes. Il n'est umbre que d'estendartz, il n'est fumée que de chevaulx, et clicquetys que de harnoys. » A ce commença Epistemon soubrire, et dist : « Il n'est umbre que de cuisine, fumée que de pastez, et clicquetys que de tasses. » A quoy respondit Panurge : « Il n'est umbre que de courtines, fumee que de tetins, et clicquetys que de couillons. » Puis, se levant fit un pet, un sault, et un sublet, et crya à haulte voix joyeusement : « Vive tousjours Pantagruel ! » Ce voyant, Pantagruel en voulut autant faire, mais, du pet qu'il fit, la terre trembla neuf lieues à la ronde, duquel, avec l'air corrumpu, engendra plus de cinquante et troys mille petits hommes nains et contrefaicts : et d'une vesne qu'il fist, engendra autant de petites femmes, acropies comme vous en voyez en plusieurs lieux, qui jamais ne crois-

sent, sinon comme les quehues des vaches, contre bas, ou bien comme les rabbes de Lymousin, en rond. « Et quoy, dist Panurge, vos petz sont ilz tant fructueux ? par Dieu, voicy de belles savates d'hommes, et de belles vesses de femmes; il les fault marier ensemble, ilz engendreront des mouches bovines. » Ce que fit Pantagruel, et les nomma Pygmées. Et les envoya vivre en une isle là aupres, où ilz se sont fort multipliez depuis. Mais les grues feur font continuellement la guerre : desquelles ilz se defendent courageusement, car ces petits boutz d'hommes (lesquelz en Ecosse l'on appelle manches d'estrilles) sont voluntiers cholericques. La raison physicale est parce qu'ilz ont le cueur prés de la merde.

En ceste mesme heure, Panurge print deux verres qui là estoient, tous deux d'une grandeur, et les emplit d'eau tant qu'ilz en peurent tenir, et en mist l'un sur une escarbelle, et l'aultre sur une aultre, les esloingnant à part la distance de cinq piedz; puis aprés print le fust d'une javeline de la grandeur de cinq piedz et demy, et le mist dessus les deux verres, en sorte que les deux boutz du fustz touchoient justement les bors des verres. Cela faict, print un gros pau, et dist à Pantagruel et es aultres : « Messieurs, considerez comment nous aurons victoire facillement de nos ennemys. Car ainsi comme je rompray ce fust icy dessus les verres, sans que les verres soient en rien rompus ne brisés, encores, que plus est, sans que une seule goutte d'eau en sorte dehors, tout ainsi nous romprons la teste à noz Dipsodes, sans ce que nul de nous soit blessé, et sans perte aulcune de noz besoignes. Mais, affin que ne pensez qu'il y ait enchantement, tenez, dist il à Eusthenes, frappez de ce pau tant que pourrez au millieu. » Ce que fist Eusthenes, et le fust rompit en deux pieces tout net, sans qu'une goutte d'eau tombast des verres. Puis dist : « J'en sçay bien d'aultres; allons seulement en asseurance. »

CHAPITRE XXVIII

COMMENT PANTAGRUEL EUT VICTOIRE BIEN ESTRANGEMENT DES DIPSODES ET DES GÉANS

Aprés tous ces propos Pantagruel appella leur prisonnier et le renvoya, disant : « Va t'en à ton Roy en son camp, et luy dis nouvelles de ce que tu as veu, et qu'il se delibere de me festoyer demain sus le midy : car, incontinent que mes galleres seront venues, qui sera de matin au plus tard, je luy prouveray par dixhuyt cens mille combatans et sept mille géans tous plus grans que tu ne me vcois, qu'il a faict follement et contre raison de assaillir ainsi mon pays. » En quoy faignoit Pantagruel avoir armée sur mer.

Mais le prisonnier respondit qu'il se rendoit son esclave, et qu'il estoit content de jamais ne retourner à ses gens, ains plustost combatre avec Pantagruel contre eulx, et pour Dieu qu'ainsi le permist.

A quoy Pantagruel ne voulut consentir; ains luy commanda qu'il partist de là briefvement, et allast ainsi qu'il avoit dict, et luy bailla une boette pleine de Euphorbe et de grains de Coccognide, confictz en eau ardente, en forme de compouste, luy commandant la porter à son Roy, et luy dire que, s'il en pouvoit manger une once sans boire, qu'il pourroit à lui resister sans peur.

Adonc le prisonnier le supplia à joinctes mains que, à l'heure de sa bataille, il eust de luy pitié, donc luy dist Pantagruel : « Apres que tu auras le tout annoncé à ton Roy, metz tout ton espoir en Dieu, et il ne te delaissera poinct : car de moy, encores que soye puissant, comme tu peuz veoir, et aye gens infinis en armes, toutesfoys je n'espere en ma force

ny en mon industrie; mais toute ma fiance est en Dieu mon protecteur, lequel jamais ne delaisse ceulx qui en luy ont mis leur espoir et pensée. »

Ce faict, le prisonnier luy requist que, touchant sa rançon, il luy voulust faire party raisonnalbe. A quoy respondit Pantagruel que sa fin n'estoit de piller ny arançonner les humains, mais de les enrichir et reformer en liberté totalle : « Va t'en, dist il, en la paix du Dieu vivant, et ne suiz jamais maulvaise compaignie, que malheur ne te advienne. »

Le prisonnier party, Pantagruel dist à ses gens : « Enfans, j'ay donné à entendre à ce prisonnier que nous avons armee sur mer, ensemble que nous ne leur donnerons l'assault que jusques à demain sus le midy; à celle fin que eulx, doubtant la grande venue de gens, ceste nuyct se occupent à mettre en ordre, et soy remparer : mais ce pendent mon intention est que nous chargeons sur eulx environ l'heure du premier somme. »

Mais laissons icy Pantagruel avecques ses apostoles, et parlons du roy Anarche et de son armée. Quand donc le prisonnier feut arrivé, il se transporta vers le Roy, et luy conta comment estoit venu un grand Géant, nommé Pantagruel, qui avoit desconfit et faict roustir cruellement tous les six cens cinquante et neuf chevaliers, et luy seul estoit saulvé pour en porter les nouvelles. D'advantaige avoit charge dudict géant de luy dire qu'il luy apprestast au lendemain sur le midy à disner, car il deliberoit de le envahir à ladicte heure.

Puis luy bailla ceste boete où estoient les confitures. Mais, tout soubdain qu'il en eut avallé une cuillerée, luy vint tel eschauffement de gorge avecques ulceration de la luette que la langue luy pela. Et, pour remede qu'on luy feist, ne trouva allegement quelconques, sinon de boire sans remission : car, incontinent qu'il ostoit le guobelet de la bouche, la langue luy brusloit. Par ainsi, l'on ne faisoit que luy entonner vin en

gorge avec un embut. Ce que voyans ses capitaines, Baschatz et gens de garde, gousterent desdictes drogues pour esprouver si elles estoient tant alteratives; mais il leur en print comme à leur roy. Et tous flacconnerent si bien que le bruyt vint par tout le camp comment le prisonnier estoit de retour, et qu'ilz debvoient avoir au lendemain l'assault, et que à ce ja se preparoit le Roy, et les capitaines, ensemble les gens de garde, et ce par boire à tyre larigot. Parquoy un chascun de l'armée commencza Martiner, chopiner, et trinquer de mesmes. Somme, ilz beurent tant et tant qu'ilz s'endormirent comme porcs sans ordre parmy le camp.

Maintenant retournons au bon Pantagruel, et racontons comment il se porta en cest affaire. Partant du lieu du Trophée, print le msat de leur navire en sa main comme un bourdon, et mist dedans la hune deux cens trente et sept poinsons de vin blanc d'Anjou, du reste de Rouen, et attacha à sa ceincture la barque toute pleine de sel, aussi aisement comme les Lansquenettes portent leurs petitz panerotz. Et ainsi se mist en chemin avec ses compaignons. Quand il fut pres du camp des ennemys, Panurge luy dist : « Seigneur, voulez vous bien faire? Devallez ce vin blanc d'Anjou de la hune, et beuvons icy à la bretesque. »

A quoy condescendit voluntiers Pantagruel, et beurent si net qu'il n'y demeura une seulle goutte des deux cens trente et sept poinsons, excepté une ferriere de cuir bouilly de Tours, que Panurge emplit pour soy : car il l'appelloit son *vade mecum*, et quelques meschantes baissieres pour le vinaigre.

Aprés qu'ilz eurent bien tiré au chevrotin, Panurge donna à manger à Pantagruel quelque diable de drogues, composées de lithontripon, nephrocatarticon, coudignac cantharidisé, et aultres especes diureticques.

Ce faict, Pantagruel dist à Carpalim : « Allez en la ville, gravant comme un rat contre la muraille, comme bien sçavez faire, et leur dictes que à l'heure presente ilz sortent et don-

nent sur les ennemys, tant roiddement qu'ilz pourront; et, ce dict, descendez, prenant une torche allumée avecques laquelle vous mettrez le feu dedans toutes les tentes et pavillons du camp; puys vous crierez tant que pourrez de vostre grosse voix, qui est plus espovantable que n'estoit celle de Stentor, qui fut ouy par sur tout le bruyt de la bataille des Troyans, et partez du dict camp. — Voire mais, dist Carpalim, seroit ce pas bon que je encloasse toute leur artillerie? — Non, non, dist Pantagruel, mais bien mettez le feu en leurs pouldres. »

A quoy obtemperant, Carpalim partit soubdain, et fist comme avoit esté decreté par Pantagruel, et sortirent de la ville tous les combattans qui y estoyent. Et, alors que il eut mis le feu par les tentes et pavillons, passoit legierement par sur eulx sans qu'ilz en sentissent rien, tant ilz ronfloyent et dormoyent parfondement. Il vint au lieu où estoit l'artillerie: et mit le feu en leurs munitions; mais ce feust le dangier : le feu feut si soubdain que il cuida embrazer le pauvre Carpalim. Et n'eust esté sa merveilleuse hastiveté, il estoit fricassé comme un cochon, mais il departit si roidement qu'un quarreau d'arbaleste ne vole pas plustost.

Quand il fut hors des tranchees, il s'escria si espovantablement qu'il sembloit que tous les diables feussent deschainez. Auquel son s'esveillerent les ennemys, mais sçavez vous comment? Aussi estourdis que le premier son de matines, qu'on appelle en Lussonnoys frotte couille.

Ce pendent Pantagruel commença à semer le sel qu'il avoit en sa barque, et, parce qu'ilz dormoyent la gueulle baye et ouverte, il leur en remplit tout le gouzier, tant que ces pauvres haires toussissoient comme regnards, crians : « Ha Pantagruel, Pantagruel, tant tu nous chauffes le tizon ! » Soubdain print envie à Pantagruel de pisser, à cause des drogues que luy avoit baillé Panurge, et pissa parmy leur camp, si bien et copieusement qu'il les noya tous; et y eut deluge particulier

dix lieues à la ronde. Et dist l'histoire que, si la grand jument de son pere y eust esté et pissé pareillement, qu'il y eust eu deluge plus enorme que celluy de Deucalion : car elle ne pissoit fois qu'elle ne fist une riviere plus grande que n'est le Rosne et le Danouble.

Ce que voyans ceulx qui estoient yssuz de la ville, disoient : « Ilz sont tous mors cruellement, voyez le sang courir. » Mais ilz y estoient trompés, pensans, de l'urine de Pantagruel, que feust le sang des ennemys : car ilz ne le veoyent sinon au lustre du feu des pavillons, et quelque peu de clarté de la Lune.

Les ennemys, apres soy estre reveillez, voyans d'un cousté le feu en leur camp, et l'inondation et deluge urinal, ne sçavoyent que dire ny que penser. Aulcuns disoient que c'estoit la fin du monde et le jugement final, qui doibt estre consommé par feu : les aultres, que les dieux marins Neptune, Protheus, Tritons, aultres, les persecutoient, et que, de faict, c'estoit eaue marine et salée.

O qui pourra maintenant racompter comment se porta Pantagruel contre les troys cens géans? O ma muse ! ma Calliope, ma Thalie, inspire moy à ceste heure ! restaure moy mes esperitz, car voicy le pont aux asnes de Logicque, voicy le trebuchet, voicy la difficulté de pouvoir exprimer l'horrible bataille qui fut faicte. A la mienne volunté que je eusse maintenant un boucal du meilleur vin que beurent oncques ceux qui liront ceste histoire tant veridicque !

CHAPITRE XXIX

COMMENT PANTAGRUEL DEFFIT LES TROYS CENS GÉANS ARMEZ DE PIERRES DE TAILLE, ET LOUPGAROUP LEUR CAPITAINE

Les géans, voyans que tout leur camp estoit noyé, emporterent leur Roy Anarche à leur col, le mieulx qu'ilz peurent,

hors du tort, comme fist Enéas son pere Anchises de la conflagration de Troye. Lesquelz quand Panurge apperceut, dist à Pantagruel : « Seigneur, voyez là les géans qui sont yssus : donnez dessus de vostre mast, gualantement à la vieille escrime. Car c'est à ceste heure qu'il se fault monstrer homme de bien. Et, de nostre cousté, nous ne vous fauldrons. Et hardiment, que je vous en tueray beaucoup. Car quoy? David tua bien Goliath facillement. Moy-doncques qui en battrois douze telz qu'estoit David : car en ce temps là ce n'estoit que un petit chiart, n'en desferay je pas bien une douzaine? Et puis ce gros paillard Eusthenes, qui est fort comme quatre bœufz, ne s'y espargnera. Prenez couraige, chocquez à travers d'estoc et de taille. » Or dist Pantagruel : « De couraige, j'en ay pour plus de cinquante francs. Mais quoy? Hercules ne ausa jamais entreprendre contre deux. — C'est, dist Panurge, bien chié en mon nez; vous comparez vous à Hercules? Vous avez, par dieu plus de force aux dentz, et plus de sens au cul, que n'eut jamais Hercules en tout son corps et ame. Autant vault l'homme comme il s'estime. »

Eulx disans ces parolles, voicy arriver Loupgarou, avecques tous ses Geans; lequel, voyant Pantagruel tout seul, feut esprins de temerité et oultrecuidance, par espoir qu'il avoit d'occire le pauvre bon hommet. Dont dict à ses compaignons Geans : « Paillars de plat pays, par Mahom, si aulcun de vous entreprent combattre contre ceulx cy, je vous feray mourir cruellement. Je veulx que me laissiez combatre seul : ce pendent vous aurez vostre passe temps à nous regarder. » Adonc se retirerent tous les Geans avec leur Roy là aupres, où estoient les flaccons, et Panurge et ses compaignons avecques eulx, qui contrefaisoit ceulx qui ont eu la verolle, car il tordoit la gueule et retiroit les doigts; et, en parolle enrouée, leur dist : « Je renie bieu, compaignons, nous ne faisons poinct la guerre. Donnez nous à repaistre avecques vous, ce pendant que nos maistres s'entrebatent. » A quoy

voluntiers le Roy et les Geans consentirent, et les firent banc-queter avecques eulx.

Ce pendent Panurge leur contoit les fables de Turpin, les exemples de sainct Nicolas, et le conte de la Ciguoingne.

Loupgarou doncques s'adressa à Pantagruel avec une masse toute d'acier, pesante neuf mille sept cens quintaulx deux quarterons, d'acier de Calibes, au bout de laquelle estoient treyze poinctes de dyamans, dont la moindre estoit aussi grosse comme la plus grande cloche de Nostre-Dame de Paris (il s'en falloit par adventure l'espesseur d'un ongle, ou au plus, que je ne mente, d'un doz de ces cousteaux qu'on appelle couppe aureille; mais pour un petit, ne avant ne arriere); et estoit phée, en maniere que jamais ne pouvoit rompre, mais, au contraire, tout ce qu'il en touchoit rompoit incontinent.

Ainsi doncques, comme il approuchoit en grande fierté, Pantagruel, jectant les yeulx au ciel, se recommanda à Dieu de bien bon cueur, faisant vœu tel comme s'ensuyt : « Seigneur Dieu, qui tousjours as esté mon protecteur et mon servateur, tu vois la destresse en laquelle je suis maintenant. Rien icy ne m'amene, sinon zele naturel, ainsi comme tu as octroyé es humains de garder et defendre soy, leurs femmes, enfans, pays, et famille, en cas que ne seroit ton negoce propre qui est la foy : car en tel affaire tu ne veulx, nul coadjuteur, sinon de confession catholicque et service de ta parolle; et nous as défendu toutes armes et defences, car tu es le tout puissant, qui, en ton affaire propre, et ou ta cause propre est tirée en action, tu peulx défendre trop plus qu'on ne sçauroit estimer, toy qui as mille milliers de centaines de millions de légions d'anges, desquelz le moindre peut occire tous les humains, et tourner le ciel et la terre à son plaisir, comme jadis bien apparut en l'armée de Sennacherib. Doncques, s'il te plaist à ceste heure me estre en ayde, comme en toy seul est ma totale confiance et espoir, je te fais vœu que, par toutes contrées

tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs, où je auray puissance et autorité, je feray prescher ton sainct Evangile purement, simplement, et entierement; si que les abus d'un tas de papelars et faulx prophetes, qui ont par constitutions humaines et inventions dépravees envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminez. »

Alors fut ouye une voix du ciel, disant : « *Hoc fac et vinces*; » c'est à dire : Fais ainsi, et tu auras victoire.

Puis, voyant Pantagruel que Loupgarou approcheoit la gueulle ouverte, vint contre luy hardiment, et s'escrya tant qu'il peut : « A mort, ribault ! à mort ! » pour luy faire paour, selon la discipline des Lacedemoniens, par son horrible cry. Puis luy getta de sa barque qu'il portoit à sa ceincture, plus de dix et huyct cacques et un minot de sel, dont il luy emplit et gorge, et gouzier, et le nez, et les yeulx. De ce irrité, Loupgarou luy lancea un coup de sa masse, luy voulant rompre la cervelle; mais Pantagruel fut habille, et eust tousjours bon pied et bon œil; par ce demarcha du pied gausche un pas arriere; mais il ne sceut si bien faire que le coup ne tumbast sur la barque, laquelle rompit en quatre mille octante et six pieces, et versa la reste du sel en terre.

Quoy voyant, Pantagruel gualantement desplie ses bras, et, comme est l'art de la hasche, luy donna du gros bout de son mast, en estoc, au dessus de la mamelle, et, retirant le coup à gauche en taillade, luy frappa entre col et collet; puis, avanceant le pied droit, luy donna sur les couillons un pic du hault bout de son mast, à quoy rompit la hune, et versa trois ou quatre poinsons de vin qui estoient de reste. Dont Loupgarou pensa qu'il luy eust incisé la vessie, et du vin que ce feust son urine qui en sortist.

De ce non contant, Pantagruel vouloit redoubler au coulouoir; mais Loupgarou, haulsant sa masse, avancea son pas sur luy, et de toute sa force la vouloit enfoncer sur Pantagruel; de faict, en donna si vertement que, si Dieu n'eust

secouru le bon Pantagruel, il l'eust fendu depuis le sommet de la teste jusques au fond de la ratelle; mais le coup declina à droict par la brusque hastivité de Pantagruel; et entra sa masse plus de soixante et treize pieds en terre, à travers un gros rochier, dont il feist sortir le feu plus gros que neuf mille six tonneaux.

Voyant Pantagruel qu'il s'amusoit à tirer sadicte masse, qui tenoit en terre entre le roc, luy courut sus, et luy vouloit avaller la teste tout net; mais son mast, de male fortune, toucha un peu au fust de la masse de Loupgarou, qui estoit pheée, (comme avons dict devant) : par ce moyen, son mast luy rompit à trois doigtz de la poignée. Dont il feut plus estonné qu'un fondeur de cloches, et s'escria : « Ha, Panurge, où es tu? » Ce que ouyant Panurge, dict au Roy et aux Geans : « Par Dieu ! ilz se feront mal, qui ne les despartira. » Mais les Geans estoient aises comme s'ilz feussent de nopces. Lors Carpalim se voulut lever de là pour secourir son maistre; mais un Geant lui dist : « Par Golfarin, nepveu de Mahom, si tu bouges d'icy, je te mettray au fond de mes chausses, comme on faict d'un suppositoire; aussi bien suis je constipé du ventre, et ne peulx gueres bien cagar, sinon à force de grincer les dentz. »

Puis Pantagruel, ainsi destitué de baston, reprint le bout de son mast, en frappant torche lorgne dessus le Geant; mais il ne luy faisoit mal en plus que feriez baillant une chicquenaude sus un enclume de forgeron. Ce pendent Loupgarou tiroit de terre sa masse, et l'avoit ja tirée, et la paroit pour en ferir Pantagruel; mais Pantagruel, qui estoit soubdain au remuement, declinoit tous ses coups, jusques à ce que une foys, voyant que Loupgarou le menassoit, disant : « Meschant, à ceste heure te hascheray le comme chair à pastez; jamais tu ne altereras les pauvres gens, » Pantagruel lui frappa du pied un si grand coup contre le ventre, qu'il le getta en arriere à jambes rebindaines, et vous le trainnoyt

ainsi à l'escorche cul plus d'un traict d'arc. Et Loupgarou s'escrioit, rendant le sang par la gorge : « Mahom ! Mahom ! Mahom ! » A la quelle voix se leverent tous les Geans pour le secourir. Mais Panurge leur dist : « Messieurs, n'y alez pas, si m'en croyez : car nostre maistre est fol, et frappe à tors et à travers, et ne regarde poinct où. Il vous donnera malencontre. » Mais les Geans n'en tindrent compte, voyant que Pantagruel estoit sans baston.

Lors que approcher les veid, Pantagruel print Loupgarou par les deux piedz, et son corps leva comme une picque en l'air, et, d'icelluy armé d'enclumes, frappoit parmy ces Geans armez de pierres de taille, et les abbatoit comme un masson faict de couppeaux, que nul arrestoit devant luy qu'il ne ruast par terre. Dont, à la rupture de ces harnois pierreux, feut faict un si horrible tumulte qu'il me souvint quand la grosse tour de beurre, qui estoit à Sainct Estienne de Bourges, fondit au soleil. Panurge, ensemble Carpalim et Eusthenes, ce pendent, esgorgetoyent ceulx qui estoyent portez par terre. Faitez vostre compte qu'il n'en eschappa un seul, et, veoir Pantagruel, sembloit un fauscheur qui, de sa faulx (c'estoit Loupgarou), abbatoit l'herbe d'un pré (c'estoient les Geans). Mais à ceste escrime, Loupgarou perdit la teste; ce fut quand Pantagruel en abbatit un qui avoit nom Riflandouille, qui estoit armé à hault appareil, c'estoit de pierres de gryson, dont un esclat couppa la gorge tout oultre à Epistemon : car aultrement la plupart d'entre eulx estoyent armez à la legiere, c'estoit de pierres de tuffe, et les aultres de pierre ardoyzine. Finablement, voyant que tous estoient mors, getta le corps de Loupgarou tant qu'il peut contre la ville, et tomba comme une grenouille sus ventre en la place mage de ladicte ville, et en tombant, du coup tua un chat bruslé, une chatte mouillée, une canne petiere et un oyson bridé.

CHAPITRE XXX

COMMENT EPISTEMON, QUI AVOIT LA COUPLE TESTÉE, FUT GUERY HABILLEMENT PAR PANURGE ET DES NOUVELLES DES DIABLES ET DES DAMNEZ

Ceste desconfite gigantale parachevée, Pantagruel se retira au lieu des flaccons, et appela Panurge et les aultres, lesquelz se rendirent à luy sains et saulves, excepté Eusthenes, lequel un des Geans avoit egraphiné quelque peu au visaige, ainsi qu'il l'esgorgetoit, et Epistemon, qui ne comparoit poinct. Dont Pantagruel fut si dolent qu'il se voulut tuer soy-mesmes, mais Panurge luy dict : « Dea, seigneur, attendez un peu, et nous le chercherons entre les mors, et voirons la vérité du tout. » Ainsi doncques comme ilz cherchoient, ils le trouverent tout roidde mort, et sa teste entre ses bras toute sanglante.

Lors Eusthenes s'écria : « Ha ! male mort, nous as tu tollu le plus parfaict des hommes ! » A laquelle voix se leva Pantagruel, au plus grand dueil qu'on veit jamais au monde. Et dist à Panurge : « Ha ! mon amy, l'auspice de vos deux verres et du fust de javeline estoyt bien par trop fallace ! » Mais Panurge dist : « Enfans, ne pleurez goutte, il est encores tout chault, je vous le gueriray aussi sain qu'il fut jamais. » Ce disant print la teste, et la tint sur sa braguette chauldement, afin qu'elle ne print vent. Eusthenes et Carpalim porterent le corps au lieu où ilz avoient bancqueté, non par espoir que jamais guerist, mais afin que Pantagruel le veist. Toutesfoys, Panurge les reconfortoit, disant : « Si je ne le guery, je veulx perdre la teste (qui est le gaige d'un fol) ; laissez ces pleurs et me aydez. » Adonc, nectoya tresbien de beau vin blanc le col, et puis la teste, et y synapisa de pouldre de diamerdis, qu'il portoit tousjours en une de ses fasques; aprés les oignit de

je ne sçay quel oingnement : et les afusta justement veine contre veine, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, afin qu'il ne feust tortycolly (car telles gens il haissoit de mort). Ce faict, luy fist à l'entour quinze ou seize poincts de agueille, afin qu'elle ne tumbast de rechief; puis mit à l'entour un peu d'un unguent qu'il appeloit resuscitatif.

Soubdain Epistemon commença respirer, puis ouvrir les yeulx, puis baisler, puis esternuer, puis fit un gros pet de mesnage. Dont dist Panurge : « A ceste heure est il guery asseurement; » et luy bailla à boire un verre d'un grand villain vin blanc, avecques une roustie sucrée. En ceste façon fut Epistemon guery habilement, excepté qu'il feut enroué plus de trois sepmaines, et eut une toux seiche, dont il ne peult onques guerir, sinon à force de boire.

Et là commença à parler, disant qu'il avoit veu les diables, avoit parlé à Lucifer familierement, et faict grand chere en enfer, et par les Champs Elisées. Et asseuroit devant tous que les diables estoyent bons compaignons. Au regard des damnez, il dist qu'il estoit bien marry de ce que Panurge l'avoit si tost revocqué en vie : « Car je prenois, dist-il, un singulier passetemps à les veoir. — Comment? dist Pantagruel. — L'on ne les traicte, dist Epistemon, si mal que vous penseriez : mais leur estat est changé en estrange façon. Car je veis Alexandre le Grand qui repetassoit de vieilles chausses, et ainsi gaignoit sa pauvre vie.

Xerces crioit la moustarde.
Romule estoit saunier.
Numa, clouatier.
Tarquin, tacquin.
Piso, paisant.
Sylla, riveran.
Cyre estoit vachier.
Themistocles, verrier.
Epaminondas, myraillier.
Brute et Cassie, agrimenseurs.
Demosthenes, vigneron.
Ciceron, atizefeu.
Fabie, enfileur de patenostres.
Artaxerces, cordier.
Enéas, meusnier.
Achilles, teigneux.
Agamemnon, lichecasse.
Ulysses, fauscheur.
Nestor, harpailleur.
Darie, cureur de retraictz.
Ancus Martius, gallefretier.
Camillus, guallochier.
Marcellus, esgousseur de febves.
Drusus, trinquamolle.

Scipion Africain criyoit la lye eu nn sabot.
Asdrubal estoit lanternier.
Hannibal, cocquassier.
Priam vendoit les vieux drapeaulx.
Lancelot du Lac estoit escorcheur de chevaulx mors.

« Tous les chevaliers de la Table Ronde estoyent pauvres gaignedeniers, tirans la rame pour passer les rivieres de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron et Lethé, quand messieurs les diables se veulent esbattre sur l'eau, comme sont les bastelieres de Lyon et gondoliers de Venise. Mais, pour chascune passade, ilz ne ont que une nazarde, et, sus le soir, quelque morceau de pain chaumeny.

« Les douze pers de France sont là et ne font riens que je aye veu, mais ilz gaignent leur vie à endurer force plameuses, chinquenaudes, alouettes et grans coups de poing sur les dentz

Trajan estoit pescheur de grenoilles.
Antonin, lacquays.
Commode, gayetier.
Pertinax, eschalleur de noys.
Luculle, grillotier.
Justinian, bimbelotier.
Hector estoit fripesaulce.
Paris estoit pauvre loqueteux.
Achilles, boteleur de foin.
Cambyses, mulletier.
Artaxerces, escumeur de potz.
Neron estoit vielleux, et Fiérabras son varlet; mais il lui faisoit mille maulx, et luy faisoit manger le pain bis, et boire vin poulsé; et luy mangeoit et beuvoit du meilleur.
Jules Cesar et Pompée estoient guoildronneurs de navires.
Valentin et Orson servoient aux estuves d'enfer, et estoient ragletorelz.
Giglan et Gauvain estoient pauvres porchiers.
Geoffroy à la grand dent estoit allumetier.
Godefroy de Billon, dominotier.
Baudoin estoit manillier.
Don Pietro de Castille, porteur de rogatons.
Morgant, brasseur de bière.
Huon de Bordeaux estoit relieur de tonneaulx.
Pyrrhus, souillart de cuysine.
Antioche estoit ramonneur de cheminées.
Romule estoit rataconneur de bobelins.
Octavian, ratisseur de papier.
Nerva, houssepaillier.
Le pape Jules, crieur de petitz pastez; mais il ne portoit plus sa grande et bougrisque barbe.
Jean de Paris estoit gresseur de bottes.
Artus de Bretaigne, degresseur de bonnetz.
Perceforest porteur de coustrets.
Boniface pape huitiesme estoit escumeur de marmites.
Nicolas pape tiers estoit papetier.
Le pape Alexandre estoit preneur de ratz.
Le pape Sixte, gresseur de verole.

— Comment ! dist Pantagruel, y a il des verollez de par là ? — Certes, dist Epistemon, je n'en veiz onques tant; il y en a plus de cent millions. Car croyez que ceux qui n'ont eu la verolle en ce monde cy l'ont en l'aultre. — Cor Dieu, dist Panurge, j'en suis doncques quitte; car je y ai esté jusques au trou de Gylbathar, et remply les bondes de Hercules, et ay abatu des plus meures !

Ogier le Dannois estoit fourbisseur de harnois.
Le roy Tigranes estoit recouvreur.
Galien Restauré, preneur de taulpes.
Les quatre fils Aymon, arracheurs de dents.
Le pape Calixte estoit barbier de maujoinct.
Le pape Urbain, croquelardon.
Melusine estoit souillarde de cuysine.
Matabrune, lavandiere de buées.
Cléopatra, revenderesse d'oignons.
Helene, courratiere de chamberieres.
Semiramis, espouilleresse de belistres.
Dido vendoit des mousserons.
Penthasilée estoit cressonniere.
Lucresse, hospitaliere.
Hortensia, filandiere.
Livie, racleresse de verdet.

« En ceste façon, ceux qui avoient esté gros Seigneurs en ce monde icy, guaingnoyent leur pauvre meschante et paillarde vie là bas. Au contraire, les philosophes, et ceulx qui avoient esté indigens en ce monde, de par de là estoient gros seigneurs en leur tour. Je veiz Diogenes qui se prelassoit en magnificence, avec une grand robbe de pourpre, et un sceptre en sa dextre; et faisoit enrager Alexandre le Grand, quand il n'avoit bien rapetassé ses chausses, et le payoit en grands coups de baston. Je veiz Epictete vestu gualantement à la françoyse, soubz une belle ramée, avecques force Damoiselles, se rigolant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grand chere, et auprés de luy force escuz au soleil. Au dessus de la treille estoient pour sa devise ces vers escriptz :

Saulter, dancer, faire les tours,
Et boyre vin blanc et vermeil :
Et ne faire rien tous les jours
Que compter escuz au soleil.

« Lors qu'il me veit, il me invita à boire avecques luy courtoisement, ce que je feiz voluntiers, et choppinasmes théolo-

galement. Ce pendent vint Cyre luy demander un denier en l'honneur de Mercure, pour achapter un peu d'oignons pour son souper. « Rien, rien, dict Epictete, je ne donne poinct « deniers. Tiens, marault, voylà un escu, soys homme de « bien. » Cyre fut bien aise d'avoir rancontré tel butin. Mais les aultres coquins de Roys qui sont là bas, comme Alexandre, Daire, et aultres, le desroberent la nuyct. Je vis Pathelin, thesaurier de Rhadamanthe, qui marchandoit des petits pastez que cryoit le pape Jules, et luy demanda combien la douzaine ? « Troys blancs, dist le pape. — Mais, dist Pathelin, troys coups de barre ! Baille icy, villain, baille, et en va querir d'aultres. » Et le pauvre pape s'en alloit pleurant; quand il feut devant son maistre patissier, luy dict qu'on luy avoit osté ses pastez. Adonc le patissier luy bailla l'anguillade, si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuses.

« Je vis maistre Jehan le Maire, qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres roys et papes de ce monde faisoit baiser ses piedz; et, en faisant du grobis, leur donnoit sa benediction, disant : « Gaignez les pardons, coquins, guaingnez, ilz sont à bon marché. Je vous absoulz de pain et de souppe, et vous dispense de ne valoir jamais rien; » et appella Caillette et Triboulet, disant : « Messieurs les Cardinaulx, depeschez leurs bulles, à chascun un coup de pau sus les reins. » Ce que fut faict incontinent.

« Je veiz maistre Françoys Villon, qui demanda à Xerces : « Combien la denrée de moustarde ? — Un denier, » dit Xerces. A quoy dist ledict Villon : « Tes fievres quartaines, villain ! la blanchée n'en vault qu'un pinart, et tu nous surfaictz icy les vivres ? » Adonc pissa dedans son bacquet, comme font les moustardiers à Paris.

« Je veiz le franc archier de Baignolet, qui estoit inquisiteur des heretiques. Il rencontra Perceforest pissant contre une muraille, en laquelle estoit painct le feu de sainct Antoine. Il le declaira heretique, et le eust faict brusler tout vif, n'eust

esté Morgant, qui, pour son *proficiat* et aultres menuz droictz luy donna neuf muys de biere.

— Or, dist Pantagruel, reserve nous ces beaulx comptes à une aultre foys. Seullement dis nous comment y sont traictez les usuriers. — Je les veis, fist Epistemon, tous occupez à chercher les espingles rouillees et vieulz cloux parmy les ruisseaulx des rues, comme vous voyez que font les coquins en ce monde. Mais le quintal de ces quinquailleries ne vault que un boussin de pain; encores y en a il mauvaise despesche : par ainsi les pauvres malautrus sont aucunesfoys plus de trois sepmaines sans manger morceau ny miete, et travaillent jour et nuict, attendant la foyre à venir; mais de ce travail et de malheureté y ne leur souvient, tant ilz sont actifz et maudictz, pourveu que, au bout de l'an, ilz gaignent quelque meschant denier. — Or, dist Pantagruel, faisons un transon de bonne chere, et beuvons, je vous en prie, enfans : car il faict beau boire tout ce moys. » Lors degainerent flaccons à tas, et des munitions du camp feirent grand cherre. Mais le pauvre roy Anarche ne se pouvoit esjouir. Dont dist Panurge : « De quel mestier ferons nous monsieur du roy icy, affin qu'il soit ja tout expert en l'art quand il sera de par delà à tous les diables? — Vrayement, dist Pantagruel, c'est bien advisé à toy; or fais en à ton plaisir, je le te donne. — Grand mercy, dist Panurge, le present n'est de refus, et l'ayme de vous. »

CHAPITRE XXXI

COMMENT PANTAGRUEL ENTRA EN LA VILLE DES AMAUROTES ET COMMENT PANURGE MARIA LE ROY ANARCHE ET LE FEIST CRYEUR DE SAULCE VERT

Aprés celle victoire merveilleuse, Pantagruel envoya Carpalim en la ville des Amaurotes, dire et annoncer comment le Roy Anarche estoit prins, et tous leurs ennemys defaictz

Laquelle nouvelle entendue, sortirent au devant de luy tous les habitans de la ville en bon ordre, et en grande pompe triumphale, avecques une liesse divine, le conduirent en la ville, et furent faictz beaulx feux de joye par toute la ville, et belles tables rondes, garnies de force vivres, dressées par les rues. Ce feut un renouvellement du temps de Saturne, tant y fut faicte lors grand chere.

Mais Pantagruel, tout le senat assemblé, dist : « Messieurs, ce pendent que le fer est chault il le fault battre; pareillement, devant que nous debaucher d'avantaige, je veulx que nous allions prendre d'assault tout le Royaulme des Dipsodes. Pourtant, ceulx qui avecques moy voudront venir se apprestent à demain aprés boire, car lors je commenceray à marcher. Non qu'il me faille gens d'avantaige pour me ayder à le conquester : car autant vauldroit il que je le tinsse desja; mais je voy que ceste ville est tant pleine des habitans qu'ilz ne peuvent se tourner par les rues; doncques je les meneray comme une colonie en Dipsodie, et leur donneray tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde, comme plusieurs de vous sçavent, qui y estes allez aultresfoys. Un chascun de vous qui y vouldra venir, soit prest comme j'ay dict. » Ce conseil et deliberation fut divulgué par la ville; et, au lendemain, se trouverent en la place devant le palais jusques au nombre de dixhuyct cens cinquante et six mille et unze, sans les femmes et petitz enfans. Ainsi commencerent à marcher droict en Dipsodie, en si bon ordre qu'ilz ressembloyent es enfans d'Israel, quand ilz partirent d'Egypte pour passer la mer Rouge.

Mais, devant que poursuyvre ceste entreprinse, je vous veulx dire comment Panurge traicta son prisonnier le roy Anarche. Il luy souvint de ce qu'avoit raconté Epistemon, comment estoient traictez les Roys et riches de ce monde par les champs Elisées, et comment ilz gaignoient pour lors leur vie à vilz et salles mestiers.

Pourtant, un jour, habilla sondict Roy d'un beau petit pourpoint de toille, tout deschicqueté comme la cornette d'un Albanoys, et de belles chausses à la mariniere, sans souliers, car, disoit il, ilz luy gasteroient la veue; et un petit bonnet pers, avecques une grande plume de chappon. Je faulx, car il m'est advis qu'il y en avoit deux, et une belle ceincture de pers et vert, disant que ceste livrée luy advenoit bien, veu qu'il avoit esté pervers.

En tel poinct l'amena devant Pantagruel, et luy dist : « Congnoissez vous ce rustre? — Non, certes, dist Pantagruel. — C'est monsieur du Roy de troys cuittes. Je le veulx faire homme de bien : ces diables de roys icy ne sont que veaulx, et ne sçavent ny ne valent rien, sinon à faire des maulx es pauvres subjectz, et à troubler tout le monde par guerre, pour leur inique et detestable plaisir. Je le veulx mettre à mestier, et le faire crieur de saulce vert. Or commence à cryer : « Vous fault il poinct de saulce vert? » Et le pauvre diable cryoit. « C'est trop bas, » dist Panurge; et le print par l'aureille, disant : « Chante plus hault, en *g, sol, ré, ut.* Ainsi, diable! tu as bonne gorge, tu ne fus jamais si heureux que de n'estre plus roy. »

Et Pantagruel prenoit à tout plaisir. Car je ause bien dire que c'estoit le meilleur petit bon homme qui fust d'icy au bout d'un baston. Ainsi feut Anarche bon cryeur de saulce vert. Deux jours aprés, Panurge le maria avecques une vieille lanterniere, et luy mesmes fit les nopces à belles testes de mouton, bonnes hastilles à la moustarde, et beaux tribars aux ailz, dont il envoya cinq sommades à Pantagruel, lesquelles il mangea toutes, tant il les trouva appetissantes; et à boire pelle piscantine et beau cormé. Et, pour les faire dancer, loua un aveugle qui leur sonnoit la note avecques sa vielle. Aprés disner, les amena au palais, et les monstra à Pantagruel, et luy dist, montrant la mariée : « Elle n'a garde de peter. — Pourquoy? dist Pantagruel. — Pource, dist

Panurge, qu'elle est bien entamée. — Quelle parabole est cela? dist Pantagruel. — Ne voyez vous, dist Panurge, que les chastaignes qu'on faict cuire au feu, si elles sont entieres, elles petent que c'est raige; et, pour les engarder de peter, l'on les entame. Aussi ceste nouvelle mariée est bien entamée par le bas, ainsi elle ne petera poinct. »

Pantagruel leur donna une petite loge aupres de la basse rue, et un mortier de pierre à piler la saulce. Et firent en ce poinct leur petit mesnage : et feut aussi gentil cryeur de saulce vert qui feust oncques veu en Utopie. Mais l'on m'a dict depuis que sa femme le bat comme plastre, et le pauvre sot ne se ause defendre, tant il est nies.

CHAPITRE XXXII

COMMENT PANTAGRUEL DE SA LANGUE COUVRIT TOUTE UNE ARMÉE, ET DE CE QUE L'AUTEUR VIT DANS SA BOUCHE

Ainsi que Pantagruel avecques toute sa bande entrerent es terres des Dipsodes, tout le monde en estoit joyeux, et incontinent se rendirent à luy, et, de leur franc vouloir, luy apporterent les clefz de toutes les villes où il alloit : exceptez les Almyrodes, qui voulurent tenir contre luy, et feirent response à ses heraulx qu'ilz ne se rendroient, sinon à bonnes enseignes.

« Quoy, dict Pantagruel, en demandent ilz de meilleures que la main au pot et le verre au poing? Allons, et qu'on me les mette à sac. » Adonc tous se mirent en ordre, comme deliberez de donner l'assault.

Mais, on chemin, passant une grande campaigne, furent

saisis d'une grosse housée de pluye. A quoy commencerent se tremousser et se serrer l'un l'aultre. Ce que voyant Pantagruel, leur fist dire par les capitaines que ce n'estoit rien, et qu'il veoit bien au dessus des nues que ce ne seroit qu'une petite rousée; mais, à toutes fins, qu'ilz se missent en ordre, et qu'il les vouloit couvrir. Lors se mirent en bon ordre et bien serrez. Et Pantagruel tira sa langue seulement à demy, et les encouvrit comme une geline faict ses poulletz.

Ce pendent, je, qui vous fais ces tant veritables contes, m'estois caché dessoubz une fueille de Bardane, qui n'estoit moins large que l'arche du pont de Monstrible; mais quand je les veiz ainsi bien couvers, je m'en allay à eulx rendre à l'abrit : ce que je ne peuz, tant ilz estoient: comme l'on dict, au bout de l'aulne fault le drap. Doncques le mieulx que je peuz montay par dessus, et cheminay bien deux lieues sur sa langue, tant que je entray dedans sa bouche. Mais, ô dieux et déesses, que veiz je là? Juppiter me confonde de sa fouldre trisulque si j'en mens. Je y cheminoys comme l'on faict en Sophie à Constantinoble, et y veiz de grans rochiers, comme les monts des Dannoys, je croy que c'estoient ses dentz, et de grands prez de grandes forestz, de fortes et grosses villes, non moins grandes que Lyon ou Poictiers.

Le premier que y trouvay ce fut un bon homme qui plantoit des choulx. Dont, tout esbahy, luy demanday : « Mon amy, que fais tu icy? — Je plante, dist-il, des choulx. — Et à quoy ny comment ? dis je. — Ha, monsieur, dist il, chascun ne peut avoir les couillons aussi pesans qu'un mortier, et ne pouvons estre tous riches. Je gaigne ainsi ma vie, et les porte vendre au marché, en la cité qui est icy derriere. — Jesus! dis je, y a il icy un nouveau monde? — Certes, dist il, il n'est mie nouveau; mais l'on dist bien que, hors d'icy, a une terre neufve où ilz ont et Soleil et Lune, et tout plein de belles besoignes; mais cestuy cy est plus ancien. — Voire mais, dis je, mon amy, comment a nom ceste ville où tu portes vendre

tes choulx? — Elle a, dist il, nom Aspharage et sont Christians gens de bien, et vous feront grande chere. »

Brief, je deliberay d'y aller.

Or, en mon chemin, je trouvay un compaignon qui tendoit aux pigeons. Auquel je demanday : « Mon amy, dont vous viennent ces pigeons icy? — Cyre, dist il, ilz viennent de l'aultre monde. » Lors je pensay que, quand Pantagruel baisloit, les pigeons à pleines volées entroyent dedans sa gorge, pensans que feust un colombier. Puis entray en la ville, laquelle je trouvay belle, bien forte, et en bel air; mais, à l'entrée, les portiers me demanderent mon bulletin; de quoy je fuz fort esbahy et leur demanday : « Messieurs, y a il icy dangier de peste? — O seigneur, dirent ilz, l'on se meurt icy aupres tant que le charriot court par les rues. — Vray Dieu, dis je, et où? » A quoy me dirent que c'estoit en Laryngues et Pharingues, qui sont deux grosses villes telles comme Rouen et Nantes, riches et bien marchandes. Et la cause de la peste a esté pour une puante et infecte exhalation qui est sortie des abysmes despuis n'a gueres; dont ilz sont morplus de vingt et deux cens soixante mille et seize personnes, depuis huict jours. Lors je pense et calcule, et trouve que c'estoit une puante halaine qui estoit venue de l'estomac de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade, comme nous avons dict dessus.

De là partant, passay entre les rochiers qui estoient ses dentz, et feis tant que je montay sus une, et là trouvay les plus beaulx lieux du monde, beaulx grands jeux de paulme, belles galeries, belles praries, force vignes, et une infinité de cassines à la mode Italicque par les champs pleins de delices, et là demouray bien quatre mois, et ne feis oncques telle chere que pour lors.

Puis descendis par les dentz du derriere pour venir aux baulievres; mais, en passant, je fuz destroussé des brigans par une grande forest qui est vers la partie des aureilles; puis

trouvay une petite bourgade à la devallée, j'ay oublié son nom, où je feiz encores meilleure chere que jamais, et gaignay quelque peu d'argent pour vivre. Sçavez vous comment? A dormir, car l'on loue là les gens à journée pour dormir, et gaignent cinq et six solz par jour; mais ceulx qui ronflent bien fort gaignent bien sept solz et demy. Et contois aux senateurs comment on m'avoit destroussé par la vallée; lesquelz me dirent que, pour tout vray, les gens de delà les dent estoient mal vivans, et brigans de nature : à quoy je congneu que, ainsi comme nous avons les contrée de deçà et delà les-montz, aussi ont ilz deçà et delà les dentz. Mais il fait beau coup meilleur deçà, et y a meilleur air.

Là commençay à penser qu'il est bien vray ce que l'on dit que la moytié du monde ne sçait comment l'aultre vit. Veu que nul n'avoit encores escrit de ce pais là, auxquels sont plus de xxv royaulmr habitez, sans les desers et un gros bras de mer; mais j'en ay composé un grand livre intitulé l'*Histoire des Gorgias :* car ainsi les ay nommez, parce qu'ils demourent en la gorge de mon maistre Pantagruel.

Finablement vouluz retourner, et, passant par sa barbe, me gettay sur ses espaulles, et de là me devalle en terre, et tombe devant luy. Quand il me apperceut, il me demanda : « Dond viens tu, Alcofrybas? » Je lui responds : « De vostre gorge, monsieur. — Et depuis quand y es tu? dist il. — Depuis, dis je, que vous alliez contre les Almyrodes. — Il y a, dist il, plus de six mois. Et de quoy vivois tu? Que mangeoys tu? que beuvoys tu? » Je responds : « Seigneur, de mesmes vous, et, des plus frians morceaulx qui passoient par vostre gorge, j'en prenois le barraige. — Voire mais, dist il, où chioys tu? — En vostre gorge, monsieur, dis je. — Ha, ha, tu es gentil compaignon, dist il. Nous avons avecques l'aide de Dieu, conquesté tout le pays des Dipsodes : je te donne la chastellenie de Salmigondin. — Grand mercy, dis je, monsieur; vous me faictes du bien plus que n'ay deservy envers vous ».

CHAPITRE XXXIII

COMMENT PANTAGRUEL FUT MALADE, ET LA FAÇON COMMENT IL GUERIT

Peu de temps aprés, le bon Pantagruel tomba malade, et feut tant prins de l'estomach qu'il ne pouvoit boire ny manger; et, parce qu'un malheur ne vient jamais seul, luy print une pisse chaulde, qui le tormenta plus que ne penseriez; mais ses medicins le secoururent tresbien; et, avecques force drogues lenitives et diuretiques, le firent pisser son malheur. Son urine tant estoit chaulde que depuis ce temps là elle n'est encores refroydie. Et en avez en France en divers lieulx, selon qu'elle print son cours : et l'on l'appelle les bains chaulx, comme

A Coderetz,
A Limons,
A Dast,
A Balleruc,
A Neric,
A Bourbonnensy, et ailleurs;
En Italie :
A Mons grot,
A Appone,
A Sancto Petro dy Padua,
A Saincte Helene,
A Casa nova,
A Sancto Bartholomeo;
En la conté de Bouloigne :
A la Porrette, et mille aultres lieux.

Et m'esbahis grandement d'un tas de folz philosophes et medicins, qui perdent temps à disputer dond vient la chaleur de cesdictes eaulx, ou si c'est à cause du Baurach, ou du Soulphre, ou de l'Allun, ou du Salpetre qui est dedans la minere : car ilz n'y font que ravasser, et mieulx leur vauldroit se aller frotter le cul au panicault que de perdre ainsi le temps à disputer de ce dont ilz ne sçavent l'origine. Car la resolution

est aysée, et n'en fault enquester d'avantaige que lesdictz bains sont chaulx parce qu'ilz sont yssus par une chauldepisse du bon Pantagruel. Or, pour vous dire comment il guertis de son mal principal, je laisse icy comment, pour une minorative, il print : quatre quintaulx de Scammonée Colophoniacque; six vingts et dixhuyt charretées de Casse; unze mille neuf cens livres de Reubarbe, sans les aultres barbouillemens.

Il vous fault entendre que, par le conseil des medicins, fut decreté qu'on osteroit ce que luy faisoit le mal à l'estomach. Pour ce, l'on fist XVI grosses pommes de cuyvre, plus grosses que celle qui est à Rome à l'aiguille de Virgile, en telle façon qu'on les ouvroit par le mylieu et fermoit à un ressort.

En l'une entra un de ses gens portant une lanterne et un flambeau allumé. Et ainsi l'avalla Pantagruel comme une petite pillule. En cinq aultres entrerent d'aultres gros varletz chascun portant ung pic à son col. En troys aultres entrerent trois paysans chascun ayant une pasle à son col. Es sept aultres entrerent sept porteurs de coustretz, chascun ayant une corbeille à son col. Et ainsi furent avallées comme pillules. Quand furent en l'estomac, chascun defit son ressort et sortirent de leurs cabanes, et premier celluy qui portoit la lanterne, et ainsi chercherent plus de demye lieue où estoient les humeurs corrompues en un goulphre horrible, puant et infect plus de Mephitis, ny la palus Camarine, ny le punays lac de Sorbone, duquel escript Strabo. Et n'eust esté qu'ilz s'estoient tresbien antidotés le cueur, l'estomach et le pot au vin (lequel on nomme la caboche), ilz feussent suffoquez, et estainctz de ces vapeurs abhominables. O quel parfum ! o quel vaporament pour embrener touretz de nez à jeunes gualoyses ! Aprés, en tactonnant et fleuretant, approcherent de la matiere fecale et des humeurs corrompues. Finablement, trouverent une montjoye d'ordure : lors les pionniers frapperent sus pour la

desrocher, et les aultres, avecques leurs pasles, en remplirent les corbeilles, et quand tout fut bien nettoyé, chascun se retira en sa pomme.

Ce faict, Pantagruel se parforce de rendre sa gorge, et facillement les mist dehors, et ne monstoyent en sa gorge en plus qu'un pet en la vostre, et là sortirent hors de leurs pillules joyeusement. Il me souvenoit quand les Gregeoys sortirent du cheval de Troye. Et, par ce moyen, fut guery, et reduict à sa premiere convalescence. Et de ces pillules d'arin en avez une à Orléans, sus le clochier de l'eglise de Saincte Croix.

CHAPITRE XXXIV

LA CONCLUSION DU PRESENT LIVRE ET L'EXCUSE DE L'AUTEUR

Or, messieurs, vous avez ouy un commencement de l'histoire horrificque de mon maistre et seigneur Pantagruel. Icy je feray fin à ce premier livre, car la teste me faict un peu de mal, et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouilliez de ceste purée de Septembre. Vous aurez le reste de l'histoire à ces foires de Francfort prochainement venantes, et là vous verrez comment Panurge fut marié, et cocqu des le premier mois de ses nopces, et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale, et la maniere de la trouver et d'en user; et comment il passa les monts Caspies, comment il naviga par la mer Athlantique, et desfit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas; comment il espousa la fille du roy de Inde dict Prestre Jean; comment il combatit contre les diables, et fist brusler cinq chambres d'enfer, et mist à sac la grande chambre noire, et getta Proserpine au feu, et

rompit quatre dentz à Lucifer, et une corne au cul; et comment il visita les regions de la lune, pour sçavoir si à la verité la Lune n'estoit entiere, mais que les femmes en avoient troys quartiers en la teste; et mille aultres petites joyeusetez toutes veritables. Ce sont beaux textes d'evangilles en françoys. Bon soir, messieurs. *Perdonnate my*, et ne pensez tant à mes faultes que ne pense bien es vostres.

Si vous me dictes : « Maistre, il sembleroit que ne feussiez grandement sage de nous escrire ces balivernes et plaisantes mocquettes, » je vous responds que vous ne l'estes gueres plus de vous amuser à les lire. Toutesfoys, sy pour passetemps joyeux les lisez, comme passant temps les escryvois, vous et moy sommes plus dignes de pardon qu'un grand tas de Sarrabovites, Cagotz, Escargotz, Hypocrites, Caffars, Frapars, Botineurs, et aultres telles sectes de gens qui se sont desguisez comme masques pour tromper le monde. Car, donnans entendre au populaire commun qu'ilz ne sont occupez sinon à contemplation et devotion, en jeusnes et maceration de la sensualité, sinon vrayement pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité, au contraire font chiee, Dieu sçait quelle, *et Curios simulant, sed Bacchanalia vivunt.* Vous le pouvez lire en grosse lettre et enlumineure de leurs rouges muzeaulx, et ventres à poulaine, sinon quand ilz se parfument de Soulphre. Quant est de leur estude, elle est toute consummée à la lecture des livres Pantagruelicques; non tant pour passer temps joyeusement que pour nuire à quelcun meschantement : sçavoir est articulant, monorticulant, torticulant, culletant, couilletant, et diabliculant, c'est à dire calumniant. Ce que faisans, semblent es coquins de village qui fougent et escharbottent la merde des petizt enfans en la saison des cerises et guignes, pour trouver les noyaulx, et iceulx vendre es drogueurs qui font l'huille de Maguelet. Iceulx fuyez, ahborrissez et haïssez autant que je ioys, et vous en trouverez bien sur ma foy. Et, si desirez

estre bons pantagruelistes (c'est à dire vivre en paix, joye, santé, faisans toujours grand chere), ne vous fiez jamais en gens qui regardent par un pertuys.

FIN DES CHRONICQUES DE PANTAGRUEL
ROY DES DIPSODES,
RESTITUEZ A LEUR NATUREL AVEC SES FAICTZ ET PROUESSES
ESPOVENTABLES :
COMPOSEZ PAR FEU M. ALCOFRIBAS
ABSTRACTEUR DE QUINTE ESSENCE

FRANÇOIS RABELAIS

A L'ESPRIT DE LA ROYNE DE NAVARRE

Esprit abstraict, ravy, et ecstatic,
Qui, fréquentant les cieulx, ton origine,
As delaissé ton hoste et domestic,
Ton corps concords, qui tant se morigine
A tes edictz, en vie peregrine,
Sans sentement, et comme en Apathie,
Voudrois tu point faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel;
Et ça bas voir une tierce partie
Des Faicts joyeux du bon Pantagruel?